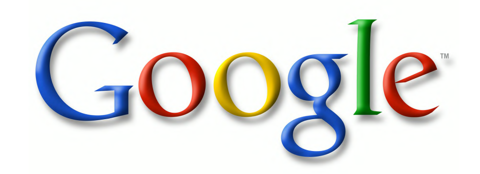
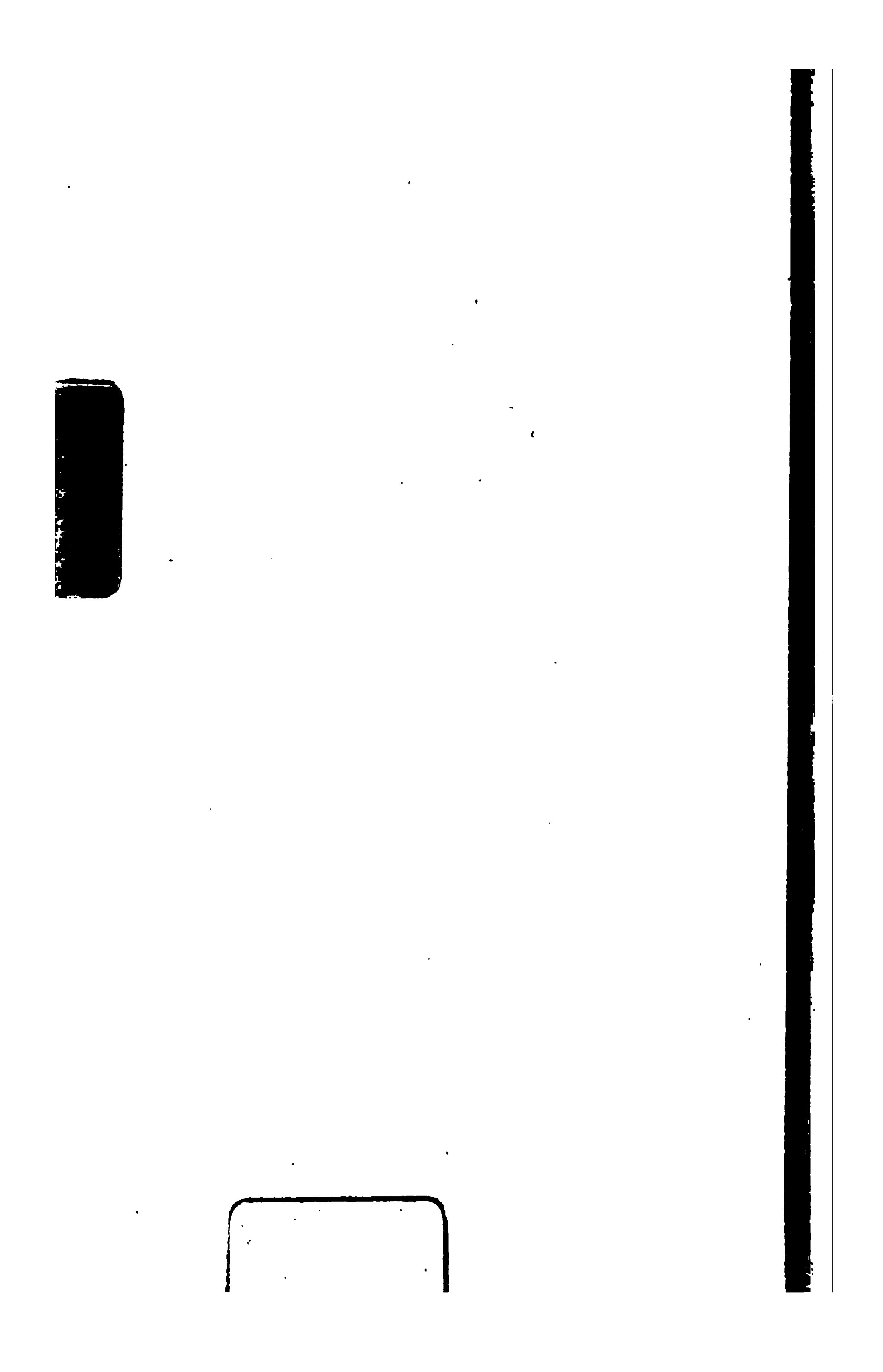




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07079587 1



HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME TROISIÈME

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, ET 13, FAUBOURG MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ, ÉDITEURS
à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1872

LOUP DE FOIX

LOUP DE FOIX

III

LIVRE DIXIÈME

LOUP DE FOIX[1]

I

JUGEMENT DES CAPTIFS DE MONTSÉGUR.

Montségur, maintenant c'est Ramon de Perelha. Le grand vieillard et ses compagnons forment encore un Montségur vivant. Leurs amis et leurs serviteurs suivaient en pleurant sur le chemin les saints du Thabor. Suivons-les aussi dans leur voie douloureuse, pendant que le sénéchal Pierre des

1. *Loup*, berger; *Lubia*, bercail : d'où *Loubaut*, *Loubens*, *Loubers*, bergeries, et la tribu antique des *Lobétans* d'Espagne. *Loup* est le nom d'un héros cantabre, vainqueur des Carlovingiens, un ancêtre d'Asnar, patriarche des clans pyrénéens. C'est le nom de *saint Loup*, un évêque des Gaules; de *Lope* de Véga, le grand dramaturge espagnol, de la *Loba* de Pénautier, beauté fameuse, aimée de Ramon-Roger, comte de Foix, et pour laquelle le troubadour Pierre Vidal se vêtissait d'une peau de loup. C'est enfin le nom de la nourrice de Romulus, *Lupa*, qui s'appelait encore *Asca Larrentia*, la basque de la montagne, d'où se forma le mythe fameux de la Louve allaitant les deux jumeaux sous l'antre Lupercal. (*Enéide*, l. VIII, 630.) Car les origines de Rome sont ibériennes. (G. de Humboldt, J. J. Ampère.)

Arcis, le primat de Narbonne, et l'évêque d'Albi, conduisent ces martyrs vers leur calvaire de Carcassonne.

Depuis l'invasion du vicomte Ramon-Roger, le roi de France avait résolu de faire de Carcassonne une forteresse isolée, une place forte où camperaient, à l'abri de leurs tours, les grands pouvoirs de la royauté, le sénéchal, l'évêque, et l'inquisition. Le faubourg de Graveillaud, qui avait ouvert ses murs à l'orphelin des Trencabel, abandonné par les habitants et à demi ruiné par le siége, fut complétement rasé. Les autres seront détruits à leur tour et la population romane, écartée de la cité désormais française, ira fonder une ville nouvelle au delà de l'Aude [1]. Mais pendant qu'il dégage les rampes du monticule, il en hérisse la cime de puissantes constructions féodales, complète les vieilles fortifications gothes, arabes, romaines. Ces lugubres et superbes maçonneries, qui montrent la forte empreinte de la royauté capétienne, commencées sous la reine Blanche, ne seront terminées que sous Philippe le Hardi. Mais Louis IX avait déjà construit la Barbacane, et, sur le versant occidental, les deux tours de l'Évêque, la tour de l'Inquisition et la tour de la Mura, qui attendent les captifs de Montségur.

Ramon de Perelha et ses tristes compagnons s'avancent lentement vers le lieu de leur captivité, et chaque pas renouvelle leur martyre. Jehan de Bruyères, l'un de leurs vainqueurs, les reçut d'a-

1. G. Besse, *Hist. des comtes de Carcass.*

bord dans son manoir de Chalabre. Chalabre était le domaine d'Isarn de Fanjaus, cousin de Pierre Roger de Mirepois. Les captifs, tous parents ou amis de ce seigneur dépossédé, furent entassés dans les basses fosses du château, tandis qu'au-dessus de leurs têtes, les étrangers, les ennemis se délectaient dans les salles de l'exilé· peut-être errant dans les bois[1]. De la vallée de l'Ers, à travers les côtes âpres et montueuses du Chercorb, ils descendirent dans la vallée de l'Aude, et Pierre de Voisins les parqua dans les cachots de son château de Limous où jadis les avait fêtés le puissant vicomte, maintenant fugitif lui-même dans la Catalogne et l'Aragon. Ils descendirent le cours de l'Aude et bientôt Carcassonne apparut sur son monticule semblable à une large corbeille ovale dentelant l'horizon de sa double crénelure élégante et du profil sinistre de ses cinquante gigantesques tours. Arrivé devant la poterne de Rasez, le sénéchal, suivi de son triste cortége, se dirigea le long du mur du sud, vers la grande porte orientale ou *Narbonnaise* où se pressait, muet et attendri, tout un peuple avide de voir le seigneur de Montségur, le dernier héros national, le chef fameux des faidits pyrénéens. Par cette porte, alors romane, aujourd'hui ogivale et gothique, le sénéchal s'engagea dans l'étroite rue centrale de la Cité dont le pavé raboteux retentissait sous le sabot sonore

1. Dans une salle du château de Chalabre, on lit cette inscription : *Jean de Bruyères, compagnon de Simon de Montfort.* — Albert Ladevèse.

des chevaux. Il la parcourut de l'est à l'ouest dans toute sa profondeur pour déposer les captifs dans les prisons de l'Inquisition voisines de la porte *Tolosane* ou Occidentale.

Depuis l'irruption du vicomte Roger, les inquisiteurs, d'abord établis dans le faubourg de la Barbacane, au bord de l'Aude, et précipitamment réfugiés dans la Cité, n'étaient plus redescendus de ce plateau fortifié. Ils avaient érigé leur tribunal dans l'Évêché qui, sur l'escarpement occidental, formait un château dans la Cité, le château de l'évêque à côté du château du roi. La forteresse épiscopale, hérissée de hautes tours, renfermait l'Évêché, le palais de l'Inquisition, le Cloître et la basilique de Saint-Nazaire, tout l'arsenal théocratique. Toutes les tours de ce donjon sacerdotal portent encore des noms sinistres. Les deux tours de l'Évêque, l'une ronde et l'autre carrée, celle-ci large et formidable construction à cheval sur la double enceinte, les tours de l'Inquisition et de la *Mura* ou des Cachots, étaient défendues par le grand et le petit *Canisso*, ainsi nommées de deux engins de guerre dressés sur leur plate-forme, d'où ils faisaient nuit et jour la garde dans les airs, et appelés, de leur vigilance, le grand et le petit chien [1]. Plus loin, en suivant au Midi, le grand Brulas, la Crémade, la Caudière, le Four semblent indiquer encore les effroyables cuisines de chair humaine qu'y manipu-

1. M. Viollet-le-Duc, *Cité de Carcassonne*. M. Cros-Mairevieille, *Monuments de Carcassonne*, ch. VII, p. 63. Canisso est un mot roman défiguré par les Français. (Cagnotto, Cagnasso.)

lèrent les rôtisseurs dominicains. Or, c'est dans ce Tartare, gardé par les deux cerbères qui la nuit jetaient dans les vents leurs aboiements funèbres, que furent parqués les nobles captifs de Montségur.

Que de souvenirs gracieux et déchirants pour Ramon de Perelha. Son cachot est situé entre le château vicomtal, au nord, et l'église de Saint-Nazaire au midi. C'est dans ce manoir qu'il fut élevé avec le jeune vicomte Ramon-Roger, aux jours où Aladaïs de Carcassonne, assise sous l'orme vicomtal, présidait, sur le préau dentelé d'arcades romanes, aux jeux des chevaliers et des troubadours ! Et c'est dans les cryptes de Saint-Nazaire que repose, sans sépulture et sans honneur, la dépouille ignorée de l'héroïque Ramon-Roger, à côté de la tombe magnifique où dormit quelque temps son bourreau, l'affreux Montfort, dans la chapelle de Saint-Croix, où veille à perpétuité une lampe funéraire offerte par Louis VIII, roi de France[1]. La désolation et la ruine ont passé sur ce manoir, cette basilique, cette cité où les conquérants règnent aujourd'hui d'accord avec un sacerdoce farouche qui a détruit le maître légitime, dépouillé l'orphelin au berceau, et met tous les jours à mort les défenseurs de l'indépendance méridionale.

Les captifs de Montségur ne tardèrent pas à être appelés devant le terrible tribunal. Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, le présidait : Durand, évêque d'Albi, Clarin, évêque de Carcassonne, et d'autres prélats siégeaient à ses côtés. Les frères

1. M. Cros-Mairevieille. Du Mège.

Ferrier, et Durand, dominicains, firent l'office d'inquisiteurs. Le sénéchal, et les descendants des croisés, les sires de Lévis, de Chalabre, de Limous, assistaient à ces jugements, et leurs hommes d'armes gardaient les abords de la tour de l'Inquisition, contre le frémissement éventuel de la Cité. Les deux dominicains procédèrent à l'interrogatoire avec cet art savant, profondément subtil, ces formes graves, impassibles, froidement implacables de la procédure romaine. On sent en parcourant ces réquisitoires lugubres que la science des juges de Tibère s'est transmise tout entière aux disciples de Dominique[1]. Aussi bien l'inquisition n'est qu'une vieille armure de Rome impériale refourbie par Rome théocratique.

Ce sacrifice humain commença par un enfant. Le 10 des calendes d'avril, comparut un enfant de dix ans, Arnauld Olivier, fils de Bérenger de Lavelanet. Le 15, Philippe de Perelha, épouse de P. Roger de Mirepois, Aladaïs de Massabrac, et sa fille Faïs de Planha.

Le 2 des calendes de mai, fut appelé Ramon de Perelha, le vieux chef des faidits pyrénéens. Requis de dire la vérité sur lui-même et sur autrui, sur les vivants et sur les morts, il répondit : Dès mon enfance j'ai fréquenté Guilhabert de Castros. J'ai assisté aux prédications de Guilhabert et des autres ministres cathares, soit à Faujaus, soit à

1. Cette science traditionnelle se retrouve chez les inquisiteurs du XVIe siècle. Voyez : *Inquisitionis Hispanicæ artes... A Reginaldo Gonsalvio Montano* (1567).

Mirepois. C'est de mon consentement qu'ils ont tenu leurs hospices à Lavelanet. C'est pour les recueillir que j'ai fait reconstruire Montségur. J'y ai rassemblé des vivres, des armes, des machines de guerre. A l'ombre de nos lances, ils y ont fait leurs ordinations sur la montagne. Moi, ma femme, mes enfants, mes parents, mes compagnons, nous les avons *adorés*. Nous avons cru être sauvés dans leur foi. J'ai mangé de leur pain, mais je n'ai pas reçu le consolament. Ainsi parla Ramon de Perelha. Le 10 des calendes de mai Arnauld-Roger de Mirepois fut interrogé, et le 11, Bérenger de Lavelanet : l'un et l'autre imitèrent la noble et mâle fermeté du seigneur de Montségur[1]. Leurs compagnons jusqu'aux plus simples serviteurs, jusqu'aux plus petits enfants se montrèrent dignes de ces nobles vieillards. L'interrogatoire se prolongea pendant trois mois : ce n'est que vers la Saint-Jean que la sentence fut prononcée ; en voici la terrible formule. L'archevêque de Narbonne, après la récapitulation générale du procès, s'adressant au chef des captifs : « En conséquence de ces choses, dit-il, toi Ramon de Perelha, jadis chevalier, jadis seigneur de Montségur, tu es condamné comme fauteur et protecteur des hérétiques, des faidits, ennemis de la sainte Église romaine, notre mère, et du roi de France, notre seigneur, à être immuré à perpétuité dans les basses-fosses de cette cité de Carcassonne ; tu y pleureras perpétuellement ton crime, et tu y recevras patiemment,

1. Doat, XXII, XXIV.

pour nourriture le pain de la douleur, et pour breuvage l'eau de la tribulation; de façon que la mort seule te sache vivant dans ton sépulcre et que ton trépas lent et douloureux t'acquière la vie éternelle. Amen[1] ! » Arnauld-Roger de Mirepois et Bérenger de Lavelanet, coupables du même crime, et frappés de la même condamnation, partagèrent sans doute, dans la mort comme dans la vie, le sort du seigneur de Montségur.

De la tour de l'Inquisition où fut prononcé le jugement, les trois chevaliers furent conduits, pour y subir leur peine, dans les basses-fosses de la Mura. Cette tour, récemment construite par le roi de France, recevait son nom sinistre de ce que les captifs jetés dans son souterrain y étaient *murés*, comme dans un tombeau. Et c'était en effet un sépulcre de vivants. Une seule lucarne intérieure, étroite, profonde, et qui ne laissait même pas pénétrer un rayon du jour, permettait au gardien de transmettre aux prisonniers le *pain de la douleur et l'eau de la tribulation*. Encore oubliait-on souvent de leur donner cette nourriture insuffisante pour la vie et pour la mort. Alors les *immurés* expiraient dévorés par la faim, la vermine qui mangeait les vivants, les vers qui rongeaient les morts, les reptiles qui s'engendraient dans ce cloaque, les miasmes impurs, et toutes les horreurs de cet enfer. Sans doute les trois chevaliers, déjà

1. Doat, t. XXVII : Condamnation du moine Ricord. Cette formule paraît un développement de celle-ci : « ..... Adeo ut sit illis vita supplicium et mors solatium. » Loi d'Arcadius et d'Honorius. Pand. Justin. 3 vol. in-folio.

vieux, n'attendirent pas longtemps la mort. La mort, qui *seule les savait vivants*, seule aussi les sut morts, et n'en révéla rien au monde. Leur trépas datait de leur descente dans ce sépulcre. La tour de la Mura n'existe plus, elle s'est écroulée à une époque inconnue, sous le flot des larmes amères et des angoisses sans espoir qui rongeaient sa base, et sous le poids des malédictions des proscrits pyrénéens accumulées sur sa cime comme un orage. Mais ses racines enfoncées dans l'escarpement du glacis occidental sont le tombeau des trois héros infortunés de Montségur [1].

Après Ramon de Perelha, on condamna son fils Jordan, Bertrand son frère, Guiraud de Rabat, son gendre, et ses deux filles Alpaïs et Philippa. Après Arnauld-Roger de Mirepois, on condamna sa femme Cécilia, et sa fille Alpaïs, sa sœur Aladaïs de Massabrac, ses deux fils Alzeu et Othon, leur sœur Faïs, et son mari, Guilhem de Planha. Après Bérenger de Lavelanet, on condamna le petit Olivier son fils, ses filles Bernarda et Lombarda, son gendre Imbert de Salas, et son écuyer Guilhem Bonan de Lavelanet. Puis encore Galhard del Congost, Pierre de Léra, les Gavarret, les Arvigna, chevaliers, écuyers, serviteurs, compagnons de Ramon de Perelha, ce patriarche de la captivité comme naguère du désert cathare de Montségur. Les condamnations varièrent évidemment selon l'âge, le sexe, la condition, la culpabilité, la renommée redoutable des faidits. On dut frapper sévèrement les meurtriers des

1. *Monum. de Carcassonne*, p. 163.

inquisiteurs d'Avignonet. Plusieurs de leurs complices avaient péri par la roue et le gibet. Nous pensons pourtant que la royauté, modérée de sa nature, résistant à la vindicative férocité du tribunal dominicain, se contenta d'incarcérer Alzeu et Othon de Massabrac et leurs complices d'Avignonet. Nous nous représentons ainsi la tour de la Mura remplie des captifs de Montségur. Au fond dans les basses-fosses, les trois vieux chevaliers; au milieu les écuyers et les serviteurs; au sommet les femmes et les enfants. D'autres prisonniers furent disséminés dans les tours voisines du Sud. Ils entrèrent dans leurs cachots, au retour de l'hirondelle, au premier sourire du printemps. Ces faidits pyrénéens, naguère errants sur toutes les cimes, maintenant reclus dans d'étroits cabanons, immobiles, regardaient du matin au soir, à travers les barreaux d'un obscur guichet, le vaste ciel, le brillant soleil, les neiges du Bugarach, les forêts de Cerdagne d'où l'Aude descend. Ce fleuve qui venait murmurer aux pieds de leurs tours, et les vents du midi qui gémissaient dans leurs créneaux, leur parlaient de leurs religieux patrons, de Loup de Foix, gouverneur du Sabartez, et d'Esclarmonda d'Alion, vicomtesse de Quérigut [1].

Cependant les captifs de Montségur, sous la menace ou les douleurs de la torture, avaient beaucoup révélé sur les *vivants et sur les morts*. Après leur immuration, l'Inquisition lança ses limiers après tous ceux qui avaient porté des vivres, des

1. Doat, *Les Captifs de Montségur*.

armes, de l'or dans la forteresse cathare. Dans cette battue immense on s'attacha surtout à mettre la main sur les auteurs redoutés du meurtre d'Avignonet. Réfugiés à Montségur, quelques-uns avaient péri dans le combat, d'autres étaient morts volontairement dans le bûcher, deux ou trois s'étaient échappés de leurs fers. De ce nombre Ramon Golairan et Pierre Landric, écuyer de Guilhem de Lile. Golairan s'était évadé pendant qu'on enchaînait ses compagnons; il alla peut-être chercher de nouveau un refuge à Auriac en Albigeois où dans la nuit du meurtre il s'était enfui sur son cheval. Les inquisiteurs de Toulouse, sur l'avis de leurs confrères de Carcassonne, allèrent le relancer dans ce gîte accoutumé, et à défaut de l'audacieux faidit, emmenèrent ses anciens hôtes, Pons, Guilhem et Guilhabert d'En Carbonnel, seigneurs du Faget [1]. Ils saisirent probablement aussi, dans la maison des Amis de Dieu, d'Auriac, Guilhem du Faget, patriarche de cette tribu, sa femme Audiarda, parfaite, et leur fille la diaconesse Rubéa. Pour compléter ce groupe, rappelons Bertran d'En Carbonnel, le vaillant et satirique troubadour. Golairan bien plus tard fut incarcéré. Pierre et Arnauld Landri, plus heureux, obtinrent leur grâce et purent enfin revenir dans leur manoir caché sous les bois du Podaguez, au nord de Pamiers [2]. Ramon d'Alfaro, le principal auteur de ce meurtre, demeura tranquille, impuni, et même honoré. On le retrouve

1. Dom Vaissette, VI. Note 49. Addit. au liv. XXV, note 6.
2. Les Landri d'aujourd'hui s'appellent Gélade.

quelque temps après signant le testament de Ramon le jeune, son oncle, et négociant la sépulture des os de Ramon le vieux, son aïeul maternel, avec les évêques du Midi et même avec le siége de Rome [1].

Ramon VII ne revint de Rome qu'après la destruction de Montségur, et l'incarcération des faidits du Thabor dans les tours de Carcassonne. Il reparut vers l'automne, après une éclipse de plus d'une année, éclipse de son honneur, automne de sa vie et de sa fortune, car tout se précipitait vers l'ombre et la mort. Son retour d'Italie reproduisit une image encore plus attristée de son retour de France. A Paris, dans cette funeste paix de Notre-Dame, il avait perdu presque tous ses domaines, avec son Castel-Narbonnais ; à Rome, dans cette fatale abdication du Vatican, il venait d'abandonner ses derniers défenseurs et ses suprêmes espérances, avec Montségur. Avec quelle émotion ne dut-il pas repasser devant les tours de Carcassonne où les chevaliers souffraient leur martyre! Et avec quelle honte mêlée d'effroi ne dut-il pas entrevoir dans les nuages orageux du soir le spectre sanglant et démantelé de Montségur! Un autre supplice d'humiliation l'attendait à Narbonne ; il lui fut infligé par le primat de Septimanie. Le prince, après avoir reconnu la souveraineté temporelle du pape, dut reconnaître encore la suprématie féodale de l'archevêque sur le duché de Gothie. Le comte de Toulouse et le vicomte de Narbonne se mirent à genoux devant

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. — Guilh. de Puil., c. XLIII.

lui, et posant leurs mains dans sa main, prêtèrent l'hommage-lige, dans le couvent des Franciscains. Il voulut faire une rentrée solennelle dans sa métropole d'où les deux princes l'avaient naguère expulsé. En conséquence de leur vasselage sacerdotal, Ramon et Amalric, à pied et sans manteau, comme ses écuyers, conduisirent par la bride, à travers la cité, jusqu'au palais de l'archevêque, le palefroi sur lequel se prélassait farouchement le vainqueur de Montségur[1]. La haquenée primatiale, sur le pavé retentissant de Narbonne, écrasait sous ses sabots d'argent, en même temps que l'honneur des deux princes, l'indépendance de tous les citoyens. Pierre-Amiel triomphait de tous ses adversaires, le comte, le vicomte, les consuls, et le peuple. L'Amistanza de Narbonne était dissoute; et le tribun Terre-Rouge avec les patriotes erraient proscrits dans le Roussillon et la Catalogne. Innocent IV gratifia le primat du privilége de faire porter devant lui la croix, dans toute la Septimanie, comme le vainqueur des cathares et des musulmans, ennemis de ce symbole[2]. C'est dans ce triomphe que la mort saisit ce superbe (20 mai 1245). Il fut inhumé au monastère de Cassan. Le chapitre de Narbonne avait, dès son vivant, écrit son épitaphe : *Violent, débauché, scandaleux!* Nous la gravons, non sur son sépulcre détruit, mais dans l'histoire, la grande, l'éternelle nécropole.

1. Il imitait le pape Adrien IV ayant pour palefrenier l'empereur Barberousse.

2. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 28. — *Gallia*, I, 64.

II

LE PAPE INNOCENT IV DANS LES GAULES. — CONCILE DE LYON.

Le retour du comte de Toulouse fut bientôt suivi de l'arrivée du pape Innocent IV dans les Gaules. Ramon avait tenté de réconcilier le pape et l'empereur. Mais leurs principes étaient irréconciliables, puisque le Pontife romain prétendait aux deux glaives, et que l'aigle de l'empire avait les deux têtes du monde. Frédéric, après quelques inutiles essais de transaction, s'élance sur Rome, capitale naturelle du César. Innocent IV fuit derrière les Alpes. Il se retire dans les Gaules, refuge ordinaire des papes exilés. Il convoque un concile à Lyon pour y condamner et déposer l'empereur. Mais ce concile évidemment fut aussi comme le jugement dernier des Vaudois et des Albigeois. Le Pontife superbe venait triompher dans les Gaules et sceller le tombeau du catharisme qui depuis un siècle osait disputer à la papauté le sceptre moral du monde. C'est alors que la langue romane fut déclarée *hérétique* et retranchée des idiomes civilisés de l'avenir[1]. Par cet anathème, la première des langues néo-latines fut frappée de mort. Ses sœurs d'Italie, d'Espagne et de Portugal produiront des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. La langue provençale, l'idiome des châteaux et des cours d'amour, ne sera

1. Fauriel, *Hist. de la poésie provençale*, III.

plus que le dialecte incorrect des pâtres et des bouviers. Sa voix qui, par la musique et la poésie, ravissait le monde, deviendra rustique et ne se mêlera plus qu'au mugissement des troupeaux. Reine et prêtresse de l'esprit elle est condamnée au servage de la matière. Quel est son crime? Elle a voulu répandre la lumière, divulguer les choses du ciel, révéler les mystères de Dieu. Le comte Ramon se rendit deux fois à Lyon; il figura dans cette cour romaine, et aux solennités du concile, comme un des grands vassaux réconciliés du Saint-Siége. L'aveugle et malheureux prince assista à l'excommunication de l'empereur, son bienfaiteur et son suzerain, et sollicita de conduire les limiers de l'inquisition, et les chasses aux cathares contre ses sujets et ses défenseurs [1].

Déchaînés par le Pontife et le concile, les inquisiteurs reprennent avec fureur leur œuvre d'extermination. Ils sortent de Toulouse, de Carcassonne, d'Albi. Ils parcourent l'Albigeois, le Lauragais, le Carcassez. Ils vont de bourg en bourg. Ils dressent sur la place centrale leur terrible tribunal. Et d'abord apparaît le prêtre de la paroisse. Il est l'accusateur légal, le dénonciateur officiel. Il a dressé la liste de proscription : il la remet aux juges, et les juges chargent de son exécution le héraut de l'inquisition. Autour du tribunal errent, en attendant, les *non cités*, les espions, les délateurs, la meute des traîtres au regard perçant, au flair subtil, et les piqueurs qui savent les pistes, les

1. G. de Puilaurens, ch. XLVII.

gîtes, les tanières du gibier humain, et qui ont dressé des chiens pour cette chasse aux cathares, comme les Espagnols, plus tard, en dresseront pour la chasse aux Indiens dans les forêts de l'Amérique[1].

Cependant le héraut, escorté de ses archers, parcourt le bourg épouvanté, s'arrêtant à chaque carrefour, et convoquant le peuple aux sons lugubres de son cor. Il lit à haute voix les noms des inculpés et les envoie devant la cour. Mais beaucoup se sont dérobés. On se met à la recherche des contumaces. On va de quartier en quartier, de rue en rue, de porte en porte; on fouille les maisons de la cave au galetas. On en découvre dans les granges, dans les étables. On traîne devant les juges ces récalcitrants. Mais le plus grand nombre s'est enfui dans les bois. Car qui n'était pas coupable? qui n'était pas suspect ou convaincu? qui n'était pas hérétique ou patriote? qui n'avait pas, d'une manière ou d'une autre, combattu le roi de France ou l'Église romaine? qui n'avait pas un père ou une mère, un frère ou une sœur, un parent, un ami parmi les faidits, errant dans les forêts, réfugié en Espagne ou en Lombardie? Ces fugitifs pouvaient devenir des chefs de bandes dangereux. Des camps pouvaient se former dans les déserts. Aux archers se joignirent les traqueurs, aux mouchards les dogues; et les chasseurs d'hommes avec leurs meutes dressées à la proie humaine commencèrent leurs battues dans les forêts des Pyrénées.

1. *Registres manuscrits de l'Inquisition de Toulouse.*

Les inquisiteurs, après une première tournée dans le Lauragais, rentrèrent dans Toulouse, avec un butin de deux ou trois cents accusés. Ils condamnèrent cette multitude à une détention temporaire ou perpétuelle dans les *murs*. Mais on incarcérait depuis quinze ou vingt ans ; on n'eut pas assez de prisons pour tant de captifs ; les condamnés, parqués dans quelque enceinte, comme un bétail, durent attendre l'achèvement des nouvelles tours. Ils durent prêter serment qu'ils ne se déroberaient point à leur pénitence, et quiconque conseillerait ou seconderait leur évasion fut d'avance frappé d'excommunication et d'anathème. Ils voyaient grandir chaque jour leurs cachots construits à leurs propres frais, et peut-être de leurs propres mains, comme ces suppliciés qui devaient, avant leur exécution, creuser leur tombeau [1].

On envahit les châteaux : on chercha surtout à se saisir des barons ; ils étaient les chefs du peuple, les béliers du troupeau. Il résulta de cette immense enquête que huit branches des Villeneuve, sept des Villèle, cinq des Roqueville, quatre des Alaman. trois des Varagnes, les maisons de Latour, d'Aragon, de Saint-Germier, de Castillon, de Rochemaure. de Saint-Julien, de Montgaillard, de Romegos, de Mir, toutes les familles chevaleresques étaient hérétiques. Elles fournissaient des vierges, des veuves, des diacres, des évêques à l'église du Paraclet, et leurs escortes armées conduisaient ce sacerdoce fraternel et national de châteaux en

1. Doat. — Du Mège.

châteaux, de forêts en forêts. La tribu féodale des Villeneuve apparaît la plus nombreuse dans la guerre romane et l'église johannite. Pons de Villeneuve fut un des juges laïques du colloque célèbre de Montréal (1207). Donat, Arnauld, Bertran, Bernard, Estèbe, écoutaient les prédicateurs albigeois dans toutes les forêts du Lauragais. Estève fut même diacre, et sa mère, dona Sapdalèna, une des grandes matrones du Paraclet. Bertran, le moins ferme, abjura, et, sous la terreur, assistait assidûment aux jugements de ses complices et de ses frères. Plusieurs furent alors condamnés à la prison et peut-être même au bûcher. Déjà, en 1237, Jordan de Villeneuve, chevalier, avait été condamné à une immuration perpétuelle, avec Bertran de Roaix, Pons d'Arrens et plusieurs autres chevaliers, et citoyens de Toulouse. En 1241, Ramon-Arnauld de Villeneuve, chevalier, avait été condamné à faire à pied, et le bourdon à la main, des pèlerinages à Cahors, à Rocamadour, à Notre-Dame de Souillac, à Saint-Martial et Saint-Léonard, au Puy-en-Velai, à Saint-Antonin, à Saint-Gilles et à Saint-Jacques en Galice ; et à fournir trois milliers de briques plates, dix muids de chaux et cent charges de sable, pour la construction des prisons des hérétiques[1]. Ces prisons servirent à l'incarcération de ses frères et de ses compagnons de guerre, Alaman de Roaix et Pierre de Mazeroles.

Au centre de la ville de Toulouse, au milieu d'un inextricable écheveau de ruelles tortueuses, on

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. Addit. Du Mège. Pr. 2.

trouve une étroite place triangulaire. On dirait l'emplacement d'un autel consacré à la trine-unité de Dieu. C'est le cœur, le foyer, le capitole populaire de la Toulouse républicaine et chevaleresque du moyen âge. Ce terrain que le toulousain patriote devrait baiser avec respect, est l'emplacement de la maison des Roaix, la plus grande des races capitulaires de Toulouse[1]. Alaman en fut le chef, au moins par l'héroïsme et le martyre. Après la bataille de Muret, il accompagna le comte son seigneur dans l'exil d'Espagne. Il revint d'Aragon avec le prince, et rentré dans Toulouse, il eut l'honneur de loger dans son palais, pendant la lutte, Ramon VI, et après la victoire, Guilhabert de Castres : la Patrie et le Paraclet. Il fut l'un des vaillants chevaliers de Ramon VII, contre l'invasion du roi Louis VIII, et, après le traité de Paris, l'un des magnanimes citoyens de Toulouse, contre l'établissement de l'inquisition dominicaine. L'inquisition assiégea le palais des Roaix, forteresse du patriotisme roman et de l'hérésie cathare, et posa, comme deux camps sous ses murailles, au levant, le couvent des Carmes, au couchant, le monastère des Dominicains de la rue Saint-Rome. Le farouche frère Arnauld cita à son tribunal l'énergique Alaman, et condamna à dix ans de réclusion le grand citoyen contumace. Alaman sortit de Toulouse, et se retira dans ses châteaux du Lauragais, et principalement dans son bourg favori d'Avignonet. Il n'apparaît point dans la nuit tragique. La conjuration des barons se dé-

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*, t. IV, p. 78.

robe à l'ombre d'Alfaro. Il fut poursuivi comme complice, saisi enfin dans les bois, conduit enchaîné dans Toulouse, et jugé à la Maison-Commune. (14 février 1245.) Il était un de ces évêques guerriers institués, pour la défense du Paraclet, au synode de Montségur. Alaman ne fut pourtant pas considéré comme évêque; il ne fut pas condamné au bûcher, mais à l'immuration perpétuelle dans les *prisons de Saint-Étienne*. Ce jugement fut rendu par Guilhem Isarn, prieur des dominicains, assisté des frères Pierre Aribert, Ramon de Paonac et Joan de Saint-Gaudens. Le comte de Toulouse était présent à la condamnation d'Alaman. Ramon VII ne put sauver son serviteur; on craignit qu'il ne laissât échapper son fidèle chevalier. Alaman ne fut point immuré dans la prison du comte, mais dans celle de l'évêque, remis à la garde de Ramon du Falgar, évêque de Toulouse, et, pour que son supplice fût sans espoir, enseveli vivant dans les basses-fosses de l'évêché contigu à la cathédrale[1]. La noble et patriotique maison des Roaix fut cruellement décimée avant et après la condamnation d'Alaman. L'année suivante (4 des ides de mai 1246), sa femme Joana, plus fervente encore, et qui l'avait, dit-on, entraîné au catharisme, fut immurée à perpétuité. Elle trouva dans sa réclusion Pierre, Bertran et Aicélina de Roaix, condamnés à la même mort vivante; ces deux derniers avaient déjà passé huit ans dans leur tombeau. Cinq Roaix gisaient dans les prisons domini-

1. *Registres de l'Inquisition de Toulouse.*

caines. Nous ne disons rien de la confiscation de leurs biens jetés aux moines et aux agents de l'inquisition. Le comte n'osa ni ne put consoler cette grande infortune. Mais le peuple, moins timide, essaya de payer la dette du prince envers ces magnanimes citoyens et porta au consulat Griffius et Ugo de Roaix, Ugo son compagnon de captivité du Louvre, et contraint d'être témoin de la condamnation d'Alaman au Capitole (1247). L'année suivante encore Roger et Montasi de Roaix furent élevés aux honneurs capitulaires. Mais alors cette grande race, blessée au cœur et comme épouvantée de son supplice, fléchit à son tour. Cette année même elle cache son tombeau dans l'église des Dominicains. Sa morne lassitude respire sur la pierre sépulcrale et son indignation palpite dans cette épitaphe superbe : *Voici le repos terrestre d'hommes qui, par l'épée et l'éperon des aïeux, portèrent jusqu'aux astres le nom de Roaix* [1].

Le même jour fut condamné le fameux Pierre de Mazeroles, seigneur de Gaja-la-Selve, le plus hardi, le plus dévoué, le plus entreprenant, le plus infatigable, le plus incroyablement téméraire des chevaliers du Paraclet. Il avait traversé toutes les aventures tragiques de ce siècle, la croisade, l'exil d'Espagne, la délivrance et la victoire de Toulouse. Avec Alaman de Roaix, son ami, il fut l'un des compagnons de Ramon VII, dans sa campagne contre

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXX. Innocent IV relâcha Bertran de Roaix et vingt ans après (1270), le comte Alphonse rendit ses biens à ses héritiers Ramon, Alamanda et Sybilia de Roaix. Doat, XXXII.

Louis VIII. Après la funeste paix de Paris, il se mit à la solde de Guilhabert de Castres, et commanda la garde du sacerdoce albigeois qu'il ramena sur le Thabor. Il ourdit le meurtre des inquisiteurs qui, échappés d'Avignonet et de la massue d'Alfaro, seraient tombés dans l'embuscade de Las Bordas, sous le poignard de Pierre de Mazeroles Il prit part à l'invasion du vicomte de Carcassonne, et à la défense de Montréal d'où, à travers les lignes françaises, il enleva l'évêque Pierre Polha qu'il ravit à la mort. Il participa, mais du dehors, à la défense de Montségur, rôdant, comme un vautour, sur les derrières du camp français. Voici sa dernière aventure qui peint au vif ce hardi condottière du Paraclet. Dans un vallon du Podaguez, au couchant de Saverdun, s'élevait le monastère de femmes de Brie. Agnez de Belpech, une des religieuses, mourante, réclamait l'extrême-onction cathare. P. de Mazeroles reçoit le message d'Agnez, va chercher dans sa grotte le fameux diacre Bernard de Maireville, et l'un et l'autre, au galop de leurs chevaux, franchissent les coteaux du Lauragais, la plaine de Mazères, et, haletants, arrivent à Brie. Pierre enferme les hommes et les femmes du village et les recluses du monastère dans l'église rustique, les met sous la garde de ses compagnons des bois, et pénètre dans le cloître où Bernard de Maireville *herética* la nonne moribonde. Le consolament donné, il rouvre les portes de l'église, et regagne son château de Gaja-la-Selve[1].

1. *Registres de l'Inq. de Toul.* Art. Maïreville. Dép. d'Arnaude Bénédicte. prieure de Brie. Le monastère de Brie est

L'Inquisition mit à un haut prix sans doute la tête du redoutable chef des faidits. Il dut quitter son manoir, se cacher dans sa forêt. Les bâyles des villages voisins lui portaient des vivres dans ses halliers. Il fut traqué par les chiens, et enfin forcé dans sa tanière, comme un léopard. Conduit à Toulouse, il se trouva sur la sellette avec Alaman de Roaix. Mais, plus heureux que son héroïque et religieux compagnon, Pierre, condamné à mort, termina ses aventures sur le gibet du Pré-Comtal. Sa femme Ermengarde, non moins énergique, fut immurée, son manoir de Gaja détruit, et ses biens donnés probablement aux templiers de Plagne, surveillants de ce vaste refuge de la Selva.

Pierre de Mazeroles raconte lui-même à ses juges comment il fut découvert dans sa forêt. Il y reçut un jour un vieil ami, un exilé qui revenait de Lombardie. Ils s'entretinrent des compatriotes émigrés, probablement du grand troubadour Figueyras, de l'empereur Frédéric II, ce poëte couronné qui venait de prendre Rome, et qui donnait tant de repos aux églises cathares d'Italie. Bernard d'Esplas était un traître; il s'était vendu aux inquisiteurs; il mit les archers aux trousses de Mazeroles[1]. Son fief de félonie est peut-être ce château d'Esplas que l'on voit encore non loin de Saint-Martin, sur les collines du Podaguez. Pierre devant ses juges manqua de sincérité : l'homme de guerre

aujourd'hui un château, voisin de l'église, le long du ruisseau qui lui donne son nom, et ombragé de vieux platanes qui ont pu voir P. de Mazerolles.

1. Art. Gaja-la-Selve.

rusa. Il avoua qu'il connaissait depuis seize ans l'évêque En-Marti; qu'il avait reçu le baiser de paix, qu'il avait assisté au consolament; qu'il acceptait toutes les doctrines cathares, excepté deux, savoir : *que les âmes émigrent de corps en corps*, et *que l'hostie catholique ne soit pas le corps du Christ*. Par cette feinte d'orthodoxie tardive, il espérait probablement se dérober au gibet. Peut-être aussi, n'est-ce qu'un mensonge du scribe dominicain. Nous le surprenons en flagrant délit de fausseté le même jour à propos d'Alaman de Roaix. Ce grand citoyen fit cette confession : *que le salut n'était pas dans le baptême et le mariage; que les corps des morts ne ressuscitent pas; que Dieu ne créa pas les choses visibles*; et enfin *qu'il existe deux dieux, le bon et le mauvais*[1]. Quant aux choses visibles, ce n'est qu'un malentendu... *Deus non fecit visibilia quia non sunt*, dit le docteur Garcia, de Toulouse, le maître ou le condisciple d'Alaman. Mais voici où éclate la fausseté de l'inquisiteur. Le catharisme enseigne un Dieu un, unique, universel, et dans ce Dieu infini deux principes secondaires. Ce sont ces principes dont le scribe fait deux dieux. D'où Alaman prendrait-il son dieu mauvais? De la Matière? Elle n'est pas. De Satan? Il n'est pas le Mal. Donc Alaman n'a pas pu dire qu'il croyait à deux dieux : calomnie, d'ailleurs, vieille de mille ans et renouvelée des adversaires des Manichéens[2].

Le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne,

1. Dom Vaiss., vi, ad. au l. XXV, p. 25.
2. Saint Augustin contre Fauste.

faisait main basse sur les échappés de Nore et de Montségur. Alors disparaissent deux amis de Mazeroles, l'évêque Pépolha et Roger d'Aragon, chef des faidits du Cabardez. Pépolha dut être brûlé sur la grève de l'Aude, mais son bûcher n'a pas laissé de lueur dans l'histoire. Le même nuage nous dérobe Roger d'Aragon, soit que ce grand baron ait terminé sa vie errante aux gibets ou dans les basses-fosses de Carcassonne, soit qu'il ait expiré comme un vieux lion dans quelque caverne de la Montagne-Noire. De l'autre côté de la chaîne, l'inquisition fit une capture importante, celle de Sicard de Figueyras, ancien diacre de Cordes et directeur de la grande tisseranderie johannite d'Elvas. Après la dispersion de ce séminaire, il évangélisa pendant dix ans la région de l'Albigeois. Il avait pour compagnons Pierre Capéla et Joan del Coler, et pour auxiliaires Ramon de Villar, Bernard del Pagut et Bertran de Montagut. Sicard fut, à ce qu'il semble, trahi par un de ses hôtes. « Nos amis les plus chers et les plus intimes, dit-il, deviennent nos ennemis; ils nous saluent, nous saisissent et nous livrent à la cour pour racheter leurs péchés. » Il fut conduit devant Isarn, abbé de Vieil-Muret, lieutenant du frère Ferrier, et vice-inquisiteur de l'Albigeois. Isarn était poëte et tellement *enraisonné de rimes et de romans* qu'il rédigea son interrogatoire en vers, et voulut immortaliser dans un poëme la gloire d'avoir converti ou brûlé un grand docteur cathare [1].

1. Las Novas del Héretge.

Voici les principaux chefs d'hérésie relevés par l'inquisiteur : 1° L'enseignement populaire; les bergers dogmatisent dans les ***buissons***. — 2° Le baptême spirituel, administré sans ***eau***, sans ***sel*** ni ***chrême***. — 3° La négation de l'Eucharistie, et du pouvoir du prêtre qui, même souillé de vice et de sang, peut, dit-il, d'une parole sainte, faire descendre par *force*, le corps du Christ, tel qu'il s'offrit sur la croix. — 4° L'incompatibilité du mariage et de la perfection cathare, thèse qu'Isarn réfute sans s'apercevoir qu'il combat contre le célibat monastique. — 5° La spiritualité des corps dans le ciel : l'Albigeois n'admet pas la résurrection; mais il croit que l'âme prend une chair nouvelle, en quoi Sicard paraît moins éloigné qu'Isarn du corps spirituel dont parle saint Paul. — 6° L'identité des âmes et des anges qui tombèrent, dit-il, comme une *pluie du ciel*. — 7° Enfin, la formation de l'homme et de l'univers par le démon. Isarn, comme son collègue de Toulouse, confond le Satan albigeois avec le Satan catholique. Prince et principe de la distinction, Lucibel est l'auteur des formes passagères, un ***agent***, sur la terre, et bientôt dans le ciel un ***Ami*** de Dieu [1].

Isarn est un poétastre et un théologastre de couvent. Il ne comprend pas cette haute et subtile théologie alexandrine. Cependant il cite saint Paul. ***le riche apôtre***, et parle de saint Jean comme du ***premier*** évangéliste, celui ***qui vole le plus haut dans le ciel***.

1. Lucibel n'est le formateur des choses que ***voluntate et nutu Dei***. Art. Mongiscard.

Sa poésie est plate et brutale, une poésie de bourreau. Le tragique argumentateur insulte son adversaire, l'appelle menteur, larron, et lui montre le bûcher qui s'allume. Ce brasier apparaît toujours à l'horizon de chaque strophe. Son poëme, dans sa platitude barbare, est néanmoins d'une très-grande valeur historique. Toutefois, il n'est pas impossible qu'il ne soit une fiction, une sorte de manuel en vers de conversion, et une espèce de roman de la torture et du bûcher. Il restera toujours incroyable que Sicard, un archidiacre ou évêque de l'Albigeois, s'avilisse jusqu'à solliciter le rôle de délateur anonyme, et de mouche obscure de l'inquisition, en face de cet éclatant spectacle des deux cents martyrs de Montségur. Quoi qu'il en soit, le vengeur du Figueyras de Castres, c'est le Figueyras de Toulouse, dont nous entendons rugir l'ïambe immortel : *Roma!*

Le fougueux frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, vint en aide à ses collègues de Toulouse, et transféra son tribunal à Limous, un foyer de patriotisme, où il cita les peuples du Lauragais oriental [1]. C'est alors que périrent probablement Gérald de Caraman, évêque, et sa femme Géralda de la Tour, diaconesse, expulsés des manoirs hospitaliers des fils d'Impéria.

1. *Inq. de Toulouse.*

III

INQUISITION DANS LE LAURAGAIS. — LAURAC-LE-GRAND. — BARTAS. — LES ROQUEVILLES. — LES QUIDERS. — LES SAINT-ANDRÉO, CAP-DE-PORC.

Continuons de suivre, de bourgade en bourgade, l'horrible tribunal dans le Lauragais épouvanté. Arrêtons-nous à Laurac-le-Grand, capitale primitive de ce pays des Labours. Toute l'antique maison de Laurac était détruite. Les fils d'Impéria, les chevaliers d'Aniort, étaient ou incarcérés, ou fugitifs, ou exilés. Laurac, comme Aniort, est occupé par un sénéchal français. Il n'est souvenir que d'une Navarra de Montréal, parente de ces barons. Un témoin rapporte que son père avait en dépôt 500 sols melgoriens, que Navarra, avant d'être diaconesse, avait légués à l'église cathare. Le dépositaire avait probablement trouvé bon de retenir pour lui cette somme inutilement réclamée par l'évêque Bertrand d'En-Marti [1]. Aucune foi n'était gardée, aucun dépôt n'était rendu aux Amis de Dieu.

L'archiprêtre du Lauragais raconte l'histoire du chevalier Ramon seigneur de Barta ou du Bartas, non loin d'Avignonet. Sa mère était diaconesse et vivait avec six autres parfaites dans une forêt. Deux servants du chevalier livrèrent aux inquisiteurs les sept Amies de Dieu. Barta, furieux, fit pendre les deux traîtres aux branches d'un chêne. Le chevalier, condamné pour hérésie, vécut

1. Art. Laurac.

en faidit : il errait dans les bois de Balaïsc, près de Gardouch; Galabert, un servant de Ramon de Varagne, de Gardouch, lui portait du pain, du vin et des viandes en ayant l'air de chasser dans la forêt. Barte avait pour compagne une diaconesse. Cette femme, dans cette vie errante et misérable, devint lépreuse. Elle fut transportée à la maladrerie de Laurac. Le chevalier alla l'y voir, et resta dans la maison, bien venu des gardiens. Cette femme étant à l'extrémité, Barte alla chercher deux diacres dans les bois; et les servants, Joan de Arnaulda et Arnauld Mazeler, les introduisirent auprès de la mourante qui reçut le consolament. Après sa mort, Barta rentra dans ses forêts; les deux serviteurs compromis s'attachèrent au noble faidit. Mazeler périt bientôt par le bûcher, et son chef n'eut pas sans doute une destinée moins tragique. Barte n'admettait, de la Bible, que le Nouveau Testament [1]. Le chevalier est probablement un ancêtre de l'illustre poëte Salluste du Bartas.

Roqueville est une bourgade située, comme son nom l'indique, au pied d'un monticule d'où coule une fontaine et dont la cime est couronnée d'une chapelle et d'une statue de la Vierge. La Vierge se déclara pour la croisade, et les seigneurs de Roqueville, pour punir la patronne séditieuse, incendièrent son rustique oratoire [2]. La Vierge sauva son image et son sanctuaire; elle vainquit avec l'Inquisition, et les fiers châtelains, ennemis des moines et protecteurs des cathares, avaient à comparaître devant

1. Art. Laurac.
2. Du Mège, *Hist. de Toul.*, ch. IV, p. 80.

le terrible tribunal. Ils étaient cinq frères indomptés. Avant la croisade, ils avaient combattu, pour leur indépendance, contre les comtes de Toulouse. Après la croisade, ils combattirent vaillamment, pour l'indépendance romane, contre le roi de France. Ils soutinrent Montségur, et luttèrent contre l'inquisition. Ils opposèrent aux dominicains la conjuration du silence; ils imposèrent leur mutisme à leurs vassaux. Mais enfin ces taciturnes chevaliers furent contraints de répondre et de déposer devant leurs juges. Estold de Roqueville et sa femme Géralda confessèrent à Mongiseard qu'ils avaient fréquenté Guilhabert de Castres, Vigoros de Bocona, et Bernard de la Motta; qu'ils visitaient Montségur, collectaient du blé, de l'avoine, des chemises, des chaussures pour les Amis de Dieu, écoutant, escortant les évêques de forêts en forêts, en compagnie des Roaix, des Varagne, des Villeneuve, et des frères Pierre et Pons de Mazeroles [1].

Ramon de Roqueville nous fait connaître la curieuse et débonnaire figure de Guilhabert Alzeu, le moine de Sorreze, prieur de Saint-Paulet, à demi albigeois, recevant dans son presbytère le diacre Bonfils et son compagnon Pierre Coma, intercédant en leur faveur auprès de son terrible ami l'archevêque de Narbonne, faisant cultiver ses vignes par les Bonshommes, buvant son vin avec les chevaliers, vivant avec sa servante, et réalisant l'image du prêtre mondain, serviable, gracieux et grivois [2].

1. Art. Montgiscard.
2. Art. Saint-Félix.

Bernard de Roqueville vit les hérétiques en divers lieux; il les crut véritablement bons, et, dans son indigence, reçut d'eux des présents, savoir des chemises, des souliers et des brodequins. Mais il ne crut pas à leurs erreurs. Il vit à Saint-Paulet le diacre Bonfils et son compagnon, mais on les disait réconciliés à l'Église romaine. On sent, à ces réticences, trembler la voix de ces chevaliers, moins fermes devant les tribunaux que sur les champs de bataille. Voilà donc l'un des seigneurs de Roqueville, ancien capitoul de Toulouse (1227) qui, réduit à la mendicité, reçoit l'aumône de l'église cathare, mendiante elle-même et proscrite sur la terre [1]. Les biens de Bertran et de Bégou de Roqueville furent confisqués. Ils s'étaient réfugiés à Montgalhard dans le Sabartez. Ils étaient même écuyers des comtes de Foix.

Joignons aux dépositions, plus ou moins sincères de ces barons, la confession touchante d'un pauvre vigneron, confession pleine d'un courage naïf et d'une grandeur qui s'ignore : « Pendant que je travaillais aux vignes, dit Pons Viger, ma mère Audiarda se fit hérétique dans le logis des Domercs, à Saint-Paulet. Puis elle revint dans ma maison où elle resta un mois. Pendant ce mois, je vins voir deux fois ma mère, et lui donnai deux fois à manger, ne pouvant faire plus à cause de ma pauvreté. Si j'avais eu de quoi, de grand cœur j'aurais fait davantage quoiqu'elle fût hérétique. Je ne l'*adorai* pas, ni ne la vis *adorer*, mais je fus

1. Art. Saint-Paulet.

quinze jours dans la maison où ma mère hérétique se tenait publiquement. Il y a de cela trente ans. J'ai un fils, Pierre Vigier, qui, moi absent, prit la fuite, voici deux ans. Il m'envoya un messager, et je me rendis auprès de lui, de nuit. Je le priai d'abandonner les hérétiques, mais il refusa et me pria de l'*adorer*. Je ne voulus pas, et cela eut lieu cette année même. Enfin ma femme m'a quitté, ce mois-ci. Je crois qu'elle s'est faite hérétique, mais je ne sais où, car je ne l'ai pas revue depuis. » On voit bien, à ce récit, la contagion du catharisme persécuté. On sent un cœur battre dans la poitrine de ce pauvre vigneron ; on est réjoui de retrouver la nature, muette dans ces chevaliers tremblants, éteinte dans ces féroces inquisiteurs [1].

A Avignonet, dans le château même où fut exécuté le meurtre des inquisiteurs, nous avons le récit de ce massacre de la bouche d'un des conjurés, Bertran de Quiders. Les Quiders étaient cinq frères, fils de Bernard de Quiders et de Guilhelmeta de Saint-Andréo. Bernard de Quiders, leur père, est ce terrible baron qui dans une assemblée nocturne, ayant découvert un prêtre déguisé, un espion des inquisiteurs, le fit mettre à genoux devant lui, et au lieu de le frapper de sa dague, se contenta d'uriner sur sa tonsure, baptême de honte mais de clémence qui convertit ce misérable au catharisme. Bertran, son fils aîné, sauvé de la mort par les médecins albigeois, dévoua sa vie à la défense du Paraclet, et, de

1. Art. Saint-Paulet.

bonne heure, eut des démêlés avec l'Inquisition qui l'envoya, marqué d'une croix, et le bourdon à la main, faire un pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul à Rome. Le farouche coquillard revint d'Italie avec des projets de vengeance. Arrivé au Mas-Saintes-Puelles, il enfonce de nuit les portes du presbytère, enlève les deux roussins du prieur auquel il ne fit aucun mal, et, donnant l'un de ses chevaux à son écuyer, s'élance sur le dos de l'autre et s'en va guerroyer dans les bois. C'est quelque temps après sans doute qu'eut lieu le massacre d'Avignonet. Bertran de Quiders, devant le tribunal, le présente comme un fait accidentel. Un soir il aurait d'aventure rencontré Golairan venu à son insu de Montségur. Golairan lui aurait annoncé l'arrivée des faidits du Thabor, et proposé la capture mais non le massacre des inquisiteurs. Bertran ruse, déguise, a peur du gibet. Il ôte à cet acte célèbre son caractère original : il fut une conspiration, une conjuration nationale, dans laquelle directement ou indirectement trempèrent toutes les classes de la société romane[1]. Bertran de Quiders, parmi beaucoup de faux-fuyants, laisse pourtant échapper ce ferme et tragique aveu : *Nous pensions en tuant les inquisiteurs tuer l'Inquisition*. Et son mot est confirmé par ce cri triomphant d'Estor et d'Astorga de Rosengas, de Caraman : *Tout est mort! Tout est délivré!* Après cette sanglante nuit, Bertran de Quiders et Ramon de Golairan se réfugièrent à Auriac. D'Au-

1. Art. Avignonet.

riac, gagnant la vallée de l'Ariége, ils s'enfuirent à Castel Verdun dans le haut comté de Foix. Puis, ils s'enfermèrent vaillamment dans Montségur assiégé. Après la chute de la forteresse sainte, ces nobles faidits vécurent encore douze ans dans les forêts, probablement auprès de Loup de Foix. Ce n'est qu'en 1258 que Bertran fut pris et jugé. Devant le tribunal, il ne compromet jamais ses hôtes. A Castel-Verdun, dit-il, nous fûmes recueillis par *un grand jeune homme maigre et sec qui savait que nous étions proscrits pour le meurtre des frères.* Ils étaient hébergés comme des vengeurs et des libérateurs. Bertran, chef d'une bande patriotique, donne un pieux souvenir à chacun de ses compagnons disparus. Golairan est incarcéré; Guilhem Faure, Ramon de Na Rica, et Ramon de Balaguer ont été pendus; Gaillard Othon, Berseja, Pierre Vielh et Jordanet du Mas, ont péri dans les combats. Le redoutable proscrit termina sans doute sa longue épopée d'aventures et de brigandages chevaleresques, aux gibets d'Avignonet [1].

Le Mas-Saintes-Puelles était la ville des Saint-Andréo Cap-de-Porc. C'était une race de légistes, d'évêques et de chevaliers, les Arnauld du XIIIe siècle. Le patriarche de cette tribu, Gui, le vieil avocat du comte Ramon VI et de la patrie romane, devant les conciles, était mort à Montségur. Six Cap-de-Porc avaient péri : trois sur le bûcher; trois en défendant la Roche-Sainte; d'autres encore ont disparu mystérieusement. L'inquisition vint récla-

1. Art. Avignonet

mer au Mas les restes de cette grande maison chevaleresque si cruellement ravagée. Elle interrogea d'abord Pélegrina et Guilhelmeta de Saint-Andréo; Guilhelmeta, la mère des Quiders; Pélegrina, la bru fidèle, la tendre Ruth de Braïda du Peyrat, cette Noémi infortunée brûlée à Montségur. L'une et l'autre avaient connu les deux patriarches albigeois Guilhabert de Castres et Bertran d'En-Marti. Puis vient Na Dias, fille de Ugo de Laura, de Cabaret, épouse de Bernard de Quiders. Puis Fauressa, femme de Guilhem du Mas, et mère de Guilhelmet et de Jordanet, les jeunes héros et martyrs de Montségur. Elle a reçu bien des fois les Amis de Dieu et même, étant malade, elle fut *hérétiquée, ayant perdu la parole*, dans sa maison du Pal de Sama, près de Laurac. — Palaisi du Mas, fils de Bernard et de Saurimonde, a servi, avec ses oncles et ses cousins, dans l'armée de Pierre-Roger de Mirepois, aux environs de Montségur. Un jour il entra dans la forteresse qu'il était curieux de visiter, et vit, devant un rocher, plusieurs vieillards assis au soleil. C'étaient, lui dit-on, des hérétiques, mais il ne leur parla pas.

Jordan du Mas[1], chevalier, est bien plus ferme et plus explicite. Il a fréquenté les Amis du Dieu; il les *adora* et entendit leurs sermons; il vit l'évêque Bertran d'En-Marti au Mas et à Montségur. Il

1. Il y eut trois Jordan du Mas : 1° Jordan le vieux (Jordanus senex), frère de Gui, un vieillard octogénaire, tué devant Montségur; 2° Jordan, fils de Gui, sorti vivant de Montségur et traduit ici devant l'inquisition; 3° enfin Jordanet, le héros et le martyr adolescent du Thabor.

l'escorta souvent à travers les bois, et notamment d'une forêt, voisine de Mirepois, jusqu'à Saint-Julien de Lauragais où d'autres guides leur furent donnés pendant la nuit par Béatrix, femme de Bernard, seigneur de Saint-Julien. Il compromet son frère Aribert, et sa belle-sœur Flors, femme de Gaillard de Saint-Andréo [1]. Aribert du Mas, chevalier, visiblement troublé par les indiscrétions de son frère Jordan, a moins de solidité. Il avoue cependant qu'il a été plusieurs fois à Montségur. Il y était vers 1215 avec sa mère Garsena, témoignage précieux qui prouve de nouveau que Montségur ne fut point pris par Montfort, et confirme une fois de plus l'assertion du comte de Foix au concile de Latran. Il a vu aussi au Mas Bertran d'En-Marti et Bernard de Maireville dont son frère Bernard était l'acolyte. En somme Aribert n'a point *adoré* ni vu *adorer* les hérétiques. Il ne les a point entendus parler de la *mauvaiseté* des choses visibles, ni de l'hostie consacrée. Mais il a entendu des clercs exprimer les erreurs attribuées aux cathares.

Pierre Vidal affirme les mêmes choses des erreurs albigeoises entendues dans la bouche des clercs catholiques [2]. Mais il ajoute à propos des Cap-de-Porc que, lorsqu'il fut cité à Limous devant le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, Bernard, Jordan, Gaillard et Aribert du Mas lui défendirent

1. Art. Mas-Saintes-Puelles.

2. Voyez aussi art. Gardouch et Montmaur, et surtout Doat XXV, p. 160. Dép. de Bernard de Montesquieu.

d'avouer quoi que ce fût aux inquisiteurs. A son retour, Saurimonde, femme de Bernard, lui demanda : « As-tu révélé quelque chose de moi? — Oui, répondit-il. — Eh bien, s'écria-t-elle, malheur à toi! » Les Cap-de-Porc avaient mis l'indiscrétion sous la menace des poignards. Bernard de Cogota parut un jour au lit de mort d'Arnaud Magestre. P. Gauta s'écria : Bernard (du Mas), est-il juste qu'un délateur reste vivant sur terre? Bernard opina sans doute pour la mort, car le traître se hâta de sortir du logis, et du bourg. Mais Arnauld Jordan, un autre perfide, fut poignardé par Pons d'Alaman, frère du premier ministre du comte de Toulouse [1].

IV

LES DESSERVANTS DES PAROISSES, COMPLICES DES CATHARES, ET AGENTS DES INQUISITEURS. — RAMON FORT ET SON LIVRE. — LES CHASSEURS DU COMTE. — CHASSES AUX CATHARES. — ARMES DES FAIDITS ALBIGEOIS — DESTRUCTION ET DISPARUTION DES AMIS DE DIEU. — BERNARD L'ESPINASSER.

Les prêtres des paroisses étaient les pourvoyeurs de l'inquisition. Nous en avons un exemple éclatant, c'est le prieur d'Avignonet enveloppé dans le massacre des inquisiteurs. Ils dressaient les listes des proscrits ; dirigeaient les fouilles dans les maisons ; conduisaient même les battues dans les bois. Nous le verrons tout à l'heure; mais avant de nous

1. Mas Saintes-Puelles. Dép. de Vidal, Alaman et Cogota.

donner ce triste spectacle, disons qu'il y eut aussi bien des prêtres tolérants, sympathiques aux Albigeois. Quelques-uns unirent la pureté à la charité : mais la plupart mêlaient la charité au relâchement regrettable des mœurs. Nous connaissons déjà l'indulgent et gracieux prieur de Saint-Paulet. Tel fut aussi Arnauld Baron, curé de Saint-Michel de Lanès. Dans le château de Bernard, seigneur de Saint-Michel, il assistait aux prédications de Bertran d'En-Marti. Il aimait les hérétiques, il mangeait avec eux ; on ne l'a pas vu pourtant recevoir le pain consacré ni le baiser de paix. Baron se jouait du droit d'inquisition dont il était revêtu contre ses paroissiens albigeois. Une fois, il imposa, pour fait de catharisme, une pénitence de six jours à Guilhem Tort, d'Exil. Guilhem lui proposa de jouer sa pénitence aux dés. Baron accepta, et Guilhem gagna. Guilhem racontait en riant ce bon tour à la Barbacane près de la Pomarède. Baron était un joueur effréné : il blasphémait en jouant; il en oubliait de confesser les mourants. On l'accusait aussi d'avoir fait beaucoup de faux mariages à Saint-Michel. Baron dut rendre raison de sa conduite devant le tribunal et suivit probablement son pénitent Guilhem dans les cachots de l'Inquisition[1].

Mais si Alzeu et Baron furent des prêtres tolérants et relâchés, il y en eut un grand nombre d'autres que leur pureté et leur charité chrétienne rendaient également sympathiques aux

1. Saint-Michel de Lanès.

Amis de Dieu. Le diacre catholique R. M., mêlé aux chevaliers, *adorait* les hérétiques, dans un désert[1]. Ramon Guilhem, alors diacre aussi, les *adorait* également, dans une forêt, et devint plus tard recteur de la Varenne[2]. Deux clercs, Guilhem Ramon et Pierre Cortès, conduisirent deux hérétiques dans un lieu où s'assemblèrent plusieurs barons. Guilhem Ramon ouvrit l'Évangile selon saint Jean; et pendant qu'il en faisait la lecture, les johannites en exposaient la doctrine[3]. Adam Raynaud, chapelain de Capdenac, vécut pendant deux ans avec l'écuyer Pons qu'il savait très-bien hérétique revêtu[4]. Martin de Cazils, curé d'Auriac, était croyant des hérétiques. Beaucoup de moines étaient cathares ou amis des cathares et entre autres le célèbre monastère de Bolbone, nécropole des comtes de Foix.

Mais en général les prêtres étaient des accusateurs officiels. Les plus doctes et les plus hardis recevaient de l'évêque et de l'inquisiteur une commission d'enquête, de controverse, et de capture, contre les Albigeois. Telle est celle que Bernard Suau, recteur de Tarabel, reçut de l'évêque Ramon du Falgar et de l'inquisiteur Arnauld Pélissier. Il y avait à la Batuda de Bunhac deux savants diacres, Pierre David et son compagnon. Aucun clerc catholique n'était capable de leur tenir tête. Le vaillant Suau les envoya défier dans leur désert. Les cathares acceptèrent le cartel; la dispute eut lieu dans

1. Montesquieu.
2. *Ibid.*
3. La Bessède.
4. Montmaur.

la forêt[1]. Elle eut pour témoins et pour juges les deux messagers qui avaient abouché les champions. Après le combat, Arnauld Bernard et Guilhem Barrau déclarèrent les hérétiques vainqueurs en tombant à leurs pieds malgré les menaces du recteur indigné. Les cathares se retirèrent vers leur cabane, dans la profondeur des bois. Suau pressait les témoins de lui indiquer leur retraite sauvage. Ils se refusèrent alors à cette félonie, mais plus tard, Barrau, pour gagner deux marcs d'argent, fit lui-même la capture des deux diacres que Suau envoya brûler à Toulouse.

Fabrina portait du pain et du vin aux hérétiques dans une *barte* voisine de Maurens. Le prêtre de Cambiac en eut vent et se rendit à la hutte cathare cachée dans ce fourré. Mais il n'avait pas assez de monde, et par crainte des croyants, il n'osa pas mettre la main sur les *Amis de Dieu*[2]. — Un parfait, un jour, abandonnant son acolyte, se présenta chez son oncle à Préserville. « Je reviens, dit-il, à la foi catholique, il me déplaît d'être de la secte des Bonshommes. » L'oncle en hâte va trouver le curé d'Odars : « Mon neveu peut il compter sur l'*indulgence?*... — Non, répond le prêtre, mais sur la *miséricorde*. Qu'il vienne seulement, et je le recommanderai aux inquisiteurs[3]. » — Deux paysans, mari et femme, battaient leur blé sur leur aire. Leur fils, faidit et albigeois, apparaît tout à coup ; ils le

1. Tarabel. Suau venit... causa inquirendi et disputandi. (*V*. Combiac à la fin.)
2. Cambiac.
3. Préserville.

saisissent et le mènent au curé de la Bastide qui le livra au bayle et celui-ci au chasseur du comte. Dans la suite, moyennant les monitions et exhortations des frères Othon et Pellissier, inquisiteurs, le captif rentra dans l'église romaine[1].

Le prêtre était donc l'inquisiteur et même le traqueur paroissial. C'était à lui qu'on menait le menu gibier. Parfois il prenait une grande proie. Telle fut la capture de Ramon Fort, le fameux diacre de Caraman. Fort fut retenu par le bayle du canton qui moins cruel que cupide spécula sur le martyr. Ce malheur avait ému tout le Lauragais. Bertran d'Alaman, frère du ministre favori du comte, fit une quête dans les villages du Toulousain. Il en porta la somme à l'avare magistrat qui ferma les yeux sur l'évasion de Ramon Fort. Et le diacre illustre alla plus loin chercher tranquillement son bûcher[2].

Mais Ramon Fort, cette fois, est moins célèbre que son évangile johannite. Ce livre a toute une légende, une épopée populaire. Il était comme le symbole et le génie protecteur du prophète. Fort l'avait acquis avant son ordination. Pressentant son supplice, il le remit aux seigneurs de Cambiac. Le cathare ne voulait pas que les flammes qui consumeraient sa chair dévorassent l'Évangile du Bienaimé. Quatre hommes un jour, à la tête desquels Jordan Sanche de Cambiac, par crainte des inquisiteurs, déposèrent le livre compromettant chez

1. Varennes. (V. aussi Baziège.)
2. Cambiac.

Guilhem Viguier. Guilhem avait une jeune femme ignorante, peureuse et bavarde, et qui détestait les Bonshommes. C'est elle qui venait de trahir Fabrina et les saints de la Barthe de Maurens. Deux vieilles diaconesses la voyante enceinte, lui dirent sévèrement qu'elle était grosse du démon. La simple Amersena comprit, à tort ou à raison, qu'elle portait dans son ventre le démon qu'elle n'avait que dans le cœur. De là une aversion plus grande encore contre les Amis de Dieu. Son mari voulut la réconcilier avec les deux parfaites qu'il aimait et que tout le monde vénérait à Cambiac. Il ne put vaincre son obstination et s'emporta jusqu'à la maltraiter. La naïve Amersena prétendait toujours être enceinte de son mari et non de Satan. Les rieurs s'en mêlèrent et persiflèrent la délatrice furieuse, sur ses *amours* avec le diable. Aussi quand elle vit Sanche remettre en dépôt à Viguier le livre de Ramon Fort, elle poussa des cris de paon. Elle leur déclara que d'aucune façon elle ne supporterait que ce livre restât dans sa maison. Sanche, pour cela, lui dit des injures, et confia le volume à son beau-frère, Pierre Viguier. Un mois après, vint un messager de Bertran Alaman, de la part d'Astorga de Rosengas, demandant le livre de Ramon Fort. Amersena l'envoya chez Pierre Viguier, qui rendit le volume johannite. La remise de l'Évangile coïncide probablement avec le rachat de Ramon Fort. La prudente Amersena ne donna rien pour sa rançon : on craignait même sa loquacité. Mais l'énergique Astorga lui fit porter ce message. « Gardez-vous de trahir Bertran Alaman : si vous le

faites, ses frères vous poignarderont! » Amersena retint son caquet, mais elle s'en dédommagea bien devant le tribunal à Cambiac; et nous sommes redevables à son commérage de connaître les aventures de l'évangile de Ramon Fort[1]. Cette scène risible dérida probablement la sombre Cour. Elle surexcita l'hilarité des persifleurs d'Amersena jusqu'à se jouer des inquisiteurs. Ils changèrent de nom entre eux, et se firent inscrire à faux par le scribe dominicain. Il en résulta le plus comique imbroglio, qui se termina dans les frissons et les horreurs des cachots de Toulouse.

Les Albigeois ne versaient jamais le sang, et c'est de leur église uniquement qu'on peut dire sans figure : *abhorret a sanguine*. Ils n'avaient point d'armes, pas même un bâton, selon le commandement du Christ. Mais depuis qu'on les traquait comme des bêtes fauves, ils portèrent des armes, non pour l'attaque, mais pour la défense. Ils ne chassaient jamais, mais maintenant ils se déguisaient en chasseurs, les chiens quêtant devant eux[2]. Ils seraient morts de faim plutôt que de tuer un roitelet. Ils voyageaient à cheval, munis d'arcs, de flèches et de lances[3]. Ils avaient des haches dans leurs huttes et leurs grottes. Arnauld Ségui raconte aux inquisiteurs qu'étant un jour dans la forêt de Seyra il découvrit dans une *barthe* une cabane d'hérétiques. Quand les Albigeois virent le fureteur, ils

1. Cambiac.
2. Barelles.
3. Plagne.

s'élancèrent après lui, brandissant leurs haches. Ségui, demi-mort, s'enfuit à toutes jambes, en poussant des hurlements d'effroi. Les hommes de la Garde accoururent à ses cris, le sauvèrent, et brûlèrent la hutte, d'où les Bonshommes s'étaient à leur tour dérobés dans la forêt [1]. La nuit, ils se retiraient parfois, pour dépister les espions, dans les chapelles isolées, les oratoires solitaires. Dans l'église rustique de Cargaudas on en découvrit qui faisaient bouillir leur marmite près de l'autel [2].

Les prêtres quêteurs et les espions fureteurs osèrent moins s'aventurer dans les buissons pour gagner leurs marcs d'argent. Après tant de crémations, les bûchers, on le comprend, vaquaient, faute de matière vivante. Aux enquêtes on substitua les battues, aux archers, les chasseurs d'hommes. On dressa des limiers à la proie humaine; des bassets qui dans les tanières des renards et dans les garennes des lapins allaient dénicher des cathares. On fit des chasses aux Albigeois, comme, dans les Iles, aux noirs marrons. Il y eut des chefs de traqueurs comme des capitaines de louvetiers. Nous en connaissons au moins deux d'officiels. On ne peut pas compter les braconniers plus nombreux que les feuilles des bois qui tombent en automne. Ces Nemrod du Lauragais, à ce qu'il paraît, n'avaient point de famille, étant vraisemblablement, comme les bourreaux, hors de l'humanité. Ils s'appelaient, nous citons leurs noms en latin pour ne profaner ni le français ni le roman, ils s'appelaient *Bernardus*

1. La Garde.
2. La Bastide du Falgar.

Venator, et *Willelmus Venator*, *frater alterius*, *quando capiebant hereticos*[1]. On les appelait aussi les *veneurs du comte*; soit que ce titre désignât une sommité hiérarchique, soit qu'on eût effectivement forcé ce malheureux prince de fournir ses veneurs et ses meutes pour chasser et dévorer son peuple. Ainsi le cor dominicain, qui jusqu'ici n'a terrifié que les bourgs, épouvantera aussi les forêts.

Le chef-lieu de cette vénerie était Baziège, situé, comme son nom l'indique, au milieu des bois, mais dont l'immense forêt primitive s'était brisée pour former plusieurs vastes *garrigues*[2]; c'étaient les refuges des Amis de Dieu. Ils avaient des grottes ou des cabanes dans les bois de Brival, de Trébons, de la Galèna, de l'Averan, de Cantaloup, de Saleïs, de Peyracava. Bernard Gaston prêchait dans les cavernes de Peyracava, sous la garde des seigneurs de Saint-Germier; Sicre et Améric, dans la forêt de la Guizola; Voisine des Cassers, sous la protection des Roqueville; Bernard Ot et Bernard Bru, dans la garrigue de l'Avéran et des Ferreters; Ramon Sans, dans la garenne de Saint-Romain. Guilhem Richard célèbra une agape et soutint une discussion théologique contre un nommé Brun, champion de la papauté, dans le désert de la Garde en Lauragais. Les savants diacres Ramon Gros et Bernard Bonafos exposèrent les doctrines johannites dans les solitudes de la Bastide, à un auditoire composé de l'illustre Arnauld de Villemur,

1. Baziège.
2. De garric, chêne, chênaie.

de Pons et de Bertran d'Alaman, de Pierre de Got, de Ramon Escot, les noms les plus glorieux [1].

Alors ces Thébaïdes sauvages florissaient de chevalerie, d'indépendance, de sainteté. Les buissons y germaient les roses du pur amour, et les genêts, les lis de la chasteté; leur horreur se parfumait des vertus et des grâces platoniques Le *Bien-aimé s'était enfui dans les antres des lions et des léopards.* Maintenant ces édens sont des enfers, on n'y entend que les abois des chiens qui chassent des chrétiens, les sifflets stridents et sinistres des traqueurs de cathares qui se répondent de distance en distance sous les bois, et les fanfares féroces des veneurs du comte quand ils ont découvert un repaire de Saints, une tanière de Consolés qui, à travers les insultes et les blasphèmes, marchent paisiblement à la mort, en soupirant : *Au commencement était le Verbe, il était la lumière, il était la vie.*

Détournons un instant nos regards de ces horreurs sauvages pour les reposer sur un des centres pacifiques de la sainteté johannite. Après le Mas, après Avignonet, après Laurac et Fanjaus, une des métropoles du catharisme en Lauragais c'était Montesquieu. Montesquieu était le berceau des Villèle; ils étaient cinq frères. tous albigeois, ainsi que Ava, leur mère, et leurs femmes. Elis, Irlanda, Lombarda. Bernard de Montesquieu. l'aîné, recevait dans son manoir féodal les évêques et les diacres les plus renommés, B. de la Motte, Bertrand d'En-Marti, Bonafos. Bernard mourut entre leurs

1. *Hist. du Lang.*, a Id. et notes, liv. XXV, pag. 16.

mains et fut enseveli dans leur cimetière. Na Elis sa veuve continua de s'entourer des Amis de Dieu; elle en cacha un trois ans dans ses tours ; à la fin le frisson du bûcher saisit R. Bru qui résolut de se rendre à l'inquisition. Na Elis, connaissant que ces déserteurs devenaient autant de délateurs entre les mains des dominicains, fit poignarder l'apostat. L'énergique Na Élis et Bernard de Montesquieu, fils de son mari, furent incarcérés à Toulouse [1].

Montesquieu était comme un phalanstère albigeois. Les cathares y avaient un cimetière, un temple, des ouvroirs : on y comptait au moins six maisons d'hérétiques, mélange de l'oratoire, de l'école et de l'atelier. Arnauld Caboset et Pons de Grasac tenaient un magasin de cordonnerie. Ils fabriquaient et vendaient des chaussures, et tout en coupant leurs cuirs, ils faisaient de la morale et de la théologie. C'est probablement à cause de la puanteur des peaux que l'un d'eux soutint que Dieu n'avait pas fait cette corruption, et que l'incorruptibilité était le caractère de l'œuvre de Dieu [2].

C'est Pierre Picot ou Pegot d'Avignonet, un de leurs ouvriers, qui raconte ce fait. Ce Picot était un des guides habituels des *Amis de Dieu*. Bérengère de Gavarret partait pour être brûlée à Toulouse. La pauvre mère envoya ce messager vers sa fille, qui demeurait à Montgiscard, pour qu'elle vînt à son passage recevoir le baiser d'adieu. Je ne voulus pas la voir, dit aux inquisiteurs cette

1. Renneville.
2. Montesquieu.

fille féroce[1]. Ce monstre était dona Guilhelmetta, épouse de Ramon de Deyme, chevalier de l'antique maison des Durfort. L'effroi dénaturait, glaçait le sang, tuait le cœur. — Un soir, à la nuit tombante, une vieille parfaite et son acolyte parurent comme deux ombres à la porte de Montesquieu. La diaconesse fit appeler sa nièce et la pria de lui faire quelque bien, puisqu'elle avait de quoi. Je ne voulus ni lui donner, ni la recevoir, dit cette femme endurcie aux dominicains[2]. — Pierre de Seira, le *chauve*, rencontre un homme et une femme et leur vole un objet de dix sous. Plus tard, il sut que c'était des hérétiques, et je me repentis de ne les avoir pas arrêtés, disait-il au tribunal, pour avoir son salaire de Judas. Les voleurs étaient les agents des inquisiteurs[3].

Les Albigeois de la Bessède avaient des fabriques et des magasins d'habillements dont ils vêtissaient les pauvres. Ermengarde, femme de Pierre Beauga, demeurait avec les Amis de Dieu, en recevait des vêtements, mais ne fut jamais hérétique. Nous avons déjà vu les cathares donner des chemises et des chaussures au chevalier de Roqueville, appauvri par la croisade et l'inquisition[4]. Ils avaient aussi des compagnies d'ouvriers qui se louaient pour faire les moissons et les vendanges[5].

1. Montgiscard.
2. Montesquieu.
3. Gardouch.
4. La Bessède.
5. Saint-Paulet. Montesquieu.

Ramon de Varagne se rendait de Toulouse à son domaine de Gardouch. Il rencontra deux diaconesses au pré de Montaudran. « Descends, dit-il à son écuyer, et donne ta jument à cette vieille Amie de Dieu. » Le chevalier l'escorta ainsi pendant quatre lieues et ne la quitta qu'auprès de Gardouch. Il chassait un jour, avec son même écuyer Guillabert, au moulin de Capra ou de la Craba. Les deux chasseurs rencontrèrent B. Bonafos et son compagnon, sur le bord du ruisseau. Avec eux se trouvait Arnauld de Romagna; il y avait inimitié entre Romagne et Guillabert : le seigneur de Gardouch ordonna à son écuyer de faire la paix avec Romagne. Il en coûtait beaucoup à Guillabert, mais il n'osa résister à son maître, et les deux hommes d'armes mirent leurs mains dans la main des Amis de Dieu. Bonafos prêcha, probablement, sur l'oubli des injures, à un auditoire rassemblé sur le rivage de la Chèvre[1].

Guillabert, une autre fois, chassait seul dans le bois de Monteils. Les chiens, quêtant devant lui, firent lever un gibier inattendu. C'était le diacre Matheo de Gardouch avec ses compagnons armés jusqu'aux dents. Guillabert eut peur, mais il reconnut Mathéo vassal et ami des Varagne. Il lui demanda qui étaient ces inconnus. « Des hommes, répondit Mathéo, qui ne vous feront jamais de mal. » Toutefois le chasseur se hâta de sortir de la forêt, de peur d'être pris pour un traqueur d'hérétiques[2],

1. Gardouch.
2. *Ibid.*

C'est ce même Mathéo qui avait transféré le trésor de Montségur dans le Sabartez.

Na Pagana était un jour au Bosc-Donat. Elle rencontra deux hommes dans le bois : « Qui êtes-vous ? leur demanda-t-elle. — Nous sommes, dirent-ils, des Amis de Dieu. — Dans ce cas, poursuivit-elle, veuillez me dire pourquoi j'ai perdu tous mes fils. — Parce que, répondirent les inconnus, tes fils étaient des démons. » Il est probable qu'ils avaient trahi la cause romane. La pauvre mère ne voulut plus rien entendre et triste ressortit de la forêt [1].

Na Pagana évidemment ne dit pas tout. Qu'allait-elle faire sous ces dangereux ombrages ? Elle allait consulter les johannites soit comme médecins, soit comme diacres. Tous ces diacres étaient médecins. On cite toujours Bernard d'Aïros, les deux Faure, les deux Garnier, père et fils, du Mas-Saintes-Puelles, échappés de Montségur. Guilhem passait secrètement pour hérétique revêtu. Il était le médecin des Villèle, des Roaix, des Cap-de-Porc. Son fils Arnauld fréquentait aussi les Saint-Andréo et eut un conciliabule nocturne avec son père et B. de Maireville à l'*Olivier*. Il avait épousé une fille des Faure. Bernarda, femme de Guilhem, et Fauressa, épouse d'Arnauld, eurent aussi à se justifier devant les inquisiteurs [2].

Mais c'est surtout comme consolateurs qu'on regrettait les Amis de Dieu. Depuis leur disparition les âmes étaient tristes, saisies d'un vague effroi,

1. Maurens.
2. Mas-Saintes-Puelles.

comme si la terre romane était abandonnée de ses anges. Isarn-Ramon des Vignes rencontrant un jour une de ses amies de Lavaur : « Marquesia, lui dit-il, je vous prie de me donner conseil. Je suis vieux et je veux sauver mon âme; comment puis-je avoir les Bons-Hommes ? — Je ne puis vous donner conseil là-dessus, répondit Marquesia défiante. — Hélas! reprit Isarn contristé, vous avez renseigné tant de gens : indiquez-moi, de grâce, où sont les Amis de Dieu [1] ! »

Ramon du Carla (du Castlar), un autre vieillard, dit à la même Marquesia : « N'y aurait-il pas moyen d'avoir les Bons-Hommes ? — Ah! je ne sais, répondit la femme craintive. — Cela m'afflige beaucoup, » reprit le vieux chevalier. Et il ajouta en soupirant : « Hélas, tout ce qui était bon est mort [2] ! »

On ne voyait donc presque plus de consolateurs. Tous pourtant n'étaient pas morts, bien que depuis quinze ans les bûchers de l'inquisition brûlassent incessamment. Beaucoup s'étaient réfugiés en Lombardie sous la protection de l'Empereur Frédéric, ce César philosophe. Beaucoup aussi dans le comté de Foix, auprès de Loup, gouverneur du Sabartez, et surtout dans la Cerdagne sous les ailes d'Esclarmonde d'Alion. Montalion, Querigut, So, seront le dernier asile du catharisme pyrénéen. Les Bons-Hommes ne quittèrent jamais entièrement les plaines de Lauragais ou de l'Albigeois. Mais ils sortaient rarement, ne s'aventu-

1. Lavaur.
2. *Ibid.*

raient que de nuit, et rentraient avant l'aube dans leurs forts inconnus. Quand les cors sinistres, les aboiements des limiers, les vociférations des traqueurs retentissaient sous les bois, les johannites éperdus se blottissaient dans les entrailles de la terre. Cette tempête aboyante qui passait sur leur tête prenait dans leur imagination un caractère fantastique. Elle se confondait avec quelque souvenir druidique, et le pâtre des Pyrénées croit entendre encore des hurlements de chiens dans les vents d'hiver et les fanfares farouches des chasseurs traquant des âmes plaintives dans les nuées. Il appelle cela les chasses du roi N'Artus, mêlant à la légende fabuleuse du monarque celte cette histoire trop réelle de Ramon VII, prince proscrit aussi, dépouillé, indiciblement malheureux, mais éternellement cher à son peuple dont il partage le mystérieux martyre[1].

Une autre tradition populaire se rattache sans doute aux mêmes événements. Il paraît qu'on fit nettoyer les bois, arracher les broussailles, pour ôter aux faidits et aux cathares leurs repaires dans leurs inextracables fourrés d'épines. Cette besogne fut confiée à un certain Bernard, probablement le chasseur du comte qui, dans ses nouvelles fonctions, gagna le surnom de l'*Espinasser*, ou coupeur de buissons. Les proscrits dont il détruisait les derniers refuges, ajoutèrent à son titre une sorte de gloire patibulaire, et ceignant son front d'une couronne de ronces, firent de leur bourreau le

1. Tradition de l'Arise.

saint Hubert des chasses à l'homme. Par une espèce de vengeance manichéenne, ils le crucifièrent dans la lune, ne le pouvant dans ce monde; ils firent de ce globe gelé son pilori, de cet astre glacé son enfer[1].

Devant ces fureurs et ces horreurs dominicaines, l'émigration romane reflua de plus en plus vers l'Italie. Les Blasco, qui avaient produit un évêque johannite, s'arrêtèrent dans le Milanais. Leur sang s'est retrouvé de nos jours mêlé à celui de Beccaria et de Manzoni. Leur âme respire dans le livre célèbre des *Délits et des Peines*. Il appartenait aux Albigeois d'abolir les tortures et l'échafaud[2]. Les Alion descendirent jusqu'en Calabre, où l'on voit encore leur château de Montalion (Monteleone)[3]. Les Vals ou Baux, les ingénieurs de Montségur alliés des Bélissen, passèrent l'Adriatique, et fondèrent en Illyrie une des trois grandes familles albanaises, les Balsa[4]. Un *Crouzet* de la maison comtale de Foix s'exila en Angleterre où sa race s'est perpétuée sous le nom de Foë (Foui). Il serait l'aïeul de Daniel de Foë, le célèbre auteur de *Robinson Crusoé* (le fils de Robin marqué de la croix)[5]. Son roman n'est que le poëme de ses ancêtres dont il a transporté les aventures des

1. Tradition de l'Arise.
2. Biographie de Beccaria et de Manzoni.
3. Hudry-Menos, étude sur les Vaudois, *Revue des Deux Mondes*.
4. Mme Dora-d'Istria, études sur les races illyriennes. *Revue des Deux Mondes*.
5. M. Philarète Chasles, étude sur Daniel de Foë.

Pyrénées dans les îles de l'Océan. D'autres enfin suivirent le roi de France en Orient. Ainsi la chute de Montségur avait disséminé les Albigeois dans tout l'univers.

V

DÉPART DE SAINT LOUIS POUR LA TERRE SAINTE. — IL EMMÈNE LES CHEFS MÉRIDIONAUX EN ORIENT.

D'autres faidits se soumirent pour suivre Louis IX dans la Terre sainte. Ramon VII était le chef naturel de cette phalange d'exilés qui devait accompagner le monarque. Depuis longtemps Rome lui avait imposé le passage d'outre-mer. Le comte, pour se justifier de ses complicités avec les conjurés d'Avignonet et les défenseurs de Montségur, avait, nous l'avons vu, sollicité du pape Innocent IV, cette grande chasse aux hérétiques [1]. Il avait prêté ses veneurs et ses meutes pour ses battues au gibier humain. Il assistait aux jugements, aux immurations, aux gibets et aux bûchers de ses plus chers et nobles serviteurs. C'était là son supplice; sa torture était plus horrible que leur martyre, sa vie coulait avec leur sang; il se mourait avec son peuple. Ces tragiques concessions ne satisfirent ni Rome, ni le roi de France. Après ces larges exécutions dominicaines, le Midi leur parut

1. Schmit, *Hist. des Cath.*, t. I, p. 328.

suffisamment saigné. Louis IX, pressé par le pape, et entraîné par son cœur religieux, partit pour la croisade d'Orient. Mais il exigea que le comte de Toulouse, le vicomte de Carcassonne et les barons qui s'étaient soumis l'accompagnassent dans la Terre sainte. Il pacifiait le pays en éloignant ces chevaliers, et les emmenait périr dans les déserts d'Asie.

De ce nombre, avons-nous dit, fut le vicomte Ramon-Roger de Carcassonne. Son dernier espoir était tombé avec Montségur. Il revint d'Espagne et sollicita la paix de la France. Louis IX l'accorda, sous la condition que le grand proscrit renoncerait à ses droits héréditaires et que, relevé de l'excommunication, il prendrait la croix. L'infortuné consentit à tout, et donna son fils en otage à la France. Il renonça à ses antiques domaines, à son titre vicomtal, au nom même de Carcassonne, et ne s'appela plus que Roger de Béziers. Le prince héritier des villes et des territoires de Carcassonne, Béziers, Agde, Castres et Albi, n'obtint à grand'peine qu'un revenu de six cents livres, c'est-à-dire, d'environ trente mille francs d'aujourd'hui, grâce amère, aumône dédaigneuse dont le saint roi couronna cette énorme iniquité, cette spoliation immense, scandaleusement consommée par Rome, la croisade et la France[1].

Louis IX, si cruel envers le vicomte Ramon-Roger, son cousin, se montra magnifique et chevaleresque envers Olivier de Termes, revenu de l'exil avec son infortuné suzerain. Le roi lui rendit ses vastes do-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 61, p. 464.

maines paternels, situés vers les sources de l'Orbieu, au pied du mont Bugarach. Il ne retint que son inexpugnable donjon, devenu un fort royal, une vedette sur cette frontière du Roussillon et de l'Espagne. Olivier dut suivre le monarque outremer, avec quatre chevaliers et vingt arbalétriers pyrénéens. La soumission de Trencabel et d'Olivier de Termes entraîna sans doute celle de leurs compagnons d'exil, les châtelains de Menerba, d'Orsalt, de Serralonga, de Fenouillèdes et les fils d'Impéria, seigneurs d'Aniort. Louis IX, en outre, ordonna à son *amé* et *féal* Jehan de Gravis, sénéchal de Carcassonne, *de recevoir en seureté*, et de rappeler les habitants du bourg, qui s'étaient enfuis à la suite du vicomte, hormis ceux qui lui en avaient ouvert les portes, *étant traîtres*. Ces fugitifs, après un exil de sept ans, revinrent de Catalogne. Le roi leur rendit leurs héritages et leurs coutumes, abandonna les amendes imposées, et sollicita le même renoncement de l'évêque. Mais il les écarta de la cité, les relégua dans la plaine, sur la rive gauche de l'Aude, et leur ordonna d'y relever les églises de Notre-Dame et des Frères Mineurs et de s'y construire une nouvelle ville : c'est l'origine de la moderne Carcassonne. Cette charte est datée d'Aubenas, en Vivarais; il se faisait précéder de mesures de clémence en descendant vers le Midi [1]. Enfin, le pape Innocent IV, sans doute aux prières du roi Louis et du comte Ramon, permit que les faidits

1. De Halvenas, le lundi après la chaire de saint Pierre. 1247.

immurés à perpétuité, mais revenus de leur égarement, fussent relâchés à condition, pour les valides, de prendre la croix, et pour les infirmes et les vieillards, de payer une amende destinée aux guerres d'outre-mer. Le monarque, par cette sage politique, amoindrissait les ennemis qu'il laissait en Languedoc, et entraînait sous l'oriflamme de France l'insurrection cathare qu'il dépaysait au delà des murs et menait se perdre dans les déserts d'Orient.

Louis IX trouva réunis à Aigues-Mortes, ce premier port que la royauté française ébauchait dans les étangs insalubres de la Méditerranée, tous les princes pyrénéens, le comte Ramon, le vicomte Ramon-Roger, Olivier de Termes, et les descendants des conquérants, le puissant Philippe de Montfort, et son jeune frère, Gui de Montfort, seigneur de Lombers, neveux du célèbre chef de la croisade albigeoise[1]. Le comte de Foix ne prit pas la croix : le comte de Toulouse, déjà souffrant, prétendit que sa nef l'attendait à Marseille, et ne voulut s'embarquer que dans cette République amie. Il devait faire une autre navigation vers une autre Jérusalem. Mais Roger de Carcassonne et Olivier de Termes montèrent sur la flotte royale : ils formèrent une escorte cathare au monarque capétien. Avec eux partirent Guilhem de Menerbe, beau-frère d'Olivier, Auger de Rabat, Guilhem et Ramon de Roquefort, Bernard de Montaut, Ramon, Arnauld et Pons de Villeneuve, Arnauld de Marquefabe,

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, preuv. 86, pag. 491.

Fernand d'Alfaro, etc. Ramon d'Alfaro, le fameux meurtrier des inquisiteurs, ne quitta pas le comte Ramon, son oncle, qu'il devait assister dans son dernier combat, et dans sa suprême blessure. Ces faidits pyrénéens, qui naguère avaient conquis Valence et les Baléares au roi d'Aragon, s'embarquaient maintenant pour subjuguer l'Égypte et la Syrie au roi de France. Le vicomte Ramon-Roger, dont les ancêtres levèrent tant d'hommes de pied et de cheval, n'était suivi que de cinq chevaliers et de cinq arbalétriers. Mais dans son abaissement et sa pauvreté, il se montra digne de porter son surnom héréditaire de Trencabel. Il *trancha bellement* les Turcs et fit resplendir en Orient son écusson aux trois pals de gueules de Carcassonne et au soleil d'or d'Albi. Olivier de Termes son vassal l'éclipsa par sa fortune, son escorte et sa renommée. Joinville parle avec admiration de *messire Olivier de Termes, un grand et riche homme, et des plus hardis qu'il vit oncques et qui mieux s'est montré dans la Terre sainte* [1].

Le comte de Toulouse ne suivit pas le roi en Orient; la nef qu'il attendait à Marseille n'arriva que lorsque l'hiver ne lui permettait plus de prendre la mer. L'été suivant, lorsqu'Alfonse, comte de Poitiers, son gendre, et sa fille la comtesse Joana s'embarquèrent à Aigues-Mortes, le prince qui vint à leur rencontre dans ce port, déjà sans doute blessé à mort, ne les accompagna pas en Palestine. (26 août 1249). De vagues rêves de vengeance, de bonheur conjugal, de relèvement de sa maison, le

1. *Hist. de saint Louis*, p. 293 et 303.

retinrent sur la terre natale, au moment, hélas! de la maladie et de la mort. Vieux avant l'âge, l'esprit troublé, faible et violent et fantasque, toujours errant, comme un insensé, aux quatre vents du ciel, cet Hamlet pyrénéen, qui n'avait pas, comme l'autre, tué sa mère, mais qu'on avait contraint d'assassiner son peuple, à travers l'incohérence de ses idées, et le chaos funèbre de ses songes, poursuivit toujours fixement, invariablement deux religieux projets : donner à son père un tombeau, un vengeur à ses aïeux. Il était consumé de l'amer regret de voir Toulouse, et le glorieux patrimoine de Gothie et de Provence, tomber, avec sa fille arrachée à son amour, et devenue pour lui comme une étrangère, dans la maison royale de France. Il voulait laisser un fils qui, plus heureux que lui, relevât un jour l'antique race de Saint-Gélis, et vengeât le Midi désolé des sanglantes exécutions des papes et des Capétiens [1]. Répudiant dona Sancha d'Aragon, maladive et stérile, il avait demandé la main de Sancha de Provence, puis de Marguerite de la Marche, puis de Béatrix de Provence, puis enfin d'une infante espagnole, probablement de Navarre. Il trouvait partout l'opposition tacite du roi de France et la défense hautaine du Souverain Pontife. L'implacable Blanche de Castille dirigeait le Saint-Siége par son ami, le gracieux et sinistre Romain de Saint-Ange. Ni l'abandon de Montségur, ni son abjuration au Vatican, ni ses offres de chasses aux cathares ne purent am-

1. Guilh. de Puilaurens, ch. XLVII.

nistier complétement Ramon VII. Le concile de Lyon déclara qu'il *ne plaisait à Dieu que le dernier comte de Toulouse se mariât ou eût plus de lignée* [1]. Ainsi Ramon devait être le dernier : la maison de Saint-Gélis était condamnée à mort. Eunuque de la papauté et de la royauté, *émasculé* par Innocent IV et par Blanche de Castille, il ne put jamais obtenir d'eux ces deux objets sacrés de son désir : *Vulvam et sepulcrum !*

Le comte désespéré, se dérobant à son ingrate fille, à son odieux gendre, aux marais insalubres d'Aigues-Mortes, remonta de ces plages brûlantes et fiévreuses vers les montagnes du Rouergue, au château si pittoresque de Milhaud, pour se ranimer aux souffles purs, aux frais parfums des sources de l'Aveyron. Ces vallons alpestres, ces bords ravissants ne purent raviver le pauvre comte défaillant. On voulut le transporter à Toulouse; il refusa d'aller montrer expirant à la grande cité romane le dernier prince d'une dynastie si glorieuse; il voulut s'éteindre obscurément, comme un cerf blessé, dans ses forêts. Il se rendit à Pris, non loin de Rhodez, où vivait un hermite fameux nommé Guilhem Alberoner. Il repoussa au dernier instant son confesseur ordinaire, Guilhem de Briva, cordelier, imposé par le pape Innocent IV, et se confessa à cet anachorète, qui n'était probablement qu'un solitaire johannite. Ramon d'Alfaro, son neveu, le fameux bayle d'Avignonet, l'accompagnait. Son mal s'aggravant, les évêques des environs accoururent, ainsi que les consuls de Toulóuse, et

1. Guilhem de Podiol, édit. de M. Guizot.

plusieurs princes pyrénéens, entre autres ses deux cousins Bernard VII, comte de Commenges, et Jordan de Lille, vicomte de Gimoez. Ramon VII communia hors de son lit, à genoux sur la terre nue, de la main sanglante de l'évêque d'Albi, l'exterminateur de Montségur. Puis le comte dicta son testament : il déshérita, autant qu'il le put, sa fille Joana et son gendre Alphonse, obéissant à ses propres aversions comme aux suggestions des évêques, déjà moins favorables aux Capétiens. Puis cédant aux mêmes suggestions des prélats non moins qu'aux inconséquences et aux incohérences de son esprit, il légua, sous forme de restitutions et d'offrandes, aux églises et aux monastères, auteurs de la ruine et de la spoliation du Midi, dix mille marcs sterling d'argent, son argenterie et ses joyaux, de vastes domaines, et tous les troupeaux de ses bercails : troupeaux innombrables d'une race pastorale qui arborait, pour symbole héraldique, la Brebis ibère [1]. Ainsi les pillages tragiques de la croisade, comme les prodigalités funèbres du comte, tout allait aux abbayes. Alfaro, le terrible ennemi des moines, ne put empêcher l'infortuné prince de dicter ce testament hétéroclite qu'il signa lui-même, pour se faire pardonner son meurtre, mais avec l'arrière-pensée probable de le faire révoquer ou rectifier par l'avarice capétienne.

Ramon VII, après cela, mourut âgé de cinquante-deux ans, à Milhaud en Rouergue (27 sept. 1249). « Dieu permit qu'il mourût, dit son chapelain

1. Catel. comt., p. 373.

Guilhem de Puilaurens. dans la partie orientale de ses États, pour que le corps de ce dernier prince de la maison de Toulouse, rapporté dans la région occidentale, reçût à son passage les devoirs de tous ses sujets qui témoignèrent un regret extrême de sa mort. » Ses peuples éplorés se pressaient autour de son char funèbre lorsqu'il descendit la vallée de l'Aveyron et traversa les plaines de l'Albigeois. Ils l'aimaient malgré ses faiblesses, malgré ses crimes; ils l'aimaient à cause de ses malheurs, qui étaient leurs propres malheurs, ils l'aimaient parce qu'il était comme un symbole d'indépendance et d'autonomie de la patrie romane. La patrie mourait avec le prince. Le cercueil entra dans Toulouse au milieu des lamentations de la cité[1]. Elle se ressouvenait des idées de prospérité, de liberté, de gloire, de poésie, incarnées dans la maison de Saint-Gélis. La justice était surtout la fleur de son sceptre. Après six cents ans son intégrité est encore proverbiale. Toulouse dit toujours, en signe de bonne foi : *c'est du comte Ramon!* Naïf et touchant éloge d'une race souveraine dont la justice parfume la mémoire. Son cercueil ne fit que traverser Toulouse, où vivant il n'avait plus de palais. Embarqué sur *la Garonne*, un immense gémissement s'éleva sur les deux rives du fleuve lentement descendu par la nef funèbre. Le comte *Jeune*, tant de fois parti pour l'exil, s'en allait une dernière fois mendier à l'étranger un tombeau. On saluait d'un inconsolable adieu l'ombre de la patrie méridio-

1. Math. Pâris, an 1249, p. 771 et 825.

nale s'éloignant éplorée avec cette cendre fugitive. Marguerite de la Marche sa fiancée put voir le prince, dans le lugubre appareil, traverser les murailles d'Angoulême et de Poitiers où devait resplendir naguère leur pompe nuptiale. Le char funèbre ne s'arrêta que sur la Loire, aux portes de l'abbaye de Fontevrauld. On eût dit que, tremblant encore dans la mort, Ramon n'avait pas voulu dormir dans une terre où son père n'avait pu obtenir un sépulcre. Il se réfugiait comme dans le sein de sa mère, la virile Jehanne d'Angleterre, et sous l'épée de son oncle, le roi Richard Cœur-de-Lion. Près d'eux, il reposa paisiblement pendant quatre siècles. Un dernier outrage lui fut infligé par une abbesse de la maison de Bourbon. Elle enleva la statue du comte, étendue sur son tombeau dans l'attitude du sommeil, et lui en substitua une à genoux, pour qu'il gardât la posture du pénitent, jusque dans l'éternité : vengeance bien digne d'une princesse capétienne ! L'histoire, cette grande justicière, relève ce prince; l'histoire, comme son peuple, rejette ses crimes sur ses bourreaux, et ne conserve pour ses malheurs qu'une immense pitié; elle le pose dans l'attitude mélancolique d'un héros et d'un martyr, héros de la justice, martyr de l'humanité, et le supplicié le plus intéressant de la théocratie romaine[1].

Ainsi se déroule, lente, froide, insensible, inexorable, la procédure dominicaine. Mais sous cette impassibilité de mort, vit, pleure, hurle, se la-

1. Montfaucon, t. II, pl. 15.

mente, un drame effrayant. C'est, comme dans la tragédie antique, une chasse : on entend les abois, le son des cors. Mais c'est une chasse à l'homme et à l'esprit humain, ordonnée par Rome ivre, exécutée par un prince effaré, dont son propre peuple est la proie, déchiré lui-même par ses chiens, et qui perdu dans la nuit, égaré dans la tempête, meurt fou, entouré de donjons remplis, de sépulcres vides, de bûchers flambants, et de spectres errants dans cette réverbération de l'enfer. Quel horrible et pathétique drame! C'est la vision funèbre du vieil Alighieri. Des hauteurs de ce siècle, Dante crut, dans son épouvante, entrevoir les cercles lugubres des royaumes sans soleil et sans espérance. La même horreur saisit l'historien qui parcourt, après six cents ans, ces orbes de douleurs, ces spirales de désespoir. Plus d'un lecteur qui s'aventure avec nous dans ce martyrologe ressentira ce généreux frisson. « Toi qui veux me suivre, endurcis ton cœur, c'est nécessaire », dit le magnanime historien de l'inquisition espagnole au XVI[e] siècle [1].

1. *Obdurescat ergo... humanum cor... necesse est.* » Inquisitionis hispanicæ artes. — A Reginaldo Gonsalvio Montano. — Matriti, in ædibus Lætitiæ opus mœstissimum excusum. — Ouvrage infiniment précieux que je dois à l'obligeance de M. le pasteur Nogaret, de Bayonne.

XI

PIERRE CARDINAL

LIVRE ONZIÈME

PIERRE CARDINAL

I

BLANCHE DE CASTILLE PREND POSSESSION DE TOULOUSE. — RETOUR DU COMTE ALPHONSE ET DE L'INFANTE JOANA. — SOUMISSION DES BARONS ET DES CITÉS. — LES SEIGNEURS ET LE DONJON DE PENNE D'ALBIGEOIS.

Ramon VII était encore un symbole de la nationalité et de l'indépendance romane. Sa mort fit évanouir sans retour ce faible et dernier espoir. Par ce décès inattendu, Blanche de Castille, l'âpre et cupide régente, arrivait tout à coup au terme si longuement, si persévéramment, si impitoyablement poursuivi, l'absorption du Midi par la maison de France. Dès que Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, l'eut informée de cet événement, la reine écrivit aussitôt de Paris, à *ses amis du Capitole* et aux prud'hommes de la cité et du bourg de Toulouse. Après avoir déploré la mort du comte, *son très-cher cousin*, et déclaré que les États du prince défunt étaient échus à son fils Alphonse, comte de Poitiers, et à l'infante Joana, elle leur ordonnait de reconnaître comme ses mandataires les chevaliers Hervé et Gui de Chevreuse, et Philippe, trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, chape-

lain du nouveau comte de Toulouse. Les trois officiers de la régente, entrés dans Toulouse contristée, et dans le Castel-Narbonnais, la demeure veuve des Saint-Gélis, prirent possession du comté en vertu du traité de Paris, et non du testament de Ramon VII. Le droit de conquête prévalait ainsi sur le droit d'hérédité, et du même coup on laissait dans l'ombre le testament que l'avarice royale instinctivement supposait frauduleux[1].

Dans la salle capitulaire du Castel-Narbonnais, entourés de l'archevêque, primat de Septimanie, des évêques de Toulouse, de Commenges et d'Agen, avec lesquels se trouvait le chroniqueur Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte Ramon VII, les commissaires français reçurent l'hommage des princes, des barons et des consuls du Midi. A leur tête Bernard VII, comte de Commenges, Amalric, vicomte de Narbonne, Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, Pierre, vicomte de Lautrec, Cygnis, vicomtesse d'Astarac, Pincella (Violette), comtesse douairière d'Armagnac, puis tous les barons et consuls du Toulousain, de la Gascogne, de l'Albigeois, du Quercy, du Rouergue, prêtèrent le serment de fidélité. Les héros de la délivrance romane, Pelfort de Rabastens, Arnauld de Villamur, Adhémar de Rodelha, n'y figurent pas. Ils étaient morts avant le comte Ramon. Mais nous retrouvons l'ancien évêque-guerrier Jordan de Lantar. Isarn de Fanjaus vit encore ainsi qu'Amiel de Palhers. Nous voyons Arnauld de

1. Catel. comt., p. 378.

Mazeroles, neveu du fameux Pierre de Gaja-la-Selve; Guilhem et Bernard du Mas Cap-de-Porc, anciens diacres; Pierre de Toulouse et Ramon d'Alfaro; Ramon Bernard et Bertrand de Roqueville dont les biens demeurent confisqués; Bernard de Montesquieu, et son oncle Guilhem de Villèle, ont été relâchés, ainsi que la femme de ce dernier, Na Irlanda. Bernard a été interné à Puilaurens; enfin Roger d'Aragon, fils du vieux chef des *ramondins* du Cabardez. Pons d'Astoaud, chancelier du comte Alphonse, Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, Gui Fulcodi, le légiste célèbre qui devait être pape sous le nom de Clément IV, et les descendants des conquérants de l'Albigeois qui n'étaient pas en Palestine, assistèrent à cette solennité de l'hommage qui terminait la croisade et la conquête française. Les trois commissaires royaux parcoururent l'Albigeois, le Quercy, le Rouergue, et rentrèrent en France, laissant dans le Midi Sicard d'Alaman, l'habile et patriote ministre de Ramon VII, pour y représenter le comte Alphonse et la comtesse Joana, *absents pour le service de Jésus-Christ*[1]. (Déc. 1249.)

Pendant que Ramon VII expirait à Milhaud, sa fille et son gendre faisaient voile vers l'Orient avec l'arrière-ban de France. Après une tempête qui les ballotta parmi les îles de l'Archipel, et le long des côtes de Syrie, ils purent rejoindre le roi sur les bords du Nil. Ce n'est qu'en Égypte qu'ils apprirent la mort du comte. Ils se seraient rembarqués

1. Dom Vaissette, t. VI, ch. LXXI, p. 475.

aussitôt, inquiets sur la fidélité d'un pays bouleversé où les prisonniers encombraient les tours, où les proscrits remplissaient les déserts, et dont les peuples brisés, torturés dans leurs cœurs, leurs foyers et leurs tombeaux, détestaient instinctivement la maison royale de France. Mais l'hiver s'opposa d'abord à leur retour, et plus tard Alphonse, pris à la bataille de la Masoure, resta captif des Sarrasins. Olivier de Termes, à cette bataille funeste, commandait les chevaliers albigeois, Guilhem de Menerbe et Ramon de Serrelongue, ses beaux-frères, Fernand d'Alfar, cousin de l'infante Joana, Arnauld de Marcafaba, cousin du comte de Foix, et le vicomte de Carcassonne, et leurs compagnons échappés au cimeterre des Arabes, qui, grâce à la rapidité de leurs chevaux pyrénéens, rivaux des coursiers du désert, purent, vaincus et blessés et en grand désarroi, se réfugier à Damiette. Enfin le roi, les princes ses frères, la reine et ses belles-sœurs, les débris de l'ost de France, relâchés par le calife fatimite, s'éloignèrent de cette Égypte fatale où ils laissaient tant de cadavres. La flotte royale fit voile vers les côtes de Syrie, et aborda à Saint-Jean-d'Acre [1]. C'est de cette ville que le comte Alphonse et son frère Charles, comte d'Anjou, avec leurs femmes, s'embarquèrent pour la Provence. Après trois semaines de navigation laborieuse, ils descendirent au port d'Aiguemortes, un an après la mort du comte Ramon. Il était temps qu'ils arrivassent, le bruit des désastres de l'Égypte apporté

1. Joinville, p. 35. — Math. Paris, an. 1250.

par le vent avait fait frisonner les populations provençales. On remarquera que les comtes s'étaient bien gardés de débarquer à Marseille. Aix, Avignon, Marseille avaient tenté de s'organiser en républiques indépendantes, et de repousser les Capétiens. Vers les Pyrénées le comte de Foix n'avait point paru à la prestation du serment des grands vassaux. Il existe une charte de lui avec cette date singulière : *Lorsqu'il n'y avait plus de comte.* Après la mort de Ramon VII, refusait-il de reconnaître Alphonse? C'était tout au moins une irrévérence envers la maison royale. Quoi qu'il en soit, les sénéchaux français continrent et réprimèrent ces velléités d'indépendance romane. Ce fut moins une insurrection qu'une joie vengeresse et menaçante du désastre de Rome et de la France en Orient. Cependant Avignon persista sous la conduite de son puissant podestat, Barral de Baux. Débarqués à Aiguemortes les princes, à travers ce vain frémissement provençal, remontèrent les bords du Rhône et se rendirent d'abord à Lyon, auprès du pape Innocent IV, puis à Paris, auprès de la reine Blanche de Castille, enfin à Londres, auprès du roi d'Angleterre, pour que Henri III marchât en personne à la défense des lieux saints. Puis les deux princes repassant la Manche et redescendant le Rhône vinrent dompter l'indépendance républicaine d'Avignon. L'héroïque cité dut transiger, accepta le viguier commun des deux comtes, mais obtint l'exemption des tailles et des péages, et conserva les coutumes, les justices et les libertés de ses citoyens. Cet accord fut passé au château de Beaucaire (7 mai 1251) en présence

du sénéchal Odard de Villars, des seigneurs français et provençaux, et de plusieurs évêques entre lesquels Zoen, évêque d'Avignon, qui sollicita les deux princes d'extirper l'hérésie de la cité et du comtat. Il est surtout ici question des Vaudois des Alpes[1].

De Beaucaire Alphonse et Joana se dirigèrent vers Toulouse. Il n'est pas dit que dans ce voyage, non plus qu'à son départ pour la Terre sainte, ni à son retour d'Égypte et de Syrie, l'infante ait revu sa mère dona Sancha d'Aragon. L'infortunée princesse avait dû s'éteindre obscurément dans son exil du château de Padernas, en Provence. Le nuage dont elle couvrit ses derniers jours voile aussi sa mort et son tombeau. Ce n'est qu'une ombre silencieuse et mélancolique. Joana, quelques jours après, fit son entrée solennelle dans Toulouse, sa métropole, et dans le Castel-Narbonnais, son berceau (23 mai). Elle en était absente depuis vingt-deux ans; elle rentrait comme une étrangère dans la ville et le palais de ses aïeux. Elle en avait sans doute oublié la langue. Au lieu du roman mélodieux elle parlait l'aigre picard, le normand nasillard de Paris. Elle était française et capétienne. Alphonse et Jehanne reçurent au Castel-Narbonnais l'hommage des vingt-quatre consuls de la ville et du bourg. Puis, ils se rendirent au Capduel ou Capitole, et jurèrent, sur les évangiles, de maintenir les coutumes, priviléges et libertés de la grande cité romane[2] (28 mai). Le même jour,

1. Joinville, p. 108. — Math. Paris, p. 793 et 795.
2. Math. Paris, p. 780-799 et 803.

ils réunirent vingt jurisconsultes célèbres, parmi lesquels Gui Fulcodi, le futur pape, qui, sous la présidence du chancelier Pons d'Astoaud, déclarèrent frauduleux le testament de Ramon VII. Ces deux actes devaient les rendre populaires. La cupidité capétienne avait été sans doute mise sur la voie par l'indignation patriotique et vengeresse de Ramon d'Alfaro, et du grand ministre Sicard d'Alaman. Toutefois les légistes n'arguèrent que de défauts de forme; ils n'invoquèrent pas les deux grands vices de fond, le subornement des confesseurs et la démence du prince. Quelle preuve plus évidente que son testament même : il léguait son bien à ceux qui l'avaient rendu fou. Ses derniers actes ne sont empreints que d'imbécillité sénile et de fanatisme furieux. Depuis trois ans ce tragique chasseur faisait traquer et étrangler son peuple par ses chiens. Dernièrement encore il avait fait brûler deux cents croyants, renouvelant sur le gravier d'Agen l'horreur du bûcher de Montségur. Maintenant il déshéritait ses enfants, et léguait ses trésors à ses ennemis, à ses bourreaux. Le testament était la consécration de la croisade spoliatrice et de la dévorante inquisition. Tel est le dernier acte de ce pauvre Hamlet pyrénéen. Alphonse et Jehanne révoquèrent donc, sans impiété filiale, cet acte impie et dénaturé. Mais les évêques et les monastères s'étaient hâtés de s'emparer de ces dépouilles et n'avaient pas attendu que les héritiers naturels fussent revenus d'Orient. Les princes furent donc obligés de batailler contre ces harpies pour leur faire rendre gorge et leur arracher leurs terres,

leurs bijoux et leurs troupeaux. L'abbesse de Fontevrault eut pour sa part à restituer cinq mille marcs d'argent et les joyaux de la maison de Toulouse. Puis ils en jetèrent pourtant quelques lambeaux à leurs glapissements [1].

Alphonse et Joana qui avaient, en arrivant, traversé la partie orientale de leurs États, en visitèrent la région occidentale, recevant de ville en ville l'hommage des barons, des consuls, des populations. Ils se retirèrent par le nord et la vallée, insoumise jusque-là, mais désormais pacifique, et d'autant plus gracieuse de l'Aveyron. A Montauban, ils virent descendre de leurs rochers deux faidits illustres, dont la soumission annonçait la fin de la résistance patriotique, les valeureux Bernard et Olivier de Penne. Ils avaient résisté pendant vingt-deux ans aux prières du comte, aux menaces du roi de France, aux assauts des sénéchaux français. Ramon VII étant mort ils crurent avoir assez fait pour la patrie romane, et n'attendirent pour se soumettre que l'arrivée de l'infante Joana. C'est à Montauban que les deux héroïques frères vinrent fléchir le genou devant la comtesse et son mari capétien [2]. Le camp de la Grésigne avait résisté dix ans de plus que le camp de Nore, sept ans de plus que le Thabor pyrénéen. Montségur était véritablement un camp national et sacerdotal. Hautpoul et Penne n'étaient que deux familles héroïques. Montségur ne se rendit

1. Catel. comt., p. 38.
2. Cartulaire d'Alph., comte de Toulouse.

jamais que pour le martyre. Penne, qui avait fléchi un instant sous Montfort, se soumit enfin pour toujours à la domination française. Mais il a cette gloire unique d'avoir été la dernière cime de l'indépendance romane, ou, pour parler son langage héroïque, d'avoir volé plus longtemps et plus haut dans le ciel de la liberté.

Bernard et Olivier de Penne ne se soumirent pas seulement avec leur épée et leur palefroi. Ils livrèrent à Alphonse leur invincible Roche ibère. Ils n'en conservèrent plus que le glorieux nom, et reçurent en échange les domaines obscurs de Cestaïrols et d'Ambialet. Ces fiefs ne paraissant pas suffisants, Alphonse assura encore aux deux illustres frères une rente annuelle de cent livres en compensation de la perte de leur forteresse. Le comte et la comtesse visitèrent leur jeune cousin, Bertran II de Toulouse, vicomte de Bruniquel; ils gravirent la spirale de la Roche glorieuse qui leur soumettait l'orageux et ferrugineux corridor de l'Aveyron, et reçurent dans son colossal donjon aérien l'hommage de tous les barons de l'Albigeois, du Quercy et du Rouergue. Achevons l'histoire de Penne qui va sombrer dans la nuit des siècles. Alphonse y établit un sénéchal français. Plus tard il y déposa les archives féodales du Toulouse. La Roche inexpugnable qui avait le mieux défendu ses droits parut la plus digne d'avoir en sa garde les titres de la conquête capétienne. Dans leur trajet de Toulouse à Paris, nos chartes se sont reposées à Penne. Penne fut un cartulaire de granit dans les nuées. C'est une halte

de l'histoire. Elle y succéda à la poésie. Penne avait perdu sans doute alors le vicomte Jordan de Saint-Antonin, son gracieux troubadour. Le poëte chevalier avait rejoint dans la tombe sa mystique amante, Aladaïs de Penne. Leurs amoureuses cendres gisent dans quelque grotte aérienne de l'Aveyron. Mais sur les ruines colossales de Penne leur mélodieux amour répand un parfum céleste[1].

II

SICARD D'ALAMAN. — BLANCHE DE CASTILLE FAIT RENDRE GORGE AUX ÉVÊQUES. — LUTTE DU SÉNÉCHAL DE CARCASSONNE CONTRE L'ÉVÊQUE D'ALBI, DU VICOMTE ALMARIC CONTRE L'ARCHEVÊQUE DE NARBONNE. — LES FAIDITS DES BOIS ET LES FORTERESSES ROYALES. — MORT DE BLANCHE DE CASTILLE.

Par les portes de fer de l'Aveyron, Alphonse et Joana regagnèrent la France. Ils visitèrent de halte en halte, Bruniquel, Saint-Antonin, Najac, La Guépie, Peyrusse, ces merveilleux donjons, dont Penne est le roi, qui décoraient de leur splendeur chevaleresque, et qui décorent encore de leurs ruines féodales les sombres dentelures du gracieux fleuve. Ils s'éloignèrent par le Rouergue et l'Auvergne, laissant le gouvernement du Midi à Sicard d'Alaman, l'habile ministre de Ramon VII, avec le titre de *vice-gérant* et de *sénéchal général de Toulouse*[2]. Sicard

1. Dom Vaissette, VI, l. 25. Add. Du Mège.
2. Catel. comt., p. 384.

était le chef d'une race albigeoise du Lauragais. Il avait soutenu Montségur, soutenu probablement aussi Penne. Il avait été fidèle jusqu'au dernier instant à la patrie romane. Mais contraint de céder au génie de la France, il s'était donné à Blanche de Castille. C'était le Sully de Ramon VII, un de ces hommes sagaces plus qu'héroïques qui ne meurent pas avec les vaincus, mais qui transigent avec les vainqueurs, qui ne sont pas faits pour être les martyrs, mais les réparateurs et les consolateurs de leur patrie esclave. Blanche de Castille eut le bonheur de s'attacher deux illustres transfuges du catharisme, Olivier de Termes et Sicard d'Alaman : Olivier la gloire des guerres d'Orient, Sicard le pacificateur des troubles d'Occident. La royauté se servira du sénéchal général de Toulouse et du grand baron des Corbières pour réprimer les pillages et, s'il le faut, dompter les révoltes des évêques. La révocation du testament de Ramon VII fut comme la déclaration de guerre, l'ouverture des hostilités contre le clergé régulier et séculier,. et le premier frappé fut le rédacteur secret de ce testament même, Durand, évêque d'Albi.

C'était l'expugnateur de Montségur, le balistaire catholique auquel, nous l'avons vu, Sicard d'Alaman opposa le balistaire patriote Bertran de la Bacalaria. Sicard, seigneur du château de Castelnau de Bonafos, en Albigeois, avait eu probablement encore d'autres démêlés avec cet évêque de guerre et de proie. La lutte pourtant s'engagea non pas directement avec Sicard, mais avec son col-

lègue le sénéchal de Carcassonne. Le vicomte de Carcassonne avait dans la ville d'Albi, antique berceau des Trencabel, divers droits de péage, d'albergue et de chevauchée qui, depuis son abdication, revenaient au roi de France[1]. Durand, à ce qu'il paraît, s'en était saisi hardiment, ainsi que des débris du domaine vicomtal et des biens confisqués sur les faidits. Il avait eu pourtant la précaution d'en abandonner quelques lambeaux à de certains bourgeois complices de ses rapacités pour qu'ils défendissent l'évêque contre les revendications futures du roi. Albi comptait plus de soixante chefs de maison faidits et condamnés pour crime d'hérésie, et la valeur de leurs biens confisqués s'élevait à plus de dix mille livres de Tours . Durand avait mis la main sur cette somme et l'avait gardée dans la prévision, disait-il, d'une *guerre future*, peut-être d'une insurrection imminente des peuples albigeois. Blanche de Castille n'admit pas ce prétexte du belliqueux prélat. Cité de comparaître devant la cour du roi, l'évêque se ligua secrètement avec ses complices. Ils ameutèrent le peuple en criant que tout était perdu, et qu'il n'y avait plus de fortunes assurées, si le Capétien avait le droit de revendiquer les biens des faidits partagés entre les citoyens. Un homme sage s'éleva du sein de la multitude, et dit que si l'évêque et d'autres bourgeois possédaient des biens hérétiques des faidits, qu'ils se défendissent s'ils le trouvaient bon, mais que le peuple ne s'interpose-

1. Dom Vaissette, VI, pr. 82, p. 488.
2. Plus d'un million d'aujourd'hui.

rait pas contre le roi. Alors les détenteurs des biens confisqués s'écrièrent: *Malédiction! Malédiction!* Dégainant leurs couteaux, ils s'écrièrent une seconde fois : *A mort! A mort!* Et se ruant sur l'orateur populaire et ses conseillers plébéiens, ils vociférèrent une troisième fois : *A la barre! A la barre! Aux armes! Aux armes! Courons aux logis des traîtres!* Mais le peuple réprima cette émeute épiscopale et larronnesse et prit sagement parti pour la cause royale. La reine Blanche, avertie par Guillaume de Pian, sénéchal de Carcassonne, abattit la forte griffe du lion de France sur cette tourbe de renards cléricaux et de dogues bourgeois acharnés à la curée sur le cadavre de la brebis de Toulouse[1].

Des luttes analogues, et qui avaient leur source dans la spoliation des Albigeois, existaient entre le vicomte de Narbonne et l'archevêque Pierre de la Broue, primat de Septimanie. On se ressouvient de ce couard, tortueux et serpentin Améric de Lara, vicomte de Narbonne. Ce caméléon du Midi avait engendré un lion, le vicomte Amalric. Filleul d'Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux et légat de la croisade, neveu, par sa mère, des Montfort et des Montmorency, beau-frère, par ses deux sœurs, des comtes de Foix et de Béarn, et cousin, par sa femme Philippa d'Anduze, de Joana, comtesse de Toulouse, ce prince, d'origine si diverse, était un patriote roman. Depuis la désertion du comte Roger de Foix, son rôle de chef national était passé au vicomte Amalric II de Lara, et Narbonne, depuis

1. Ibid. Pièce très-curieuse sur les droits des vicomtes.

quarante ans la servante de la croisade, se relève avec le cœur de son prince, et devient la métropole tardive du génie pyrénéen. Le triomphe de l'archevêque Pierre-Amiel, le vainqueur de Montségur, qui avait, au travers de tout Narbonne, fait conduire sa mule, par ses palefreniers, le comte Ramon et le vicomte Amalric; cet insolent triomphe, en achevant de briser le cœur débilité du Saint-Gélis, avait exapéré l'âme magnanime et fière du Lara. Le primat de Septimanie avait absorbé tous les droits comtaux et vicomtaux. A la mort du Pierre-Amiel, Amalric ressaisit ses titres et ses fiefs et engagea hardiment la lutte contre le nouvel archevêque Guillaume de la Broue. Il le bloqua dans son palais et fit pendre un de ses vassaux. Le primat excommunia le vicomte. Almaric défendit au peuple de reconnaître l'archevêque. Nous n'entrerons pas dans le fastidieux détail de ces querelles féodales. Nous dirons seulement que le prélat recourut au pape, et le pape au roi de France[1]. Blanche de Castille qui ne voulait rien entendre remuer dans le Midi, et qui craignait que ces luttes particulières n'éveillassent l'insurrection nationale, chargea son sénéchal de Carcassonne et Hervey de Chevreuse, le commissaire royal, de pacifier les troubles de Narbonne. Ils n'y réussirent pas, parce que ce n'étaient pas seulement deux princes qui s'entre-choquaient, mais deux principes, le laïque et le sacerdotal. Le vicomte s'appuyait sur le peuple, sur les débris de la

1. Baluze, app. Concil. Narb., p. 89.

société populaire de l'*Amistança*, et les vieux partisans du tribun féodal et plébéien Terre-Rouge, qui peut-être vivait encore dans les Corbières. Il personnifiait le génie national contre la croisade théocratique et la conquête française. Ces discordes se prolongèrent pendant de longues années dans Narbonne. Enfin de lassitude Amalric demanda la paix, et offrit à l'archevêque un éventail (flabellum), symbole ironique de la vanité de son hommage versatile et orageux. Narbonne devint une métropole politique et poétique du Midi. En haine des clercs latiniers, ce vaillant prince s'entourait de troubadours [1]. Ils chantaient l'héroïque vicomte et chansonnaient l'odieux primat de Septimanie. A sa cour fleurirent Gérard Riquier de Narbonne, et Joan Estébé de Béziers. Son palais devait être le dernier asile du poëte centenaire Pierre-Cardinal. Narbonne eut donc une arrière-saison de poésie et de religion romane. Là se forma ce catharisme mitigé, cette spiritualité franciscaine dont le pieux réformateur fut Joan d'Oliva, et le tribun mystique et populaire, Bernard Délicios. Le paraclétisme se décomposait et renaissait adouci dans Narbonne, après la chute de Montségur, comme, après la prise de La Rochelle, le calvinisme transformé revivait dans Port-Royal, cette Rochelle monastique et libérale, où une sœur du vicomte Amalric devancera de quatre cents ans les grandes abbesses, les doctes Angéliques du XVIIe siècle.

Mais où donc est la vieille église des Purs, la

1. Dom Vaissette, VI, l. 26, add. p. 70.

congrégation primitive des Consolateurs? Après la ruine de Montségur, les Amis de Dieu, dispersés aux quatre vents, se rapprochèrent du Thabor comme des aiglons et des colombes revolent plaintivement autour de leur nid dévasté. Les évêques et les diacres échappés revinrent au pays d'Olmès, leur vallée sainte, et se réunirent en synode au village de Saint-Saturnin (Saint-Cernin) sur les terres du comte de Foix. Ils voulurent élire le successeur du patriarche Bertran d'En Marti sur le sol arrosé du sang, des larmes et des cendres des martyrs du Thabor. Le sixième évêque de Toulouse fut Vivian, dont nous ignorons l'origine, mais probablement du comté de Foix[1]. Le comte Roger, leur ancien patron, semble encore les tolérer tacitement. Mais leur constante protectrice, c'est, à n'en point douter, la tante de ce prince, Esclarmonde, vicomtesse d'Alion, et le séjour du sacerdoce fut alors Montalion, ou plutôt Quérigut, dans la Cerdagne. Autour de ce patriarche inconnu se groupèrent Amiel Aicart, Peytavi, Calaméra, les échappés de Montségur. Quérigut est assis à la bifurcation des Pyrénées orientales, dont la branche méridionale se dirige vers Perpignan par le Canigou, et le rameau septentrional court par le Bugarach vers Narbonne. Les Albigeois suivirent la cordillère du Bugarach, et s'emparèrent du château de Quéribus, dans la vicomté de Fénolhèdes. Quéribus, recueillant les débris cathares du Carcassez, du Narbonnais et du Roussillon, fut, un instant, comme un

1. Doat.

diminutif et une ombre de Montségur. Ils s'y réunirent en synode, y firent de nouvelles ordinations, et probablement y proclamèrent le sixième évêque de Toulouse. Ils s'y maintinrent environ dix ans ; mais, après le retour du roi de la Terre sainte, Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, les expulsa de ce donjon (août 1255), et leur nouveau patriarche, harcelé de toutes parts, transporta le siége de son sacerdoce au delà des Alpes[1].

Dans les premiers temps, les Johannites de Quéribus eurent pour défenseurs, le vicomte dépossédé de Fénouïllèdes, Olivier de Termes, et ses deux beaux-frères, Ramon de Ménerbe et Ramon de Serrelongue. Mais ces grands faidits des Corbières ayant fait leur paix avec le roi, il ne resta aux Amis de Dieu que la protection d'obscurs chefs de bandes des forêts. Ces proscrits formaient comme une chevalerie du désert. Toujours à cheval, munis d'arcs ou d'arbalètes, armés d'épées, de lances, de faux ou de poignards, ils faisaient la garde autour des donjons ou des cavernes cathares, ou, la nuit à travers les bois, escortaient, comme des chiens fidèles, les Hommes de Dieu. Nous connaissons plusieurs de ces chefs plébéiens. Depuis la soumission de Bernard et d'Olivier de Penne, les insurgés de la Grésigne et de l'Aveyron paraissent avoir à leur tête, un *Ramondin* terrible, si l'on en juge par son surnom sauvage, Bouche-de-Loup. Ses compagnons n'avaient pas de sobriquets plus rassurants : on les appelait Mornat, Amblard et Male-

1. Dom Vaissette, VI, 100.

terre. Depuis la reddition du *roitelet* d'Hautpoul, les débris du camp de Nore avaient pour chefs Ermengaud de Rocamaura, Pierre Agulhon de Agréfol (Gréfoul), et les frères Roca de Berlan [1]. Ils battent ces forêts immenses qui s'étendent d'Albi à la Montagne-Noire, autour de Castres, de Roquecourbe et de Lombers, en l'absence de Philippe et de Gui de Montfort qui sont partis avec le roi et qui ne reviendront pas d'Orient. Au sud de la Montagne-Noire, on trouve un Pierre-Roger de Mirepois, ancien seigneur de Cabrespine (Curva-Spina), château situé dans un lieu désolé du Cabardez. C'est probablement ce Férou, ou Rocaféra, fils ou filleul de Pierre-Roger de Montségur, et qui avait, enfant, participé au massacre des inquisiteurs d'Avignonet [2]. Le roi lui a enlevé ses deux donjons de Roquefère et de Cabrespine. Avec lui devait être Pierre de Lauran, fils de l'héroïque Pierre-Roger de Cab-Aret. Dias, sa sœur, est l'épouse de Bernard de Quiders, et tout fait croire que ces redoutables chevaliers du Lauragais errent sous sa conduite dans les forêts de la Montagne-Noire.

Le roi de France enserrait sa conquête dans trois lignes de forteresses, sur l'Aveyron, la Montagne-Noire, et les Pyrénées. Et d'abord la ligne de l'Aveyron est gardée par ces vingt donjons, Bruniquel, Penne, Saint-Antonin, la Guépie, Najac, Peyrusse qui relient Montauban à Rhodez, semblables à des che-

1. Dix ans plus tard (1268), on trouve encore Pierre et Jean de Romego, Barravi, Fernand, Pierre Bès, Isarn del Quer, Guilhem et Ramon de l'Éversen, *voir* t. VII, ch. III.
2. Doat, t. XXVI, p. 241.

valiers debout sur leurs brunes cimes, d'où maintenant ils regardent avec un étonnement mélancolique, rouler, dans le corridor retentissant du fleuve, de tunnel en tunnel et de viaduc en viaduc, la locomotive sifflante, comme un dragon qui vomit des flammes, déchaîné par quelque enchanteur. O ruines, saluez ces chars d'airain! L'enchanteur, c'est l'esprit humain! Son tonnerre vous venge! Il vole dans cette foudre! Il est capable de tous les prodiges! Mais vous seuls, ô donjons, avez cette merveille délicate et charmante, la fleur de poésie et d'amour[1]!

Ensuite la ligne de Toulouse à Béziers par Carcassonne. Le Castel-Narbonnais de Toulouse a pour sénéchal un chef croisé, Pierre de Voisins, de Limous. Entre Toulouse et Carcassonne, les églises avec leurs tours d'observation sont des forts dont les prêtres sont les capitaines, reliés aux châteaux d'Avignonet et de Castelnaudari.—Le connétable de Carcassonne, Galvernens, a par jour six sous huit deniers de solde, cinq arbalétriers à quinze deniers; cinquante-neuf sergents à trente-neuf sous quatre deniers; deux clairons, huit deniers. — A la barbacane ou tour neuve de Carcassonne, le gardien Alcon, trois sous. Au château de Carcassonne, maître le Drac, machiniste, douze deniers, deux sergents, etc. — Aux Cabrières, Giles de Assis châtelain, six sous huit deniers; un chapelain, douze deniers; deux sergents, seize deniers. — Au palais de Béziers, Guillaume des Pères ou de Poires, gar-

1. Mme Michelet, *Mém. d'un enfant.*

dien, douze deniers. — A Cabaret, Pascal le Voleur, châtelain, cinq sous par jour. Il eut pour successeur Pierre de Breuil qui paya soixante-douze sous six deniers la défroque dudit Pascal. — A la tour Neuve de Cabaret, Pierre de Fénes, ou des Foins, châtelain, trois sous; deux sergents. — A Cabrespine, Guilhem Artaud, châtelain, sept sous six deniers, deux sergents. — A Quer-Tinhos de Cabaret, Guillaume de Tilly, châtelain, quatre sous, deux sergents. — A Pézénas, Pierre de Navarra, châtelain, douze deniers. Aux châteaux de Cabaret, il faut ajouter Rocaféra et Ménerbe. Avec ces six forteresses le roi de France barrait le Pas de Monssarrat et cernait toute la Montagne-Noire[1].

Enfin la ligne des Corbières et des Pyrénées. Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, en reprenant Quéribus, avait laissé dans ce donjon une garnison de vingt sergents (août 1255). Cinq ans plus tard cette garnison réduite à neuf hommes avait pour capitaine Miguel de Navarra, à cinq sous de solde par jour. — Termes n'avait plus pour châtelain Robert *sans avoir*. C'était Odard de Jonquières avec huit sergents. Ce capitaine recevait cinq sous par jour et six livres, cinq sous pour son costume et attirail de guerre. — Pierre-Pertuse, Geoffroi de Maubuisson, cinq sous; neuf sergents. — Castel-Fidel, Pierre de Mirepois-Levis, cinq sous, et pour son armement soixante-deux sous, six deniers; trois sergents. — Castel-Port, Bernard de Tral, cinq sous; trois sergents. — Pui-Laurens,

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 119.

Odard de Monceuil, cinq sous ; un chapelain, douze deniers ; vingt-cinq sergents. — Roche d'Aniort, Philippe de Challi, cinq sous par jour, un chapelain, un arbalétrier. — Enfin les écuyers du sénéchal, Pierre de Grave, cinq sous ; Roger de Bologne, six sous huit deniers ; Richard Brégand ou Brigand, trois sous ; Jordan Payens, trois sous ; Garin de Saint-Cloud, deux sous ; Baudoin, l'*ingégneur*, deux sous ; six charpentiers ou coupeurs de bois. Dans cette chevauchée du sénéchal se trouvait une femme, une amazone à la solde militaire de douze deniers, dona Christina de Bologne. Les Bologne, évidemment, sont italiens, les Navarra, espagnols ; la plupart des autres, des croisés, des aventuriers, à noms sinistres ou vulgaires. Tels sont les capitaines que le roi de France a campés dans les donjons chevaleresques des grands barons des Corbières et de la Cerdagne. L'entretien de toutes ces garnisons et de ces chevauchées lui coûtait annuellement trois mille six cent soixante dix-huit livres quatre sous deux deniers [1].

Carcassonne était le centre d'où rayonnaient de l'est à l'ouest les garnisons royales, du sud au nord les forteresses féodales des conquérants. La croisade, la royauté et l'inquisition avaient mis quarante ans à tisser ce réseau de fer. Sous ce triple ou quadruple corselet d'acier le Midi ne pouvait remuer ; la conquête était achevée. Blanche de Castille pouvait mourir.

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 119.

III

MORT DE BLANCHE DE CASTILLE. — LES FAIDITS D'ORIENT. — RETOUR DU ROI. — LE FRANCISCAIN D'ISIÈRES. — ENQUÊTE SUR LES BIENS CONFISQUÉS DES FAIDITS. — RÉVOLTE DES ÉVÊQUES D'ALBI.

La vieille Blanche de Castille mourut entre le retour d'Alphonse et celui du roi[1], reine superbe, femme virile, mère dominatrice, épouse incertaine, parente inhumaine, chrétienne effroyable, mais digne de son siècle. Elle continua Philippe-Auguste, suppléa et supplanta Louis VIII, éleva, remplaça, absorba saint Louis, domina la maison royale, dompta la révolte des barons de France, poussa le royaume jusqu'aux Pyrénées, dépouilla les comtes de Toulouse et de Carcassonne, étouffa la nationalité romane, l'Église cathare, et la dynastie de Saint-Gélis, et sur cet amas de décombres fumants fonda solidement la grandeur française. Aucun monarque capétien n'a fait pour la France autant que cette Castillane qui figure à merveille dans le groupe sombre et l'œuvre sanglante de ses contemporains. Elle est la sœur de Dominique, Montfort, Innocent III, Grégoire IX, et la patronne cruelle de l'Inquisition. La mort donne le secret de la vie et notre plus éloquent symbole c'est notre tombeau. Blanche mourante échangea son manteau fleurdelisé contre la robe de Cîteaux. Elle mourut tranquille, à ce

1. Joinville.

qu'il paraît, dans ce pâle suaire, avec la croix rouge sur son cœur, teinte du sang d'un peuple. Elle avait fixé sa tombe, non pas à Saint-Denis, mais dans l'abbaye de Maubuisson, et finit ainsi en reine, en nonne et en Espagnole [1].

Les comtes de Toulouse et de Provence, Alphonse, doué de la douceur de son père, et Charles, pétri de la dureté farouche de sa mère, gouvernèrent le royaume. Ils mandèrent la triste nouvelle au roi qui depuis cinq ans continuait sa laborieuse et stérile croisade en Orient. Les derniers mois de son séjour en Syrie sont signalés par les exploits des faidits pyrénéens. Comme le roi marchait d'Acre sur Sidon, il résolut de prendre la ville de Bélinas, assise au pied de l'Anti-Liban, avec son château de Subeibe, sur le mont Panion, à l'endroit même où d'une grotte jaillit, comme de son urne, la source visible du Jourdain. Une portion de l'ost français, en gravissant la rampe hérissée de roches du donjon, fut presque enveloppée par les Turcs. Olivier de Termes dégagea ses compagnons qu'on croyait perdus en simulant une fuite vers Damas, et en attirant de ce côté les Sarrasins. Puis éperonnant vers la cité, et coupant sur le bord du fleuve des roseaux dont on *fait des flûtes*, il en remplit les tubes de feu, et regagna le camp latin en incendiant les blés et les repaires des Musulmans. Joinville, que l'on croyait mort et qui ne dut la vie qu'à cet ingénieux stratagème, loue vivement cette prouesse chevaleresque d'Olivier de Termes [2]. C'est à Sidon

1. G. de Nangis. — Gest. Lud., VIII.
2. *Hist. de saint Louis*, p. 293.

que saint Louis apprit la mort de Blanche de Castille. Il fit appeler Joinville : « Ah, sénéchal, s'écria-t-il, j'ai perdu ma mère! » et il fondit en larmes. La douce reine Marguerite de Provence, de son côté, éclatait en sanglots. — « Eh quoi, s'écria le naïf sénéchal de Champagne, c'était la femme que vous haïssiez le plus, et vous menez semblable deuil! » Et Joinville fait l'oraison funèbre de la vieille régente, dure à sa maison comme à son peuple, et rudoyant le roi son fils et l'infante sa bru comme des écoliers qui n'osaient respirer devant leur farouche pédagogue. Dès lors saint Louis décida son retour en France. Il se rembarqua à Saint-Jean-d'Acre (avril 1254). Une tempête affreuse l'assaillit dans les eaux de Chypre. Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, et les faidits méridionaux durent relâcher dans l'île. Le roi continua sa route, et le 10 de juillet, il entra dans cette ceinture d'îles qui forment la rade d'Hyères dont il voyait à deux lieues vers le nord, le monticule conique, la cité penchante, close de murailles phocéennes, et au sommet aigu, le donjon féodal de la maison de Fos [1]. Louis eût voulu continuer jusqu'à Aigues-Mortes, mais aux prières de la reine, fatiguée d'une si longue et si périlleuse navigation, il consentit à descendre sur cette côte de Provence qui relevait de son frère Charles, comte d'Anjou. Dans les murs d'Hyères, se trouvait un cordelier renommé par sa sainteté et son éloquence. Le roi voulut entendre

1. M. Alph. Denis, maire d'Hyères, député du Var, *Opuscules*.

le franciscain. Le frère Ugo prétendait prêcher d'après les Écritures : « Sire roi, dit le courageux moine, j'ai lu la Bible, et j'y ai vu que jamais royaume n'a perdu son seigneur que par défaut de droit. Faites donc droiture à votre peuple de peur que de votre vivant Dieu ne vous ôte le royaume de France ! » C'était comme un cri populaire, une explosion de la conscience du Midi montant contre l'avide despotisme capétien. Saint Louis voulut retenir le courageux cordelier jusqu'aux bords du Rhône. « Non, Sire, répondit le provençal irrité, mais j'irai où Dieu m'aimera plus qu'en la compagnie du roi ! » Et il se retira à Marseille[1]. La terre provençale frémissait sous les pieds des chevaux de l'ost royal. Toute la plage palpitait, sous un vent patriotique, qui poussait ses peuples comme ses flots. La voix du moine était le murmure sourd de cette tempête. On comprend pourquoi Louis eût voulu ne débarquer qu'à Aigues-Mortes. Il passa rapide et inquiet, et ne fut rassuré, qu'au delà du Rhône, dans les tours françaises de Beaucaire. Nous allons voir comment le monarque exécuta les conseils du tribun provençal, Ugo de Sabran.

A Beaucaire, à Saint-Gilles, à Nîmes, à Alais dans les Cévennes, il entendit les plaintes unanimes des populations contre ses officiers de justice. Il publia des ordonnances pour que ces peuples fussent gouvernés selon les anciennes libertés. Il nomma des commissaires pour la restitution des biens et des droits injustement unis au domaine royal. Mais

1. Joinville p. 309.

quels commissaires? Philippe, archevêque d'Aix, Pons de Saint-Gilles, inquisiteur dominicain, Robert de Beaucaire, religieux franciscain, et le fameux légiste, Gui Fulcodi. Ainsi, un légiste, uniquement devoué au roi, deux moines et un évêque, voilà les réparateurs des spoliations du Midi. Saint Louis en même temps ordonna la convocation d'un concile pour régler les questions albigeoises. Le concile se tint dans Albi même. Zoen, évêque d'Avignon, légat du saint-siége, y présida les évêques des trois provinces de Bourges, de Narbonne et de Bordeaux. Ces prélats dressèrent soixante-douze canons qui reproduisaient les rigueurs des anciens synodes, et notamment du concile de Toulouse, organisateur de l'Inquisition (1229). Recrudescence de police, activité des tribunaux, multiplication des cachots, violation des sépulcres, crémation des ossements, et pour que nul, ni des vivants, ni des morts, ne puisse échapper, double registre, scellé dans des chartres de fer, enclos dans des donjons de granit, inaccessible à l'onde, à la flamme, aux vengeances populaires[1]; car bien des fois l'émeute romane, forçant les grilles et les herses des inquisiteurs, avait saisi, déchiré, incendié ces dossiers sinistres. Ces horribles canons, on les croirait inspirés par le vieux Durand, cet évêque batailleur d'Albi. Non, le farouche vainqueur de Montségur venait de mourir en révolte flagrante contre le roi. Mais son âme remplissait le concile, et ses décrets furent son oraison funèbre; son cadavre dut tressaillir déli-

1. *Gallia christ.*, t. I, p. 19. — Martène, t. I, p. 105.

cieusement dans les cryptes de Sainte-Cécile (1255). Ce concile fut aussi l'adieu à la France et au monde du pape Innocent IV. L'Italie lui avait été rouverte par la mort de l'empereur Frédéric II. Il quitta Lyon, rentra dans Rome, et mourut à Naples (1254). Sinibald de Gênes continua l'œuvre de son prédécesseur, Ugolin d'Anagni. Mais le Ligurien exagéra, jusqu'à la fureur, le génie de l'Hernique. Son pontificat est un des plus tragiques : il est rempli par le déchaînement forcené de l'Inquisition. Depuis la prise de Montségur, jusqu'au retour du roi (1244-1254), il couvrit le Midi d'une montagne de ruines et d'ossements, pyramide funèbre au sommet de laquelle le concile d'Albi, sa dernière pensée, s'ouvre comme une fleur de sang. Il eut pour successeur Rainaldo, neveu de Grégoire IX, qui prit le nom d'Alexandre IV [1].

Le vrai pontife de ce siècle, c'était saint Louis. Il ne répudiait pas les iniquités de sa mère, de son père, de son aïeul, mais il était doux, juste, modéré; le roi Louis et le comte Alphonse promulguèrent des ordonnances pour l'exacte administration de la justice qu'ils voulaient égale, intègre, uniforme et identique dans leurs domaines respectifs. On y sent le génie niveleur de la royauté. Mais en même temps le monarque défendait à ses sénéchaux et à leurs officiers d'épouser des filles du Midi : il maintenait la distinction entre les deux races, et l'autorité restait conquérante et française. Le sénéchal Sicard d'Alaman, et le viguier Pons

1. J. Bapt. de Cavalleriis, *Pontif. Rom. effigies.*

d'Astoaud, cathares devenus capétiens, ne cessaient, au nom du comte Alphonse, d'attenter aux libertés des Toulousains. Le prince, sur les plaintes des citoyens, députa deux commissaires, le chevalier Philippe d'Aubonne, et Gui Roland, chanoine de Paris. Ils convoquèrent les consuls au Capitole, et les sommèrent de renoncer à leurs libertés comme opposées à la justice et aux droits du comte. Les capitouls répondirent noblement qu'ils n'y pouvaient consentir sans préalablement consulter les citoyens dont ils étaient les mandataires. L'évêque de Toulouse, l'abbé de Saint-Saturnin, les inquisiteurs, le sénéchal Sicard d'Alaman, et le chevalier Pons d'Astoaud assistèrent à ces comices populaires (3 juin 1255). Les citoyens déclarèrent qu'ils avaient reçu d'excellentes institutions de leurs anciens comtes et qu'ils avaient résolu de n'y rien changer jusqu'au retour de Joana et d'Alphonse. Pons d'Astoaud fut chargé de porter cette réponse aux commissaires et des notables furent députés vers le prince à Paris[1]. Alphonse fit le renard : il répondit que son intention n'avait point été d'abroger, mais au contraire de conserver les institutions des comtes, ses prédécesseurs ; mais que ces institutions avaient été altérées par les usurpations des citoyens; et qu'entre autres choses il voulait ressaisir son droit d'élire les capitouls. Les consuls de tout temps avaient été d'élection populaire; nous verrons bientôt le comte en réduire le nombre qui sera de plus en plus amoindri et mu-

1. Catel, p. 380 et 381.

tilé par le roi. C'est ainsi que la monarchie brisait sous son engrenage de fer les organes politiques, et, pour parler comme les troubadours, les *os* des petites républiques du Midi. Toulouse fut aussi étendue sur le chevalet; son inquisiteur et son bourreau c'est le roi de France. Ce sont toujours les grandes races albigeoises, les Toulouse, les Villeneuve, les Roaïx, les Maurand, les Barravi que le peuple élève au capitoulat. Ils furent les derniers capitouls populaires; après cela on n'aura que des consuls royaux, soumis au mors, portant le bât, et de la façon de cet étrange consul de Caligula.

Cependant Gui Fulcodi, l'archevêque d'Aix, et les deux moines, chargés par le roi d'examiner la validité des confiscations, commencèrent leur opération par la sénéchaussée de Beaucaire (septembre 1255). Ils se rendirent à Nîmes avec le sénéchal Guillaume d'Auton : ils restituèrent le château de Durfort à Gaucelin de Durfort, des terres à Jean, Bernard et Bérenger de Sauve, accordèrent deux cent cinquante livres à Sybilia d'Anduze, deshéritée des biens paternels. Tous ces seigneurs cévenols avaient été dépouillés pour s'être ligués avec Pierre-Bermond d'Anduze, parent du comte de Toulouse, contre le roi de France[1]. De là, ils descendirent dans la sénéchaussée de Carcassonne. Des millions de voix s'élevèrent pour réclamer leurs domaines disparus dans le tourbillon de la croisade et de la conquête royale. Pendant plusieurs mois ce peuple de spoliés assiégea le tribunal

1. Inquisition.

dressé dans le château de Trencabel, le grand déshérité. Ces réclamations sont curieuses, le détail en est piquant, et nous fait pénétrer dans le chaos de l'immense razzia. Guilhem le Rouge de Caillaou réclame une rente d'un setier de blé et d'une paire de poules, perçue par son père pour un champ et deux jardins. Le Rouge était catholique, mais son tenancier Ramon Capéla était Albigeois : la terre fut confisquée comme cathare. Et pendant cinquante ans, les deux poules, quoique hétérodoxes, furent mangées par les Montfort et le roi de France. — Bertran de Galénas réclame sa liberté. Son père Éliazar, homme libre de Pénautier, avait été réduit en servage pour avoir participé à l'insurrection du vicomte de Carcassonne. — Pierre Bonet de Villaspin réclame une maison et un *maillol*, situés dans le territoire de Raissac, confisqué par le bailli Jean Mascaron ; vol donné par le roi, le grand voleur, au prince des volés, le pauvre vicomte de Carcassonne[1]. — Au milieu d'une multitude de noms obscurs ou trouve quelques noms historiques. — Ramon Isarn de Fanjaus réclame des biens et des droits sur Montréal, du chef de sa mère Bérengère, remariée à Pons de Montlaur, et confisqués sur Pons hérétique et complice de la conjuration du vicomte de Carcassonne. Le roi fit justice au Bélissen en faveur de son père réconcilié aux capétiens. — Saurimonda, veuve d'Élisiar d'Aragon, revendiquait sa dot de cinq mille sols melgoriens reconnus sur la terre de

1. Jugements de septembre 1255 et de juillet 1256.

Ventenac, confisquée par le roi. Mais son mari Élisiar avait péri, probablement dans la guerre de Trencavel, et Roger d'Aragon, son beau-père, aux gibets de Carcassonne, ou, chef indompté du Cabardez, dans quelque caverne de la Montagne-Noire. « Nous vous ordonnons, dit le roi, de ne rien rendre à ladite Saurimonde. » — Jordan de Cabaret revendiquait ses terres de Laura, de Salels, de Villegli, de Villarlong, de Villarzel, confisquées par le sénéchal Guillaume des Ormes, et données à divers chefs français. Le roi tenait ses châteaux célèbres de la Montagne-Noire où l'héroïque Pierre-Roger son oncle avait gardé captif quinze mois Bouchard de Marly. Jordan de Cabaret son père eut un autre destin; comme il se rendait à la rencontre de Louis VIII, après le siége d'Avignon, il fut pris, livré au comte de Toulouse, et, après deux ans de captivité, mourut dans les fers. Jordan son fils, bien que son frère Pierre-Roger eût pris parti pour le vicomte Trencabel, osa revendiquer les châteaux paternels, ou la dot de leur mère Orbria, évaluée à dix mille sols melgoriens reconnus sur ces manoirs. Le roi répondit : « Nous avons trouvé que Louis, par la grâce de Dieu roi des Français, avait concédé au défunt Jordan de tenir en paix sa terre et ses forteresses, nous vous ordonnons de les restituer à son fils, pour le salut de l'âme du roi notre père très-excellent[1]. »

Enfin, Brunissende, Aladaïs, et Condors de Menerba, et leurs cousines Marquesia, femme de Pierre

1. Inquisition, p. 87.

de Laura, fils du valeureux Pierre-Roger de Cabaret, et Auda, jeune orpheline, pupille de Pierre de Vintro, petit-fils lui-même par sa mère Bérengère de Rocabrune, de Guilhem de Menerbe, aïeul commun de cette tribu féodale, réclamaient l'illustre et tragique forteresse de Menerbe, conquise et séquestrée par Simon de Montfort. Il ne fut pas donné suite sans doute à leurs réclamations, car Gui Fulcodi avait mis en apostille sur leur requête que le patriarche de ces héritiers du Menerbois était mort cathare. Il existait encore un petit-fils de ce Guilhem de Menerbe, qui portait le nom de son aïeul, avait épousé Blanca de Termes, et suivi Olivier dans la Terre-Sainte. Il était mort, à ce qu'il semble, en Orient. Mais en considération des hautes prouesses d'Olivier, saint Louis accorda à Blanca devenue veuve, et à ses filles orphelines, un revenu annuel de soixante livres, prélevé sur le château de Menerba. Il ne resta donc plus que des femelles de cette grande maison romane et son glorieux donjon, *la Roche des Exilés*, demeura irrévocablement acquis au roi. Menerba, Termes et Cabaret, ces trois barbacanes avancées de Carcassonne, se dressent sur leurs inexpugnables rochers, comme les vedettes lointaines de la France, vers cette frontière espagnole[1].

Gui Fulcodi ayant été nommé évêque du Puy, les commissaires royaux n'achevèrent pas leur enquête. Le roi leur donna pour successeurs Henri de Virziles, Nicolas de Châlons, et Pierre de Voi-

1. Dom Vaissette, VI. — Du Mège.

sins, sénéchal de Toulouse. Ces nouveaux mandataires, perdus dans ce chaos d'iniquités, demandèrent des directions au roi. Le monarque répondit de Vincennes; il y mettait vingt-sept restrictions. Étaient exclus du bénéfice, les fugitifs, les contumaces, les complices des cathares. On rendit quelques bribes aux veuves ou aux filles des faidits et aux héritiers des Albigeois qui se vouaient à l'état monastique. Cette restitution ne fut donc, à très-peu de chose près, qu'apparente. Qui n'était pas fugitif, ou contumace, ou complice des cathares? Et quel Albigeois se faisait moine? Quant aux fils des faidits, ils restaient sous le coup de la loi, suspects, surveillés, exclus de tout[1]. Mais les plus odieux au roi furent les partisans du vicomte de Carcassonne et du comte de Toulouse. Pour eux point de grâce. L'enquête dura sept ans (1254-1262). Son résultat fut presque nul. Saint Louis rend les deux poules de Guilhem le Rouge, mais il garde les trois provinces de Carcassonne, de Béziers et d'Albi, héritage des Trencabel.

Mais si les commissaires ne restituaient que des miettes des immenses confiscations royales, les sénéchaux, au contraire, disputaient, arrachaient aux évêques de larges lambeaux, de vastes débris de leurs spoliations. Le capétien prétendait rester l'unique spoliateur, de son droit de lion de France. La révocation du testament de Ramon VII avait été la déclaration de guerre, et le premier évêque

1. Filios hæreticorum, vel nepotes, aut suspectos, officiis publicis non teneant. Ord. de S. Louis, 1258.

attaqué fut le fameux Durand, évêque d'Albi. Dans la ruine des Montfort, ce prélat batailleur s'était emparé des droits et des domaines du vicomte de Carcassonne, et de la totalité des biens confisqués sur les faidits, dont il avait eu l'habileté de faire une part aux consuls et aux bourgeois d'Albi, ses compères. Nous avons vu qu'il souleva le peuple; il s'empara de la ville, et expulsa du Castel-Vieil les officiers royaux. Il rejeta hautainement toute transaction, et devint plus insolent encore, quand il crut que le roi Louis, vaincu à la Masoure, ne reviendrait pas d'Orient. Le sénéchal de Carcassonne marcha contre le prélat rebelle, et l'assiégea dans Albi[1]. Il paraît que le belliqueux évêque resta vainqueur du sénéchal, et rendu plus audacieux encore par sa victoire, il rompit son vasselage, et fit hommage-lige à l'archevêque de Bourges, devenu par là son suzerain, et son métropolitain. Au dessus du droit royal et féodal il mettait le droit théocratique. Durand mourut dans cet insolent triomphe, et légua sa révolte à son successeur Bernard de Combret, non moins turbulent, mais moins intrépide et surtout bien moins savant dans la guerre. Le nouvel évêque resta tranquille deux ou trois ans; mais dans l'été de 1259, il éclata. Il entra en campagne à la tête de trois grosses troupes d'hommes de pied et de cheval, pilla le prieuré de Cahuzac, ravagea les terres de l'abbé de Gaillac, et rentra dans Albi. Il en sortit une seconde fois pour combattre l'abbé de Gaillac qui non moins belli-

1. Dom Vaissette, VI, p. 120.

queux venait par représailles l'assiéger dans sa métropole. Le sénéchal du roi, rétabli, à ce qu'il semble, au Castel-Vieil, s'interposa entre les deux champions. Mais l'abbé s'était avancé pacifiquement, jusque sur les hauteurs de Val-Cabrières, à une demi-lieue de la cité dont il voulut voir les tours. Bernard s'écria que c'était une insulte à l'évêque et aux habitants d'Albi. Il fit corner par ses hérauts que tous les habitants s'armassent et que nul ne restât dans ses murs ; et lui-même à la tête de ses milices urbaines conduites par leurs consuls et de ses trois bataillons de soldats guidés par Pierre, Isarn et Amalric, vicomtes de Lautrec, sur leurs palefrois vêtus de fer, bannières déployées et fanfares sonnantes, il sortit de la cité d'Albi. L'ost de l'abbé de Gaillac était commandé par Bertran, vicomte de Lautrec, et Bertran II, vicomte de Bruniquel, qui avait pris parti pour l'abbé, ami de la maison de Toulouse. La rencontre probablement eut lieu (21 juillet) dans le val Cabrières. L'évêque vainqueur rentra le soir dans Albi, avec du butin, des barons captifs et grièvement blessés, entre lesquels l'un des chefs ennemis, le vicomte de Bruniquel. A la nouvelle de ce combat, Pierre d'Auteuil, sénéchal de Carcassonne, cita l'évêque, les consuls d'Albi, les deux vicomtes de Lautrec, de venir rendre raison de leur conduite à Carcassonne, comme coupables d'avoir rompu le vasselage du roi, d'avoir pris illicitement les armes, malgré la défense des sénéchaux, et surtout d'avoir enrôlé des faidits de la forêt ennemis de la France. Pierre, vicomte de Lautrec, avait effectivement engagé comme auxi-

liaire le chef plébéien des *Ramondains* de la Montagne-Noire. Ce chef de bannis s'appelait Guilhem Pierre Bouche de Loup et avait sans doute pris ce surnom parce qu'il portait, sur son heaume d'acier bruni, la gueule aux blanches dents de cet animal, symbole de la croisade et de l'Église romaine[1]. Bouche de Loup, qui est qualifié de chevalier, sans doute de la chevalerie des Bois, sortit de sa caverne avec cinq de ses compagnons à sobriquets non moins sinistres, tels que Mornat, Amblard, Maleterre, Gailhard Pelapoul, et sur son sauvage palefroi et dans son costume féroce, vint dans Albi se mettre au service de l'évêque qu'il détestait, mais moins encore que le roi de France. Un vague instinct patriotique survivait dans le cœur de ce chef de bandits, qui fut l'un des héros de la victoire de Val-Cabrières[2].

A cette sommation du sénéchal, l'évêque répondit, pour lui et pour les consuls, qu'il était seigneur d'Albi, vassal de l'archevêque de Bourges, qu'il ne devait rien au roi et qu'il faisait appel au monarque. Le sénéchal, sans s'inquiéter de cet appel, réunit en conseil, dans son palais de Carcassonne, Olivier de Termes, revenu depuis peu d'Orient où l'avaient retenu les tempêtes de l'Archipel, Lambert de Turey (Marly-Saissac), Pierre de Graves et beaucoup d'autres chevaliers fidèles au roi; leur avis fut d'aller assiéger l'évêque et les consuls d'Albi qui se fortifiaient dans leurs murailles. Pierre

1 Simon de Montfort était appelé le Loup, et l'Église romaine, la Louve.

2. Dom Vaissette, VI, pr. 61.

d'Auteuil, suivi de ces barons, franchit la Montagne-Noire et s'accrut en chemin de Philippe II de Montfort. Philippe I avait fait vœu de mourir dans la Terre-Sainte, et Gui de Montfort, son frère, était mort en mer. Leur décès laissait Philippe II, leur héritier commun, seigneur de Castres et de Lombers. Dans ce dernier château, si célèbre, le sénéchal trouva l'évêque et les consuls d'Albi qui venaient implorer la paix. Il l'accorda, à diverses conditions plus ou moins onéreuses, et s'avançant jusqu'à Albi, saisit le temporel de l'évêque, et rétablit l'autorité du roi. Pierre de Combret un mois après (septembre) se rendit à Bourges, à un concile où saint Louis l'avait fait citer par son métropolitain qui, dévoué au monarque, l'engagea à se soumettre à la France. L'évêque, et les consuls d'Albi, et les chevaliers compromis de l'Albigeois, vinrent demander grâce à Carcassonne. Après la transaction du roi et de l'évêque, le sénéchal prononça les sentences avec une religieuse solennité. « Nous Pierre d'Auteuil, dit-il, sénéchal de Carcassonne et de Béziers, ayant pris conseil de nos sages barons, et Dieu étant sous nos yeux, exercant le châtiment, autant que nous le pouvons avec Dieu, et voulant tenir de Dieu, moins par la rigueur que par la miséricorde, nous condamnons... » Pierre, vicomte de Lautrec, contumace et qui avait dû se cacher dans la caverne de son compère Bouche de Loup, fut condamné à une amende de 50 livres de Tours. Isarn et Amalric ses frères, qui s'étaient soumis, à une amende de 40 livres[1]. Parmi les autres ba-

1. Ibid.

rons très-nombreux, on trouve Sicard de Boissezon, héritier légitime de Lombers, et qui dans cette insurrection avait sans doute espéré de recouvrer son poétique manoir. Enfin voici les transactions de l'évêque et du roi. L'évêque eut la haute justice d'Albi ; le roi partagea la basse avec l'évêque. Le roi et l'évêque eurent par moitié les confiscations. Ainsi saint Louis mit la main sur une large part des trésors accumulés par Durand. Il reprit à l'évêque de Carcassonne la forêt de la Loubatière sur la Montagne-Noire. Il arracha, nous l'avons vu, plusieurs châteaux à l'archevêque de Narbonne. Nous allons voir ses démêlés avec l'évêque de Rhodez.

IV

LES CAPTIFS DE MONTSÉGUR. — LES POÈTES NATIONAUX. — PIERRE CARDINAL.

C'est ainsi que saint Louis exécuta la recommandation du moine d'Hyères : *Fais droit à ton peuple!* Il fit rendre gorge à l'épiscopat, mais au profit de la royauté. Il seconda toujours l'inquisition [1]. Il ne rendit rien, ou que des débris insignifiants, de ses vastes larcins. Il ne restitua ni Termes, ni Minerbe, ni Cabaret, ni Mirepois. Il garda l'immense spoliation de Carcassonne. Il n'éprouva aucun remords de l'indigence des Trencabel, de la destruction de

1. Ibid., pr. 115. Inquisitoribus... curetis... Opus carcerum... faciatis.

la maison de Toulouse. Rome, sa complice, en répondait devant Dieu. C'est ainsi que l'âme la plus pure, la plus tendre, la plus candide, la plus religieuse, gardait son angélique sérénité parmi toutes ces horreurs, effroyablement perverti par la complicité tacite de son intérêt royal dans les sanglantes exécutions de la théocratie romaine. Et l'on conçoit que le moine provençal n'ait pas voulu se charger de la conscience pieusement spoliatrice et saintement meurtrière du monarque capétien.

Mais si le roi de France ne rendit rien des domaines confisqués, il rappela pourtant les fugitifs non coupables, et même relâcha les détenus non dangereux. L'inquisition ordonnait toujours la construction de nouveaux *murs*, de plus vastes tours, de plus immenses forteresses. Mais la pierre manquait au nombre des prisons, et les cachots à la multitude des captifs. Force était de renvoyer les enfants, les femmes, les vieillards, non par miséricorde, mais par nécessité. C'est ainsi que nous pensons que furent enfin relâchés les survivants des faidits de Montségur. Ils gémissaient depuis quinze ans dans les tours de Carcassonne. Ramon de Perelha, Berenger de Lavelanet, Arnauld-Roger de Mirepois étaient morts certainement dans les basses-fosses de la Mura. Mais leurs filles, leurs gendres, leurs écuyers, leurs serviteurs vivaient encore pour la plupart. Un jour, ils virent s'ouvrir les portes de leurs tours[1]. On les conduisit dans l'église de Saint-Nazaire, et après

1. Doat, XX, 7. Educti de muro cum crucibus.

un sermon public où quelque dominicain leur rappela la fidélité qu'ils devaient à l'Église romaine, leur mère, et au roi de France, leur seigneur, l'évêque leur parla ainsi : « Au nom de Dieu, amen! Nous, évêque de Carcassonne, et frères inquisiteurs de la méchanceté hérétique, attendu que les sus-nommés ont séjourné assez longtemps dans leur *mur*, qu'ils ont humblement obéi à nos ordres, et humblement rendu grâces, nous les tirons de leur prison miséricordieusement, et en commutation de leur peine, nous leur imposons les pénitences suivantes [1].

En détestation du crime de leur erreur passée, ils porteront perpétuellement sur tous leurs habits, la chemise exceptée, deux croix de drap jaune, l'une sur la poitrine, l'autre entre les épaules. Ces croix auront trois doigts de large, la tige deux palmes et demie de long, et le bras transversal deux palmes. De plus ils visiteront l'église des Saints-Apôtres Pierre et Paul à Rome, du Saint-Sépulcre à Jérusalem, de Sainte-Sophie à Constantinople, de Saint-Jacques en Galice, de Saint-Thomas à Cantorbéry, des Trois-Rois à Cologne, de Saint-Denis en France, de Saint-Gilles en Provence, de Rocamadour, la Sainte-Baume, etc., selon qu'il aura été prescrit à chacun. Qu'ils visitent tous les ans la cathédrale de la Cité, le jour de la grande fête, et rapportent des lettres testimoniales du desservant de cette église ; qu'ils confessent deux fois l'an leurs péchés à leur propre curé, savoir

1. Ibid., p. 146.

avant Pâques, Pentecôte ou Noël. Et dans ces mêmes fêtes qu'ils communient à moins qu'ils n'en soient exemptés par le prêtre; qu'ils entendent les messes paroissiales tous les dimanches et jours de fête, et les sermons partout où ils seront, à moins d'excuses légitimes. Et dans ces mêmes messes, à ces prêtres officiants, entre l'épître et l'évangile, qu'ils se présentent publiquement avec des verges, et qu'ils reçoivent de leur main la discipline. Qu'ils suivent les processions partout où ils seront placés entre le clergé et le peuple, portant des verges dans leur main, et qu'à la dernière station ils reçoivent la discipline de la main du prêtre qui précède la procession. Qu'ils payent exactement à l'Église les dîmes, prémices, oblations, legs et autres droits. Au surplus, qu'ils soient privés de tout office public. En outre, qu'ils persécutent les hérétiques et leurs adhérents, et qu'ils s'appliquent à défendre de tout leur pouvoir la foi catholique. Que le premier dimanche de chaque mois, il montrent ces présentes lettres à leur propre curé, et se les fassent lire et traduire en langue vulgaire, afin qu'ils n'aient aucun doute sur ce qu'ils ont à faire, et dont ils doivent s'abstenir. Nous leur enjoignons toutes ces choses, réservant à nous et à nos successeurs dans notre office la libre faculté d'augmenter, d'amoindrir, de changer ces dites pénitences, lorsqu'il paraîtra convenable, ou lorsqu'il n'existera d'autre raison de les ramener dans leur mur. »

Les captifs de Montségur, après ce discours, furent relâchés, ou plutôt reconduits dans leurs

montagnes, et peut-être même, pour l'édification de leurs compatriotes, durent-ils subir dans l'église du Mercadal de Pamiers [1], une répétition solennelle de leur libération de Carcassonne. Leur nombre devait être bien réduit, les plus vieux devaient être morts dans leurs tours; ainsi sans doute, Bertran de Perelha, frère du grand chef des faidits, Cécilia de Montservat, femme d'Arnauld-Roger de Mirepois, et la sœur de ce chevalier, Aladaïs de Massabrac. Jordan de Perelha, fils du héros, dépouillé de tous ses domaines, dut être recueilli à la cour de Foix, où ses pères exerçaient héréditairement un office de domesticité féodale. Guiraud de Rabat, son beau-frère, avec sa femme Alpaïs, regagna son riche manoir dans les montagnes de Tarascon. Philippa, sa sœur, revit son mari, Pierre-Roger de Mirepois, puissant et honoré, au château de Montgaillard, au sud de Foix. Ces deux faidites de Montségur, pauvres prisonnières de Carcassonne, après une longue captivité, retrouvaient, dans leurs donjons, une grande fortune, des serviteurs, des damoiseaux, des palefrois, et nobles matrones romanes, décorées sur le sein et sur le dos de leur croix jaune, assistaient mélancoliquement aux fêtes comtales de Foix. Mais Alzeu et Othon de Massabrac, simples écuyers, dépouillés de leur maigre patrimoine, ne purent rentrer dans leur humble castel rustique

1. L'église du Mercadal est aujourd'hui l'église du collége qui porte sur sa façade cette inscription : *Deo Optimo Maximo.*

qui de son nouveau maître avait reçu le nom de Bénaïs[1] qu'il porte encore au pied de Montségur. On leur fit l'aumône d'une lance et d'un cheval et ces vaillants faidits entrèrent au service de Pierre-Roger de Mirepois ou de quelque autre baron des Pyrénées.

Mais à peine ces libérés de l'inquisition avaient-ils revu leurs toits et leurs monts paternels qu'ils étaient contraints de s'en éloigner pour accomplir leurs pénitences respectives. Les hommes étaient tenus aux longs pèlerinages d'outre-mer; les femmes se bornaient aux courts pèlerinages du Midi. Après bien des années d'exil lointain, de vie errante, revenus dans leur pays, vieux, pauvres et flétris, ils avaient encore à subir les suspicions des prêtres et les insultes d'une populace fanatique. Les inquisiteurs durent plus d'une fois réprimer ces insolences et prendre sous leur protection ces pauvres *crousets*, car c'est ainsi qu'on les appelait à cause de leur croix[2]. Mais au milieu de ces outrages, ils trouvaient de secrètes sympathies; on les visitait comme des confesseurs; on les recueillait avec amour dans les cabanes; on leur faisait raconter leurs souffrances dans les tours de Carcassonne, ou leurs combats sur les cimes de Montségur. Ils étaient protégés d'ailleurs par

1. Contraction de Bénaset, Bénech, Béni.

2. Arnauld Salvador et Ramon Gaubert de Capestang furent condamnés, comme faux témoins, à porter deux langues d'étoffe rouge devant et derrière, exposés sur une échelle, deux dimanches, devant la porte de l'église, et mis aux fers. Doat, XXXII.

l'effroi qu'inspiraient les faidits, et tel de leurs persécuteurs tombait mortellement atteint d'une flèche qu'un arc invisible décochait du fond d'une grotte ou de la profondeur de la forêt. Les peuples gardaient leurs sympathies pour les seigneurs déshérités, et les poëtes qui transperçaient de leurs traits sarcastiques les étrangers usurpateurs revêtaient les barons des derniers reflets de la poésie méridionale.

Le grand troubadour de cette époque fut le fameux Pierre Cardinal. Il était né vers le milieu du dernier siècle, au Puy-en-Velai, ville de granit, assise sur un plateau glacial et tempétueux, au centre d'un cercle de vieux volcans. Le mont Corneille qui la domine de son cône ferrugineux, était le siége et comme le trépied basaltique d'un tribunal d'amour fameux dans tout le Midi. Mais le jeune Pierre, qui avait dans le cœur de la lave et de l'ouragan de son climat vulcanien, dédaigna les ingénieuses fictions mystiques et les grâces sentimentales de la poésie chevaleresque, déplacées à l'heure des suprêmes dangers et des batailles mortelles. Il se fit chantre populaire, poëte patriotique et poussa le cri de guerre contre la France. Et maintenant dans l'irrémédiable abaissement de la patrie romane, Archiloque implacable aussi bien qu'héroïque Tyrtée, il console les vaincus, il harcèle les vainqueurs, il décoche toutes les flèches de son carquois satirique contre la tyrannie des conquérants[1]. Écoutons ce grand chanteur laïque et plé-

1. Miquel de la Tor. — Moquin-Tandon.

béien : « Tel est vêtu de drap de samit, et possède de grandes terres ; mais je ne l'appelle pas baron, car il mène mauvaiseté. Et tel est nud, comme l'enfant qui vient au monde ; mais il est bon et preux, et je lui donne, c'est bien juste, le titre de baron. » Le *mauvais*, vêtu de soie, c'est le conquérant; le bon nud et en haillon, c'est le patriote. — Puis il invite le peuple à la concorde : « Pardonnez-vous, surmontez vos griefs, et vous n'aurez pas à porter le cilice. Aimez amis et ennemis, et vous n'aurez pas à passer la mer[1] ! » — Il tâche de relever les courages : « Il y a des loups et des brebis dans ce monde. Mais les brebis sont plus nombreuses que les loups. Il naît mille perdrix pour un vautour. Il est certain que l'homme ravisseur et meurtrier est moins aimé de Dieu que l'humble peuple ! » — Puis il peint, en traits sanglants, le baron spoliateur : « Baron qui se met en campagne, mène avec lui Mauvaiseté. Mauvaiseté marche en tête, au centre et en queue. Énorme convoitise le suit : Iniquité porte la bannière, et Orgueil le guide. Baron mauvais, en fonction, que fait-il, dites-le-moi ? Quand un autre rit et se met en soulas, lui, il blesse l'un, brise l'autre, maugrée celui-ci, menace celui-là, il fait tourner la tête à tout le monde, au lieu de nous donner, comme il le devrait, courtoisie et bonheur. — Baron qui tient sa cour, fait des festins et prend ses ébats, c'est avec le fruit de ses exactions et de ses pillages. Ses dons aux églises, ses offrandes, ses réparations et ses luminaires, proviennent de larronnerie. Guerre

1. Saint Augustin : *Itur cœlo non mare sed amore.*

et plaidoirie font ses revenus ! — Baron mauvais, pour se mettre en fête, lève ainsi l'impôt. Il bat, il assomme ses vassaux; il ne leur laisse pas un denier; il est pis que famine et mortalité : puis, à qui ne le connaît, il a l'air d'un galant seigneur. — J'ai touché quelque chose de l'histoire que je voulais raconter, mais la matière est vaste et peu enivre. »

Ainsi chante le courageux troubadour : le peu qu'il dit jette un jour affreux sur l'état des conquis et leurs relations avec les conquérants. L'ébauche qu'il trace de la domination des prêtres et des moines n'est pas moins vigoureuse et d'une réalité moins effrayante. « Les clercs, dit-il, se disent pasteurs et ne sont que des meurtriers. Quand je les vois se masquer de sainteté, il me revient en souvenir don Alengri (le Loup) qui, pour entrer dans les bercails, revêtit une peau de mouton, sous laquelle il séduisit les brebis et les dévora. — Empereur et roi, duc, comte, vicomte et chevalier d'habitude gouvernent l'univers. Aujourd'hui les clercs ont la seigneurie. Les clercs ravissent de toutes les mains ; ils s'emparent du monde entier ; ils l'auront par rapine ou par legs, par indulgences ou par hypocrisie, ou par absolutions ou par banquets, ou par prédications ou par dilapidations ; ils l'auront de par Dieu ou de par le Diable [1]. »

Le puissant troubadour s'écrie encore avec une amère mélancolie : « Notre siècle est troublé par un vent violent qui en agite les flots comme un orage

1. O ab Dieus, o ab Diablia.

qui épouvante les poissons et soulève le fond de la mer. Ainsi il fait monter du fond des cœurs troublés comme un limon impur le mensonge, la déloyauté, la trahison avec lesquelles on pense s'élever et s'affermir. Par là on fait périr la vérité, et l'honnête homme qui veut la dire, perd son droit. »

Ce droit viril, Pierre Cardinal ne l'abdiqua jamais. Jamais il ne perdit la voix devant l'inquisition qui rendait muet l'univers. Mais où vivait-il cet intrépide chanteur ? Évidemment ce n'est que caché dans les châteaux encore fidèles, ou dans les campements des faidits. Les chants murmurés dans les faubourgs ne pourraient être chantés à gorge déployée que dans les déserts. Pierre Cardinal n'est point cathare non plus que Figueyras dont on chantait encore l'immortel ïambe : *Roma tricharitz*[1] ! Comme le satirique Toulousain, le cévenol est un libre penseur, un esprit indépendant, un grand citoyen. Sa dame, c'est la patrie romane, c'est la raison humaine, et il s'en est fait le chevalier fauve et sauvage. Faidit gigantesque de la poésie, il a fait de sa viole un carquois hérissé d'épigrammes étincelantes, et de son archet, un arc strident où siffle toujours l'ïambe implacable et vengeur, et dans cet esprit de guerre, errant dans la forêt horrible des iniquités de son temps, embusqué dans les ruines vénérables de son pays, il guette au passage les tyrans et les dévastateurs, et il transperce d'outre en outre les clercs, les barons, les rois et les papes. Pierre Cardinal ne fut pas seulement un

1. Doat, XXV. Dép. de Bernard de Baranhon (1274).

grand poëte, il fut encore une grande âme. Voici son dernier chant, dans lequel il résume sa philosophie, et qu'il voulait chanter devant le tribunal de Dieu :

« Je veux faire un sirventés nouveau que je réciterai, au jour du jugement, à celui qui me tira du néant. S'il pense me punir de quelque chose et me renvoyer avec le Diable, je lui dirai : Seigneur, faites-moi grâce ! car j'ai vécu en travail dans un mauvais siècle, et gardez-moi, s'il vous plaît, des tourments.

» Toute la cour céleste s'émerveillera en entendant mon plaidoyer. Car je dis qu'il fait aux siens manquement s'il veut les détruire ou les mettre en enfer. Qui perd ce qu'il pourrait gagner, à bon droit est amoindri. Dieu doit être doux et abondant à retenir les âmes qui trépassent.

» Il ne devrait pas défendre la porte, et saint Pierre, qui en est le concierge, en a grand déshonneur. Mais que chaque âme qui veut entrer entre en riant. Nulle cour n'est accomplie où l'un pleure et l'autre rit. Et si le maître est souverain et tout-puissant, et qu'il n'ouvre pas son palais, il doit être blâmé.

» Il devrait déshériter le Diable, il y gagnerait beaucoup d'âmes, et cela plairait à tout le monde. Lui-même pourrait, à mon gré, les pardonner tous.

Pourquoi les damnerait-il, puisqu'il peut tous les absoudre. Beau Seigneur Dieu, délivrez-nous de nos ennemis ennuyeux et accablants.

» Je ne veux pas désespérer de vous. Au contraire, je mets en vous tout mon espoir. Vous devez sauver mon âme et mon corps, et m'assister à l'heure de mon trépas. Je veux vous faire une belle part : rendez-moi au lieu d'où vous m'avez tiré. Pardonnez-moi mes péchés; car si je ne fusse pas né, je ne les eusse pas commis.

» J'ai eu assez de mal, et si je brûlais en enfer, ce serait, selon ma foi, injustice de votre part. Vous pouvez bien me racheter, moi qui pour un bien ai souffert mille maux. De grâce, je vous prie, Dame sainte Marie, intercédez pour nous auprès de votre fils. Prenez les pères et les enfants et mettez-les où réside saint Jean[1]. »

C'est le chant du cygne du poëte épicurien. Il voudrait révoquer le Diable, supprimer l'enfer, ouvrir à deux battants le paradis. Le chantre militant a subi sur la terre son expiation. Il passa, effectivement, cent ans dans l'enfer de son siècle. Cardinal dut mourir à Narbonne, le seul lieu où la protection du prince lui promît un asile secret et un tombeau ignoré.

1. Comparer avec le *Dieu des Bonnes gens* et le *Saint-Pierre* de Béranger.

V

RAMON DE FLASSAN. — ROGER IV, COMTE DE FOIX.

Le peuple roman avait bien besoin, pour fortifier son cœur, des strophes vengeresses de Cardinal et de Figueyras, et mieux encore des exhortations évangéliques de ses ministres, et surtout des ineffables et mystérieuses consolations du Paraclet. Car c'était une lutte à mort entre l'Église romaine et ce peuple infortuné, la lutte de l'once contre la gazelle, la lutte du milan contre la colombe, et la bête de proie s'irritait encore des convulsions et du gémissement de l'agonie. L'inquisition, dont tout héroïsme excitait les emportements, s'acharnait alors sur une noble et touchante victime, Ramon de Flassan, bayle de Mazères[1]. Le pieux Roger-Bernard, comte de Foix, ami des évêques cathares et protecteur secret de Montségur, était mort trois années avant la chute de la forteresse albigeoise. Le pape Grégoire IX avait levé l'excommunication dont l'avait frappé l'évêque d'Urgel, mais malgré cette absolution, le comte, tombé malade au Castellar de Pamiers, incertain d'une tombe, se fit, avant d'expirer, transporter au monastère de Bolbone pour être enseveli auprès de son père, le grand Ramon-Roger. Il le fut, en effet, grâce à la pieuse tolérance des moines un peu suspects eux-mêmes de catharisme; mais

1. Les Flassan étaient de Limous

l'inquisiteur ne lâcha qu'à regret sa grande proie, et vingt ans après, pour convaincre sa mémoire d'hérésie, il fit saisir un de ses cinq écuyers, un noble vieillard, qui, depuis la mort du comte, recueilli au château de Mazères à côté de la nécropole de Bolbone, veillait sur les cendres vénérées de son maître. Rien de plus touchant que la confession de ce fidèle chevalier. « L'an 1263, Louis étant roi de France, et Ramon (du Falgar) évêque de Toulouse, moi Ramon-Bernard de Flassan, bayle de Mazères, non circonvenu, mais pour délivrer mon âme du péril et du crime dont je suis menacé, sur le point d'être ramené à Carcassonne, au pouvoir du frère Pons, inquisiteur, où m'attend la mort; soit à cause de la goutte qui me tourmente continuellement et de l'extrême débilité de mon corps; soit à cause des horreurs de la torture, du cachot et de la faim que j'ai continuellement subis pendant deux mois et un jour, dans cette prison; après les épreuves passées, et m'attendant à de plus cruelles encore, à moins que je ne profère le mensonge, comme j'y ai été plusieurs fois excité, je déclare de ma propre bouche, devant les vénérables pères, Arnauld, abbé de Bolbone, et Arnauld, abbé de Mas-d'Azil, et les personnes ci-dessous mentionnées, la main sur les saints Évangiles de Dieu, que je fais ma confession pour le salut de mon âme, et pour que, s'il est nécessaire, selon qu'il arrivera de moi ils en rendent témoignage en temps opportun.

Et d'abord, je déclare que, en compagnie d'Isarn Jordan, de Gaillard de Montbrun, de Batalha de Ventenac, de Roger des Essarts, j'ai continuelle-

ment servi don Roger-Bernard, comte de Foix, et cela de nuit et de jour, pendant de longues années, jusqu'au moment de sa mort; et j'ai vu que dans la confession de ses péchés, il agit selon l'usage de la sainte Église, et les habitudes d'un bon chrétien. Et jamais je n'ai vu ni connu âme vivante qui, en santé ou maladie, conduit près de lui dans son château de Pamiers, ni dans aucun lieu du monde des hérétiques; que jamais je n'ai vu qu'il les adorât, ni qu'il les cachât, ni qu'il les fît cacher ou fît quelque autre chose contre l'Église romaine: ce que j'ai certifié au frère Pons qui trois fois me fit jurer la main sur les Évangiles de Dieu. Et maintenant j'atteste, et je jure la vérité au péril de mon âme; et si la torture qui m'attend me faisait dire le contraire, que je sois réputé menteur et traître et en abomination à tout être vivant. Fait le 16 des calendes de janvier au monastère de Bolbone, en présence des abbés sus-nommés, des frères et prêtres, et de moi Arnaud Sicre, tabellion public de Rabat et de Saurat[1]. » Pieux mensonge, illusion de la fidélité d'un serviteur envers un maître dont il ne veut pas qu'on profane les cendres et qu'on bouleverse la tombe. L'infortuné Ramon de Flassan, reconduit à Carcassonne, et renfermé dans la tour de la Mura, ne tarda sans doute pas à mêler ses os aux restes des martyrs de Montségur.

Roger IV, comte de Foix, fut excommunié comme son père et son aïeul. Un jour, étant à son

1. Dom. Vaissette. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 125, p. 530.

château de Mazères, il reçut un messager, qui venait de Mirepois, et qui lui remit une lettre scellée du sceau de l'Inquisition. « A noble homme et cher en Christ, don Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix, frère Étienne de Vastines, de l'ordre des prédicateurs, inquisiteur de la méchanceté hérétique dans la province de Narbonne, député par l'autorité apostolique, salut dans le fils de la Vierge glorieuse ! Comme pour l'expédition des affaires qui nous ont été commises, nous nous sommes rendu personnellement à Foix, et que nous avons mandé par nos messagers spéciaux à Pierre Andréo, votre bayle de Foix, que nous tenions, non sans raison, pour suspect d'hérésie, de venir en personne devant nous, à la maison des chanoines de Foix, et au mépris de notre ordre, bien plus de l'ordre apostolique, il a refusé de comparaître. Mais comme inobéissant, et mal conscient de soi-même, il s'est enfui pour mettre le comble à sa faute, nous requîmes et priâmes votre noblesse, et sauve la noblesse de l'autorité apostolique que nous exercions dans cette contrée, vous mandâmes de la part du roi de France, et fermement et expressément vous ordonnâmes : à savoir qu'aussi chèrement qui vous aimiez vous et les vôtres, vous fissiez saisir ledit Pierre Andréo suspect et fugitif pour hérésie, et que captif vous le transmissiez sans retard vers nous et dans nos prisons lorsqu'il n'avait encore pu s'éloigner beaucoup de votre terre. Vous avez donc à considérer que vous montriez le zèle que vous avez pour l'affaire de la foi que nous gérons et que vous paraissiez l'aimer

et l'embrasser d'un cœur pur afin que nous n'ayons pas à ce sujet à procéder contre vous. Donné à Mirepois, le jeudi après la fête de saint Nicolas[1]. »

Le comte Roger répondit en ces termes : « Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix, vicomte de Castelbon, à l'homme religieux, vénérable et discret, frère Étienne de Vastines. Salut et toute révérence avec honneur ! Comme le remède de l'appel au Saint-Siége a été inventé pour le relèvement et la protection des opprimés, et pour qu'il soit obvié à la méchanceté des hommes : c'est pourquoi sachant et connaissant très-pertinemment que nous, nos hommes et notre terre ont été fréquemment, énormément, intolérablement molestés par vous frère Étienne de Vastines, inquisiteur de la méchanceté hérétique, et qui vous dites délégué du Saint-Siége apostolique ; pour ces molestations susdites et d'autres que nous exposerons en temps et lieu de vive voix et par écrit, nous en appelons au Saint-Siége apostolique, et nous recourons avec instance réitérée aux saints Apôtres[2]. » Il résulte de cet appel que le châtelain de Montréal, un descendant des croisés, au nom de l'inquisiteur, à la tête d'hommes armés, avait envahi la cité de Foix, saisi le bayle Pierre Andréo, que le peuple avait arraché aux soldats l'officier comtal, et qu'à propos de son évasion l'inquisiteur, comminant et fulminant, désolait et ravageait les vallées de Foix.

C'est l'un des derniers actes connus de Ro-

1. D. Vais., t. VI, pr. 136, p. 546.
2. Dom Vaïssette, t. VI.

ger IV. Ce comte, habile et vaillant, mit l'habileté politique à la place de l'héroïsme chevaleresque de son père el de son aïeul, moins grand qu'eux en cela, bien qu'on l'ait surnommé Rot-Fer [1]. Son épée, aussi longue et aussi tranchante que la leur, n'étincelle pas de l'auréole d'un principe. Prévoyant l'irrémédiable chute du Midi et du catharisme, il fut le premier des comtes pyrénéens à se rallier au roi de France, et à négocier, comme on vient de le voir, non sans fermeté ni indépendance, avec la papauté. Roger, comme gage de son retour définitif au Saint-Siége, promulgua ce violent édit contre le catharisme *abominable et pestiféré* : « Comme notre dessein, dit-il, est de poursuivre, et de contraindre, de toutes les forces de notre cœur, les ennemis de la sacro-sainte et orthodoxe Église catholique, nous ordonnons que quiconque aura été condamné, immuré, marqué de la croix, cité ou seulement noté, suspect d'hérésie personnelle ou même domestique, soit exclu de tout consulat, baillivat, tabellionnat et de tout office public quelconque, sous peine d'encourir notre indignation et nos châtiments [2]. » Cet acte rigoureux fut probablement inspiré par Arnaud Garcia, abbé du Mas-d'Azil, Espagnol qui paraît avoir été le principal conseiller de la vieillesse de Roger IV. Après les tempêtes qui venaient de bouleverser le Midi, le comté et sa maison, le prince voulut, avant sa mort, recueillir les cendres dispersées de ses ancêtres, et

1. Ruptor-ferri, Brise-lance.
2. Dom Vais., t. VI, pr. 125, p. 529.

s'assurer lui-même un tombeau. Il fit construire au monastère de Bolbone une basilique qu'il mit sous le patronage de saint Jacques et de saint Philippe : Jacques, l'apôtre guerrier de l'Espagne, autrefois suzeraine du comté de Foix; Philippe, l'*ami des chevaux*, l'apôtre de toute chevalerie, qui, sur un coursier blanc, combattait à la bataille d'Aquilée, en faveur de Théodose le Grand. C'était un monument à la fois filial, politique, et religieux.

« Pour l'amour et l'honneur du Dieu tout-puissant, et de la très-glorieuse Vierge Marie, de tous les saints et spécialement des bienheureux apôtres Philippe et Jacques, et pour le remède de nos pères et prédécesseurs, et de tous les fidèles défunts, nous faisons construire une chapelle ou oratoire au monastère de Bolbone, dans lequel nous faisons transporter et inhumer, les corps des comtes nos prédécesseurs qui ont choisi leur sépulture dans ce monastère, où nous désirons être nous-même enseveli : espérant que par les sacrifices et oraisons qui s'y feront, nous et nos pères sus-nommés, trouverons grâce au jour du jugement. Mais comme il serait peu de construire une basilique, s'il n'y avait encore des hommes qui l'honorent par des hymnes et des louanges, nous ordonnons que dans cette chapelle un autel soit élevé, en l'honneur desdits apôtres, auquel des messes seront chantées journellement, et journellement seront offerts des sacrifices pour les vivants et pour les morts. En conséquence, nous avons résolu que tous les ans au couvent de Bolbone, chargé du fardeau de l'entre-

tien de cette chapelle, il sera fourni une pitance de pain blanc, de beau froment, de vin excellent et généreux, de bons ragoûts, de fromage, d'œufs, ou de poisson, à la convenance du prieur de Bolbone. Dans lequel jour sera célébré l'anniversaire de notre race qui nous fut concédé par le révérend abbé, et la dévote communauté de Bolbone, dans ledit monastère, avec l'autorisation du chapitre général de Cîteaux. Pour l'amour de Dieu et notre grâce spéciale, lesdits abbé et monastère promirent et concédèrent qu'à l'autel de la basilique, il serait officié et chanté tous les jours, par deux prêtres et leurs desservants, comme aux autres autels du monastère, et qu'il serait éclairé d'une lampe qui devrait brûler jour et nuit, et de cierges pour illuminer l'autel pendant la célébration des messes et des sacrifices. Nous assignons de nos biens pour la charge de ladite chapelle 200 sols toulousains à pourvoir annuellement. Fait aux kalendes de juin, sous le règne de Louis, roi de France, en l'an du Christ 1262, et furent témoins, Ramon de Montagut, Guilhem Bermond de Luzéjac, Ramond et Bernard de Vernholes, chevaliers [1].

Cet acte, on le voit, est à la fois une profession de foi catholique et un témoignage de la réconciliation des comtes à l'Église romaine qui consent en retour à protéger leurs sépulcres. C'est de cette basilique neuve que l'inquisiteur Pons voulait exclure les os de Roger-Bernard. Cette magnifique offrande explique le repos inviolé de ces cendres

1. Archives de Foix. Dom Vaissette, t. VI. pr. 125.

héroïques et l'hospitalité que durent y recevoir les dépouilles de deux ou trois générations d'infants de Foix élevés par les Amis de Dieu. Roger lui-même avait en naissant sucé, sur les genoux de sa mère, la mamelle de l'église du Paraclet qu'il délaissait, à sa mort. Il ne tarda pas à venir se coucher au milieu de ses ancêtres pieusement réunis dans cette nécropole (1264). Toutefois, il n'osa pas y transporter Philippa, sa vénérable aïeule, ni son illustre tante Esclarmonde, cachées dans les cryptes de Montségur. Il ne déplaça pas non plus sa mère Ermessinde, ni son aïeul, Arnauld, vicomte de Castelbo. Ils reposaient depuis quarante ans dans leur monastère de Costoga près de Perpignan. L'inquisition de Tarragone se ressouvint de ces tombes cathares. Elle cita ces morts, avec leurs vassaux, à son tribunal, jeta leurs ossements au bûcher, et balaya leurs cendres aux vents et aux torrents des Pyrénées (1270)[1].

VI

FORTERESSES NOUVELLES. — VIVIEN, ÉVÊQUE DE RHODEZ. ÉVÊQUES CATHARES. — LES DERNIERS SURVIVANTS DE MONTSÉGUR.

Saint Louis et Alphonse s'efforçaient d'introduire dans les cités du Midi, les coutumes de France, et dans les campagnes la féodalité de fer du Nord. Pour contenir ces vives et ardentes populations, ils

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 26.

firent construire une multitude de Villas-Francas, ou Françaises, de Villes-Neuves, de Châteaux-Neufs, et de Bastides ou postes fortifiés. Ils emprisonnaient l'insurrection cathare, comme un lion blessé, dans des lignes continues de camps rustiques pour l'achever dans son dernier repaire.

Montségur en ruines continuait d'être un sanctuaire mystérieux et vénéré. Le sire de Lévis, campé dans son donjon, l'entoura d'un demi-cercle de fortifications, se déroulant à l'ouest, au nord et à l'est, Mont-Ferrier, Villeneuve-d'Olmès, Lavelanet, La Roca, Castillon, la Bastide, Belestar et Barrinau. La montagne complétait le blocus au sud. Le cours de l'Ers et la plaine de Mirepois étaient contenus par les Bastides du Peyrat, de Boussignac, de Lordat, le château de la Garde, le bourg des Allemands, campement de Teutons venus au secours de Montfort, sans compter le hameau fortifié de Saint-Félix, surnommé de Tourne-Guette, parce que la vedette royale circulait toujours autour de ses murs. Le donjon de Lévis et la ville de Mirepois occupaient le centre de ce réseau fortifié qui se reliait à l'ouest aux châteaux de Mazères, de Saverdun et de Pamiers appartenant au comte de Foix. Le comte Roger imitait le comte Alphonse et le roi Louis. La vallée de l'Arize était gardée, vers sa source, par la Bastide de Séro ou de la Montagne, et vers son embouchure, par la Bastide de Bes-Plas, ou des belles plaines. C'étaient les avant-postes de l'Abbaye du Mas-d'Azil. La vallée de la Lèze, encore aujourd'hui plaine de *Crouzets*, était surveillée par la grande abbaye de Lezat, et la com-

manderie de Templiers de la Nougarède. Ces bastides, ces châteaux de la Garde et de la Gardelle, ces Villes *Franques*, disséminées dans le pays de Foix, le Lauragais, l'Albigeois, le Toulousain, le Rouergue, servent encore à reconstruire la géographie cathare, et signalent les cantons où se maintint le plus longtemps l'insurrection des faidits.

Le comte Alphonse fonda deux villes-franques. L'une au centre du Lauragais, l'autre dans la vallée de l'Aveyron en Rouergue. Villefranque de Lauragais était destinée à contenir ces anciens chefs-lieux du catharisme, Laurac, Fanjaus, le Mas-Saintes-Puelles, Avignonet, Montesquieu, Castelnaudari, Lavaur. Sa destination est encore parfaitement démontrée par son vieux clocher de briques, plat, à six baies ogivales superposées trois et trois, et flanqué de deux tours rondes et percées d'archères. Dans la *noble vallée* de l'Aveyron où pourtant il avait vingt châteaux superbes, Alphonse fit jeter les fondements de Villefranque de Rouergue. Mais cette forteresse était braquée moins contre les populations cathares des environs, que contre les évêques turbulents d'Albi et de Rhodez.

Vivien, évêque de Rhodez, troublait surtout le sommeil d'Alphonse. Gui de Sévérac nous a tracé le portrait de ce prélat; il l'a fait en langue française. Gui est le premier baron roman qui ait abandonné l'énergique et sonore dialecte de l'Aveyron pour l'aigre jargon de Paris. « Je, Guis, sire de Sévérac, fais saver à vos, sire, coms de Poitou et de Tolose, que Veviens évêque de

Rodeis grève vos chevaliers et vos hommes de l'eveschié de Rodeis, en mout de manières[1]. » Et il déroule le chapelet des crimes du terrible évêque. Il le peint comme un chef de malandrins entouré de larrons, de meurtriers et d'incendiaires. Il n'est pas invraisemblable que ces compagnons de l'évêque, Pierre de Vislosas, Guillem d'Anglars (Anglars est la Roche de Saint-Antonin), les deux Sarget ne soient un reste du camp de la Gresigne, devenus brigands, et passés au service de Vivien, pour marauder aux dépens du roi de France, comme Bouche-de-Loup. L'évêque ne détestait pas les hérétiques. Il s'entendait tacitement avec les Albigeois. Au lieu de les brûler, il les recevait à rançon, et s'en faisait des faidits. A leur mort, il les inhumait en Terre sainte. Il avait, de tous ces rachats, tiré plus de 50,000 sols; et pour accroître son trésor il laissait l'hérésie se multiplier dans le Rouergue. Vivien guerroyait ouvertement contre le comte Alphonse[2]. Dès qu'il sut que le prince capétien faisait construire, pour contenir les insurgés, Villefranche de Rouergue, l'évêque maudit le terrain, excommunia les hommes qui en jetaient les fondements, et effraya les premiers colons dispersés par l'anathème. Un vague instinct

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 123.

2 L'évêque, l'abbé de Conques, le fils du vicomte de Rhodez, et les fils de Déodat de Canillac, frère de Gui de Sévérac, ravagèrent les terres du Comte. Pour cette chevauchée, l'abbé dut payer 200 livres, et les chevaliers 400. L'évêque échappa, mais il eut à compter avec le roi, son suzerain.

de patriotisme semble parfois reluire sous l'âpre turbulence de ses évêques dont la résistance n'est au fond que la queue convulsive de la croisade qui cherche à se dérober à la puissante main du roi de France. Il est curieux de voir un évêque catholique devenu chef de faidits albigeois[1]. Cette malédiction de Villefranche n'est que la reproduction insolente d'une scène sublime qui devait se renouveler fréquemment, lorsque à la construction de ces nombreuses bastides dont Alphonse et saint Louis emprisonnaient le Midi, un évêque albigeois sortait des forêts, du fond des cavernes ignorées, et lançant l'anathème sur ces pierres, sur ces hommes, sur cette forteresse d'oppression, s'écriait : *Malheur! malheur!* comme ce prophète qui, aux jours de Jéroboam, appela le feu du ciel sur l'autel du taureau d'or. Mais la voix des amis de Dieu qui naguère commandait aux éléments ne disposait plus de la foudre. Il est probable que le comte Alphonse répondit à Gui de Sévérac, et que le roi vengea les injures de son frère, et ses propres griefs sur le magot hérétique de l'évêque Vivien. Villefranche de Rouergue, avec ses ruelles droites, longues, en éventail, convergeant toutes vers l'Église centrale, et son large clocher, porté sur de hautes arcades ogivales qui en forment le porche obscur, vaste tour massive, hexagonale, percée d'archères et toute semblable à une forteresse; Villefranche, sur la rive gauche de l'Aveyron qui remplissait son fossé circulaire, dans son gracieux

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 123.

vallon de vignobles et de bois, conserve encore, après six cents ans, des airs de place de guerre féodale.

Vers le même temps, Ramon du Falgar, évêque de Toulouse, fut accusé de divers crimes, et notamment de mener une *vie énormément dissolue*[1]. Par ordre du pape Urbain IV, l'archevêque de Narbonne, se rendit dans la grande cité, appela l'évêque inculpé à son tribunal; mais le hautain prélat dédaigna de se justifier et superbement se rendit à Rome. Ce scandale, où les consuls, le viguier, le comte, se trouvèrent mêlés, agita pendant plusieurs années Toulouse et la France. Enfin, l'évêque coupable fut absous par son ancien client Gui Fulcodi devenu pape sous le nom de Clément IV. Le roi de France eut l'air de protéger Ramon du Falgar, et cependant nous ne serions pas surpris que cette accusation ne partît des princes capétiens qui dans leur lutte contre l'épiscopat et l'inquisition voulurent humilier l'un et l'autre, dans cet ancien prieur dominicain, et compagnon même de saint Dominique. Il mourut bientôt après, et son ordre ne manqua pas de célébrer ses vertus, dans une fastueuse épitaphe, gravée sur son tombeau superbe, décoré de sa statue de bronze émaillée d'or (1270)[2]. Ramon, Vivien, Durand, Bernard de Combret, voilà donc quels étaient ces évêques, défenseurs de l'Église, champions du Saint-Siége, vengeurs du Christ.

1. D. Vaissette, t. VI, pr. 135, pr. 541.
2. Cat. — Du Mège, *Hist. de Toulouse*, t. IV, p. 209.

C'est ainsi que le roi de France, qui parfois secondait les fureurs de l'inquisition, opposait aussi parfois au fanatisme dominicain un mélange de justice et de sagesse propre à faire aimer la royauté. Nous avons vu qu'il avait rappelé les habitants fugitifs de Carcassonne, et qu'il leur avait permis de construire une nouvelle ville au delà de l'Aude. Maintenant il leur rendait les terrains confisqués lors de l'expédition du Trencabel. Il ne gardait sur le glacis méridional qu'une zone nécessaire à la défense et à l'ornement de la vieille cité, et qui comprenait, avec le parc des vicomtes, la Pierrière qui fournissait les blocs dont on chargeait les balistes. Cette ceinture était bornée au sud par la fontaine de Charlemagne et le ravin d'Aguillan, jusqu'à sa jonction avec l'Aude (1260). Ainsi le roi de France jeta dans la plaine la nouvelle Carcassonne, et ses habitants qui eussent voulu reconstruire leurs maisons au pied de leurs anciennes tours en furent exclus pour toujours et comme leur vicomte ne purent contempler que de loin sur son plateau la cité royale et française. Le pauvre Trencabel revenu d'Orient errait aussi exilé et indigent autour des palais de ses aïeux. Le roi, pour son immense spoliation, lui avait assuré un modique revenu ; mais il lui avait donné un rebut de fiefs arides. L'infortuné ne pouvait vivre sur ces fonds stériles [1]. Il fut contraint de mendier une augmentation d'aumône pour soulager sa misère. Ses prières l'obtinrent du roi.

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 105, p. 508.

Le maréchal de Mirepois imita le sénéchal de Carcassonne. Il démolit, après une inondation, le vieux Mirepois allongé au pied du château et le jeta sur l'autre rive de l'Ers. Ainsi le maréchal dégagea son donjon et mit le torrent entre le chef croisé et son peuple roman. Le nouveau Mirepois écarté du rivage ne mérita plus son nom, et ne vit plus le poisson se jouer dans les eaux du gave. Mirepois avait toujours été un diminutif de Carcassonne. Les deux villes furent reconstruites sur le même modèle. Toutes ces villes nouvelles sont disposées en damier. Leurs rues se coupent à angles droits. On y sent l'équerre de la royauté. Leur rectitude contraste avec l'inextricable écheveau des villes féodales. Le maréchal avait un logis à Carcassonne : il assistait à tous les jugements de l'inquisition ; il présidait à toutes les crémations des Albigeois. C'était, dans cette sénéchaussée, son *droit pacifique*, disait-il, son incontestable monopole[1].

Depuis la mort de l'évêque Pépolha, le johannite le plus éminent était Pépagès ou Pierre Pagès, diacre des environs de Carcassonne. Il fit plusieurs conversions considérables et notamment celles d'Arnaud et de Sans Morlana. Arnaud était recteur de Pénautier, et de plus sénéchal du comte de Foix dans le Carcassès ; Sans était archidiacre de Saint-Nazaire de Carcassonne ; il appartenait à la plus haute bourgeoisie romane. Ainsi le catharisme était dans Carcassonne et

1. In possessione pacifica comburendi hæreticos. (Olim.)

même officiait clandestinement dans sa cathédrale. Les deux Morlana se présentèrent un jour au palais de l'Inquisition; ils essayèrent de se faire livrer les registres, et offrirent cent cinquante livres au greffier, Bernard Agassa. Le scribe, malgré le symbole de son nom si digne de son métier et sans doute aussi de son naturel, résista pourtant à la séduction de cet or. Arnauld, à l'heure de la mort, reçut le consolament de la main de Pagès, en présence de son frère l'archidiacre de Saint-Nazaire. Quarante ans après, sur la déposition du loquace et cupide Agassa, l'inquisition fit brûler les os du recteur de Pénautier (1284). Ces deux prêtres catholiques n'étaient pas certainement les seuls qui fussent encore favorables au catharisme qui bien que considérablement amoindri pénétrait jusque dans les monastères. Un soir, le même Pagès reçut un messager dans sa grotte. Le diacre et son compagnon suivirent l'inconnu qui, les guidant à travers les bois jusqu'à une porte dérobée, les introduisit dans le monastère de Montolieu, et jusque dans la cellule de l'abbé alors expirant. *A Diou siatz grasitz*, soyez bénis de Dieu, s'écria, en les voyant entrer, le vieillard moribond. L'abbé Girauld se *rendit à Dieu et à l'Évangile*, et mourut dans la foi du Paraclet[1].

Depuis la chute de Montségur, l'Église albigeoise

1. Doat, t. XXVI, Dépositions de B. Agassa (1284), — de Barth. Corda de Pénautier (1285), — de Pierre Cortès de Pénautier (1322), — et de Ramon Marti de Rocaféra.

n'eut plus ni sanctuaire, ni siége central, dans le Midi. Les évêques n'émigrèrent pas; ils ne se dérobèrent pas au martyre; et les derniers survivants expiraient alors même dans les cavernes de la Montagne-Noire. Mais le collége directeur résidait en Lombardie, et c'est là que se releva dans l'exil le siége épiscopal de Toulouse. Bertrand d'En-Marti eut pour successeur Vivian, qui demeurait à Plaisance, auquel succéda Bernard Oliva, évêque de Toulouse, qui s'établit à Sermione. Parmi ces chefs des églises exilés on trouve encore, trente ans après, deux membres de la maison de Lantar, Guilhem à Plaisance, et Guirauld à la Guardia, dans la Pouille. C'est donc d'Italie que partait alors le mouvement cathare et que sortaient les ministres qui parcouraient les forêts de l'Albigeois et des Pyrénées. Il paraît que ces diacres venaient prier furtivement et pleurer sur les ruines de Montségur, et qu'ils assemblaient encore clandestinement leurs troupeaux sur la montagne sainte abandonnée aux bêtes sauvages. Le capitaine qui gardait le château, au nom des sires de Lévis, ne put jamais écarter de ces bois ces tristes pèlerins; plusieurs y furent surpris, et de ce nombre une diaconesse nommée Aladaïs Fabre, de Présencs, femme de Guilhem Raseyre, chevalier faidit. Ses ancêtres paternels et maternels étaient Johannites. Aladaïs fut brûlée, avec ses compagnons infortunés, à Bram, près de Carcassonne (1270)[1].

1. Doat, t. XXXIV. Lettre de Geoffrei d'Ablusès.

Le vieux Pierre-Roger de Mirepois vivait encore à cette époque et résidait probablement à Montgalhard, aux portes de Foix. Il ne recouvra jamais ni Mirepois ni Montségur, mais le hardi chef des faidits, riche, puissant, et redouté, dans sa ruine, figurait toujours au nombre des grands tenanciers et des plus hauts barons de la cour de Foix. Tous les ans, il était obligé de se présenter à Carcassonne. Tous les ans arrivait de Paris ce message royal : « Louis par la grâce de Dieu, roi de France, au sénéchal de Carcassonne : Nos amés et fidèles Gui de Levis, maréchal de Mirepois, Lambert et Simon de Turey (de Saissac), Jehanne, veuve de Pierre de Voisins (de Limous), Jehan de Bruyères (de Chalabre), Pierre-Roger de Mirepois, Isarn de Fanjaus, Othon de Lille (de Fanjaus), Bernard de Durfort, Loup de Foix sont requis de venir à Carcassonne pour le service qu'ils nous doivent. » Le sénéchal répondait : « Ils sont venus au commandement du sénéchal et ont dit être toujours prêts à obéir pour le service du roi. » Quelquefois, il ajoutait : « P. Roger de Mirepois a excusé son frère Ramon retenu pour cause d'infirmité[1]. » Le vieux chef des faidits de Montségur montait impassiblement la garde au pied des tours où était renfermée sa femme Philippa et qui recélaient les os de son beau-père, Ramon de Pérelha. Ainsi soixante ans après la conquête, les conquérants et les conquis étaient requis de comparaître tous les ans devant le sénéchal du roi de France. Saint Louis avait probable-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 142, p. 532.

ment rendu une partie de leurs domaines du Lauragais, non-seulement à P. Roger de Mirepois, mais encore à Isarn de Faujaus, son cousin, et à Othon de Lille (de Fanjaus), frère de Guilhem, ce pieux et vaillant chevalier tué devant Montségur. Bernard de Durfort, héritier de son frère Adhémar, était encore seigneur de Rodeilla, de Canté, d'Unzent, et partageait le domaine de Saverdun avec les fils du fameux Arnauld de Villamur.

Le chef de l'antique maison de Bélissen laissa plusieurs fils, nés à Montségur. Pierre-Roger l'aîné lui succéda dans ses domaines des alentours de Foix. Esquiou le second fit la guerre en Espagne. Un troisième hérita du nom et des terres de son grand-oncle Isarn de Fanjaus. Il épousa Miléta, fille unique de Guilhem d'Asnava, dans le Sabartez. Ils avaient encore de vastes domaines dans le Nébousan (Haute-Garonne). Isarn n'eut qu'une fille, et mourut probablement cathare vers la fin du siècle. Il n'est du moins pas question de lui dans le legs que fit Miléta, pour le salut de son âme et de celles de son père, de sa mère et de sa fille, aux dominicains, dans le couvent desquels elle avait choisi sa sépulture à Saint-Gaudens. Leurs domaines passèrent à Ramon Arnauld d'Aspel, de la maison de Commenges [1]. Pierre-Roger de Mirepois avait encore un fils ou filleul connu sous le nom enfantin de Férou,

1. Dom Vaissette, t. VII, add. de Du Mège. Pierre sépulcrale de Miléta. Miléta par sa mère était nièce d'Honora, femme de Loup de Foix.

diminutif caressant de Rocaféra. Férou paraît avoir été le même que Pierre de Mirepois, seigneur de Cabrespina. Le roi lui confisqua ses deux château, Cabrespina et Rocaféra. Férou vécut en faidit, d'abord à Montségur, puis dans la Montagne-Noire. Enfin, il transigea avec le roi; mais il demeura fidèle au Paraclet. Il expira, tenant ses mains jointes entre les mains des ministres cathares qui murmuraient sur la tête du moribond : *Au commencement était le Verbe*[1] ! (1284.)

Plus d'un quart de siècle après la chute de Montségur, nous trouvons encore cet acte relatif à l'un de ses plus vieux et plus illustres faidits : « Sachent tous que nous, frère Étienne de Vastines, de l'Ordre des Prédicateurs, inquisiteur de la méchanceté hérétique, député par l'autorité apostolique dans la province de Narbonne, attendu l'utilité du passage de la Terre sainte, nous absolvons par ces présentes, et tenons quitte Ramon Sanche de Rabat, dans le Sabartez, diocèse de Toulouse de tous les pèlerinages, visitations et passage d'outre-mer, excepté l'unique visitation à saint Antonin de Pamiers qu'il sera tenu de faire annuellement, le jour de la fête de ce martyr ; donné pour sa libération trente livres tournois, à l'illustre roi de France, assignées en secours pour la Terre sainte. Quant aux autres pénitences imposées audit Ramon Sanche de Rabat, nous n'y changeons rien par la concession de ces présentes, scellées de notre

1. Doat, t. XXVI, p. 241. Déposition de Thérin, notaire du Cabardez.

sceau. Donné à Carcassonne, dans les calendes de mai 1270[1]. » Ramon Sanche était probablement le père de Guirauld et d'Arnauld de Rabat. Pris à Montségur avec ses fils il fut incarcéré à Carcassonne. Mais Arnauld, moins dangereux, fut élargi trois ans après (1247) avec un chevalier nommé Guilhem de Larnac. Ramenés à Pamiers, leur commutation officielle, par le ministère de Bernard de Cancio et de Jehan de Saint-Pierre, inquisiteurs, eut lieu dans l'église du Mercadal, en présence des abbés de Saint-Antonin et de Saint-Volusien et de maître Arnauld de Camprahan, le docteur pris pour arbitre, quarante ans auparavant, entre les cathares et les catholiques, aux conférences du Castellar. Ramon Sanche ne fut, à notre avis, libéré que bien plus tard et longtemps après la mort de Ramon de Pérelha (1270). Quand on vit que le vieux faidit ne pouvait mourir dans sa tour, on le relâcha; mais on commua son immuration perpétuelle en un perpétuel pèlerinage, et pendant dix ans encore il usa ses pieds sur tous les chemins de l'Europe. Enfin, plus qu'octogénaire, le farouche pèlerin rentra dans ses montagnes; il avait perdu ses terres de Laurac et de Mirepois, mais il lui restait son manoir de Rabat sur une cime voisine de Tarascon. L'éternel vieillard n'eut plus qu'à descendre de son donjon, la poitrine et le dos marqués d'une gigantesque croix, et pénitent incorrigé, il se montrait tous les ans aux moines de Pamiers, qu'il rançonnait et qu'il épou-

1. Doat, XXIX.

vantait autrefois, et auxquels il apparaissait maintenant comme le fantôme d'un autre siècle[1].

Enfin, le vieux Loup, le pieux et vaillant bâtard de Foix survécut plus de cinquante ans à son héroïque père, le grand comte Ramon-Roger, dont enfant il était le compagnon de guerre. Il avait traversé les tourbillons des vingt croisades albigeoises, marché sous le double orage de l'inquisition et de la conquête française, vu périr Montfort, tomber Montségur, agoniser la nationalité romane, et s'éteindre la race en qui se personnifiait le Midi, la maison de Toulouse, et l'indestructible vieillard vivait encore, et toujours fidèle au Paraclet. Le pieux chevalier, se dérobant aux fêtes guerrières et galantes de la cour de Foix, se dirigeait furtivement vers la grotte d'Ornolac où il s'était converti au Consolateur, et où s'éteignait alors quelque vieil évêque cathare. Arrivé, sur le soir, en face d'Ussat, il descendait de son palefroi, et montait péniblement, sur la pente de la montagne, à travers ce chaos de rochers qu'un tremblement de terre a secoués jusque dans le lit de l'Ariége et au-dessus duquel s'ouvre la bouche de la grotte. L'immense caverne, dans sa partie méridionale, car elle est double, a la forme d'un sablier renversé, ou d'une courge vineuse dont un étroit goulot étrangle les deux globes inégaux. La voûte, graduellement rétrécie par les suintements pétrifiés de la roche, semblait se terminer vers le milieu en tanière de bête fauve. Là, le noble vieillard qui, comme tous les princes de sa maison, portait la tête haute et à

1. M. Ad. Garrigou : *Pays de Foix.*

l'espagnole, et qui, debout sur ses étriers, s'était dressé sur son cheval de guerre dans cinquante champs de bataille, s'abaissait maintenant pour son Dieu, se courbait, rampait sur ses genoux, et se glissait comme un renard, dans le temple du Très-Haut[1]. Puis, la voûte insensiblement se relevait, s'élargissait, et dans le fond, s'épanouissait en un vaste dôme, éclairé par des torches de sapin qui brûlaient sur des stalactites découpées en forme d'urnes et de candélabres. Le prince se mêlait à la foule des pâtres et des bûcherons d'Ussat, d'Ornolac et de Tarascon. Un vieillard était assis dans une chaire de rocher, peut-être le vénérable Amiel Aicard qui avait caché dans cette grotte le trésor de Montségur, et qui maintenant y conservait un or plus rare. Il lisait dans un livre : « Au commencement était la parole ; elle était en Dieu, et elle était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle ; en elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont point reçue. » Puis, à l'évangile du Paraclet, l'évêque mêlait sans doute l'oraison funèbre de ses martyrs, depuis le massacre de Béziers jusqu'à l'holocauste de Montségur. Les pleurs, les sanglots accompagnaient le gémissement de sa voix. Puis, le peuple à genoux s'écriait : « Bénissez-nous, ô Père ! — Que le Seigneur vous bénisse, et vous donne une bonne fin[2] ! » répondait le vieillard. L'homme de Dieu disparais-

1. Doat, XXIII, 120.
2. *Ibid.* Benedicite, Pater ! — Deus vos benedicat !

ait dans la roche où il vivait comme un Esprit; et le peuple par l'étroit vestibule regagnait la bouche de la caverne. Les torches s'éteignaient, et toute cette foule s'évanouissait dans l'ombre avant que l'aube blanchît les cimes de Tarascon. Certainement, ce vieil évêque, ce chevalier et ces pâtres qui, lorsque la terre était muette de terreur, s'enfonçaient dans ses entrailles pour confesser que la parole était la lumière et la vie du monde, sont les martyrs du genre humain. Nous verrons bientôt qu'une catastrophe mystérieuse fit de la grotte d'Ornolac une immense nécropole.

Pendant que le catharisme expirait dans les antres des montagnes, la papauté montait sanglante sur les nuées du ciel. Mais elle n'a sauvé son trône olympien, que par les plus tragiques efforts, et par le farouche génie d'Innocent IV, son Sylla sacerdotal. Elle a écrasé la maison de Souabe, dévoré la dynastie de Toulouse, exterminé les Albigeois, terrorisé l'Occident. Dans l'ivresse de son triomphe, pour justifier ses barbaries, et fausser la conscience de l'avenir, elle veut s'arroger l'infaillibilité, et poser au sommet de sa hiérarchie un pontife-Dieu. On produisit des titres apocryphes; l'impudent faussaire prétendit maladroitement les avoir reçus des Grecs; quelle apparence qu'ils fussent émanés du peuple le plus antithéocratique de l'univers? Cette fiction vint au jour sous Clément IV, et fut tout d'abord patronnée par Thomas d'Aquin. Elle sortait évidemment de l'officine dominicaine dont ce docteur était l'oracle. Or, c'est cet œuf de couleuvre amoureusement couvé pendant six cents

ans que nous voyons éclore de nos jours ; c'est ce mensonge qui va se transfigurer en dogme au concile du Vatican [1].

1. Le P. Gratry, ***Deuxième lettre à l'archevêque de Malines,*** p. 4 et 26. L'abbé Gratry compte deux grandes impostures romaines. La première est celle des ***fausses décrétales;*** (IXe siècle) la seconde est celle de l'*infaillibilité* (XIIIe siècle). C'est cette dernière que Lacordaire appelait la ***plus grande insolence qui se soit encore autorisée du nom de Jésus-Christ.*** (Testament du Père Lacordaire, publié par le comte de Montalembert.)

XII

AMALRIC II

VICOMTE DE NARBONNE

LIVRE DOUZIÈME

AMALRIC II

VICOMTE DE NARBONNE

I

EXTINCTION DU CATHARISME ORIENTAL. — SA TRANSFORMATION ORTHODOXE. — LES ORDRES MENDIANTS. — THOMAS D'AQUIN. — LE CATHARISME MITIGÉ. — JOACHIM DE FLORE, FRANÇOIS D'ASSISE, PIERRE JOAN D'OLIVE. — LE VICOMTE AMALRIC DE NARBONNE.

Le catharisme oriental s'éteignait dans les cavernes des Pyrénées. Mais ses ruines fortifiaient la monarchie et ses cendres fécondaient et vivifiaient l'Église romaine. Et d'abord, il léguait à la royauté trois grands transfuges : Sicard d'Alaman, Olivier de Termes et Gui Fulcodi. Sicard d'Alaman, ministre de Ramon VII, assura l'héritage des Saint-Gélis à la reine Blanche, reçut, pour prix de sa défection, le sénéchalat général du comté de Toulouse pendant tout le règne d'Alphonse, et après la mort de ce prince, déposa ce magnifique fidéi-

commis dans la maison de France. Il affermit la royauté dans le Midi, combattit les évêques, réfréna l'Inquisition, et fut, dans cet immense bouleversement, le Sully réparateur du Languedoc.

- Ce qu'Alaman était dans la paix, Olivier de Termes le fut dans la guerre. Nul des lieutenants de saint Louis ne parut aussi éclatant. Il cueillit le peu de palmes que ce monarque rapporta d'Orient. Joinville ne parle de lui qu'avec la plus vive admiration, et le sénéchal de Champagne se regarde comme un mince chevalier auprès de ce grand baron des Corbières. C'était comme un Turenne albigeois, un connétable réconcilié de faidits.—Gui Fulcodi Grossa fut, dans l'Église, l'émule d'Olivier et d'Alaman. Né à Saint-Gilles, élevé dans la maison de Toulouse, devenu le plus savant légiste de son siècle, il se donna à la France. Commissaire pour l'examen des confiscations de la conquête, il adjugea cette immense spoliation au roi de France. Le Capétien l'en récompensa par l'évêché du Puy-en-Velai, puis par l'archevêché de Narbonne; et du siége primatial de la Septimanie, l'agile Provençal s'élança dans la chaire de Rome (1265). Il régna trois ans sous le nom de Clément IV. L'iconographie des papes le représente avec une figure d'épicurien, intelligente et sardonique, et qui semble se moquer de tout, même de sa tiare[1]. Clément IV, de loin, annonce Clément V et les papes d'Avignon. Ces trois Albigeois de la décadence sont les habiles, qui succèdent aux héros et aux martyrs.

1. J.-Bap. de Cavellerüs, *Pontif. roman. effigies.*

Mais si le catharisme mourant fournit à la royauté des hommes illustres, il transmit aussi des institutions célèbres à l'Église romaine. Les quatre ordres mendiants, nous l'avons vu, sont des plagiats faits à l'albigisme. Ils se partagèrent l'œuvre des Amis de Dieu. Les Dominicains prirent la prédication et l'enseignement; les Franciscains inclinèrent plus vers la charité et la consolation; les Augustins et les Carmes ne furent guère que des doublures de ces ordres fameux. Leurs tiers-ordres représentent les croyants, comme les moines reproduisaient les parfaits. Ils arborèrent le programme albigeois : *Pauvreté! Lumière!* Les catholiques ne pouvaient lutter par la science contre les cathares. Les Dominicains surtout s'adonnèrent à l'étude et au professorat. Ils fondèrent des écoles et produisirent de nombreux scolarques[1]. Après avoir exterminé les Amis de Dieu, ces tragiques docteurs, la croix dans une main et dans l'autre la hache, conquirent la dictature de l'esprit et l'exercèrent par l'enseignement et par la terreur pendant plusieurs siècles. Les révolutions, et surtout les révolutions religieuses, enfantent beaucoup d'hommes puissants qui se lèvent dans l'orage. L'albigisme fit surgir par réaction, outre les grands papes, outre saint Dominique et saint François, une multitude de scolarques éclatants. Alors apparurent simultanément les docteurs *subtils*, *angéliques*, *séraphiques*. Des orages de l'albigisme sortit le siècle de saint Louis, comme des tempêtes de la réforme sortira

1. Victor Leclerc et Ernest Renan, *Hist. litt. de la France.*

le siècle de Louis XIV. De cette renaissance théologique, par l'étendue et la majesté de l'esprit, Thomas d'Aquin fut certainement le roi. Après ce vaste bouleversement, où toute doctrine gisait sur le sol, à l'exemple d'Augustin, il reconstruisit la Cité de Dieu. Il formula la Somme de la théologie catholique. Le pontife romain et le roi de France envoyèrent l'*Ange* de l'école professer à Toulouse, pour reconquérir à l'Église romaine la métropole cathare. Il y mourut ou plutôt son corps y fut rapporté, et inhumé dans le chœur de l'église des Dominicains, auprès des restes de l'évêque Ramon du Falgar, et l'on éleva à ces deux princes de la pauvreté deux mausolées où leurs statues d'or reposaient sous des tabernacles constellés de rubis et de saphirs[1].

Mais le johannisme, comme une huile onctueuse, pénétra, imbiba, l'âpre catholicisme romain. Le patriarche de ce catharisme catholique fut Joachim, abbé de Flore, moine de Calabre, élève des Grecs, qui mourut en 1202. Joachim est le père de François d'Assise, d'origine également hellénique, plus éclatant, et qui, rejetant son précurseur dans l'ombre, fit jaillir son génie au soleil. Un vent soufflait d'Orient; il venait des bocages de Platon et des forêts contemplatives des brames. Il amollissait tout de sa tiède haleine, mahométisme, judaïsme, catholicisme, rabbins, évêques, ulémas. Les religions fondaient, s'évaporaient en mysticité. Le coryphée de cet enivrement, de ce délire oriental,

1. Du Mège, *Hist. de Toulouse*, t. IV, p. 209.

fut en Europe François d'Assise, et l'Occident eut dans ce moine calabrais l'étonnant spectacle en pleine catholicité d'un gymnosophiste indien. Rome adopta François, mais en le modifiant comme Dominique. Il l'enchaîna au Saint-Siége, le soumit au joug pontifical, et tâcha de l'emprisonner dans les limites de la Bible et de l'Église romaine. Il se forma donc deux tribus franciscaines : l'une soumise, orthodoxe, théocratique; et l'autre indépendante dans sa spiritualité vagabonde et tacitement ennemie de Rome. Vingt-cinq ans après la mort de son patriarche, Jean de Parme, général de l'ordre, réformait son institut, et remontait à la tradition originelle de François et de Joachim de Flore. Joachim était comme un prophète glorifié dans un lointain nébuleux[1] : il avait composé quelques traités mystiques sur l'Évangile éternel. Il s'échappait à la fois et de l'Église et de l'Écriture. Jean de Parme proclama la supériorité de l'Évangile de Joachim sur l'Évangile de Jésus. De sorte qu'en un point ce catharisme monastique était plus hétérodoxe que le catharisme oriental qui du moins conservait le plus pur fragment de la Bible, l'évangile johannite, qui pour lui restait l'Évangile universel, éternel. L'albigisme gardait l'opinion de Grégoire de Nazianze :

1. Dante, *Paradiso*, XII :

> Il calabrese abate Giovachinno
> Di Spirito profetico dotato.

Quatre sphinx expliquaient l'Évangile éternel,
Divers de forme et de génie :
Le chérubin parlait aux tribus d'Israël;
Le blanc taureau du Nil à la docte Ionie;
Le lion fauve à l'Ausonie;
Et l'aigle à l'Orient, à l'Inde, au monde, au ciel [1].

Joachim était aussi un fils de saint Jean. Son livre, sorti de l'Apocalypse, était la *révélation* des derniers temps. Il était éclos de ce verset fameux : « Je vis un ange qui volait au zénith, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple. » (Ap., XIV, 6.) Que disait donc Joachim de Flore ou plutôt son disciple Jean de Parme? « Le Père a régné 4000 ans dans l'Ancien Testament. Le Fils a régné jusqu'à l'an 1200. Alors l'Esprit de vie est sorti des deux Testaments pour faire place à l'*Évangile éternel*. L'an 1260 verra commencer l'ère du Saint-Esprit. Le règne des laïques, correspondant à celui du Père, a duré dans l'ancienne Loi. Le règne du clergé séculier, correspondant à celui du Fils, a duré dans la Loi nouvelle. Le troisième âge sera le règne d'un ordre composé en proportions égales de laïques et de clercs, et spécialement voué au Saint-Esprit. Un nouveau sacerdoce remplacera l'ancien [2].

Jésus-Christ et ses apôtres n'ont pas été parfaits dans la vie contemplative. La vie active a sanctifié

1. Gregorii Naz. Carmina.
2. Duplessis d'Argentré.

jusqu'à Joachim. Maintenant la vie active est devenue inutile. C'est la vie contemplative, dont la tradition se conserve chez les successeurs de Joachim, qui justifie. D'où il suit que l'ordre clérical périra, et sera remplacé par un troisième ordre plus parfait, l'ordre des religieux, prédit par le Psalmiste quand il a dit : *des cordes excellentes me sont tombées en partage*. Cet ordre se fortifiera justement quand l'ordre des clercs finira ; ce sera l'ordre des petits (*minores*, *minimi*). Dans le premier âge du monde, le gouvernement de l'Église fut confié par le Père à certains grands hommes de l'ordre des gens mariés, et c'est ce qui fait la gloire de cet ordre. Dans le deuxième âge du monde, le règne a été confié par le Fils à certains de l'ordre des clercs, et c'est ce qui fait la gloire de cet ordre. Dans le troisième âge, le règne sera confié par le Saint-Esprit à un ou à plusieurs de l'ordre des moines, lequel sera ainsi glorifié. Quand les prédicateurs de cet ordre seront persécutés par le clergé, ils pourront passer chez les infidèles; et il est bien à craindre qu'ils ne passent chez eux pour les mener au combat contre l'Église romaine[1].

L'intelligence du sens spirituel des Écritures n'a pas été confiée au Pape. Ce qui lui a été confié, c'est seulement l'intelligence du sens littéral. S'il se permet de décider du sens spirituel, son jugement est téméraire, et il n'en faut pas tenir compte. Les hommes spirituels ne sont pas tenus d'obéir à l'Église romaine, ni d'acquiescer à son jugement

1. Fra Salimbene.

sur les choses de Dieu. Les Grecs ont bien fait de se séparer de l'Église romaine; ils marchent plus selon l'esprit que les Latins, et sont plus près du salut. Le Saint-Esprit sauva les Grecs; le Fils opère le salut des Latins; le Père éternel veille sur les Juifs, et les sauvera de la haine des hommes, sans qu'ils aient besoin pour cela d'abandonner le judaïsme. L'Ancien Testament, œuvre du temps où opérait le Père, peut être comparé au second ciel ou à la clarté des étoiles. Le Nouveau Testament, œuvre du temps où opérait le Fils, peut être comparé au second ciel ou à la clarté de la lune. L'Évangile éternel, œuvre du temps où opérera le Saint-Esprit, peut être comparé à la clarté du soleil. L'Ancien Testament représente le vestibule; le Nouveau Testament représente le lieu Saint; l'Évangile éternel représente le Saint des Saints. Le premier a été l'âge de la loi et de la crainte, le deuxième l'âge de la grâce et de la foi, le troisième sera l'âge de l'amour. Le premier a été le temps de l'esclavage, le deuxième le temps de la servitude filiale, le troisième sera le temps de la liberté. Le premier a été une nuit étoilée, le deuxième a été l'aurore, le troisième sera le plein jour. Le premier représentait l'hiver, le deuxième représentait le printemps, le troisième représentera l'été... Le premier portait des orties, le deuxième portait des roses, le troisième portera des lis... L'Évangile du Christ est littéral, l'Évangile éternel sera spirituel, et méritera d'être appelé l'Évangile du Saint-Esprit... La vérité des deux Testaments apparaîtra sans voile; les Écritures divines se diviseront en

trois parties : l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, et l'Évangile éternel... Trois grands hommes ont présidé à l'inauguration de l'Ancien Testament, Abraham, Isaac et Jacob, le dernier accompagné des douze patriarches. Trois grands hommes ont présidé à l'avancement du Nouveau Testament, Zacharie, Jean-Baptiste et le Christ, accompagné de ses douze apôtres. De même trois grands hommes présideront à la fondation du troisième état, qui est celui des moines : l'homme vêtu de lin (Joachim); l'ange portant la faulx aiguisée (Dominique) et l'ange portant le signe du Dieu vivant (François d'Assise), par lequel Dieu a renouvelé la vie apostolique, et qui a eu douze apôtres comme le Christ. L'an 1200 a été ainsi l'année de l'avénement des hommes nouveaux, l'année où l'Évangile du Christ a perdu sa valeur. La doctrine de Joachim abrége l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Évangile du Christ n'a pas été le véritable Évangile du royaume; il n'a pas su bâtir la véritable Église. Il n'a conduit personne à la perfection. Le règne appartient maintenant à l'Évangile éternel... Les prédicateurs de ce nouvel Évangile seront supérieurs à ceux de la primitive Église. A l'approche du jour solennel, ceux qui président à l'ordre des moines devront se détacher de plus en plus du siècle... Le triomphe de l'ordre des moines s'effectuera par un homme... qui sera préféré à tous les autres en dignité et en gloire, le triomphe sera précédé du règne de l'abomination, c'est-à-dire du règne d'un Pape simoniaque qui occupera le siége pontifical vers la fin du sixième âge du monde. Cette tribulation, disait

frère Gérard.... aura lieu vers l'an 1260. Alors paraîtra l'Ante-Christ[1]. »

Ainsi le nouveau catharisme mettait au-dessus de l'Évangile, l'Évangile de Joachim, et au-dessus de Jésus, François d'Assise, le vice-Christ. A François, ils associaient Dominique, l'*ange à la faulx aiguisée*. Les deux apôtres s'étaient embrassés à Rome, disaient les catholiques. Baiser de mensonge ! Car le tragique Castillan est déjà assis à son tribunal sur le Capitole, pour juger son frère détesté, le candide Napolitain. L'Évangile éternel parut à Paris, vers 1254, comme saint Louis revenait de la croisade. Le roi qui voyait dans ces mystiques de nouveaux Albigeois, les fit combattre sans doute, par son grand théologien Thomas d'Aquin, et par le chef de l'Université, Guillaume de Saint-Amour[2]. L'évêque de Paris déféra l'Évangile éternel au pape Alexandre IV. Un chapitre général se tint à l'*Ara Cœli*, (fév. 1256), Jean de Parme y fut condamné comme joachimite. Il dut abdiquer le généralat franciscain. Son successeur fut Bonaventure, mystique orthodoxe. Jean fut exilé au couvent de la Greccia, près de Rieti. Mais ses deux disciples chéris, Gérard et Léonard, furent condamnés au supplice cathare, *au pain de la tribulation et à l'eau de l'angoisse*. Ils furent immurés. Gérard mourut dans son cachot. On le priva de la sépulture : son corps fut jeté dans la fosse aux ordures comme le cadavre d'un chien. Voilà les premiers confesseurs joachi-

1. M. Renan, *Revue des Deux Mondes*, août 1866.
2. De peric. noviss. temp., p. 38.

mites ; Jean de Parme resta trente-deux ans dans son couvent grec. Il n'en sortit que pour passer en Grèce, origine du Joachimisme. Le vieillard mourut en chemin à Camerino (1289). Il était vénéré comme un saint dès son vivant, et, longtemps après sa mort, des miracles se firent sur sa tombe.

Le Joachimisme italien jeta des rameaux en Provence. Jean de Parme y eut un disciple célèbre : c'est Ugo de Sabran, ce cordelier d'Hyères, qui ne voulut pas se charger de la conscience de saint Louis. Laissant le roi, il se rendit à Marseille. Avignon, Arles, Montpellier, cherchaient à s'ériger en républiques indépendantes. Les frères mineurs aimaient beaucoup les petits, les pauvres, la foule. Nul doute que ce cordelier, si fier envers le monarque, ne se rendît auprès du peuple et ne fût le pieux tribun de ce mouvement républicain. Joinville nous apprend qu'il mourut à Marseille : ce gentilhomme était un saint populaire, et sa tombe opérait des miracles. Il vivait pourtant dans les bois et laissa la secte des Boscairols, ainsi nommés de leurs hermitages dans les forêts [1].

Le Joachimisme apparaît aussi dans Narbonne. Son chef fut Pierre-Jean d'Olive, évidemment disciple d'Ugo d'Hyères. Il naquit à Sérignan près de Béziers, il prononça ses vœux en 1259 au couvent des Frères-Mineurs de Narbonne. Il était de race albigeoise, et de cette tribu romane des Oliva d'où sont sortis Pons Oliva, diacre; Bernard Oliva, évêque; Pierre Nolasco et Ramon Lulle, chevaliers

1. Joinville, Fra Salimbene.

errants de la science et de la charité. En passant du catharisme au joachimisme franciscain, Joan d'Oliva ne sortait pas, malgré sa nuance mitigée, de l'Église de l'Esprit, mère des *spirituels* de Narbonne comme des *consolateurs* de Montségur, et les uns et les autres enfants du Paraclet. Joan d'Oliva réforma son monastère, et sa doctrine s'étendit rapidement dans la ville et le territoire de Narbonne. Cette réforme mystique secrètement hostile à Rome correspondait aux frémissements d'indépendance des cités provençales et aux luttes féodales et populaires du vicomte, sourdement hostile à Rome et à la France. Ainsi l'olivisme se trouva côte à côte dans Narbonne avec le valdisme, l'un dans la cité, l'autre dans le bourg, ensemble contre l'archevêque. Le bourg s'accommodait mieux du valdisme républicain. Le peuple était léoniste comme son tribun, Ville-Rouge. Garséna de Ville-Rouge fut condamnée comme collectrice et bienfaitrice des Vaudois à l'immuration perpétuelle avec sa compagne Ramona Barut (1250). Cette circonstance nous révèle inopinément la foi de ce grand chef des plébéiens de Narbonne, évidemment disciple des Barbes des Alpes [1].

Joan d'Oliva avait environ trente ans quand le prince en avait cinquante, nés à deux dates célèbres, le premier vers le temps du traité de Paris, le second vers l'époque de la croisade (1210). Fils d'un héroïne de la croix et d'un déserteur de la cause romane, cousin, du côté maternel, des Marly,

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 73, p. 479.

des Montmorency, des Montfort, rattaché par son éducation et de tradition domestique aux rois de France, Amalric devait être un prince patriote, et le dernier chef de l'indépendance méridionale. Petit-fils de Ramon VI, par sa femme Philippa d'Anduze, et beau-frère, par sa sœur Ermengarde, du comte Roger-Bernard de Foix, le libérateur, il ramassa leur grande épée, abandonnée par leurs fils, et releva leur cause héroïque. Le vaillant vicomte soutient deux luttes dans Narbonne contre l'archevêque, hors de Narbonne contre les évêques et les croisés. Dans Narbonne, il n'oublia jamais que l'insolent Pierre-Amiel avait pris pour ses palefreniers le comte Ramon de Toulouse et le vicomte Amalric de Lara. Et c'est de ce même couvent des Franciscains d'où partit la chevauchée triomphale que surgira Joan d'Oliva, le mystique adversaire des superbes primats de Septimanie. Comme Ugo d'Hyères à Marseille, Joan d'Oliva dut être à Narbonne le pieux tribun de l'ancienne Amistance populaire qui soutenait le vicomte, et le successeur du vieux orateur féodal Ramon de Ville-Rouge. Hors de Narbonne et du Narbonnais, Amalric saisissait toutes les occasions de querelle et de guerre contre les évêques, les sénéchaux, les conquérants. Les villes de la plage, Arles, Marseille, Avignon, Montpellier, frémissaient, sous un souffle républicain, comme les vagues de leur mer. Amalric se déclare leur champion chevaleresque. Montpellier, berceau de Jaicme II, secoue le joug du roi d'Aragon. Saint Louis convoitait cette enclave si précieuse et fo-

mente doucement l'insurrection populaire. Amalric jette un audacieux défi au conquistador de Valence et des Baléares, et rallie tous les exilés, tous les partisans du comte Ramon. La révolution fermentait dans Narbonne. Bientôt il apprit la mort du monarque sur la plage de Tunis. Qu'allait tenter le populaire et magnanime vicomte? La mort le frappa au milieu de ses rêves patriotiques et chevaleresques[1]. Il mourut à soixante ans, trois mois après le roi de France (1270). Il fut le dernier espoir de la patrie romane. Narbonne, si longtemps la servante de la conquête, faillit devenir l'héroïne de la délivrance. Elle a du moins la gloire d'avoir été sous ce prince l'asile de ces trois choses idéales : la liberté, la religion et la poésie. Amalric dut manquer à Joan d'Oliva. Il manqua plus encore aux poëtes dont il était le héros favori. Les troubadours pleurèrent dignement le noble prince. Joan Estèbe de Narbonne et Guirauld Riquier de Béziers firent sur sa mort prématurée deux chants élégiaques. Mais Joan a rendu avec une plus vive sensibilité son deuil et la douleur nationale dont il fait comme un nimbe funèbre au dernier héros roman[2].

« Je suis dans la plus amère des douleurs ! L'inestimable vicomte n'est plus ! Tous les Narbonnais doivent pleurer jour et nuit, car ils ont perdu leur naturel seigneur. Dieu lui donne une bonne place dans le ciel. Mais qui pourchassera désormais les trompeurs, les brigands, les filous, les traîtres et les insensés. Le vicomte était d'honneur et de mérite,

1. Catel mem., 609.
2. Raymond. Troubadours.

chef, gardien et capitaine. Mais Dieu a voulu nous ravir notre seigneur. Il n'a pas laissé son pareil parmi nous depuis le roi de France jusqu'au roi de Portugal! — Mort cruelle, tu fais pleurer douloureusement ducs et empereurs, chevaliers et servants, et les dames dont le règne est amoindri. Tu nous enlèves le meilleur des meilleurs. Mon désespoir est tel que, peu s'en faut, je ne succombe. Ainsi doivent être tous les Provençaux! — Et qui fera désormais tant de jeux et de fêtes d'amour? Et qui fera tant de charité aux pauvres honteux? Il n'était pas avare de ses richesses. Il était le meilleur des pères et des maîtres. Aussi avait-il pouvoir sur tous. Faut-il qu'il soit mort, hélas! Et qui peut ne pas pleurer des larmes du cœur? Car sa mort est pour tous un désastre! Désormais nous aurons les ennuis. Nous serons dolents avec grandes frayeurs. Je ne verrai pas les fleurs des fruits tant espérés. Il était le plus aimant; et avec quelles douceurs! et avec quelles louanges! Il était le plus humble aussi et le plus prompt à faire plaisir. De mille ans on ne verra un homme qui de mère naquit plus doux, plus loyal, plus magnanime que le vicomte don Amalric. — Puisque Dieu ne veut pas nous le rendre, il doit pourtant nous accorder une grâce; prions-le tous ensemble qu'il l'admette dans le royaume céleste[1].» — « O Dieu, de qui dépend le salut des âmes, je vous prie de lui pardonner par merci! Daignez, ô Seigneur, recevoir dans votre paradis, parmi les saints et auprès de vous, monseigneur

1. Dom Vaissette. Du Mège, notes du l. XXVI.

don Amalric de Narbonne ! Gardez son peuple de déshonneur, et faites que ses enfants, ainsi qu'ils en ont le droit, tiennent en paix leur terre, *sans clameur*[1]. » Guirauld Riquier, à qui nous empruntons cette belle strophe finale, ajoute ailleurs, qu'on ne saurait trop pleurer un seigneur qui règne sur le pauvre et l'homme libre, sans l'emploi de la force, et les mène à son gré vers le bien : alors c'est un seigneur *naturel* et digne d'honneur. Joan Estèbe insiste aussi sur cette qualité de seigneur *naturel*, c'est-à-dire national. Les deux troubadours patriotes protestent par ce terme contre l'usurpation et la tyrannie des comtes qu'Estèbe appelle des *filous*, des *brigands* et des *insensés*. Après les perfections chevaleresques, ce qu'ils aiment dans Amalric, c'est qu'il était un prince roman. Ces deux chants si religieux, où l'entreprenant et belliqueux vicomte est surtout loué pour ses vertus douces, pacifiques, miséricordieuses, nous font penser que les deux poëtes et leur héros sont des disciples de Joan d'Oliva. Ces complaintes sont l'adieu de la poésie romane : c'est le mélancolique chant du cygne.

1. Gest. Lud. IX, p. 385.

II

MORT DE SAINT LOUIS, D'ALPHONSE ET DE JOANA, COMTESSE DE TOULOUSE. TOULOUSE INCORPORÉ A LA FRANCE.

Saint Louis était parti pour la seconde croisade. Il s'embarqua à Aigues-Mortes, où quelques jours après mit à la voile Alphonse, comte de Toulouse, que l'infante Joana, sa femme, accompagnait en Orient. Dans l'armée française figure le ban de Carcassonne. Ce sont les Albigeois et les faidits des forêts que le roi dépaysait outre-mer. Ils devaient d'abord être commandés par le sénéchal, Guillaume de Cohardon, et Gui de Levis, maréchal de Mirepois. Cependant ces deux gardiens de la conquête restèrent prudemment en Languedoc. A la tête des Méridionaux on signale *Roger, fils de Trencabel, dit le vicomte de Béziers.* L'héritier légitime de Carcassonne de Béziers et d'Albi n'eut pas de quoi faire le voyage de la Terre sainte. Il dut emprunter deux cents livres tournois au roi de France, son spoliateur, pour l'accompagner avec six chevaliers et quatre arbalétriers[1]. Roger concourut, avec ses hommes d'armes et ses compagnons de l'Albigeois, à la prise du château de Carthage. Olivier de Termes qui, dépouillé de sa patrie pyrénéenne, s'en était fait une autre en Orient, accourut de Palestine pour combattre sous l'oriflamme de France. Mais

1. Chartes des croisades (1270).

en débarquant en Afrique, il trouve le roi expirant au milieu de son camp malade, sur les sables de Carthage. Saint Louis mourut en tenant à son fils le noble et pieux langage d'un roi chrétien. Mais dans cet épanchement suprême, pas un remords, pas même un regret de la spoliation de Carcassonne, de la destruction de la maison de Toulouse, de l'extermination des races méridionales. Rome, qui avait construit à ce doux monarque un trône d'ossements, lui éleva un trône de sainteté dans le ciel. Sur cet amas d'iniquité et de gloire, sa figure ne manque pas d'une grandeur candide, et, sous le nuage de sang, brille d'un éclat pur, mystique, presque johannite. Mystère non moins inconcevable, cet Eliacin de l'inquisition si docile à Rome pour l'accroissement de son trône résistait à la papauté lorsqu'elle s'attaquait à son sceptre. Est-ce que la royauté serait l'unique religion des rois ? ou Dieu aurait-il pétri d'un limon particulier les consciences des souverains ?

Philippe le Hardi se hâta de traiter avec le sultan maure de Tunis, et de quitter cette plage funeste, emportant, sur sa flotte en deuil, son père mort et son ost mourant [1]. Il fit halte en Sicile, mais ni l'hospitalité de Charles, ni les frais ombrages de Messine, ne purent ranimer l'armée malade, et après avoir enseveli les chairs du roi défunt au monastère de Montréal, il conduisit le squelette desséché vers les côtes de Provence. L'épidémie le suivit en mer; le comte Alphonse, débarqué mou-

1. Nangis : Gest. Philip. III, p. 525.

rant sur la rivière de Gênes, expira à Savone; quatre jours après, la comtesse Joana succombait également au fléau, et leurs dépouilles firent cortége au royal cadavre. La Provence vit, immobile et silencieuse, descendre sur sa rive et traverser son territoire, les cercueils de ces princes, instrument des vengeances de la papauté. A la mort de Ramon VII, le Midi tout entier avait éclaté en sanglots. Il n'eut pas une larme pour l'infante, devenue étrangère de cœur à son peuple, et qui, après avoir toujours vécu parmi les destructeurs de sa race et de son pays, alla dormir auprès d'eux sur la terre catholique de France. Elle ne fut pourtant pas déposée avec son époux dans les tombes royales de Saint-Denis : elle avait choisi sa sépulture dans l'abbaye obscure de Gerci qu'elle avait récemment fondée dans la Brie. Sa statue de pierre couchée sur son tombeau, dans l'attitude de la prière, la représentait en guimpe de nonne, avec le manteau ducal et une couronne presque royale. A ses pieds reposent deux petits chiens[1]. Ainsi finit la glorieuse maison de Saint-Gélis, dans la comtesse Joana, princesse obscure, épouse stérile, femme nulle, rejet tardif et mal venu d'un arbre frappé de la foudre. (Août 1271.)

Alphonse et Jeanne confirmèrent toutes les anciennes spoliations. — Ils donnèrent à Sicard d'Alaman les biens d'Élio de Agréfol (1257). — Ils vendirent à Ratier d'Espéris, pour 325 livres cahorcines, les biens de Ramon et de Guilhem de

1. Gallia Christ, IV. 485. — Catel 391.

Pellisier de Cordes (1268). — Ils assignèrent à l'ordre de la Trinité de Toulouse, 100 livres de revenu sur les biens de Pierre Garcia (1268). — Ils donnèrent à Hispan de Moror les biens d'Arnauld d'Alaman, sis à Lescure, près d'Albi (1269). Ils vendirent à Adémar de Mayto les biens de Bertran et de Bégo de Roqueville, à Montgaillard de Lauragais (1270). — Ils détenaient le château de Pech-Luna confisqué sur Pons Magrefort et Pons et Roger de la Tour, et vendu plus tard à Guilhem d'Arnauld et à Pierre d'Imbauld de Plagne (1292). Arnauld d'Alaman était le frère du sénéchal général, et Pierre Garcia sortait d'une maison de Capitouls et de docteurs johannites. On conçoit après cela que Toulouse n'eût plus une larme pour Alphonse et pour Joana : elle en avait tant versé depuis soixante ans, par le crime des Capétiens [1] !

Le roi Philippe le Hardi apprit à Vincennes la mort d'Alphonse et de Joana ; il envoya immédiatement l'ordre de réunir à la couronne ce dernier débris du comté de Toulouse ; et lui-même, pour en prendre possession en personne, il dut prochainement se mettre en marche vers le Midi. Mais les barons pyrénéens, sans tenir compte du roi de France, avaient envoyé des députés vers le roi d'Aragon, comme à leur seigneur national et leur légitime suzerain. Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, eut vent sans doute de cette négociation secrète, et avant même que l'ordre du roi fût parvenu, se rendit en hâte à Toulouse. Il convoqua les consuls

1. Doat, XXXII.

de la grande Cité, et les barons du pays non point au Capitole, siége des antiques libertés, mais d'abord au Castel-Narbonnais, séjour féodal des comtes et des rois, et plus tard, quand il eut l'ordre du monarque, dans le cloître des dominicains, domicile des inquisiteurs et des légats des papes. Le sénéchal donna lecture du traité de Paris par lequel le comté de Toulouse, à défaut d'héritiers directs d'Alphonse et de Joana, revenait à la couronne de France. Ensuite, il produisit le traité par lequel Jaicmé, roi d'Aragon, cédait à Louis IX les droits qu'il prétendait avoir sur le Midi, et les consuls et les barons prêtèrent serment de fidélité au roi de France, tout en réservant les vieilles libertés et les antiques coutumes méridionales. Ainsi s'accomplit la *saisie* des derniers restes de l'héritage des Saint-Gélis. La comtesse Joana avait fait un testament : elle distribuait à plusieurs de ses parents, des bourgs, des villes, des provinces, et entre autres le comtat Venaissin, à Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile[1]. Le traité de Paris n'assurait que le comté de Toulouse proprement dit au roi de France. Mais l'avide Capétien mit sa griffe sur le domaine tout entier. Le testament de Joana fut cassé par Philippe III, comme celui de Ramon son père par Louis IX, au profit de la monarchie. Par là fut consommée la spoliation si habilement conçue, et si inexorablement poursuivie par l'âpre régente Blanche de Castille ; testaments, chartes, droit naturel, tout fut lacéré par le lion de France.

1. Dom Vais., liv. XXXII., ch. 4.

Alphonse, qui en religion comme en politique n'était qu'une doublure vulgaire de saint Louis, avait de longue main préparé cette annexion du Midi. Pendant vingt ans, il ne fut occupé qu'à construire des *bastides* sur son territoire et à en envelopper les peuples dans un réseau de forteresses. Il brisa tous les vieux droits, augmenta le pouvoir des évêques, et lâcha la bride à l'inquisition. Les hérétiques, dit un moine, *ne trouvèrent de sûreté que par la fuite, en sorte qu'à sa mort la province avait entièrement repris son ancien lustre* [1]. Lustre des ruines ! splendeur des tombeaux ! Toulouse, trois fois métropole, veuve de ses derniers princes, descendit pour toujours au rang secondaire de chef lieu d'une des provinces de la monarchie qui dès lors s'étendit jusqu'aux Pyrénées. Saint Louis et don Jaicmé avaient échangé les droits qu'ils prétendaient avoir sur les deux versants, et pris pour limite de leurs États la grande Montagne qui sépare les deux mers. Ils avaient coupé en deux la race ibéro-romane, et mis entre leurs peuples frères et désormais étrangers la chaîne neigeuse et gigantesque, comme deux bergers mettent une claie d'osier entre deux troupeaux du même bercail. Dès lors les Pyrénées, ce cœur de l'antique nationalité cantabre, au lieu de redevenir, comme aux anciens temps, le centre d'un empire indépendant, ne devait plus être dans l'avenir que la limite méridionale et reculée de la France.

Le dépècement d'un peuple par l'épée ne s'ac-

1. Dom Vais., liv. XXVI, ch. 88.

complit pas sans de longues et violentes convulsions ; longtemps encore les tronçons saignent et palpitent. Le prince qui protesta fut celui dont les ancêtres avaient été les héros de la résistance du Midi, dont la race était, en quelque sorte la plus pyrénéenne [1]. Roger-Bernard III, valeureux comme son père, son aïeul, et son bisaïeul, fut excommunié comme eux. Politiquement orthodoxe, il eut comme eux des baillis hérétiques, et notamment les Morlana de Carcassonne. Son patriotisme méridional s'appuyait sur les faidits des forêts. Le comté de Foix, on le sait, relevait, pour la plaine, des comtes de Toulouse, et pour la montagne des rois d'Aragon. La mort d'Alphonse mettait Roger-Bernard sous la mouvance immédiate du roi de France. Le belliqueux prince forma une ligue des seigneurs pyrénéens; ils réclamèrent la suzeraineté nationale de don Jaicmé le conquérant; et dans ce dessein une ambassade se rendit à la cour de Saragosse [2]. Le vieux monarque, chargé d'ans et fatigué de guerres, ne répondit pas à ce patriotique appel; il pressentait que son berceau, et le berceau de sa race, échapperait tôt ou tard à sa dynastie. Mais l'infant don Pédro s'arma pour enlever au roi de France ses spoliations des maisons de Saint-Gélis et de Trencabel. Déjà les seigneurs aragonais et catalans accouraient, brandissant leur lance, se ranger autour du jeune prince pour aller délivrer les poétiques manoirs de Tou-

1. Nangis. — Bernard Guidonis.
2. Zurita annal., III, 75.

louse et de Carcassonne. Il fallut pour retenir l'infant et désarmer ces jeunes et valeureux hidalgos la défense expresse et toute l'autorité de père et de roi du vieux conquérant de Valence et des Baléares.

Don Pédro III d'Aragon, comme tous les princes chevaleureux, était chéri des troubadours. C'est à cet infant qu'est dédié le poëme romanesque et allégorique de Jauffre et de Brunissen. Nul doute que cette dédicace ne soit un appel adressé au prince par un chanteur patriote dont le but évident est en même temps de relever le courage abattu des Méridionaux. Jauffre (Godefroi, l'ami de Dieu) est la personnification du prince espagnol, dont l'épée doit vaincre le féroce Rugimont, le roi de France, le chef de la croisade, et délivrer Brunissende, la dame éplorée, la patrie en deuil, captive dans son manoir de Montbrun, non moins obscurci et nébuleux, château antique et merveilleux, construit dans un verger pareil au Paradis, peuplé d'oiseaux et de troubadours contristés, d'où il ne monte que des cris, des sanglots et des lamentations inconsolables. Tableau trop fidèle de cet Eden dévasté où s'élèvent les sombres et sinistres tours de Toulouse et de Carcassonne [1]. L'auteur de ce poëme national, et le clairon de cette prise d'armes patriotique, fut probablement le valeureux troubadour Peyre Salvatgé, ami de l'infant d'Aragon.

1. M. Aroux, *Mystères de la Chevalerie*.

III

RÉVOLTE DU COMTE DE FOIX. — PHILIPPE LE HARDI ASSIÉGE LE DONJON DE FOIX. — CAPTIVITÉ DU COMTE ROGER BERNARD III, A CARCASSONNE. — MORT DE JAICME, LE CONQUISTADOR, ROI D'ARAGON.

Mais la guerre, étouffée dès sa naissance, au sud des Pyrénées, éclatait tout à coup et inopinément au nord, dans la Gascogne. Elle jaillit de la servile turbulence de Gérald de Casaubon, seigneur de Sumpey (Summopodio). Vassal du comte d'Armagnac, il prétendit ne relever directement que du comte de Toulouse, c'est-à-dire alors du roi de France[1]. Le comte Gérald d'Armagnac marche contre le rebelle, l'attaque non loin de Sumpey, mais il est vaincu, dans un combat où périt Arnauld-Bernard, son frère chéri, avec un grand nombre de ses meilleurs vassaux. Le félon triomphait moins d'un vaillant comte que de la patrie romane elle-même : sa victoire était l'affront d'une race tout entière. Aux cris de douleur et de rage du vaincu, accourent les barons pyrénéens, et à leur tête, le plus puissant de tous, et le plus guerrier, le comte de Foix. Roger-Bernard III de Foix était beau-frère de Gérald d'Armagnac : ils avaient épousé les deux infantes de Béarn, héritières de Gaston de Montcada : ils dominaient par leurs alliances sur toute la chaîne des Pyrénées : ils rassemblent un ost

1. Guilh. de Puilaurens, ch. LII.

nombreux d'hommes de Foix et de Bigorre, de Gascons, de Basques et de Béarnais. Casaubon, incapable de résister aux deux comtes, se réfugie sous la protection du roi de France, et le sénéchal de Toulouse, auquel il livre ses domaines, arbore la bannière royale sur la plus haute tour de Sumpey. Mais la sauvegarde du roi n'arrêta pas les deux comtes : ils assiégent Gérald de Casaubon, escaladent le rocher et le donjon de Sumpey et n'ont, dans leur victoire, que le regret d'avoir manqué le traître qu'ils voulaient pendre aux créneaux sous la bannière aux fleurs de lis d'or[1].

Le roi de France apprit cet événement, comme il était en marche vers le Midi. Son effroi fut grand, si l'on en juge par le déploiement disproportionné de ses forces; évidemment il craignit une insurrection générale qui pouvait se compliquer d'une guerre avec l'Aragon. De Saintes où il se trouvait, il cita d'abord à comparaître à son tribunal, comme deux rebelles, les comtes de Foix et d'Armagnac. Puis, il convoqua le ban et l'arrière-ban de tous les seigneurs ecclésiastiques et séculiers de son royaume. Il leur ordonna de se trouver réunis en armes, dans la quinzaine de Pâques, sous les murs de Tours, où les attendait Ferry de Verneuil, maréchal de France. A cet appel du monarque, la vieille France, la France ecclésiastique et féodale tout entière s'ébranla. Tous les grands vassaux, suivis de leurs hommes d'armes, se dirigèrent vers la Loire[2]. On vit arriver l'arche-

1. Nangis, *Gest. Philip.*, III, 537.
2. Reg. Olim.

vêque de Sens, les évêques de Paris, de Troyes, de Beauvais, de Noyon, de Châlons, de Coutances, d'Avranches, en appareil religieux et guerrier. Le duc de Bretagne y vint avec soixante chevaliers dont seize bannerets; le comte de Flandre avec quarante chevaliers et treize bannerets; le comte de Boulogne avec trente-trois chevaliers et soixante-dix écuyers. C'était comme une dernière croisade que le monarque irrité entraînait sur le Midi. Le maréchal Ferry de Verneuil, à la tête de toute la chevalerie de France, se mit en route à travers les vastes forêts du Limousin.

Le roi Philippe, avec sa puissante escorte de Poitevins, continua sa marche vers Bordeaux d'où il remonta lentement la vallée de la Garonne. Cependant le comte d'Armagnac voyait avec effroi s'avancer l'orage : il se rendit à la rencontre du monarque, fléchit le genou, et demanda grâce[1]. Le roi, désireux d'apaiser l'insurrection par la clémence, le condamna seulement à une amende de cent cinquante livres tournois. Mais le fier comte de Foix s'indigna de cette soumission; il rentra dans ses montagnes, fortifia ses châteaux, et s'enferma dans son donjon aérien. Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, s'empressa d'attaquer le comte révolté. Roger-Bernard s'élança de son rocher, comme un faucon, fondit sur l'ost du sénéchal qu'il mit en fuite, et rentra dans son aire avec un butin d'armes, de chevaux et de bagages. Eustache de Beaumarchais, pour marcher de nouveau contre le

1. Reg. Olim. — Bern. Guidonis, *Chron.*

comte, attendit l'arrivée des grands vassaux du Midi qui de toutes parts se levaient et se rassemblaient sous les murs de Toulouse. Le comte de Rhodez, de la maison de Commenges, arriva suivi de cinquante hommes d'armes dont sept bannerets, vingt-six chevaliers, quatre-vingt-dix-sept écuyers, et vingt-six arbalétriers. Le comte Améric de Narbonne, indigne fils de son père, époux de Sybilia de Foix, marchant contre son beau-frère Roger-Bernard III, vint avec douze chevaliers, trois damoiseaux et douze arbalétriers; Béraud de Mercœur, de l'Auvergne, avec douze chevaliers, douze écuyers et dix arbalétriers; Guilhem de Monestier, de l'Albigeois, avec trois chevaliers et quatre damoiseaux à cheval. Les barons du Midi étaient, on le voit, peu nombreux, peu considérables; aucun des grands chefs montagnards des vieilles races cathares ne descendit à l'appel du roi. Eustache à la tête de ces troupes, grossies encore par les descendants des croisés établis dans le Midi, marcha de nouveau contre le comte de Foix[1]. Il conquit aisément la vallée inférieure de l'Ariége que Roger-Bernard lui abandonna, soit qu'il crût impossible de défendre ces châteaux assis sur des monticules peu élevés, soit parce que cette portion du comté relevait effectivement du roi de France. Mais arrivé au Pas de la Barre, c'est-à-dire à la porte des montagnes, à une lieue seulement au nord de Foix, le prudent sénéchal s'arrêta; il n'osa pénétrer dans le repaire du léopard. Cependant le roi Philippe le Hardi fit son

1. Reg. Olim.

entrée dans Toulouse (25 mai 1272). Il s'établit au Castel-Narbonnais, antique demeure des comtes. Ferry de Verneuil, avec l'ost de France, arriva; le roi les dirigea sur Pamiers; et, suivant les traces de son armée, vint camper au monastère de Bolbona, nécropole des comtes de Foix.

Roger-Bernard évidemment avait compté, dans une lutte si inégale, sur l'appui du roi d'Aragon. Le vieux vainqueur des Maures s'émut du danger de l'héroïque prince qui, fidèle à ses instincts de race, s'obstinait à vouloir périr son vassal. Le grand conquistador, suivi de la chevalerie aragonaise et catalane, vint de Saragosse, non pour combattre le roi de France, mais pour demander la grâce du comte de Foix[1]. L'illustre vieillard venait aussi voir une dernière fois son berceau, la patrie de ses pères, et les provinces qui se détachaient pour jamais de sa couronne. Par les conques de la Noguéra orientale, il remonta vers Castelbon, cet héroïque champ d'asile du Midi, traversa les Pyrénées au port d'Aulus, et gagnant la vallée de l'Ariége, il descendit avec ce fleuve jusqu'à Foix[2]. Le monarque espagnol y trouva Gaston, vicomte de Béarn, et d'autres grands barons des montagnes, venus jusque-là pour faire honneur à leur ancien suzerain. Tous ensemble ils se rendirent à Bolbona où devait se rencontrer le roi de France. Ce monastère, au milieu de sa forêt solitaire, vit encore une imposante assemblée politique, deux

1. Zurita. — Nangis. — Guilh. de Puil.
2. Chr. del rei en Jacme.

rois, plusieurs princes, les chevaliers des deux versants pyrénéens, de deux tribus romanes, naguère sœurs bientôt rivales ennemies dans l'avenir, l'une restant espagnole, et l'autre devenant irrévocablement française. Dans l'église de Bolbone, don Jaicmé vit sculptées sur leurs tombeaux, les grandes figures de Ramon-Roger et de Roger-Bernard, les hôtes de son enfance errante et guerrière, les compagnons de son père et de son aïeul, les vainqueurs de Montfort et des croisades romaines. Devant ces marbres funèbres et ces tombes héroïques, le monarque et les princes méridionaux sollicitèrent la clémence du roi de France. Philippe, à leurs prières, accorda le pardon du rebelle. Mais Roger-Bernard rejeta hautainement la paix du Capétien. Philippe, irrité, se rend aussitôt à Pamiers où campait l'ost de France, et de là, avec toutes ses forces, et toujours suivi du roi d'Aragon, s'avança contre le château de Foix.

Il s'élève au confluent de l'Ariége et de l'Arget au pied d'un trapèze de rocher dont la cime soutient à cent cinquante pieds dans les airs son donjon créuelé. Roger-Bernard, du haut de ses tours, vit l'ennemi dépecer sa roche inexpugnable. Un proverbe populaire provenu de quelque oracle fatidique proclamait l'immutabilité du *Roc* de Foix. Le roi de France dissipa ce prestige fabuleux. Le comte, voyant crouler sa montagne sous le pic royal, sentit chanceler son cœur avec la base de ses tours. Toutefois il ne céda qu'aux prières du roi d'Aragon, et ne rendit son château qu'à son suzerain pour que, s'il le trou-

vait bon, il le remît au roi de France [1]. L'héroïque comte descendit invaincu de son donjon et se présenta fièrement, avec sa femme et ses enfants éplorés, devant le monarque. Philippe n'eut pas la magnanimité de récompenser par le pardon une si haute fidélité. Il le fit charger de fers. Le roi d'Aragon reçut le château de Foix, ceux des Cabanes, Lordat, Montréal, Ax et Mérenx, à condition de les remettre au roi de France, en arrêtant une délimitation définitive des royaumes de France et d'Aragon. On prétend que l'on voit encore les énormes blocs détachés de la montagne par Philippe le Hardi et roulés dans le lit écumant de l'Arget [2].

Le roi de France emmena le comte enchaîné et l'enferma dans une tour de Carcassonne. Il lui arracha sa femme Marguerite de Montcade et la conduisit captive en France. Il augmenta la solde des sergents qui gardaient les châteaux de Rocafissada, devant Montségur, de Puilaurens, Fénolhet, Aguilar, Peyrapertusa, sur la ligne d'Espagne et Cab-Aret, et Cabrespina, à l'entrée de la montagne Noire. Enfin il fit reconstruire les fortifications de Carcassonne. Tout l'hémicycle du sud depuis la porte de l'Aude, et l'église Saint-Nazaire à l'ouest, jusqu'à la porte narbonnaise au levant, sont de Philippe le Hardi. Les tours de ce roi se distinguent en général par leur forme non plus carrée, ni ronde, mais ovale, et par les délicates nervures

1. Guil. de Puil. — Nangis.
2. Ad. Garrigou : *Pays de Foix*.

de l'ogive, double caractère de leur singulière élégance gothique. La porte narbonnaise, chef-d'œuvre d'architecture féodale, fut décorée de la statue de la Vierge désormais gardienne de l'antique cité cathare [1].

Philippe traversa la Montagne-Noire, et pour contenir l'Albigeois toujours frémissant, il jeta, près de Lombers, les fondements d'une ville qui reçut le nom de Réalmont. La charte porte que Réalmont est construit *pour l'exaltation de la foi catholique, l'extirpation de l'hérésie, et la destruction entière des repaires des hérétiques et des voleurs cachés* dans les forêts environnantes. Le chef de ces *voleurs*, c'est l'infortuné Sicard de Boissezon dépossédé de son château de Lombers. Ces *brigands* sont Élio de Agrefol dont les biens ont été donnés à Sicard d'Alaman; le fameux Bouche-de-Loup et ses sinistres chevaliers; Emblard de Roche-Arifat et ses farouches compagnons; Ermengaud de Rochemore, Ramon de Montrond, Pierre Agulhon de Agrefol, et les frères Roca de Berlan (1258); puis encore, Pierre et Joan de Romégos, Barravi, Ferrand, Pierre Bès, Pierre de Roset, Isarn del Quer, et Guilhem et Ramon del Eversen (1268). Le diacre de la troupe était Ramon Gauteric. Ils arrivaient sur la brune et repartaient avant l'aube et nul ne connaissait leurs retraites sauvages. Ils étaient armés d'arcs, de glaives, de lances, d'arbalètes et de couteaux sarrasins [2]. Le roi peupla Réalmont avec des habitants venus de Mont-

1. M. Viollet-le-Duc.
2. Doat, XXV. Dép. d'Emblard de Roche-Arifat (1274).

réal et de Limous [1]. C'étaient probablement d'anciens proscrits amnistiés. Il dépaysait habilement les faidits du Carcassez, et les opposait aux faidits de l'Albigeois, connaissant la haine des frères et l'acharnement des apostats. Pour l'accroître encore, il leur livra sans doute les biens de ceux qui erraient dans les forêts.

Philippe revint en France avec la comtesse et le jeune infant de Foix, gages de sa victoire. Mais le comté n'était pas encore entièrement soumis. Le roi d'Aragon avait donné le commandement des châteaux du Sabartez à son lieutenant Ramon de Cardonna, fils de la troisième Esclarmonde de Foix, et cousin du comte Roger-Bernard. Le vicomte catalan fut sommé de livrer ces donjons pyrénéens aux officiers du roi de France. Pierre de Villars, sénéchal français de Foix, s'avança jusqu'à Tarascon pour recevoir l'hommage des gouverneurs d'Ax et de Mérenx et des châtelains de Lordat, Calamos et Montréalp de Sos. Le châtelain de Lordat seul descendit de son donjon aérien. C'était le vieux Pierre-Roger de Mirepois, le héros de Montségur [2]. Il était de l'âge environ du siècle. L'illustre vieillard répondit pour lui et ses collègues qu'ils ne pouvaient se dessaisir de leurs manoirs et de leurs cités qu'ils tenaient de Ramon de Cardonna sous l'hommage du comte de Foix. Villars fit demander une entrevue au vicomte espagnol qui se rendit à Castelverdun et pour toute concession remit Ca-

1. Mahul, *Cart. de Carcassonne.*
2. M. Ad. Garrigou, — *Pays de Foix.*

lamos au roi de France. (Juillet 1272.) Quelque temps après, le sénéchal de Tarascon entra dans la vallée de Sos pour recevoir le serment de fidélité des populations et l'hommage de Ramon Batalha, châtelain de Montréalp. C'était encore un Bélissen, un cousin de Pierre-Roger de Mirepois. Leurs aïeux avaient été dépossédés, soixante ans auparavant, de leur manoir paternel par le maréchal de la croisade. Batalha, digne de son nom et de sa race, fit jeter dans un fond de tour l'envoyé du sénéchal et dire à celui-ci qu'il traiterait de même tous les officiers du roi, et là-dessus ses agiles montagnards reconduisirent à coups de pierres et de scories de fer les Français jusqu'aux portes de Tarascon. C'est ainsi que le hardi Batalha lapida les officiers du roi de France. Ce ne fut que huit mois après que, sur l'ordre formel du roi d'Aragon, les barons livrèrent leurs châteaux au sénéchal de Carcassonne qui les remit immédiatement à Brunissende de Cardonna, comtesse douairière de Foix. Le fier Batalha resta insoumis et impuni sur sa roche de Montréalp[1].

Le vieux roi d'Aragon voulut voir une dernière fois la terre de ses aïeux, Montpellier où il était né[2], Carcassonne où s'était passée son enfance captive, Muret, peut-être, où une chapelle rustique marquait le sol rougi du sang de son père invoqué comme un martyr de la patrie. Il ne consentit à rendre le comté de Foix, qu'il avait en dépôt, que

1. M. Ad. Garrigou, *Ibid.*
2. L'Aigref., *Hist. de Montpellier.*

le comte ne fût délivré. Roger-Bernard resta un an détenu dans les tours de Carcassonne, héroïque berceau de sa maison. Délivré par la médiation du roi don Jaïcmé, il se rendit en France, il fit hommage au roi Philippe. Le monarque lui rendit sa femme et son comté, le logea dans son palais, le créa chevalier, le fit former aux grâces et aux élégances de sa cour, c'est-à-dire aux distinctions de la servitude, et le renvoya comblé d'honneurs dans les Pyrénées. Désormais la maison de Foix sera la vassale dévouée de la dynastie royale de France.

Le roi d'Aragon, non content d'avoir fait rendre la liberté à Roger-Bernard, voulut s'unir plus étroitement encore avec le valeureux comte, et lui demanda sa sœur qui portait le nom cathare d'Esclarmonda. Il la destinait à son second fils don Jaïcmé, auquel il avait légué Montpellier, Perpignan et le royaume de Mayorque. La jeune infante fut conduite à Perpignan : elle était, dit un contemporain, une *des femmes les plus sages et des plus honnêtes du monde* et très-digne des anciennes Esclarmondes de Foix. On remarque dans son cortége nuptial un Pierre-Roger de Mirepois et un Arnauld de Castelverdun, deux enfants de Montségur. A ses noces, célébrées à Perpignan, les barons des deux versants des montagnes fraternisèrent une dernière fois, et rivalisèrent de galanteries chevaleresques. Et la jeune princesse alla régner sur l'archipel des Baléares conquis et repeuplé par les faidits Pyrénéens. (1275.)

Peu de temps après, le vieux roi don Jaïcmé, le *conquistador*, mourut à Valence après un règne de

soixante ans[1]. Ce règne, qui commença à Muret par une défaite, se perpétua de victoire en victoire et de conquête en conquête. Il fut un des plus grands rois de l'Espagne, un vaillant soldat de Rome contre l'Islamisme. Il ne céda pourtant jamais aux papes ni sur ses intérêts, ni sur ses amours, car il avait des mœurs presques musulmanes. Il refoula donc l'invasion arabe vers l'Afrique, et concentra habilement son royaume au sud des Pyrénées; mais il affaiblit l'avenir de sa dynastie en divisant ses conquêtes et en mettant au cœur de ses peuples le vampire de l'inquisition.

IV

GUERRE DE PHILIPPE LE HARDI CONTRE DON PEDRO III, ROI D'ARAGON. — ÉPIDÉMIE DANS L'OST FRANÇAIS. — MORT DU MONARQUE CAPÉTIEN, ET SON SÉPULCRE A NARBONNE.

Don Pedro III, roi d'Aragon, que le vieux conquistador son père avait empêché de disputer à Philippe le Hardi le comté de Toulouse, une fois monté sur le trône ne fut plus retenu de déclarer la guerre au roi de France. Il avait épousé Constance, fille de Manfred, roi des Deux-Siciles, tué, par Charles d'Anjou, à la bataille de Bénévent. L'évêque de Cozenza, aux suggestions du Pape, avait fait déterrer le cadavre de ce blond et gra-

1. Zurita. — Muntaner. — El rei En Jacmé.

cieux monarque, ennemi de Rome; ses os avaient été bannis de la tombe et du royaume; ils gisaient sans abri, lavés de la pluie et battus du vent. Le Dante, organe de l'opinion populaire, raconte cette triste histoire : le poëte gibelin a rencontré dans le purgatoire l'âme de Manfred. « Si tu veux me donner quelque consolation, lui dit l'âme plaintive, dis à ma bonne Constance, à ma gracieuse fille, l'honneur de la Sicile et de l'Aragon, dans quel état tu m'as vu, et conte-lui mon infortune. Car, malgré les malédictions de Rome, mon espérance verdit encore, et je ne suis pas rejeté de l'éternel Amour[1] ! » Constance voulut rendre aux os paternels un peu de la terre de la patrie; elle s'adressa secrètement aux Siciliens; et le massacre se forma lentement et sourdement contre les Français.

Le roi d'Aragon voulut s'assurer d'abord de l'alliance du comte de Foix. Il lui demanda en mariage pour son fils don Jaïcmé, la jeune Constance de Foix, enfant qui fut emmenée à la cour d'Aragon (1278). Le roi donna à son fils les comtés de Palhars et de Ribagorça, et le comte à sa fille le vicomté antique de Castelbon et d'Andorra, ce qui formait aux deux infants, de l'ancien champ d'Asile cathare, une petite principauté pyrénéenne. Ainsi Constance pouvait être, un jour, reine d'Aragon, comme sa tante Esclarmonde était reine des Baléares[2]. Mais, soit que la roi de France qui devait redouter cette alliance en ait détourné le comte de

1. Purgatorio, canto 3.
2. Arch. de Bolbona. — Spicilegium X, 628.

Foix, soit réflexion tardive et humeur belliqueuse de Roger-Bernard, ce prince rompit tout à coup ce mariage, et ligué avec les comtes d'Urgel, de Cardonna, et d'autres Catalans, il envahit les États du roi d'Aragon. Don Pédro marche au comte, qui l'attend, à la tête de trois cents chevaliers et de dix mille fantassins, le refoule impétueusement vers les montagnes, et le force de s'enfermer dans Balaguer, château du comté d'Urgel. Des chevaliers du pays de Foix accoururent au secours du comte et parvinrent à se jeter dans la place assiégée. De ce nombre fut Esquio de Mirepois, fils de Pierre-Roger de Bélissen, et petit-fils de Ramon de Pérelha, un des aiglons cathares de Montségur. Mais, après un mois de combats, Balaguer dut capituler, et le comte de Foix captif fut détenu dans le château de Siurana (juillet 1281). Le roi de France craignit que don Pédro n'envahît le comté de Foix. Le roi d'Aragon effectivement passa les Pyrénées et vint s'aboucher à Toulouse avec Philippe le Hardi. L'entretien fut irrité et hautain de la part de l'Aragonais, il demanda au roi de France qu'il lui rendît Carcassonne et Toulouse. C'était la déclaration d'une plus grande guerre. L'appel de la reine Constance avait été entendu des Siciliens. Charles d'Anjou s'était rendu odieux en Sicile : Palerme fit main basse sur les Français, et le massacre célèbre sous le nom de vêpres siciliennes eut lieu le jour de Pâques (1282). Le roi d'Aragon s'embarque à Barcelone, et sous prétexte de porter la guerre en Afrique, descend en Sicile, et y ceint la couronne de Manfred et de Frédéric II. Dès lors

la lutte des rois de France et d'Aragon eut lieu en Italie et sur les Pyrénées[1].

Rome excommunie le roi d'Aragon : elle donne ses terres au roi de France. Philippe le Hardi menace l'espagnol vainqueur. Don Pedro se moque des anathèmes du pape ; mais pour mieux combattre Philippe, il relâche le comte de Foix captif depuis trois ans en Aragon. Il espérait par cet élargissement s'attacher les peuples de Foix, de Carcassonne et de Toulouse, et peut-être aussi le comte. Mais Roger-Bernard, ulcéré de sa longue captivité, resta fidèle au roi de France. Philippe le Hardi, de Toulouse marcha sur Narbonne, et de là sur Perpignan, pour entrer en Catalogne. Don Pedro fit sa prise d'armes en roi troubadour : il chargea la poésie qui se mourait avec le catharisme, de sonner une dernière fois du haut des Pyrénées son cor d'ivoire des batailles. Poëte, il échange des vers avec un autre poëte, avant que, roi, il croise la lance avec un autre roi[2]. « Peyré Salvatgé, dit-il au troubadour, les fleurs de lis me font rester en grand pensement dans mon palais. Elles veulent sans droit ni raison passer en deçà des montagnes. De quoi je prends l'occasion de prier les peuples de Carcassonne et d'Agen et les Gascons d'être marris si les fleurs veulent amoindrir mon royaume. Mais tel pense gagner pardon dans cette guerre qu'il n'y trouvera que sa perte ! » — Le troubadour d'un ton de joviale égalité, répond sur le même rhythme

1. Arch. de Foix et de Bolbona.
2. Raynouard, *Troubadours*.

à son confrère couronné : « Seigneur, roi qui semble énamouré (de hauts faits) ne doit rester avec le cœur triste à propos des fleurs de lis. Mais il doit aviser comment il peut à grand bruit faucher les fleurs. Car voici l'été où elles poussent plus épaisses. Et que les faucheurs soient de telle valeur, qu'en mont, ni en plaine, en colline, ni en forêt on ne laisse plus une seule fleur en deçà de Montmélian ! » — Le comte de Foix, entendant ce dialogue poétique, vient y mêler sa voix : irrité de sa défaite et de sa longue détention, il se déclare pour Philippe le Hardi. Il répond sur le même rhythme et du même ton railleur et léger : « Qui veut se mêler avec les fleurs de lis doit bien garder son sceptre, car les Français savent porter de grands coups. Qu'on ne se fie ni dans Carcassonne, ni dans l'Agennais, ni dans les Gascons. Ils n'aiment pas le roi d'Aragon depuis qu'il nous a fait cette lâcheté. Bientôt nous entendrons se mêler les cris de Bourgogne et d'Aragon. — Le Français qui n'a pas son pareil pour le courage, et le Bourguignon qui est habile et vaillant, mèneront à l'Église romaine les Patarins qui se réclament du roi d'Aragon. Et puis comme de juste il seront jetés dans un grand bûcher et leurs cendres dispersées aux vents[1] ! »

Tristes paroles ! poésie amère ! adieu cruel que le comte de Foix fait à la cause du Midi ! Mais on trouve encore dans cette guerre une réminiscence patriotique et cathare. Le roi d'Aragon se présente comme le chef du parti hérétique et natio-

1. Dom Vaissette, VI. Ad. Du Mége.

nal. Comme son aïeul, le héros de Muret, il combat le pape et le roi de France. Il agit en roi-troubadour, et la poésie, voix vivante et populaire, pousse une dernière fois en sa faveur le cri des batailles. Après cela, elle jetera son cor d'ivoire dont les peuples ne comprennent plus le son inspiré. Le poëte Salvatge, dans son langage platonique et mystérieux, donne déjà au mot *amour* le sens qu'il a dans les conjurations nationales du moyen âge, le sens de liberté, d'héroïsme, de perfection idéale. Mais le cycle poétique de l'enthousiasme et du sentiment chevaleresque est fini. Le comte de Foix, politique sagace, avait raison; les peuples insensibles ne bougèrent pas. Les Patarins furent jetés dans un grand bûcher. Le tribunal dominicain redoubla de rigueur. Bernard de Castanet, évêque d'Albi, *vice-gérant de l'inquisiteur* du royaume de France, promena l'épouvante dans l'Albigeois.

C'est alors que les os des Morlana furent exhumés et brûlés à Carcassonne [1]. La vieille Na Irlanda, femme de Guilhem de Villèle, quarante après sa pénitence, fut reprise, et dut être, comme relapse, jetée au bûcher (1284) [2]. Bernard de Montesquieu, son neveu, interné à Puilaurens depuis sa sortie des *Immurats*, avait été déjà ressaisi par le tribunal de Toulouse (1274). Il confessa avoir fréquenté les diacres Guilhem Prunel et Bernard Tillols de Rocavidal. Il dit qu'il leur avait demandé s'ils croyaient que le diable eût créé l'homme et le monde. Ils

1. Doat, XXVI.
2. Doat, XXVI, 60.

avaient répondu que non, mais que leurs ennemis leur imputaient cette erreur. Le créateur donc c'est le Christ. Ce témoignage est décisif, venant d'un chevalier et de deux docteurs johannites. Prunel et Tillols évangélisaient le Castrais, et Rocavidal, leur berceau, est situé entre Vieilmur, cloître d'Isarn, le poëte inquisiteur, et Lavaur, tragique tombeau d'Améric et de Géralda de Laurac. Bernard de Villèle-Montesquieu, aux termes de la législation de saint Louis, dut expier par le feu son retour à la foi du Consolateur [1]. Alors furent exterminés, après une résistance de cinquante ans, les derniers insurgés de l'Albigeois et de la Montagne-Noire. De ce nombre, le chevalier Guilhem Barbitonsor, fils de Bernard Raseyre de Pésencs et de cette Aladaïs Fabre, brûlée à Bram pour avoir prié et pleuré sur les ruines de Montségur [2].

L'émigration continuait sous la terreur. Pierre Guilhem de Rocaville, de Montgaillard en Lauragais, vit à Plaisance Guilhem de Lantar, réfugié en Lombardie. Ramon Baussa ou de Vals de Laurac visita à la Guardia, dans la Pouille, le chevalier Gérald de Lantar, évêque et septième patriarche de l'Église johannite de Toulouse. Pierre de Bélissen, seigneur de Cabrespine, fut assisté à sa mort par un domestique anglais (Rib ou Robin), qu'il avait probablement ramené d'Angleterre. Le poëte Salvatgé vivait dans le camp d'Aragon, d'où ses chants provocateurs défiaient Philippe le Hardi.

[1] Doat, XXV, 160. Dép. de B. de Montesquieu.
[2] Doat, XXXIV. Lettre de Geoffroi d'Abluses.

Cependant le roi de France avait envahi la Catalogne par le col de Panissars : il prit Figuières et assiégea Gironne. L'infant Alonzo d'Aragon surprit le camp français, lui tua six cents hommes, et le reste ne fut sauvé que par la valeur des comtes de Foix, Roger de Commenges et Jourdain de Lille. Douze galères d'Aragon battirent devant Rosas vingt-cinq galères françaises, et enlevèrent l'amiral Guilhem de Lodève. Le siége de Gironne durait depuis deux mois sans succès. La canicule engendra des mouches venimeuses qui tuèrent les chevaux. Une épidémie ravagea l'ost de France. Philippe désespérait de prendre Gironne. Ramon Folc, vicomte de Cardonna, la défendait héroïquement. Mais il n'avait plus de vivres, et l'éloquence du comte de Foix son cousin lui persuada de rendre la place au roi de France. Philippe y entra, mais, déjà malade et à la tête de son camp décimé par le fléau, il dut regagner le Roussillon. Porté en litière, il ne put qu'à grand peine, à travers les montagnards soulevés, atteindre les Pyrénées. En arrivant à Perpignan il expira (25 octob. 1285)[1]. Philippe son fils, le roi de Majorque, la chevalerie de France mourante accompagnèrent la dépouille royale à Narbonne. On ensevelit ses chairs, détachées de ses os, dans l'église de Saint-Juste. On lui éleva un superbe mausolée. Le monarque est étendu sur son socle de marbre, le front ceint de la couronne. Sa main tient le sceptre surmonté d'une fleur de lis. Symbole de la puissance

1. *Gest. Philip.*, III. — Muntaner. — Zurita.

royale, un lion est couché à ses pieds. Il veille, et, pendant son sommeil, garde son maître, sa nouvelle conquête, et cette porte de l'Espagne. Sur les quatre faces du tombeau, dans des niches dont les fines colonnettes supportent l'arc ogival brodé d'un feuillage de chêne, sont sculptés, dans diverses attitudes, des moines au front rasé, des prêtres aux longs cheveux, des évêques coiffés de la mitre. Chacun d'eux a son attribut symbolique : la crosse, la bible, le calice d'où sort l'hostie consacrée ; un autre, sans doute un inquisiteur, tient à la main un gril, et une poignée de verges : histoire sculpturale de la conquête ! hideux emblème de la croisade dominicaine ! Figure sinistre qui déshonore le cortége funéraire du sage et vaillant monarque ! Apothéose impie qui, cinq siècles après, attira la foudre sur cette tombe auguste et chevaleresque [1] ! Sur ce trépas royal, et cette défaite capétienne, Peyre Salvatgé, le dernier troubadour patriote et le clairon éclatant de cette guerre, dut faire entendre les fanfares de la victoire romane.

L'Albigisme expirant se partageait, pour revivre, en deux rameaux. L'élément biblique et républicain allait aux Vaudois ; l'élément chevaleresque et mystique allait aux Olivistes. Le Léonisme fournit un consul, et le Joachimisme un orateur, pour former les dernières et tragiques révolutions de Carcassonne.

1. Dom Vaissette, VI, 87. Tombe de Philippe le Hardi.

XIII

ÉLIO PATRIS

LIVRE TREIZIÈME

ÉLIO PATRIS[1]

I

PHILIPPE LE BEL. — AGITATION DE CARCASSONNE.

Philippe le Bel accompagna en France les os de son père Philippe le Hardi. Ce jeune prince, à peine âgé de dix-sept ans, dont le génie politique se dérobait sous la grâce de l'adolescence, allait, sous l'ombre de ce devoir funèbre, se faire reconnaître à Paris, berceau de la monarchie capétienne. Mais en s'éloignant du Midi, il ordonnait aux fils des conquérants de se rendre en hâte à Carcassonne, capitale des pays cathares. Le maréchal de Lévis, les sires de Chalabre, de Limous, de Saissac, de Castres, accoururent dans cette ville en harnais et sur leurs chevaux de bataille; et les commissaires du roi, escortés des épées de la croisade, reçurent le serment des peuples méridionaux. Ainsi le jeune et habile monarque s'assurait à la fois de la vieille et de la nouvelle France. Philippe, fils d'Isabelle d'Aragon, avait épousé l'infante Juana, héritière de

1. Patricii, de Patris.

Navarre : ainsi la puissance des Capétiens, naguère bornée par la Loire, étendue maintenant jusqu'aux Pyrénées, déborde déjà des deux côtés sur l'Espagne. Le roi revint bientôt dans le Midi pour recevoir lui-même l'hommage des peuples, et diriger en personne l'expédition de Catalogne. Le pape Boniface VIII s'entremit pour terminer cette guerre d'Aragon. La médiation du pontife ayant échoué, Philippe se disposait à franchir les Pyrénées. Mais le roi don Pedro, après avoir repris Gironna, était mort; don Alonzo et don Jaïcmé, ses deux fils, qui lui succédèrent tour à tour, étaient moins affectionnés aux peuples d'en deçà les monts. Ces peuples insensiblement devenaient plus Français et ces princes plus Espagnols. La voix du sang s'affaiblissait; enfin le pape reprit la négociation, et le roi don Jaïcmé conclut la paix avec son cousin Philippe le Bel[1].

Ce jeune roi de France unissait la beauté du sang d'Aragon au génie moins guerrier que politique des Capétiens. Sous la figure la plus chevaleresque il avait l'esprit d'un légiste; il s'entourait de légistes plus que de chevaliers, et devait user de parlements plus que de batailles. Son tempérament était éminemment métallique, brillant et corrupteur comme l'argent, dur et solide comme le bronze, tranchant, insensible, inexorable comme la hache du bourreau. Mais ces vices et ces vertus de roi, il les employait avec une activité fiévreuse à la construction laborieuse et magnifique de la France. Ce

1. Muntaner, CX, 50. — Zurita, IV, 29.

monarque de vingt ans conçut deux hardis projets : écraser les derniers tronçons encore palpitants de la nationalité romane et culbuter de son trône de nuées sanglantes la théocratie romaine.

La nationalité romane agonisait convulsivement : vingt ans de guerre, soixante d'inquisition, cent de conquête l'avaient irréparablement détruite. Trop rompue pour revivre elle ne pouvait que s'incorporer à la France. Philippe le Bel lui-même, eût-il voulu la ressusciter, ne l'aurait pu. L'habile roi n'eût pas mieux demandé que de s'en servir contre la papauté. Il lui concéda quelques apparences de garanties et de libertés ; il établit un parlement à Toulouse ; mais ce parlement, nommé par le roi, recevait directement ses ordres de Paris. C'était assurément, dans la pensée de Philippe, une sauvegarde pour les peuples contre les inquisiteurs et contre les inquisiteurs et les peuples pour la monarchie. Ce monarque inquisiteur prit parti contre l'inquisition. Les populations frémissaient encore : on chantait encore la diatribe vengeresse de Figueyras, *Roma tricharitz*[1] ; on huait les partisans de Rome, et on les appelait, à cause de leurs hypocrites servilités : *Mascaradas !* Le roi de France avait reconstruit et repeuplé Béziers : les consuls ne cessaient, malgré les défenses, de soumettre les couvents et les églises à la taille. Les bourgeois se moquaient de l'interdit et de l'excommunication. Ils se faisaient relever des censures ecclésiastiques par des juges séculiers. Ils parlaient hardiment du

1. Doat XXV : Dép. de Bernard de Baragnon (1274).

pape et du siége de Rome. Là-dessus, Boniface VIII ordonna à l'inquisiteur de Carcassonne de procéder contre les incorrigibles habitants de Béziers (13 oct. 1297). Près d'un siècle après le massacre, ces citoyens avaient respiré, dans les décombres de leur cité tragique, et sur les ossements d'un peuple infortuné, l'âme énergique des ancêtres et la haine de leurs bourreaux.

Mais le frère Nicolas d'Abbeville, inquisiteur de la Foi, était en même temps aux prises avec les habitants non moins indociles de Carcassonne. Il les punissait, tantôt comme hérétiques coupables envers l'Église, tantôt comme rebelles coupables envers le roi : c'était parce qu'ils poursuivaient de leurs huées les serviles et les hypocrites qu'ils flétrissaient du nom de *masques*. Les peuples relevaient la tête; ils connaissaient les secrets sentiments du roi. Les habitants de Carcassonne en appelèrent au monarque. L'inquisiteur furieux fit jeter dans les cachots les énergiques appelants, et le courageux tabellion, rédacteur de l'acte d'appel[1]. Philippe, irrité qu'on attentât à son autorité royale, éclata. Il défendit au sénéchal de Carcassonne d'emprisonner les citoyens, à la requête des inquisiteurs, à moins qu'ils ne fussent hérétiques déclarés (1291). Le roi promit d'envoyer des commissaires, et cinq ans après, Robert, comte d'Artois, vint à Carcassonne. Ce prince venait de combattre les Anglais en Gascogne, avec le secours des comtes du Midi. Gaston, infant de Foix et de Béarn, était

1. Dom Vaissette, VI, 197, p. 634.

son gendre, et le comte de Foix était son compagnon de guerre et de victoire. Il instruisit sans doute le prince capétien du désespoir où l'inquisition réduisait les méridionaux. Le prince ordonna au sénéchal de surseoir aux emprisonnements, et les consuls furent cités devant le parlement de Paris. La sentence du roi n'est pas connue; elle dut être favorable aux opprimés; mais le moine audacieux n'en tint aucun compte, et ne cessa de fulminer ses anathèmes[1] (28 juin 1296). Les consuls prirent parti pour les excommuniés; l'inquisiteur anathématisa les consuls; le peuple chassa l'inquisiteur. La ville frémissante en appelle encore au roi. Mais l'inquisiteur était un officier royal aussi bien que sacerdotal; le monarque naturellement prit sous sa protection le sanglant émissaire de la monarchie. Les hérétiques étaient des citoyens. Aux yeux de Rome le patriotisme est une hérésie; la nationalité romane en était également une aux yeux du roi. Philippe ordonna que la bulle du pape Boniface VIII, qui prescrivait aux inquisiteurs la recherche la plus rigoureuse des hérétiques et aux princes le concours le plus actif à seconder les inquisiteurs, fût strictement exécutée dans tout le royaume. Le frère Nicolas, sous la garde du sénéchal, rentra dans Carcassonne indignée. Mais le roi disposa tout pour la pacification de la cité. Les consuls demandèrent sa réconciliation avec l'Église romaine. L'inquisiteur convoqua une assemblée solennelle à Carcassonne (27 avril 1299).

1. Ibid., p. 635 et 636.

Les évêques s'y rendirent ainsi que les chefs des monastères et les descendants des conquérants. Lambert de Turey, seigneur de Saissac, lieutenant du sénéchal, supplia l'inquisiteur de traiter les coupables avec bénignité. Nicolas répondit qu'il distinguerait les hérétiques des citoyens et qu'il n'imposerait de pénitences qu'aux réfractaires. Les consuls et les citoyens compromis s'indignent, ils s'assemblent dans le couvent des franciscains, et probablement aux suggestions d'un moine éloquent appelé Bernard Délicios, et d'un citoyen énergique nommé Élio Patris, repoussent la grâce de l'inquisiteur. L'évêque de Béziers s'interpose : la cité résiste; après six mois de négociation, elle se résigne enfin, de guerre lasse, et courbe la tête en frémissant. Quatre consuls et huit citoyens, avocats, notaires ou marchands, furent frappés. On éloigna probablement ces chefs dangereux et leur bannissement temporaire fut déguisé, selon l'habitude, en pèlerinages lointains. Après cela, l'inquisiteur réconcilia Carcassonne, mais la cité rebelle n'obtint son absolution que sous l'engagement d'ériger au couvent des dominicains, une chapelle en l'honneur de saint Louis [1]. Rome avait canonisé ce monarque, cet Eliacin de l'inquisition, ce disciple de Thomas d'Aquin. En introduisant son culte dans Carcassonne, on glorifiait la conquête, l'autorité royale et la dynastie capétienne. C'était flatter le roi de Paris, et pervertir les peuples du Midi; l'idolâtrie est un culte du ser-

1. Doat. — Martène, VI, p. 477.

vage : par l'adoration d'un saint et d'un roi, on les dressait à l'adoration des rois de France et des papes de Rome.

Il est à remarquer que les habitants de Carcassonne ne se soumirent qu'après la mort de Roger-Bernard, comte de Foix. L'insoumission des bourgeois correspond à l'insoumission du comte, leur chef national, depuis la disparition de la maison de Trencabel ; car Foix était un rameau de Carcassonne. Roger-Bernard prétendait être indépendant des officiers du roi. Les sénéchaux marchèrent contre lui ; il y eut quelques combats. Enfin le comte se soumit, remit deux châteaux au sénéchal, et son jeune fils Gaston entre les mains du roi. Philippe le rendit à sa mère, Marguerite de Montcada, plus dévouée, à ce qu'il paraît, que son époux, à la France. Il attacha le jeune infant à la dynastie royale en le fiançant à Jehanna, fille de Robert d'Artois. Ainsi une petite-fille de saint Louis vint habiter les tours de Foix et de Pau, et la maison de France jetait une nouvelle racine dans les Pyrénées. D'un autre côté, Roger-Bernard accorda sa fille, dona Constança, à Jehan de Lévis, maréchal de l'Albigeois. Le troubadour Amanieu des Escas appelle cette infante la *beauté la plus parfaite du Midi* [1]. Elle était filleule de la reine de Sicile et d'Aragon. Elle avait dû même épouser l'infant d'Aragon, puis celui de Castille. Le vent orageux du siècle lui enleva ces deux couronnes d'Espagne. L'infante, qui eût décoré un trône,

1. Millot. — Dom Vaissette, VI, p. 197 et 220.

victime infortunée de la politique, devient la femme du premier soldat de l'inquisition, du bourreau de sa patrie. Mais Dieu qui tire le bien du mal comme l'aurore de la nuit devait, dans le lointain des temps, faire sortir du sang de Constance des vengeurs de leur mère et de leur pays, des chevaliers de la Bible et de la liberté, les barons de Léran et d'Audou.

Malgré ce double gage donné à la maison de France et à celle du maréchal de la Foi romaine, l'inquisition ne laissa pas Roger-Bernard en repos, non plus que ses ancêtres. Pierre de Villalonga, moine de Bolbona, accusa ce comte et la mémoire de son père Roger. Roger qui avait magnifiquement doté cette abbaye d'une si copieuse pitance de *bled pur* et de *vin exquis* fut sur le point d'être expulsé honteusement de la splendide nécropole où ce pieux prince avait recueilli les cendres proscrites et dispersées de ses aïeux. Mais l'opinion, muette un siècle auparavant, se révoltant de la profanation des tombes comtales, épargna cette ingratitude monstrueuse aux moines gardiens de leurs cendres héroïques. Elle rentrait dans le christianisme et l'humanité. Le frère Bertrand de Clermont, inquisiteur de Toulouse, recula devant ce scandale. « Nous déclarons, dit-il, à jamais absous de toute accusation d'hérésie, le comte Roger, son fils, ses enfants, et leur postérité, de sorte que nul ne puisse plus à l'avenir attaquer leurs personnes, leurs biens et leurs renommées[1]. » Dans cette abso-

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, p. 641.

lution officielle, on reconnaît un commandement royal, la volonté de Philippe le Bel. La maison de Foix formait l'avant-garde de la France contre l'Espagne, et tenait par le sang à la dynastie capétienne. Roger-Bernard mourut bientôt après et descendit paisiblement dans les caveaux de Bolbona (1302). Sa vie fut une longue bataille. Souvent vainqueur, parfois vaincu, deux fois captif, ce petit prince pyrénéen, qui se heurtait contre les colosses de France et d'Aragon, supérieur à ses aïeux par la puissance, leur égal par le courage, leur est inférieur par la cause. Il ne combat pas, comme eux, pour des principes; il va guerroyant pour des territoires et pour les voluptés de la bataille. Aucune idée divine n'étincelle à la pointe de son épée. Il n'est point comme son aïeul et son bisaïeul un héros théologique, un paladin éclatant du Paraclet. Prince politique et valeureux, malgré ses malheurs, il accrut considérablement son patrimoine et sa renommée. Non-seulement il conserva les comtés de Foix et de Castelbon tant de fois confisqués, mais encore il y ajouta la grande vicomté de Béarn, pour laquelle il ne *relevait que de Dieu*, et les petites vicomtés de Marsan, de Gavardan et de Nébousan. Allié par le sang, aux maisons de France et d'Aragon, il ouvrit à ses descendants le trône de Navarre. A sa mort, la maison de Foix, ébranlée et presque déracinée par un ouragan d'un demi-siècle, était une puissance pyrénéenne.

Roger-Bernard avait eu de Marguerite de Moncade, entre autres enfants, un fils qui reçut le nom

de ses aïeux de Béarn, Gaston (le ravageur ou le fils du désert). Ce jeune prince, qu'il associa de son vivant à son règne, était délicat et devait vivre peu. Élevé à la cour de Paris, comme otage de son père, le roi, pour mieux l'enchaîner encore, lui destina pour femme une de ses nièces, Jehanne d'Artois[1]. Mais Gaston, soit inclination de cœur, soit réaction d'indépendance, s'unit secrètement à Fernanda, fille de Fernand, duc catalan de Négrepont. Il en eut un fils nommé Loup (le berger) : ce fils de ses amours devait être, en effet, dans sa pensée le pasteur de ses peuples de Foix et de Béarn. Le roi de France, furieux de ce mariage clandestin, en ordonna la rupture, et le faible Gaston dut épouser Jeanne d'Artois. La capétienne était une femme libertine, impérieuse, dilapidatrice, qui vida le trésor comtal, rompit avec sa belle-mère Marguerite de Moncade, et fit périr plusieurs princes de la maison de Foix. Le comte Gaston, se rendant à la guerre de Flandre, était mort à Maubuisson; elle déroba son testament, le fit casser par le roi, et adjuger le trône à son fils, c'est-à-dire à elle-même comme tutrice du jeune Gaston II. Loup, l'héritier légitime, fut dépossédé, banni des domaines paternels, errant en Espagne et en Orient, et revint enfin de l'exil marié à une princesse allemande[2]. Le roi résolut de réparer cette iniquité royale en la doublant d'une iniquité inquisitoriale. L'inquisition dépouillait les plus hauts barons pyrénéens. Une

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, p. 292.
2. M. Ad. Garrigou, *Pays de Foix*.

branche des Castelverdun, sénéchaux héréditaires des comtes, se vit deshéritée de ses biens comme hérétique. Les branches collatérales rachetèrent la part indivise et puis la rendirent pieusement à leur sœur persécutée (1270). La maison de Castelverdun, chassée enfin de son glorieux manoir, atteignit la réforme du XVIe siècle, et se vengea tristement de l'ingratitude des comtes en les expulsant à leur tour de leur sépulcre de Bolbone. La maison de Rabat fut encore plus maltraitée que celle de Castelverdun. Les petits-fils de Ramon-Sanche et de Ramon de Perelle ne rentrèrent pas dans leur antique manoir arabe. Ils se réfugièrent à la cour du vicomte de Castelbon, rameau collatéral de Foix. Leur race s'est perdue en Catalogne. Le roi de France fit de leur donjon mauresque et de leurs vastes terres pyrénéennes l'apanage de Loup de Foix qui fonda une nouvelle branche comtale avec le titre de baron de Rabat. La destinée romanesque de cet infant de Foix, prince dépossédé de Béarn et de Négrepont, nous a fait assister à la ruine de deux des plus illustres maisons albigeoises. Que devint sa persécutrice, la messaline capétienne? Ses débauches babyloniennes soulevèrent le cœur du Midi. Gaston II, son fils, la fit enfermer d'abord au donjon de Foix, berceau de tant de saintes et héroïques princesses, puis au fort de Lourdes, tombeau de tant de martyrs, près des grottes qui sont aussi des sépulcres cathares [1].

1. Il y avait alors trois Loup de Foix : celui de Rabat, celui de Campranha et celui de Durban, descendant du héros albigeois.

II

SOULÈVEMENTS CONTRE LES INQUISITEURS. — JEHAN DE PEQUIGNY ET RICHARD NEVEU. — PACIFICATION DU MIDI. — SUBSIDES MILITAIRES EXIGÉS PAR LE ROI. — IMPOTS DES VILLES ALBIGEOISES. — FORTUNE DES CONQUÉRANTS. — DÉPART DES BARONS MÉRIDIONAUX POUR LA GUERRE DE FLANDRE.

La paix momentanément rétablie à Carcassonne ne tarda pas d'être encore troublée par les emportements des inquisiteurs. Le plus fougueux de ces dominicains était Foulque de St-Georges, inquisiteur de Toulouse. Un cri immense, universel, le cri des comtes, des consuls, des peuples, monte avec un frémissement d'indignation et de douleur, vers le roi : « Sire, réprimez le frère Foulques ! Il commet des violences atroces. Il nous fait souffrir des géhennes ! Il torture, il met à mort les innocents ! Sire, ayez pitié ! » Philippe, étant à Fontainebleau, pour ses chasses d'automne, entendit ces gémissements d'un peuple aux abois. Il écrit à l'inquisiteur, il écrit à l'évêque, au sénéchal de Toulouse (7 déc. 1301). Il a ordonné que les *immurats*, la prison de l'inquisition construite sur le sol du roi, serve toujours à la détention des hérétiques; mais que le geôlier en soit choisi par l'évêque et par le sénéchal, que l'inquisiteur ne fasse incarcérer personne sans le consentement de l'évêque ; et que le sénéchal n'agisse que d'après le commun accord de l'évêque et de l'inquisiteur, car, ajoute le monarque, nous ne saurions supporter que d'un

caprice dépendent la vie et la mort de nos sujets[1].

Philippe le Bel imposait ainsi aux inquisiteurs le double frein de l'évêque et du sénéchal. Il fit plus, il demanda aux dominicains de Paris le rappel de l'inquisiteur de Toulouse. Le chapitre prit un moyen terme, et tâcha de contenter le pape et le roi. Il maintint dans ses fonctions le frère Foulques, en lui adjoignant un modérateur. Le monarque irrité s'écria que ce décret était rendu à sa honte, et ne pouvant obtenir des Jacobins aucune modification, il mande au sénéchal de Toulouse d'arrêter l'office de l'inquisiteur, de supprimer ses gages et de se charger des prisons. Puis il fit partir en toute hâte Jehan de Pequigny, vidame d'Amiens, et Richard Neveu, archidiacre de Lisieux, comme réformateurs des abus, dans les parties de la *Langue d'Oc*. Les Jacobins rappelèrent le frère Foulques, ils lui donnèrent pour successeur Guillaume de Morières ; et le roi satisfait ordonna qu'on rendît au nouvel inquisiteur ses gages, ses prisons, son tribunal. Mais l'exemple de Foulques avait entraîné la fougue de Nicolas d'Abbeville, inquisiteur de Carcassonne, et de Bernard de Castanet, *vice-gérant de l'Inquisition*, évêque d'Albi. Albi, Carcassonne, Toulouse, tout le Midi qu'ils désolent, est près d'éclater. L'arrivée de Jehan de Pequigny, et de Richard Neveu, commissaires du roi, surexcite l'espoir des populations. Ils ouvrent les prisons, relâchent les détenus et font jeter leurs geôliers dans leurs cachots. A ce spectacle si nou-

1. *Hist. du Languedoc*, t. VI, pr. 211.

veau, les peuples s'agitent, ils se soulèvent, en vociférant : *mort aux traîtres!* Il y avait dans les couvents de Carcassonne un franciscain de Montpellier, nommé Bernard Délicios. Hardi, éloquent, populaire, adoré de la multitude par une espèce de mysticité johannite, il devient le tribun de l'insurrection. Il parcourt les villes et les campagnes, ameutant les peuples contre les inquisiteurs et leur chef, l'évêque Bernard de Castanet. Albi, Carcassonne, Toulouse, lapident les Dominicains. Éperdus dans cet orage, ils crient au roi, ils implorent le pape, ils accusent Jehan de Pequigny. Les peuples chantent les louanges du généreux et sage vidame. Enfin, frère Geoffroi des Abluzes, inquisiteur de Carcassonne, excommunie le commissaire du roi, et son excommunication est publiée dans tout l'univers catholique[1]. Nous reviendrons avec plus de détail sur tous ces événements, quand nous raconterons l'apostolat populaire de Bernard Délicios qui en souleva les tempêtes.

Le caractère distinctif de l'œuvre de Pequigny, c'est de relever partout le consulat, d'élargir les prérogatives des cités, de retremper le cœur des peuples romans. C'était effectivement une espèce de catharisme civil, sympathique à l'albigisme religieux qui dut respirer un instant et sortir de ses grottes et de ses forêts. Philippe le Bel lui-même accourut dans le Midi bouleversé. Il entra dans Toulouse le jour de Noël 1304, et descendit au château des comtes, résidence des rois. L'édit de jus-

1. Doat. — Martène, t. VI, p. 477.

tice qu'il publia n'est que la consécration de l'œuvre de vidame. « Informé, dit le roi, des scandales suscités par les inquisiteurs, et voulant que leur office s'exerçât à la louange de Dieu, et à l'accroissement de la foi, nous sommes venus dans ce pays pour y rétablir la paix et réformer les abus. A cet effet, nous avons eu plusieurs conférences avec les princes, barons, prélats, inquisiteurs, et avec leur vice-gérant, Guillaume de Pierre, nous avons résolu de nommer des commissaires pour visiter les prisons : non pas que nous voulions empiéter sur la juridiction ecclésiastique, mais pour qu'elle s'exerce plus efficacement, éviter les périls et calmer le peuple. En conséquence nous ordonnons : que nos commissaires et les inquisiteurs visitent les *murs*, et pourvoient à ce que les prisons servent pour la garde et non pour la peine des détenus, jusqu'à la décision du siége apostolique; et qu'à défaut de cette décision, leur procès soit fait selon le mode prescrit par les évêques ou leurs vicaires [1]. » Ainsi le roi rend l'inquisition aux évêques, et leur impose une forme plus équitable de procédure. Non content de cet édit magnanime, l'habile monarque accorda divers priviléges aux villes de Toulouse, Carcassonne, Montauban, Montpellier, popularisant ainsi l'autorité royale qui prenait l'humanité sous sa défense contre les barbaries théocratiques. De plus, il dota Toulouse d'un parlement; il en choisit les membres parmi les hommes du Nord et du Midi; il voulut que le choix royal reçût la con-

1. Dom Vaissette, t. VI, pr. 218.

sécration populaire. Ses hérauts crièrent dans la cité : « De la part du roi notre seigneur, que tous hommes ou femmes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, sachant que, s'ils connaissent l'un des membres susnommés, indignes de leur magistrature, par leurs délits, leurs scandales ou leur incontinence, qu'ils le déclarent avant huit jours au chancelier de France, pour qu'après examen leurs noms soient effacés ou maintenus au tableau. » Ces formes revenaient comme une ombre des anciennes libertés.

L'ouverture de ce parlement fut d'une majesté vraiment royale. Un immense palais de bois avait été construit devant la cathédrale de Saint-Étienne. Trois larges portes s'ouvraient du côté de la place Roaix[1]. Le dôme était de cuir, et le trône, élevé de six degrés, brillait d'azur décoré de lis d'or. Le 10 de janvier, à 8 heures du matin, le roi sortit du castel Narbonnais, dans toute sa pompe féodale, se dirigea vers le palais du parlement, et s'assit sur son trône. A sa droite se placèrent ses trois fils, et les deux maréchaux de France ; à sa gauche le connétable et les évêques. Le monarque portait un manteau violet tissé de soie et d'or, doublé d'hermine et semé de fleurs de lis d'or. Il avait au front un chaperon de même tissu bordé d'un filet d'hermine, surmonté de la couronne dont les fleurons et les rayons étincelaient de pierreries. La reine avec son cortége prit place dans la galerie circulaire qui régnait autour de la salle. Les portes s'ouvrirent et le peuple se précipita dans l'enceinte. Les hérauts

1. Bardin. Ainsi le palais des Roaix n'existait plus.

crièrent : Gloire et longue vie à notre grand roi! La foule répondit par des applaudissements auxquels se mêlèrent, comme un accent plus pur d'allégresse et de triomphe, des accords d'orgues, de flûtes et de harpes. La musique, proscrite avec la poésie, revenait dans le cortége de la justice, l'harmonie des cités, leur sévère et royale sœur. Le silence se fit, et le roi se leva plein de majesté. « Les peuples du Languedoc, dit-il, nous ayant humblement supplié d'établir, dans Toulouse leur capitale, un parlement pour l'expédition de toutes les causes tant criminelles que civiles et sans appel, nous l'accordons à perpétuité par ces lettres patentes scellées de notre scel! » Il se rassit, et les conseillers vinrent tour à tour recevoir de la main du roi leurs insignes. Les saints évangiles, écrits en caractères d'or, furent ouverts; et le président, le vice-président, le greffier, et tous les conseillers prêtèrent le serment de rendre bonne justice, et de servir la cause de Dieu, du roi et du royaume. Puis, le monarque, se levant de nouveau, lut ce verset : *Instruisez-vous, vous qui jugez la terre!* Et pendant une heure il exposa avec une grande éloquence les devoirs des magistrats envers Dieu, l'Église, le roi, le royaume et le peuple. Le parlement, dans la pensée de ce légiste couronné, devait évidemment servir de contre-poids à l'inquisition. Toulouse, ville de prédication et de plaidoirie, dut acclamer avec enthousiasme ce roi beau, sagace et justicier comme Salomon, éloquent et sentencieux comme l'Ecclésiaste d'Israël[1].

1. G. Bardini chronica. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 157.

Malheureusement, comme au monarque hébreu, il fallait à Philippe le Bel beaucoup d'argent, non pour ses voluptés, mais pour sa politique et pour ses guerres. Toulouse dut payer la magnificence de ce parlement royal. Le Languedoc dut fournir un subside et une armée pour la campagne de Flandre. Un siècle de croisade ou d'inquisition avait dévoré le Midi. Le roi prenait les restes de *la sauterelle et du hanneton*. Le clergé, la noblesse, les villes, votèrent par ordre. Les évêques et les barons donnèrent le cinquième de leurs revenus. Pour les villes, les officiers durent faire un recensement des feux taillables et non taillables. Ce dénombrement est précieux pour l'histoire : il nous montre les ravages de la conquête, et l'état des fortunes des conquérants. Ainsi Carcassonne accordait 1000 livres tournois; elle avait douze cent soixante-treize feux taillables, et huit cent quarante-trois feux non taillables, c'est-à-dire d'indigents; conséquemment les deux tiers de sa population étaient réduits à la mendicité. Béziers comptait trois mille six cent dix-neuf feux taillables, et accorda 1,848 livres tournois. Béziers, malgré sa catastrophe, était donc deux fois plus important que Carcassonne. Limous même était plus considérable et paya 1,200 livres. Mirepois surpassait Limous et donna 300 livres de plus. Pamiers égalait Mirepois. On remarquera que le roi substitue la livre française à la livre tolosane, morlane et melgorienne, à la monnaie méridionale[1]. Ainsi la riche Carcassonne

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 312.

est tombée dans l'indigence comme son noble vicomte : elle est la plus pauvre des cités romanes, elle si florissante sous le sceptre patriarcal des Trencabel.

Après un siècle écoulé depuis la croisade, voici quelle était la fortune des croisés dans le Midi. La plus riche était Éléonore, dame de Castres, héritière de la branche des Montfort. Elle possédait un revenu de 10,000 livres tournois (700,000 fr.). Après elle venait Jehan de Lévis, seigneur de Mirepois, mari de Constance de Foix; il avait 4,269 livres de revenu. Pierre de Lévis, seigneur de La Garde, 1,272 livres ; et Thibaud de Lévis, seigneur de Montbrun, 960 livres. Ainsi la totalité des revenus des trois branches du maréchal, était de 6,501 livres de Tours (450,000 fr. environ). La maison de Lévis s'amoindrissait par le droit méridional du partage des successions. Les seigneurs de Mirepois demandèrent d'être régis par le droit féodal de France qui maintenait intact le fief paternel. Mais la douce féodalité romane prévalut et fragmenta la puissance des conquérants. La maison de Voisins était moins riche encore. Guillaume de Voisins, seigneur de Limous, n'avait que 2,000 livres tournois; Pierre de Voisins, seigneur de Rennes, 500 livres; Gilles de Voisins, seigneur d'Arques, 500 livres : en tout 3,000 livres (210,000 fr.) pour la maison de Voisins. La plus pauvre était la maison de Marly-Saissac. Guillaume de Turey, seigneur de Lauragais, 500 livres,

1. *Ibid.*, pr. 219 et 220.

et Amalric de Turey, seigneur de Pech-Arric, 300 livres; en tout 800 livres (55,000 fr.) pour la maison de Turey, ou de Marly, qui paraît avoir perdu le grand fief de Saissac, dans la montagne Noire. Nous ignorons la fortune de la maison de Bruyères, de Chalabre. Ainsi ce pillage du Midi s'en retournait en gaspillage : la conquête épuisait le conquérant, toujours sur son cheval de guerre ; et conquérant et conquis étaient dévorés par la royauté qui elle-même n'avait que les restes de l'Inquisition.

Les barons indigènes sont encore bien plus déchus. Le puissant vicomte de Narbonne n'a plus que 3,000 livres de revenu (200,000 fr.) ; Sicard de Lautrec, 700; Pierre de Lautrec, 300; Ramon de Durfort, 200; Arnaud de Lordat, 130; Ramon de Fredol, 80; Ermessinde de Thesan, 12. Les maisons de Bélissen, d'Aniort, d'Alion, de Perelha, de Cap-de-Porc, de Quiders, de Roqueville, l'ancienne chevalerie cathare, ne figurent même pas dans ce rôle. Ce qui prouve qu'elles n'existent plus, ou qu'elles sont émigrées, ou qu'elles ont été dépossédées entièrement. Les Bélissen du Cabardez, par exemple, dépossédés et dénobilisés, sont marchands de drap à Carcassonne, et ramassent de l'argent, pour racheter, avec leur réhabilitation, les terres de leurs aïeux, dans la Montagne-Noire [1]. Philippe le Bel employait les races albigeoises : ainsi nous trouvons, comme collecteur du subside, et sénéchal de Beaucaire, le chevalier Joan-Jordan

1. Mahul, *Cart. de Carcas.*

de l'Ile, un descendant de la grande Esclarmonde de Foix, la papesse cathare de Montségur.

Mais ces subsides, malgré le concours des barons indigènes, ne se levèrent pas sans résistance; car, outre l'indigence générale, le Languedoc ne pouvait comprendre, avec les idées du moyen âge, comment il devait aider Philippe à dompter les Flandres. Pour la première fois l'Église romaine se trouva d'accord avec le peuple aquitain. Bernard de Castanet, évêque d'Albi, vice-inquisiteur, donna le signal du refus. Le roi mit la main sur son temporel. Les agents du fisc arrivent à Foix : les consuls ferment les portes de la cité : Varilhes, Tarascon imitent leur métropole. Les peuples courent sus aux sergents, dispersent les commissaires, et leur enlèvent leurs chevaux. Le comte Gaston, alors en Béarn, refuse de livrer les hardis consuls. Le sénéchal de Carcassonne envahit la Comté. Enfin les consuls transigèrent : ils comparurent à Carcassonne. Foix fut taxé à 2,000 livres; les autres villes subirent un impôt proportionnel; et le roi renvoya les nobles consuls qui se croyaient encore au temps des vieilles libertés, sous la suzeraineté paternelle de l'Aragon [1].

Philippe le Bel, pour venger sa défaite de Courtrai, entraîna dans les marais brumeux de la Flandre les princes du Midi qui durent se trouver tous, pour les fêtes de Pâques, rendus à Cambrai. Gaston, comte de Foix et de Béarn, partit avec quatre-vingts hommes d'armes et mille sergents; Jor-

1. Ch. de Foix.

dan de l'Ile, avec quarante hommes d'armes et deux cents sergents; Ramon Hunauld de Lantar, avec vingt-cinq hommes d'armes et cent sergents, Loup, le bâtard de Foix, seigneur de Rabat, avec dix hommes d'armes, et trois cents sergents, enfants de Sabart. Ce sont les fils des défenseurs de Montségur. Les descendants des Faidits sont encore, on le voit, de grands barons. Philippe le Bel leur a rendu leurs fiefs pyrénéens. En retour, ils servent le roi du Nord. Ils traversent les forêts du Limousin, les plaines de la Beauce et de la Picardie, avec les descendants des croisés, le maréchal de Lévis, les sires de Saissac, de Limous et de Chalabre. Un siècle auparavant, leurs aïeux s'entre-tuaient sur les champs de bataille du Midi. Eux combattront, en frères d'armes, sous l'oriflamme de France. Ils ont maintenant les mêmes mœurs, ils parlent la même langue. Ils partirent avec leurs ménestrels. Les héroïques troubadours ne sont plus : la poésie est morte avec l'indépendance romane; elle a jeté dans les torrents son cor d'ivoire. Mais les barons ont des ménestrels à cheval; ils reçoivent du roi une solde de cinq sous par jour (13 fr. 75 c.) pour jouer de la harpe ou de la cornemuse à la tête des bataillons [1].

Ces vaillants *sonneurs*, qui ne *trouvaient* pas, firent entendre les vieux airs des guerres cathares sur le champ de victoire de Mons-en-Puelle. Là, sans doute, pour la dernière fois, résonna la mélodie patriotique si célèbre :

1. Vais. *Hist. du Lang.*, VI, pr. 220.

Coms Ramon, duc de Narbona,
Marquis de Provença,
Vostra valor es tan bona
Que tot le mon gensa [1].

Cet hymne saint qui n'avait pu sauver la patrie romane fit triompher, contre les libertés flamandes, la grande patrie française. Ce spectacle ne manque pas de grandeur : ce roi capétien à la tête des barons du Nord et du Sud ; ses peuples mêlés à l'ombre de l'oriflamme ; la France consommant son unité, par la frontière du Rhin, son bouclier septentrional, qu'elle a perdue depuis, après avoir conquis sa frontière d'Aquitaine qu'elle a gardée toujours, cette magnifique et inexpugnable armure des deux mers, des Alpes et des Pyrénées.

III

PHILIPPE LE BEL POURSUIT BERNARD DE SAISSET, ÉVÊQUE DE PAMIERS.

Le comte de Foix, dans ses révoltes, avait eu pour compagnon et même pour instigateur, avant de l'avoir pour adversaire, Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, qui dut enfin régler ses comptes avec le roi de France. Quelles sont les origines de cet évêque ? Ramon VII, comte de Toulouse, ne

1. Pierre Cardinal.

pouvant épouser une princesse, avait eu, d'une maîtresse obscure, une fille illégitime nommée Guilhelmetta. Le comte la donna pour femme au fils de Ramon de Recauld, son précepteur chevaleresque, du Mas Saintes-Puelles. Une fille de Metta entra dans la maison de Saisset (de Saxeto, du petit rocher), probablement de l'Albigeois[1] : et fut mère de Bernard de Saïsset, abbé de Saint-Antonin, et premier évêque de Pamiers. Bernard, des deux côtés, était donc de race hérétique, et petit-fils du prince martyr de la cause cathare et romane. Les maisons albigeoises rentraient dans l'Église catholique et aspiraient aux dignités sacerdotales. Un petit-fils de Ramon VI, et de la grande Esclarmonde de Foix, Bertrau de l'Ile, était évêque de Toulouse. Bernard de Saisset, à son exemple, embrassa l'état monastique, et devint abbé de Saint-Antonin de Pamiers. Ce n'était pas, comme on l'a prétendu, un esprit large et libéral. On en peut juger par les statuts qu'il rendit contre les juifs alors très-nombreux et très-riches à Pamiers (1279). « Un israélite, parrain d'un enfant chrétien, ne pourra inviter, au repas du baptême, plus de douze convives, ni donner en étrennes à son filleul plus de douze deniers toulousains, ni lui offrir en cadeau qu'un mantelet de laine fine (estam) et de fourrure d'agneau. Qu'aucun soit assez osé que de jouer de l'argent aux dés

1. Au mariage de Bertran de Toulouse, assistait, comme témoin, Guilh. Saïsset, ami des Rabastens. (Dom. Vais. t. V, p. 631.)

si ce n'est aux noces et aux fêtes juives, ni se promener le dimanche avec les chrétiens sur la place du Mercadal. Que les femmes israélites ne soient assez hardies que de porter dans leur toilette de la soie, ou de l'or, ou des pierreries. » Les juifs, on le voit, vivaient fraternellement avec les chrétiens. L'abbé ralluma la guerre entre les deux races et les deux religions. Que sont devenus les temps où le vicomte de Carcassonne avait pour argentier le juif Caravita, et pour tuteur, Bertran de Saissac, le cathare? Où, dans Pamiers même, le comte de Foix, juge impartial, présidait un synode de catholiques, d'Albigeois et de Vaudois? Un siècle est à peine écoulé : les Albigeois sont détruits; les Vaudois bannis de ses murs; les juifs parqués dans la cité. Les juifs seront exterminés à leur tour; et Pamiers, naguère le séjour de toute liberté, maintenant de toute intolérance, est déjà ce qu'il sera dans l'avenir, un lieu triste, délabré, d'un aspect funèbre, une ville à physionomie espagnole[1].

L'Église du moyen âge, éperdument entraînée vers le cloître, revenait lentement vers le siècle, vers le monde. Aux princes cénobitiques succédaient insensiblement les évêques : et c'était une conséquence de la réaction cathare, essentiellement antimonastique. C'était ainsi que, cédant à son insu à l'opinion du temps, Boniface VIII sécularisa l'abbaye de Saint-Antonin de Pamiers. Ce monastère avait été une des causes de la croisade

1. *Ibid.*, VI. Le sang israélite et cathare rayonne encore dans la beauté orientale des femmes de Pamiers.

par l'incessante lutte des abbés et des comtes qui se disputaient le Castellar, c'est-à-dire la souveraineté personnifiée dans ce donjon, avant-poste féodal de Foix. Cette interminable querelle avait tout à coup été tranchée par la trahison de l'abbé Vidal qui livra la ville à Simon de Montfort, et par dérivation au roi de France. Pamiers était devenue la ville française et l'un des pivots de la croisade, tandis que Foix était restée la ville comtale et le foyer de l'indépendance romane. Mais après la victoire du Midi, les comtes étaient rentrés dans le Castellar, et dans tous les arrangements postérieurs avaient toujours revendiqué la souveraineté de Pamiers. Le monastère de Saint-Antonin était sorti de l'horrible tempête qu'il avait soulevée, enrichi, mais sanglant, et à jamais odieux. Boniface VIII résolut de le réhabiliter en le transformant en évêché pour que l'évêque pût d'une main plus vigoureuse contenir à la fois le prince national et la cité démocrate [1].

Détachant toute la partie méridionale du diocèse de Toulouse, le pape en forma celui de Pamiers auquel il donna pour premier évêque le dernier abbé de Saint-Antonin, Bernard de Saïsset. Philippe le Bel avait essayé d'accorder cette discorde séculaire des comtes de Foix et des abbés de Frédélas. Le roi avait remis à Roger-Bernard le Castellar disputé. Le nouvel évêque, moine inquiet et dominateur, fut indigné contre le monarque, et le comte refusant de payer certains revenus indécis,

1. *Gallia christ.* I. 157.

il le fit excommunier par le pape. Le comte et l'évêque transigèrent enfin par la médiation de Gui de Levis, époux de Constance de Foix. Le maréchal adjugea le Castellar, la vieille forteresse nationale, aux comtes; et la Tour-Neuve, ce château bâti par les croisés, sur le monticule du Calvaire, fut dévolue à l'évêque. Il devait y avoir un châtelain, un viguier et un juge communs. Boniface VIII confirma cet arrangement qui reproduisait à peu de chose près le *pariage* d'avant la croisade. Il leva l'interdit jeté sur les domaines du comte, et Roger-Bernard reçut l'absolution de l'évêque délégué du pape. Ce traité de paix fut conclu en présence des inquisiteurs, des chefs des monastères, des descendants des croisés et des barons pyrénéens [1].

Bernard de Saïsset était un esprit turbulent, un caractère sacerdotal, et le digne représentant de Boniface VIII. Il gardait rancune à Philippe de sa partialité prétendue pour le comte de Foix. Il ne tarda pas de se venger du monarque. Une confusion de droit féodal et religieux, semblable à celui qui divisait naguère l'évêque de Pamiers et le comte de Foix, mit en querelle l'archevêque de Narbonne et le roi de France. Le vicomte de Narbonne avait rendu directement au roi l'hommage qu'il rendait autrefois à l'archevêque. Le primat propose un expédient, le pape le repousse, cite à son tribunal le vicomte Amalric, et somme le monarque de contraindre le prince, sous peine

1. Martène. *Anecd.* I.

d'éprouver lui-même les foudres du Vatican. Philippe usa de modération, mais ne put fléchir l'orgueil romain qui continua de secouer follement ses tonnerres. Le roi retenait captif au Louvre le comte de Flandre que protégeait Boniface. Le pape chargea l'évêque de Pamiers d'exiger l'élargissement du prince. Le choix du négociateur était on ne peut plus hasardeux. Saïsset ajouta son irritation et sa jactance à la superbe de Boniface ; il somma fièrement le roi d'obéir au pontife romain, suzerain de tous les monarques en tant que vice-Dieu. C'était dans le cœur de Philippe la plus sanglante injure et la plus mortelle insolence. Il laissa pourtant Saisset retourner à Pamiers, mais apprenant que l'évêque avait dans son diocèse entrepris sur l'autorité royale, il chargea le vidame d'Amiens et l'archidiacre de Lisieux d'instruire sur-le-champ le procès de l'audacieux prélat. Les comtes de Foix et de Commenges, les évêques de Toulouse, de Béziers, de Maguelonne, vingt-quatre témoins déposèrent devant les commissaires royaux. Saïsset résolut de se réfugier secrètement à Rome. Averti de ce départ furtif, le vidame se rend de nuit à Pamiers, escorté de Joan de Burlas, chef des arbalétriers, un baron de l'Albigeois. Il envahit le palais épiscopal endormi, surprend l'évêque qui se réveille prisonnier, met sur ses biens le séquestre royal, emmène ses officiers captifs à Toulouse, et lui signifie de venir rendre compte de sa conduite à Paris, devant le roi [1].

1. Dupuy, *Histoire du dif. de Boniface VIII.*

C'est alors que Saïsset et Délicios, l'évêque qui masquait d'un faux patriotisme son orgueil sacerdotal, et le tribun, les consuls et les citoyens de Carcassonne et d'Albi, se rencontrèrent à Paris. Une haute cour formée de comtes, barons, chevaliers, prélats et clercs du Nord et du Midi, fut convoquée à Senlis, et la royauté allait juger à la fois l'épiscopat et l'Inquisition. Philippe s'y rendit, l'évêque comparut, et le chancelier Pierre Flotte exposa les divers chefs d'accusation. Voici les principaux : Saint Louis aurait dit à Saïsset, abbé de Saint-Antonin, que le royaume de France serait détruit et que le sceptre des Capets passerait dans d'autres mains à la troisième génération. Saïsset prétendait que le roi Philippe n'était pas de la race de Charlemagne, et qu'il descendait par sa mère de bâtards, c'est-à-dire des rois d'Aragon excommuniés par le Saint-Siége dans l'héroïque vaincu de Muret. Il disait encore que les Français étaient les ennemis des peuples de la Langue d'Oc, et que Pamiers n'était pas du royaume de France. L'évêque enfin aurait engagé à la révolte le comte de Foix et tâché d'empêcher le mariage de son fils Gaston avec Jehanne d'Artois, de la maison de France, pour lui faire épouser une infante d'Aragon, et, par cette alliance et cette insurrection, relever le trône Goth et Aquitain de Toulouse, et fonder à son profit une monarchie pyrénéenne[1]. Le chancelier s'adressant ensuite directement à l'archevêque de Narbonne : « Je vous dénonce tous ces chefs d'ac-

1. Baillet, *Démêlés de Boniface VIII.*

cusation, seigneur archevêque, métropolitain de l'évêque, en présence de notre seigneur le roi Philippe, et je vous somme de la part du roi de vous assurer de la personne de ce prélat pour qu'il en soit fait justice, comme criminel de lèse-majesté[1]. »

Aux paroles du chancelier, un murmure menaçant entrecoupé de cris de mort s'éleva des rangs des barons de France. L'archevêque demanda à réfléchir : l'évêque nia hautement. Malgré ce démenti formel, ces injures contre le roi sont si vraisemblables que l'histoire peut sans injustice les tenir pour vraies : elles sont dans les intempérances de langage de Saïsset, et dans l'irritation encore frémissante des populations romanes. Elles se chantaient dans toutes les cités du Midi : elles circulaient en Espagne et en Italie. Le Dante les a reproduites dans son épopée vengeresse. Il fait dire à Hugues Capet : « Je suis la racine de la plante mauvaise qui envahit la terre chrétienne et qui ne produit guère aucun bon fruit. De moi sont nés les Philippes et les Louis par qui la France est nouvellement conduite. Je fus le fils d'un boucher de Paris. Quand les anciens rois déchurent et que le dernier fut mis sous un froc de moine, le gouvernement du royaume se trouva dans ma main. J'avais tant d'amis et une telle puissance que je transmis la couronne sur la tête de mon fils, d'où est issu le sang abominable des rois de ma race. La grande dot provençale ne lui enlève pas son abjection : pourtant il ne faisait pas encore de mal;

1. Martène. *Ibid.*

bientôt par violence et par mensonge commencent ses rapines. Il ravit la Normandie et la Gascogne. Charles (d'Anjou) vient en Italie et fait périr Conradin. J'en vois un autre vendre sa fille comme un corsaire vend son esclave (Robert d'Artois). O avarice qui fait trafiquer de sa propre chair! Je vois enfin les fleurs de lis entrer dans Anagni et le Christ captif dans son vicaire[1]. »

Le grand poëte gibelin est l'écho vengeur de tous les griefs des races méridionales contre la maison de France. Cette politique habile, persistante, imperturbable des Capets, cupide dans Philippe-Auguste, rapace dans Blanche de Castille, féroce dans Charles d'Anjou, inexorable même sous la mansuétude candide de saint Louis, débordant en cent ans de la Loire aux Pyrénées, des Pyrénées jusqu'à l'Èbre, et des Alpes jusqu'à la mer de Sicile et d'Afrique, révoltait les poétiques et chevaleresques nations du Midi néo-latin. La mort de Manfred, le supplice de Conradin, l'écrasement de Ramon VII, le massacre séculaire des Albigeois, les avaient tellement épouvantées que leur imagination bouleversée plaçait le berceau de la noble mais cruelle dynastie dans l'échoppe sanglante d'un boucher, et dans les rouges vapeurs d'un abattoir. Eh! le Midi n'était-il pas un abattoir d'hommes et une boucherie de chair humaine! Toutefois cette boucherie n'était pas seulement royale; elle était surtout théocratique. Saïsset, esprit violent, langue intempérante, a bien pu dans ses fureurs proférer à son insu ces

1. Purgatorio. Canto XX.

injures populaires que les haines romanes vociféraient contre le roi de France. Quant à ces tentatives d'embauchage sur le comte de Foix, pour le ramener du vasselage et de l'alliance de la France à l'alliance et au vasselage de l'Aragon, ou mieux encore à l'indépendance et à la royauté de l'Aquitaine, ce prince les attesta, par une perfidie féodale qui se vengeait peut-être d'un piége et d'un ennemi sacerdotal. C'était comme une vague mais instinctive ébauche de conjuration, cléricale dans Saïsset, populaire dans Délicios, nationale dans le comte de Foix, mais insensée et répudiée par le trop habile prince pyrénéen [1]. Car Saisset évidemment n'était pas seul à regretter les petites dynasties indigènes et la félicité dont jouissaient les peuples romans sous le sceptre paternel des maisons de Foix, de Carcassonne et de Toulouse. Le souvenir chevaleresque et pastoral en est monté jusqu'à nos jours comme un parfum. Mais ce siècle d'or de la poésie romane n'était plus qu'un rêve. Cet âge de liberté, de tolérance, d'égalité, de civilisation platonique était irrévocablement passé. Le Midi, moralement et politiquement bouleversé par la croisade, n'était qu'un désert où sur des amas de ruines plaintives sifflaient par moments et grondaient les colères patriotiques. Parmi ces décombres noircis et sanglants, comme une hyène féroce, rugissait l'inquisition, et contre les fureurs du monstre, c'était un bienfait que la protection du sceptre de fer, mais équitable et réparateur des

1. Ch. de Foix et de Pau.

Capétiens[1]. Philippe le Bel, tout violent qu'il était, valait mieux que le doux et religieux saint Louis. La maison de France était infiniment préférable à la race d'Aragon. Au poétique Alphonse le Chaste, à son fils l'héroïque Pierre II, le martyr de Muret, à son petit-fils, le magnifique Jaïcmé I, le conquistador de Valence et des Baléares, se termine la gloire de la dynastie d'Aragon et de Barcelone. L'inquisition, qui a pris possession de la Péninsule, va élever sur les trônes espagnols une collection de princes fauves, bizarres, idiots, insensés, ténébreux, d'où sortira, par la fusion des divers rameaux, une dynastie, à tout prendre, la plus monstrueuse qui ait épouvanté le monde et scandalisé même l'enfer. Le projet de Saïsset n'était donc qu'un rêve incohérent du prêtre, du tribun, et du baron pyrénéen.

L'évêque de Pamiers après sa condamnation fut remis à la garde de l'archevêque de Narbonne, jusqu'à ce que le jugement fût ratifié par le pape. Philippe écrivit lui-même à Boniface pour que Saïsset, dépouillé de tout privilége sacerdotal, payât ses crimes de sa tête. Le pontife irrité, mais redoutant son âpre adversaire, déguisa son courroux : il passa la question de Pamiers sous silence, et cita l'indocile monarque à son tribunal pour l'affaire de Fénolhédas[2]. Ce petit canton montagneux, situé vers les sources de l'Aude, avait été conquis et confisqué pendant la croisade. Il faisait partie des nombreux

1. Dom Vaissette. VI. Pr. 206, 211, 215, 218, etc.
2. Martène, pr. : de l'hist. de Boniface VIII.

domaines des puissants seigneurs de Saissac, tuteurs des vicomtes de Carcassonne, et protecteurs des Cathares. Le château de Saissac, berceau de leur race antique, avait été donné par Montfort à Bourchard de Marly, et plus tard par les rois de France à ses neveux, les enfants de Lambert de Croissy, qui renoncèrent à Limous. Depuis soixante ans, tous les membres de cette grande maison pyrénéenne erraient en faidits dans les forêts, ou exilés sur les confins de Catalogne. Le roi cependant, qui désirait s'attacher les populations, s'adoucissait envers ces proscrits infortunés. Il y avait à cette époque (1287) à Toulouse une vieille faidite, veuve du chevalier Jordan de Saissac. Les Capitouls en avaient eu pitié, l'avaient recueillie dans leurs murs, lui avaient accordé quelques aliments, et obtenu du roi qu'ils fussent prélevés sur son ancien domaine de la Montagne-Noire. Mais les descendants de Lambert de Marly, usurpateurs de son manoir, avaient oublié la pauvre veuve qui mourait de faim dans les rues de Toulouse. Les commissaires du roi écrivirent sévèrement au sénéchal de Carcassonne pour que ces aliments fussent rendus à la châtelaine indigente et qu'il contraignît, s'il le fallait, les descendants des croisés, *détenteurs* du château de Saissac. Telle était la ruine de cette grande maison de la Montagne-Noire qui avait produit *les rois de l'Hautpoullois*, et les vicomtes de Fénouillèdes [1].

Cette bénignité du monarque envers cette infor-

1. *Hist. du Languedoc*, VI pr. 187, p. 624.

tunée, engagea sans doute l'un de ses neveux, Pierre de Saissac, à revendiquer sa vicomté entrée dans sa maison, depuis cent ans, par Ava de Fénouillèdes. Confisquée par la croisade sur Pierre, fils d'Ava, et donnée à Nuño Sanchez, comte de Roussillon, qui l'avait léguée en mourant à son cousin, le roi d'Aragon, puis rétrocédée par don Jaïcme le conquistador à Louis IX (1238), cette principauté appartenait à la France. Pierre de Fénouillèdes avait passé sa vie en faidit dans les bois : il suivit le vicomte de Carcassonne en Aragon; plus tard, on le rencontre à Montségur; il mourut enfin chez les Cathares du Roussillon (1244). Frère Pons de Pouget, inquisiteur de Narbonne, fit le procès à sa mémoire et brûler ses ossements. Ugo, fils de Pierre, et après lui la veuve d'Ugo, Béatrix de Ursey, au nom de ses enfants orphelins, réclama de saint Louis la restitution de Fénouillèdes (1264). Le roi rejeta la demande de la mère des infants de Fénouillèdes, dont les aïeux paternels et maternels, compagnons d'exil du vicomte de Carcassonne et revenus avec le prince, avaient tenté d'enlever cette ville à la France[1]. Louis, toutefois, se taisant sur cette guerre, ne motiva son refus que sur la sentence de l'inquisiteur, et l'exhumation des cendres de Pierre de Saissac. Ses enfants prétendirent qu'il était mort non-seulement catholique, mais encore religieux et chevalier du Temple, dans la commanderie du Mas-Déou. Mais le roi n'admit pas cet alibi du tom-

1. Martène. *Ibid.*

beau. Enfin, Pierre, fils d'Ugo et de Béatrix, et ses frères renouvelèrent leur demande auprès de Philippe le Bel qu'ils crurent plus favorable que saint Louis aux Albigeois. Philippe les renvoya devant le juge-mage de Carcassonne : la bonne volonté du magistrat fut arrêtée par la fatale sentence de l'Inquisition. Il conseilla sans doute aux infants de Saissac de supplier Boniface VIII de casser la procédure inquisitoriale. C'eût été abolir toute la législation de la croisade. Le superbe pontife accueillit néanmoins leur requête embarrassante, moins, il est vrai, pour rendre justice à des orphelins déshérités que pour faire un acte éclatant d'autorité sur les rois. Il somma avec hauteur Philippe le Bel de comparaître à son tribunal. Le monarque, avec non moins de fierté, répondit que pour le temporel il ne reconnaissait pas le tribunal de Rome. La querelle s'envenima entre ces deux puissants de la terre et l'on oublia les infortunés infants de Fénouillèdes[1]. La double réparation qu'ils réclamaient n'était plus au pouvoir, il faut le dire, ni du pape ni du roi de France. Boniface n'eût pu révoquer l'arrêt de l'Inquisition de Narbonne sans désavouer ce tribunal, sans compromettre l'infaillibilité romaine. Philippe n'eût pu restituer cette vicomté pyrénéenne sans condamner toute l'œuvre effroyable de la conquête. Les terres des Montfort, des Lévis, des Croisés, il eût fallu les rendre aux faidits. Les faidits seraient partout sortis de l'ombre des cavernes. Les morts mêmes au-

1. Doat. *Inquis. de Carcassonne.*

raient crié du fond de leurs sépulcres. Il eût fallu bouleverser le Languedoc, remuer, ébranler cette frontière du sud, si laborieusement acquise, conquise par tant de guerres et de crimes : cette barrière magnifique des Pyrénées, indispensable à la sécurité de la monarchie capétienne, bouclier, armure, boulevard de granit de la France, et qui sépare à jamais cette France progressive et lumineuse de la rétrograde, ténébreuse et africaine Espagne.

Alors Boniface, oubliant les infants de Fénouillèdes, revient à l'évêque de Pamiers [1]. Il ordonne à Philippe de laisser Bernard se rendre à Rome. Puis, s'irritant par degrés, il retire tous les priviléges accordés en d'autres temps par les papes aux rois de France. Enfin, il somme le monarque d'admettre la suzeraineté de saint Pierre sur les empires de ce monde. Il lance une bulle où il reprend la théorie fameuse des deux glaives, par laquelle le glaive royal est soumis au glaive théocratique, sans dire que ce glaive de saint Pierre avait été condamné par le Christ. Philippe fait brûler publiquement la bulle pontificale à Paris. Il déclara même à ses fils qu'il les répudierait s'ils consentaient jamais à tenir le royaume de tout autre que de Dieu. C'était parler en roi et en Français. Pour contre-balancer le concile convoqué par le pape à Rome, il convoqua dans Paris les États généraux de France[1]. La noblesse et le tiers déclarèrent unanimement qu'ils donneraient leur vie et leur for-

1. Laurière : Ord. I, p. 354.

tune pour soutenir les droits du monarque, identiques avec ceux de la nation. Les barons du midi, mêlés aux barons du nord, votèrent avec le même enthousiasme contre Rome, première cause de leur ruine. La vieille et la nouvelle France, ennemies jusque-là, s'embrassèrent, dans leur inimitié commune contre le Saint-Siége. L'unité de la France était fondée. Les évêques seuls, corps hybride, répondirent d'une manière ambiguë : ils se déclarèrent pour le roi, mais demandèrent de se rendre au concile; et sur le refus du prince, sollicitèrent la prorogation du concile auprès du pape. Le pontife indigné déclara le monarque et les évêques déchus, comme rebelles, lui de son trône, eux de leurs siéges. Philippe cependant avait relâché l'évêque de Pamiers. Saïsset n'était plus un adversaire digne de lui; il lui fallait Boniface; l'évêque se rendit à Rome. Diminutif de Boniface, il avait excommunié les habitants de Pamiers qui, dans la question du *pariage*, s'étaient prononcés pour le comte de Foix. Le roi, survenant sur ce différend, avait fait saisir les biens de l'évêque, c'est-à-dire les terres abbatiales de Saint-Antonin. Mais cette querelle se perdit bientôt dans la grande querelle de la France. Saïsset demeura dans Rome jusqu'à la mort de Boniface VIII. Philippe, que son triomphe rendait plus clément, permit à l'évêque, premier auteur de ces discordes, de revenir à Pamiers. Mais l'évêque dut acheter son retour en cédant au roi la moitié de ses droits féodaux sur Pamiers, Saint-Antonin et la plaine de Bolbonne. Le bouillant vieillard, probablement calmé par l'âge et le malheur, put s'é-

teindre paisiblement aux bords de l'Ariége[1] (1315).

Les comtes résidant désormais dans le Béarn, les évêques de Pamiers envahirent insensiblement le monticule tant disputé du Castellar. Le roi de France y réunit tout l'arsenal de la conquête, l'évêché, le monastère dominicain, le tribunal de l'Inquisition, et la cathédrale, œuvre élégante du XIVe siècle, construite en brique, boue pétrie de sang et durcie au feu préférée au marbre indigène, et dont le rouge et svelte clocher, colonne commémorative d'un immense massacre, est symboliquement surmonté d'une couronne fleurdelisée. Une muraille, dont on distingue encore les arcs brisés des portes, protégeait ce capitole théocratique contre les frémissements de la cité longtemps albigeoise et dont le vivace patriotisme renaquit deux cents ans après calviniste et ne fut enfin écrasé que par Richelieu[2].

IV

PHILIPPE LE BEL ATTAQUE BONIFACE VIII.

La lutte de Philippe le Bel contre l'Inquisition et l'épiscopat n'est que le prélude de sa grande et tragique lutte contre la théocratie romaine. Le vaillant Capétien voulut couvrir d'une honte ineffaçable cette dominatrice superbe des rois. Dans

1. Baluze, Pap. Aven., I, 25.
2. Archives de Pamiers.

cette entreprise, d'une audace prodigieuse pour son siècle, étonnante encore pour le nôtre où nous voyons tant de lâches princes, son principal instrument fut un légiste albigeois, Guilhem de Nogaret. Guilhem était né à Saint-Félix de Caraman, bourg du Toulousain, où se tint, en 1167, le premier synode cathare présidé par l'évêque bulgare Nicétas, venu de Constantinople. Gerald de Gordon, seigneur de Caraman, et sa femme Geralda de la Tour, contemporains de Guilhabert de Castres, sont signalés comme *deux hérésiarques*. Ramon de Nogaret, son aïeul, était diacre johannite : il prêchait dans le Lauragais, avec ses deux diaconesses Trobada et Peyrona. Peyrona était nièce de Braïda de Peyrat, la touchante martyre de Montségur. Singulière coïncidence qui unit les noms de l'auteur obscur de ce martyrologe et du grand Juge, vengeur éclatant des Albigeois ! Ramon fut brûlé vif, vers le milieu du siècle précédent, et, par son supplice, ses fils se trouvèrent conséquemment déshérités, et toute leur postérité réduite à une sorte d'ilotisme. Guilhem, né faidit, parvint, à force d'intelligence et de courage, à refaire sa fortune et à se dégager de l'anathème pontifical. Voué dès l'enfance à l'étude des lois, il devint professeur de jurisprudence dans l'université de Montpellier. C'était un homme de la race des Cap-de-Porc, du Mas ; il avait la fougue du sanglier, la dent tranchante, la hure terrible. Il portait dans son sang l'embrasement du midi et dans son cœur le bûcher paternel. Le sagace mo-

1. Doat. Manus. de Toulouse.

narque devina le jeune *Crozet*, abolit la flétrissure de sa croix, le revêtit de la simarre du juge-mage, l'appela dans son conseil, l'anoblit et le fit chevalier, et lui confia enfin le sceau royal (1299). Guilhem se dévoua corps et âme au service de l'intelligent et magnanime roi qui réhabilitait tous les parias cathares dans la personne d'un *faidit des bois* devenu chancelier de France.

Philippe évidemment sentait tout le prix de ce vaillant champion au moment où sa querelle avec le turbulent évêque de Pamiers l'engageait chaque jour plus profondément dans une lutte gigantesque contre Boniface VIII. Nous avons vu que cet impérieux pontife avait convoqué à Rome une assemblée du clergé de France[1]. En réponse à cet acte d'omnipotence théocratique, le monarque, un mois après, convoqua au Louvre les princes, les barons et les prélats du royaume (12 mars 1303.) Mais de tout le clergé gallican, il ne s'y rendit que trois évêques et les deux archevêques de Narbonne et de Sens. Le roi étant sur son trône, entouré de ses trois fils, de ses deux frères les comtes de Valois et d'Évreux, et d'autres princes de sa race, espoir et soutien de la monarchie, Guilhem de Nogaret, *vénérable professeur* ès *lois, chevalier*, se leva. Le légiste accusa Boniface VIII d'hérésie, de simonie, de corruption de mœurs, d'usurpation de la papauté, et du renversement de l'Église romaine : en conséquence, il demanda qu'un concile général dé-

1. Villani.

posât l'indigne pontife. Il y avait longtemps que les papes n'avaient entendu ce fier langage. Boniface en parut troublé. Il envoya comme légat en France le cardinal Le Moine, un Français qui devait en apparence négocier un accommodement avec le roi, mais en réalité révolter les évêques contre Philippe. Le légat somma d'abord le monarque de lever la défense faite aux évêques de se rendre à Rome, accompagnant sa requête hautaine d'une menace de foudre pontificale. Mais ce vieux tonnerre était usé. Philippe en dédaigna le vain murmure : son refus ferme et calme exaspéra le bouillant pontife. Alors il excommunia le roi de France. Dans cette tempête, Philippe chercha son appui dans la nation : il convoqua les États généraux (13 juin 1303). Louis, comte d'Évreux, frère du roi; Guí, comte de Saint-Paul; Jehan, comte de Dreux, et le chevalier Gûilhem de Plasian, se portèrent accusateurs du pape. Plasian, seigneur de Vézenobre, prit la parole : c'était un cévenol, un homme du midi; cette mission vengeresse revenait de droit aux Albigeois. Nogaret et Plasian, ces fiers légistes, ne sont plus ici les avocats du roi : ils ont derrière eux deux grandes clientes, la Patrie égorgée, la France outragée : ils sont les mandataires de l'éternelle justice contre Rome. « Sire, et vous messeigneurs, dit Plasian, nous accusons Boniface : l'Église est en danger sous son pontificat; elle réclame un légitime pasteur. Boniface est hérétique et chargé de crimes. Nous le jurons sur les Saints Évangiles. Nous le prouverons dans un concile général. Sire, vous êtes le champion de la Foi. Assemblez un concile; nous vous en

supplions, nous et toute la noblesse de France [1]. » Ainsi parla Plasian. L'habile orateur revêtait la monarchie capétienne du prestige religieux dont il dépouillait la théocratie romaine. Il est incontestable que Philippe le Bel modérant la papauté, muselant l'inquisition, organisant la justice, abolissant la servitude, et tâchant de guérir les plaies du Languedoc, est le champion de l'humanité. Il est dans le christianisme plus que le pape. Avait-il le droit de convoquer un concile? Assurément non, mais il pouvait le croire, car Charlemagne l'avait fait, et Philippe est pleinement ici dans la tradition de Charlemagne [2].

Le lendemain, Plasian reprit son réquisitoire contre Boniface. Il produisit ving-neuf chefs d'accusation. Le plus grave est que le pontife ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Il ne croyait pas à la présence du Christ dans l'Eucharistie, et n'observait pas les abstinences de l'Église; il consultait les devins. Puis venant aux griefs politiques : il se vante d'abaisser et même de détruire la superbe nation des Français, et pour y réussir, il veut tout abîmer, lui, l'Église, le monde. Les Français prétendent n'être soumis à personne pour le temporel. « Ils en ont menti par la gorge, s'écrie le pontife, et quiconque soutiendra qu'ils ne relèvent pas du pape et de l'empereur, qu'il soit anathème, fût-il un ange du ciel! » L'orateur irritait habilement, par ces intempérances de langage et de rôle de Boniface,

1. Martène. *Ibid.*
2. Laurière. *Ibid.*

l'orgueil de la nation, la fierté jalouse du roi, monarque éminemment français, l'ardent continuateur de cette grande politique traditionnelle de la France, qui consiste en deux choses perpétuellement menées de front : contenir l'Église romaine, refouler l'empire d'Allemagne, le césarisme féodal et théocratique.

Plasian termina ainsi : « J'ai parlé sans haine personnelle contre Boniface ; mais par zèle pour la foi, l'Église et le Siége de Rome. Sire, sauvez-les ! convoquez le concile ! Et vous, messeigneurs les prélats de ce royaume, consentez-y. J'en appelle au concile futur. J'adhère à l'appel de maître Guilhem de Nogaret. » Les évêques gardèrent le silence, les barons laissèrent échapper un murmure approbateur. Le roi se leva : Nous adhérons, dit-il, à la convocation prochaine du concile et nous mettons sous sa protection notre personne, les églises, les peuples et le royaume de France[1]. Le monarque voulut associer la nation à ce grand acte d'indépendance : il convia le peuple de Paris dans les jardins de son palais, et le peuple vint entendre la lecture de l'appel royal sur les pelouses formées par la pointe occidentale de l'île. La France se régénérait dans son vieux berceau gaulois. Philippe ensuite envoya des commissaires dans les provinces pour obtenir l'adhésion des églises, des monastères, des cités. Amalric, vicomte de Narbonne, Guilhem de Plasian, et Maître Denis de Sens se rendirent dans le midi. Arrivés à Montpel-

1. Baillet. *Ibid.*

lier, ils convoquèrent, dans le couvent des Franciscains, les trois états des sénéchaussées de Beaucaire, Carcassonne et Rouergue. Philippe voulut, chose remarquable, que cette assemblée se tînt à Montpellier, la ville naguère aragonaise, la cité essentiellement catholique, le rendez-vous des croisades contre le midi cathare, le berceau de Germonda, la poétesse qui quatre-vingts ans auparavant avait, en réponse à la satire vengeresse de Figueyras, entonné un dithyrambe en l'honneur de Rome. Les Occitaniens se prononcèrent avec enthousiasme contre le pape. Dans la sénéchaussée de Carcassonne on distingue les votes de Gaston, comte de Foix, d'Éléonora de Montfort, *dame d'Albigeois*, de Guilhem de Voisins, seigneur de Couffoulens-Limous et de Jéhan de Lévis, maréchal de Mirepois. Ainsi les conquérants établis cent ans auparavant par le pape votent aujourd'hui contre la papauté [1]. Un siècle avait retourné le monde. L'opinion maintenant soutenait le roi, Philippe obtint plus de sept cents adhésions : évêques, chapitres, universités, abbayes, villes, barons, tout se prononça pour le roi, jusqu'aux dominicains. Le monarque tenait en laisse l'inquisition : comme une panthère apprivoisée, il la lâchait contre la papauté; il lui faisait dévorer sa mère. C'est un des plus beaux triomphes de la royauté populaire, intelligente, civilisatrice, contre une théocratie ténébreuse et barbare. Il fut célébré par les derniers troubadours, et par les poëtes fran-

1. Dupuy. *Ibid.*

ciscains. « Homme de la race de Judas, tu règnes comme Néron! Tu exerces le principat babylonien! Tu mourras inconsolé! » Ainsi parle à Boniface VIII Jacopone, le Juvénal joachimite[1].

Philippe aurait dû se contenter de ce triomphe national. Jusque-là, il était généreux et superbe. Boniface apprit par le retour du cardinal Le Moine, son légat, l'adhésion, l'explosion immense, unanime, universelle de la France pour son vaillant roi. Dans sa fureur, il fulmina consécutivement cinq bulles contre toutes les corporations qui l'avaient sacrifié au monarque. Mais tel était le frémissement de la nation que nul légat n'osa les apporter en France. Le pontife dut se borner à les afficher dans la cathédrale d'Anagni, sa ville natale, où il s'était retiré s'y croyant plus en sûreté que dans Rome. Ces bulles furibondes achevèrent d'exaspérer le fier monarque. Il fut entraîné par sa logique violente et sa nature implacable. La vengeance l'emporta hors de la dignité et de la magnanimité royale. Philippe, en attendant le concile, résolut d'enlever le pontife pour le faire déposer, dégrader par les évêques. Il chargea de cette capture, difficile autant que peu généreuse, son chancelier, l'Albigeois Guilhem de Nogaret. Le légiste, non moins implacable que son maître, partit accompagné de deux autres docteurs *ès lois* et d'un aventurier italien nommé Moschetto. Moschetto, dans le plus grand secret, conduisit les Français dans un de ses châteaux de Toscane. Ils y furent bientôt

1. *Revue des Deux Mondes*. 1866, p. 136.

rejoints par des Italiens ennemis du pape, à la tête desquels un condottière romain, le proscrit Sciarra Colonna. Comme des chasseurs à l'affût, ils y restèrent longtemps à disposer leurs rets pour envelopper leur grande proie dans Anagni. Boniface, redoutant les Romains, s'était retiré dans sa ville, son berceau, et se défiant encore de ses compatriotes, s'était logé dans sa propre demeure, le palais fortifié des Gaëtan. Là, dans son délire, il dictait une centième bulle contre le roi de France. Il déliait les Français du serment de fidélité. Il se vantait d'avoir, comme vicaire de Jésus-Christ, le droit de gouverner les rois avec une verge de fer, et de les briser comme des vaisseaux de terre. Sa démence l'égarait dans les nuées de l'orgueil théocratique. C'était le testament de la papauté olympienne. Il devait publier cette bulle le lendemain, jour de la Nativité de la Vierge (7 septembre 1303), douce et mystique patronne de cette orageuse et tonnante papauté. Tout à coup un grand bruit retentit au dehors. Anagni se remplit d'un tumulte d'armes, d'hommes et de chevaux. C'est Nogaret à la tête de 300 cavaliers et de fantassins italiens[1]. Ils déploient la bannière des fleurs de lis de France et crient : *Vive le roi Philippe, mort au pape Boniface!* Le podestat, le capitaine de la ville, livrent Anagni, le palais des Gaëtan; et le pontife Boniface, abandonné des cardinaux, des soldats, des valets, reste seul entre les mains du légiste cathare, du faidit albigeois chancelier de France. Petit dans la

1. Villani.

puissance, il devient grand dans le malheur et devant la mort. « Puisque je suis trahi comme le Christ, dit-il, je veux du moins mourir en pape ! » Il se revêt de la chape, appelée le manteau de saint Pierre, il ceint la triple tiare, nommée la couronne de Constantin, prend dans ses mains les clefs et la croix, symboles hybrides, cause de sa catastrophe, et s'assied majestueusement dans sa chaire pontificale. Nogaret paraît : « Ne craignez rien, lui dit le chancelier, loin de vouloir votre mort, je veux garder votre vie. Il faut que vous soyez jugé par le concile. Et c'est pour cela que je vous donne des gardes. » — « Chétif pape, s'écrie Colonna, renonce au pontificat ! » Et sur son refus magnanime, le proscrit italien le frappe à la joue de son gantelet de fer[1]. Outrage ignoble pour le vieillard, indigne pour le pontife, mais expiatoire pour la papauté. Cette superbe flagellatrice des princes reçut alors à la face l'ignominie si cruellement infligée aux deux derniers comtes de Toulouse. Les os infortunés de Ramon le Vieux, privés depuis quatre-vingts ans d'un tombeau durent tressaillir dans leur poudre et jeter une vive flamme. Cependant le peuple d'Anagni, revenu de son étonnement, se soulève, saisit des armes, repousse les Français, délivre le vieux pontife. Mais l'outrage l'avait tué. Il était frappé au cœur. Il rentre dans Rome, et de rage et de désespoir, y meurt. Ainsi s'accomplit la prophétie de Jacopone. Faut-il relever le jugement contemporain?

1. *Ibid.* — Chron. de Saint-Denis.

Il finit comme un chien, après avoir commencé comme un renard, et régné comme un lion. Il y avait de tout cela dans Benoît de Gaëtan. Il avait pris le nom pontifical de Boniface pour déguiser la dureté de sa figure contractée par la colère et l'obstination [1]. Il était natif de la *riche Anagni*, et des *roches herniques* [2], comme Innocent III, Grégoire IX, et Alexandre IV, ces exterminateurs des Albigeois. Il était aussi grand que ses terribles prédécesseurs. Mais l'opinion abandonnait la théocratie romaine. Le temps n'était plus de mettre le pied sur la tête des empereurs, d'égorger des peuples, d'épouvanter le monde. Ces saturnales de la papauté avaient duré deux siècles. Boniface VIII fut le dernier des grands pontifes du moyen âge. Mais tandis que ses superbes prédécesseurs ressemblent à des dieux tonnants, Boniface, dans ses fureurs intempestives, a l'air d'un polichinelle *assembleur de nuages*. Aucun pape ne fit un plus fréquent usage des foudres du Vatican. Il est même le seul qui les ait mises dans ses armes et qui ait relié les clefs et la tiare d'un filet de tonnerres. Les papes *herniques*, ses modèles, s'étaient contentés d'adopter l'aigle impérial, oiseau de guerre et de proie qui avait dévoré la colombe du Paraclet. Il est heureux pour Boniface VIII d'avoir échappé aux Français. Philippe le Bel l'eût certainement livré à ses légistes occitaniens ; et le monde eût vu probablement une de ces grandes expiations humaines devant

1. Pontific. Rom. effigies.
2. Anagnia dives, Saxa hernica : Virgile.

lesquelles l'histoire n'a qu'à comprimer son cœur de chair et qu'à sceller ses lèvres d'airain, pour rêver sur les tardives mais inexorables justices de Dieu.

V

GUERRES DE FLANDRE. — CLÉMENT V. — PROCÈS ET SUPPLICE DES TEMPLIERS.

Philippe le Bel menait ainsi de front deux grandes et formidables entreprises : sa lutte contre la théocratie à triple tête, inquisition, épiscopat, papauté; et sa guerre contre les communes du Nord et du Midi, d'Aquitaine et de Flandre; l'indépendance de la monarchie du siége de Rome, et l'extension régulière de son territoire vers ses limites septentrionales et méridionales : politiquement et géographiquement, il construisait la France. Philippe-Auguste ou plutôt la reine Blanche avait étendu son sol jusqu'aux Pyrénées; Philippe travaillait à son élargissement normal vers l'Escaut et le Rhin. Ses ancêtres avaient subjugué les cités républicaines du Midi par la chevalerie du Nord; lui employait à son tour la noblesse pyrénéenne à dompter l'insoumission des communes flamandes. Plus heureuses que leurs sœurs provençales, elles vainquirent le monarque capétien. L'ost de France fut taillé en pièces à la bataille de Courtrai (1303). Les chevaleries du Nord et du Sud y perdirent leurs éperons

d'or[1]. Et le maréchal *de la foi*, Jehan de Lévis, qui montait le plus beau palefroi des Pyrénées, eut besoin de toute la rapidité de son coursier arabe pour échapper aux mains des corroyeurs et des bouchers flamands qui eussent écorché et démembré comme un taureau ce grand jugulateur du Midi. Mais soit que les bourgeois de Gand et de Bruges eussent envoyé des émissaires aux citoyens de Toulouse et de Carcassonne, soit et plus vraisemblablement que les cités méridionales eussent instinctivement cédé au regret violent de leur antique indépendance, une vaste conjuration nationale s'ourdit au pied des Pyrénées[2]. L'amour de la patrie en fut la cause, l'horreur de l'inquisition en fut le stimulant, le second départ des barons pour l'expédition flamande en fut l'occasion déterminante. Albi, Cordes, Limous, le Castrais, le Rasez, la Montagne-Noire, et probablement aussi le comté de Foix entrèrent dans la conspiration. C'est, on le voit, la région albigeoise : Carcassonne, l'ancienne métropole cathare, en est le centre ; et le chef, ou du moins le tribun, c'est un moine, un membre de l'Ordre qui ressemble le plus à l'Église du Paraclet, le fameux franciscain Joachimite, Bernard de Montpellier, surnommé Délicios. C'est dans sa propre cellule que se réunissent les conjurés : ces conjurés ce sont les consuls eux-mêmes et les notables des cités : c'est une conspiration toute municipale et patriotique. Puisque le roi de Paris ne nous pro-

1. Chronique de Saint-Denis.
2. Bernard Guidonis.

tége pas contre la rage des inquisiteurs, leur dit l'éloquent tribun, nous prendrons pour seigneur don Fernand, infant de Mayorque, de la race nationale d'Aragon et de Foix. Délicios, muni d'une lettre des consuls, scellée du sceau de Carcassonne (d'or à trois pals de gueules) se rendit auprès du jeune prince, et lui offrit l'héritage odieusement extorqué aux Trencabel[1]. Mais nous retrouverons ces événements dans la biographie de Délicios, l'orateur de cette révolution populaire qui s'enflait orageusement à mesure que les barons aquitains s'éloignaient pour combattre encore et vaincre cette fois les terribles communes de Flandre.

Philippe cependant continuait de faire rentrer la théocratie romaine dans les limites humaines et les traditions françaises et carlovingiennes. Après Benoît XI (Nicolao Boca d'Asino, descendant peut-être du diacre albigeois Boca d'Ase, réfugié à Tarvisi) qui ne fit que passer sur le trône pontifical, les cardinaux, assemblés à Pérouse, élurent, sous l'influence du roi, Bertran de Goth, fils du seigneur de Villandrau, dans le Bordelais. Les nombreux rameaux de la tribu méridionale de Goth, étaient généralement cathares, comme en tradition de leurs aïeux ariens. Ces races albigeoises, revenues au catholicisme, produisaient, comme tous les partis agités et fécondés par les révolutions, beaucoup d'hommes distingués. Nous avons vu Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, Bertran de l'Ile-Jourdain, évêque de Toulouse, et voici maintenant

1. Baluze, tit. Pap. Avin.

Bertran de Goth, archevêque de Bordeaux, élevé au souverain pontificat. Philippe qui, pour l'exécution de ses vengeances royales, avait pris son chancelier parmi les Albigeois pouvait bien y prendre aussi son pape. S'il en est ainsi, comme tout l'annonce, voici encore un faidit *des bois* réhabilité, exalté par une incroyable fortune, et porté par la volonté de Philippe au siége hybride de saint Pierre et de Constantin. On n'a qu'à voir sa débonnaire, placide et molle figure, du plus beau type bazadais, pour juger que cet enfant des vignobles du Médoc troublera bien moins le sommeil de son royal patron que l'*Hernique* Boniface VIII [1].

Aussi prit-il le surnom pontifical de Clément, convenable à son caractère, à sa mission pacificatrice, et même à son origine albigeoise. Clément V vint de Bordeaux pour se faire couronner à Lyon où s'étaient rendus les cardinaux. Il y reçut la tiare en présence de Philippe le Bel, du roi des Baléares, du comte de Foix, et d'autres princes pyrénéens. Puis il revint lentement dans l'ouest : il voulut montrer sa triple couronne à sa ville natale et épiscopale de Bordeaux ; ensuite il traversa une seconde fois le Languedoc pour se rendre dans la cité d'Avignon, résidence des papes français. Ces deux voyages s'accomplirent au milieu d'événements tragiques que nous raconterons dans l'histoire de Délicios qui lui-même suivit quelque temps comme captif le cortége triomphal du pontife. Dans le premier (oct. 1305), Clément V fit son entrée à

1. Pontific. Rom. effigies.

Carcassonne à travers les cadavres des nobles consuls pendus aux gibets du roi capétien : on dit qu'il arrêta les supplices, qu'il fit suspendre les amendes, et qu'il intercéda auprès du monarque en faveur des cités méridionales. Dans le second (déc. 1308), son passage à Toulouse fut marqué par une exécution dont il fut la cause involontaire et qui dut contrister son cœur paternel. Il entra dans la grande cité romane, sous une ombelle d'or portée par les capitouls, monté sur une mule au frein d'argent, et sur les flancs de laquelle chevauchaient six seigneurs, trois du Nord et trois du Midi, envoyés par le monarque pour faire honneur au pontife. Tout à coup un citoyen, nommé Pierre Conil (Cosnin), de race albigeoise, un descendant des proscrits de Montségur, irrité de cette pompe, ulcéré de ses martyres domestiques, s'élance de la foule, en s'écriant : « Chétif pape, maudit sois-tu ! Maudite soit ta puissance ! Tu n'es pas en matière de dogme le vicaire du Christ ! » Cet homme est arrêté, traduit devant l'inquisiteur, jugé par le Parlement, et condamné comme hérétique au supplice du feu. Clément V intercéda probablement en faveur de cet infortuné dont les malheurs avaient sans doute exalté la tête. Mais Philippe qui, après avoir abaissé la papauté romaine, voulait relever aux yeux des peuples sa papauté française, fut inexorable, et Conil monta sur le bûcher devant la cathédrale de Saint-Étienne[1]. C'est évidemment un supplice albigeois, un épi perdu, que nous glanons en passant,

1. Bardini chronica.

pour le rattacher à l'immense gerbe, au sanglant faisceau du martyrologe aquitain. (Janvier 1309.)

De Toulouse, Clément V se rendit à Saint-Bertran de Commenges. Il voulut revoir son premier et humble siége épiscopal et l'illustrer par la translation des reliques de saint Bertran, son patron céleste, et second fondateur de l'antique Lugdunum des Convènes. De là redescendant la Garonne jusqu'au confluent de l'Ariége, il remonta les bords de ce dernier fleuve jusqu'à Bolbonne. Puis, reprenant la voie romaine (le chemin narbonnais), à travers le Lauragais, il se dirigea vers Fanjaus et vers Prouille : Fanjaus, berceau de la maison de Goth, Prouille, mère de l'ordre dominicain. Un siècle auparavant, Pierre de Goth, le docte chevalier, avait été l'un des juges laïques aux fameuses conférences de Montréal[1]. Pierre l'*Albigeois* était probablement le bisaïeul de Clément V dont le père avait suivi les comtes de Foix dans le Béarn et le Bordelais. Deux fois ce pontife se détourna de son chemin pour visiter l'humble berceau de sa race élevée au souverain pontificat, et de l'ordre dominicain devenu le tyran de l'esprit humain. Il ne traversa jamais le Languedoc sans honorer ce plat et vulgaire Capitole de l'extermination cathare. Ces hommages, contraires à son origine albigeoise et à sa mansuétude épicurienne, étaient commandés par l'âpre politique de Philippe le Bel. Ces cruelles complaisances masquaient au fond l'abaissement de l'Inquisition, la destruction prochaine des Templiers,

1. Dom Vaissette, V.

et l'asservissement même de la théocratie romaine. C'est ainsi qu'en passant à Nîmes, le pontife se détourna de nouveau, vers l'abbaye de Saint-Gilles, pour honorer cette métropole de la croisade et le tombeau de Pierre de Castelnau sur lequel avait été fustigé le vieux comte de Toulouse. Entre ces deux farouches monastères, il avait rencontré la Grasse sur les rives fécondes de l'Orbieu. Son nom exprimait sa richesse, et l'abondance de toutes ces abbayes méridionales, engraissées par un siècle de confiscations, les seules qu'eût respectées le roi. Ces retraites monastiques offraient au voluptueux pontife de riches asiles, d'opulentes hôtelleries. Il s'en allait ainsi d'abbayes en abbayes, laissant à sa cour le temps de dévorer ces sangsues, ces lamproies de l'Aquitaine. Il voyageait suivi de ses fourgons chargés d'or, de cardinaux, d'évêques, de moines, d'histrions, de valets, de faucons, de chiens et de sa concubine, Brunissende de Talleyrand. Brunissende était fille du valeureux Roger-Bernard III, comte de Foix[1]. Cette infante de Foix et de Béarn, descendante de tant de saintes et de héros, était la courtisane d'un pape épicurien. Ce vieux pontife et cette jeune princesse ne rougissaient pas de déshonorer, lui, ses grands et terribles prédécesseurs, les héritiers de saint Pierre et de Constantin, les vicaires du Christ ou de Jupiter, les Innocent III, les Grégoire IX, les Boniface VIII; elle, ses pieuses aïeules Philippa de Montcade et Ermessinde de Castelbon, et ses grand'-

1. Et sœur de Constance, maréchale de Mirepois.

tantes, les trois Esclarmondes, héroïnes de l'Église des Purs; et Ramon-Roger, Roger-Bernard, Loup de Foix, ces vaillants comtes, ces paladins du Paraclet, ces Renaud et ces Olivier de la patrie cathare et romane. Ces foudroyants théocrates et cette chevalerie pyrénéenne, séparés par tant de guerres, de massacres et d'incendies, se rapprochaient de chute en chute, de honte en honte, et se rencontraient enfin dans la fange de Clément et de Brunissende.

C'est ainsi qu'il arriva dans Avignon, Rome des papes aquitains. Avignon était un lambeau des confiscations de la croisade, un débris du magnifique héritage de Toulouse, un fragment de la conquête que le traité de Paris livrait à l'Église romaine. Ainsi la noble cité d'Avignon, la fleur du Rhône et des Alpes, la plus patriotique commune du Midi, qui avait accueilli le jeune Ramon VII, brisé la fortune de Montfort contre le rocher de Beaucaire et humilié la superbe du roi Louis VIII et du légat Romain de Saint-Ange, était devenu un apanage sacerdotal. Depuis quatre-vingts ans, l'esprit clérical y étouffait le génie patriotique et républicain et la préparait à n'être que la métropole théocratique de la France. Clément et Brunissende inaugurèrent ce règne de la papauté provençale. Elle se construisit sur son rocher un palais qui tient à la fois du couvent, du harem et du donjon [1] : Vatican de briques rouges, pétries de chair romane, de sang cathare; fange humaine durcie au feu des bûchers pendant un siècle. C'est là ce que Pétrarque appellera la

1. Dom Vaissette, VII. Ad. du Mège, I. XXXIII.

sentine, le *cloaque* provençal, la *Babylone* du Midi. Ainsi tout tombait : les nobles cités, les grandes races, les magnanimes peuples. On leur avait tiré leur sang, arraché leur âme. Ils s'en allaient en putréfaction : ce n'était plus que le cadavre d'un peuple, la charogne d'un siècle.

Mais Clément et Philippe avaient conclu un pacte mystérieux. L'âpre Capétien aurait dit à Bertran de Goth : Veux-tu la tiare, promets-moi de me livrer des têtes ! Et le prélat aquitain aurait répondu au monarque : Je te promets les têtes, donne-moi seulement la tiare ! Maintenant il fallait tenir ce pacte tragique. Il s'agissait des Templiers. Maître de la papauté, le roi qui lui avait déjà dérobé l'inquisition, son tribunal, résolut, pour compléter son œuvre politique, de lui enlever l'Ordre du Temple, sa milice. Après la torche et le couperet, il lui arrachait l'épée, si étrange encore dans les mains d'un vicaire du Christ. Cet Ordre militaire, fondé sous la première croisade pour la défense de Jérusalem, ou plutôt de la théocratie romaine, dont il était la garde monastique, devait tomber avec elle et du même coup. Implacable logicien, le roi ne pouvait tolérer dans son royaume ces moines armés, prétoriens d'un César sacerdotal. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce procès célèbre [1] : l'historien doit seulement en rétablir le sens politique défiguré par la passion des sophistes et l'inintelligence des poëtes. L'Ordre du Temple a laissé un renom proverbial de faste licencieux et

1. Michelet, procès des Templiers.

de crapule superbe. Ces chevaliers, qui marquaient d'une croix rouge, emblème de foi, leur manteau blanc, symbole de virginité, étaient débauchés, insolents, superstitieux, impies. Leur impiété se barbouillait de magie et de théosophie orientales, gnostico-mahométanes. Leur *Baphomet*, nom à peine altéré de Mahomet, qu'ils substituaient au Christ, paraît avoir été le bizarre symbole du plus brutal panthéisme. Ils absorbaient Dieu dans le monde à l'opposé des Cathares qui absorbaient le monde en Dieu. Aussi les grands papes, exterminateurs des Albigeois, s'étaient constamment tus sur l'hérésie des Templiers, tandis qu'ils avaient accusé les Hospitaliers, sympathiques aux Cathares, et dont la charité avait essayé de donner au moins des tombeaux au roi d'Aragon, tombé à Muret, au vieux Ramon VI, comte de Toulouse, et à Ermessinde, comtesse de Foix. Par contre, c'est Guillaume de Nogaret, le descendant des Albigeois, qui est l'ardent accusateur des Templiers, comme de la théocratie romaine, et qui fait donner leurs biens aux Hospitaliers, consolateurs des Cathares. Enfin, Esquio [1] de Florian, un citoyen de Béziers, d'origine vraisemblablement albigeoise ou oliviste, avec un templier toulousain, le prieur de Montfaucon, condamné pour hérésie probablement cathare ou joachimite, deux adeptes de Délicios, le grand accusateur de l'inquisition, furent les dénonciateurs du Temple [2]. L'histoire doit tenir compte de ces ana-

1. Esquio, le Basque, l'Ibère.
2. Henri Martin, t. IV, p. 170. Le chevalier de Montfau-

logies, de ces sympathies et de ces répulsions instinctives, entraînées dans la logique inexorable de Philippe le Bel. Le procès des Templiers est un pendant du procès de Boniface VIII, comme l'Ordre est un appendice de la théocratie romaine. Institutions hybrides, ils sont l'un et l'autre hors de la nature, du christianisme et de l'humanité ; Philippe, il faut le dire, en était le champion, et masquait de leur intérêt sacré sa politique royale. Aussi l'intelligent et implacable monarque dut-il abattre ces moines guerriers, mameloucks marqués de la croix du califat romain de l'Occident. Le prodige c'est que l'habile roi fit condamner l'Ordre par la papauté, sa mère, et le fit dévorer par l'Inquisition, sa sœur. Il appliqua cruellement aux Templiers la jurisprudence que Rome avait plus cruellement encore appliquée aux Albigeois. Voilà l'expiation mystérieuse et souveraine. La suppression de l'Ordre, cette mesure salutaire, suivit de près le couronnement de Clément V, et le procès des chevaliers, cette iniquité barbare, fut le grand acte d'installation de la papauté française dans Avignon[1].

Le peuple a revêtu ce drame sanglant d'imagination et de merveilleux. Les Templiers avaient au pied des Pyrénées une commanderie qui gardait les ports contigus de Bigorre et de Béarn. On voit encore dans l'église de Luz un pittoresque débris de leur sombre cloître crénelé. Les crânes des chevaliers

con, prieur de la Nogaréda. Ce prieuré, à cheval sur la colline qui les sépare, commandait les deux vallées albigeoises de la Lèze et de l'Arise.

1. Dupuy, Rainouard, etc.

existent toujours dans l'oratoire de Gavarni. Tous les ans, quand revient la nuit tragique, et que la lune se lève sur les sommets, leurs spectres sortent de leurs tombeaux. Ils errent sur la vallée de Gèdre, sur le *Chaos* de pierre, sur le *Cirque* de neige, sur la *Brèche* ouverte dans les nuées. Ils poussent de longs gémissements. Puis un cri lugubre se fait entendre : *le Temple n'est plus ! — Il ne sera plus jamais !* répond une voix qui retentit de cime en cime comme un tonnerre. Cette légende est encore de l'histoire, et non moins réelle, dans sa forme fantastique [1].

VI

TROUBLES DE TOULOUSE. — PONS DE BOUSSAC. — ARRESTATION ET CONDAMNATION DE CE TRIBUN. — SAUVÉ PAR JOAN DE BONAMOUR. — SUPPLICE DE CE CHEVALIER. — TRIUMVIRAT A TOULOUSE. — MORT DE PHILIPPE LE BEL.

Mais pendant que Philippe le Bel faisait désarmer et déshonorer la papauté par les mains vengeresses des descendants des Albigeois, il achevait d'extirper les dernières semences vivaces de l'albigisme politique, de l'indépendance nationale du Midi. Le monarque capétien, nous l'avons vu, était venu installer lui-même à Toulouse un Parlement, institution royale qui se substituait insensiblement aux magistratures populaires, et dont elle conservait en se les assimilant les précieux débris. Le Languedoc

1. Tradition des Pyrénées.

prit au sérieux cette institution monarchique qui lui garantissait quelques restes de liberté, et le protégeait au besoin contre les farouches caprices de l'inquisition. Philippe, toujours besoigneux, ayant, sans le consentement des trois ordres, imposé de lourds subsides, le peuple murmura. Ce murmure orageux trouva son organe dans un chevalier nommé Pons de Boussac. Philippe de Boussac, son père ou son aïeul, avait été sénéchal de Rhodez (1264) pour les vicomtes de Rouergue, issus de la maison de Commenges [1]. Les viguiers des princes méridionaux s'illustrèrent souvent par leur généreux amour de la patrie et de la liberté; et nous rappellerons encore ici le nom glorieux du magnanime Pierre de Toulouse. Pons de Boussac était de cette école et de ce tempérament héroïque ; c'était un patriote et un tribun, le digne émule de Patris. Pons accuse de ces exactions, non le roi, mais le sénéchal, pourtant homme du Midi. Il sort de la ville soulevée, parcourt la campagne environnante, appelle à l'insurrection les peuples, les bourgeois, les seigneurs, même les grands vassaux. Il offre au plus modéré, au plus constamment fidèle au roi, au vicomte Amalric de Narbonne, le gouvernement de la ville et de la sénéchaussée de Toulouse. Pons reproduisait sous une autre forme la tentative d'affranchissement de Patris et de Délicios. Cependant le parti royal était puissant encore dans Toulouse. Macari, le sénéchal accusé, sort de sa forteresse et hardiment s'élance à la poursuite

1. Dom Vaissette, VI.

de son adversaire. Peu secondé des populations rurales, le chevaleresque tribun est arrêté à Vaure, reconduit enchaîné à Toulouse, et jeté dans les prisons royales du Castel-Narbonnais.

Pons de Boussac fut traduit devant le Parlement: vingt-deux témoins déposèrent contre lui, ceux-là mêmes qu'il avait voulu appeler à la liberté et au périlleux honneur de relever la patrie. Le vicomte de Narbonne fut presque enveloppé dans sa glorieuse infortune. Le mardi, après la Saint-André (déc. 1310), dès le matin, le Parlement rendit son arrêt : Pons fut condamné à avoir la tête tranchée, et, vers le soir, jeté sur une claie, il fut traîné à travers la cité frémissante. Le sinistre cortége se dirige par la grande rue vers la place Roaix, et de là vers la basilique de Saint-Étienne. De la cathédrale, après l'amende honorable, il revient vers la place du Salin : c'est là qu'est dressé l'échafaud, recouvert d'un drap noir, selon les priviléges de la patrie occitanienne, à qui le roi permettait le deuil de ses martyrs. Mais Pons avait un ami, un frère héroïque, embusqué sur le passage du cortége funèbre. Comme il débouchait sur le lieu tragique par la porte du Castel-Narbonnais, voilà que d'un carrefour voisin [1], trois cents citoyens environ s'élancent tout à coup, armés et masqués, en criant: *Liberté! liberté!* La foule s'effare, la garde capitulaire fuit, le condamné est arraché au bourreau. Le libérateur de Pons est un jeune chevalier, de race consulaire, Joan de Bonamour, dont le cœur jus-

1. Probablement la place de la Monnaie.

tifiait le nom civique et cathare. Bonamour, pour solliciter la grâce de son ami, se rend au logis du Président, et ce magistrat ne répondant pas, il fait enfoncer les portes et piller l'hôtel. De là, il marche sur l'hôtel de ville où les consuls s'étaient barricadés, et demande à parler aux capitouls. L'un d'eux, Améric de Roaix, de cette grande maison anciennement albigeoise et patriote, harangua, d'une haute fenêtre, les séditieux, et accorda une entrevue à leurs chefs, qui s'engagèrent, par serment, à ne faire aucun mal aux consuls. Bonamour, suivi de quelques-uns de ses compagnons, introduit dans l'hôtel de ville, déclara aux capitouls que si, le jour suivant, dès le matin, les membres du Parlement n'étaient pas expulsés de la cité, ils mettaient tout à feu et à sang [1]. Les consuls s'efforcèrent de les apaiser, ou du moins en firent semblant, car plusieurs étaient secrètement d'accord avec les insurgés ; mais la sédition redoublant de violence, ils consentirent à l'expulsion du Parlement, à condition que ses membres seraient libres de se retirer où il leur plairait. Pendant la nuit, grâce à cette concession, le tumulte s'apaisa quelque peu : les consuls déclarèrent aux gens du Parlement qu'ils ne pouvaient rester avec sécurité dans Toulouse ; et le premier président, réfugié avec cinq conseillers dans l'église de Saint-Étienne, fut heureux de sortir de cet asile et de la cité. Suivi de deux consuls et du nombreux cortége des amis de la cause royale, ils se retirèrent à Vertfeuil, châ-

1. Bardini chronica.

teau de l'évêque où commandait un descendant des Croisés. Ils y attendirent les autres membres du Parlement, dispersés dans cet orage, et tous réunis cherchèrent un refuge plus assuré dans les murs de Montauban.

L'expulsion du Parlement calma les esprits dans Toulouse; le peuple, inconstant de sa nature, effrayé de son audace, abandonna ses chefs; et le viguier royal, à qui le courage était revenu, arrêta de sa propre main Joan de Bonamour. Pons de Boussac qui, après avoir vu de si près la mort, avait été, avec son ami Joan, roi dans Toulouse, dut sortir furtivement de la cité. Les consuls factieux, naguère si puissants, durent se cacher hors des murs. L'archevêque d'Auch fut soupçonné d'avoir donné asile aux deux capitouls proscrits. Ces consuls et leurs complices, et Pons, le premier auteur de ce tumulte, se réfugièrent enfin en Aragon[1]. Les capitouls restés fidèles chargèrent deux de leurs collègues de se rendre à Montauban pour engager le Parlement fugitif de revenir dans Toulouse. Le Président répondit qu'il n'y rentrerait que par le commandement spécial du roi. Pour l'obtenir du monarque, l'assemblée générale de citoyens députa les deux consuls Estève de Barravi et Ramon du Verger qui se rendirent en suppliants à Paris. Cependant le Parlement, siégeant à l'abbaye de Montauban, à la requête du procureur général du roi, instruisait contre les chefs et les complices de l'insurrection, et principalement contre les deux con-

1. *Ibid.*

suls contumaces, Latut et Pargarel. Bientôt arriva, chargé de fers, le généreux Joan de Bonamour, dont Pons de Boussac, moins heureux, n'avait pu à son tour être le libérateur. Bonamour, condamné au supplice de la roue, fut exécuté devant l'Abbaye où siégeait le Parlement[1]; et les deux consuls contumaces subirent en effigie la même peine avec leurs insignes capitulaires. Le noble Bonamour fut rompu vif sur le même lieu où, cent ans auparavant, avait été pendu à un noyer le traître Beaudoin, infant de Toulouse. Le vieux chroniqueur qui nous a transmis, avec tant de détails circonstanciés, le précieux tableau de cette révolution, et dont on a voulu mettre en doute l'incontestable véracité, ajoute que l'arrêt de mort fut rendu dans la maison du Président, et non dans l'Abbaye; et la raison qu'il en donne c'est que l'*Église ne connaît pas le sang*, raison qui ne semble d'abord qu'une bouffonnerie monacale, mais qui, de la part d'un magistrat, est évidemment une ironie amère et une patriotique épigramme. Eh! que faisaient-ils donc ces moines depuis un siècle?

Cependant Barravi et du Verger arrivèrent à Paris. Les deux capitouls trouvèrent Philippe le Bel, non à Paris, mais à Saint-Germain : le monarque faisait transformer le manoir capétien de Poissy, berceau de saint Louis, en une magnifique abbaye de dames nobles de Saint-Dominique, que devait présider, autant que possible, une princesse de la maison de France[2]. C'était comme une alliance de

1. Aujourd'hui l'Esplanade du Moustier.
2. Cartulaire de Poissy. — Piganiol de la Force.

la dynastie et de l'inquisition, et, pour les consuls, le plus sinistre augure. Philippe, irrité, fut en effet inflexible, et ne permit pas que le Parlement revînt à Toulouse. Supprimé de fait, il restait à jamais aboli, et le Midi dépouillé de cette haute cour de justice. Le roi ordonna que le Président et les officiers (officiarii) de ce Parlement se rendissent à Poissy, et que, unis aux conseillers du Parlement de Paris, ils ne composassent qu'un seul corps de justice pour l'expédition des causes, tant civiles que criminelles, de tout le royaume. Le monarque ouvrit ce parlement de Poissy (le vendredi après la Pentecôte 1313). On y traita la question du tumulte, désobéissance et rébellion de la Langue d'Oc, et comment ses peuples refusaient les subsides imposés, formaient des assemblées populaires et délibéraient contrairement à la volonté du roi [1]. Sur la proposition du premier Président de Toulouse, l'assemblée des trois Ordres, de décembre 1312, fut déclarée factieuse et séditieuse : les députés, ecclésiastiques, nobles ou plébéiens, furent déclarés rebelles et criminels de lèse-majesté. A moins qu'ils ne se désistassent avant six mois de toute conjuration : lequel temps passé le roi marcherait à la tête d'une armée pour châtier les rebelles. Par le même arrêt fut défendu à tous archevêques, évêques, abbés, clercs, barons, chevaliers et consuls, aux gens des villes comme des campagnes, de convoquer l'assemblée des trois Ordres de la province, sans autorisation du roi ou de son lieutenant, sous peine de

1. Bardini chronica.

rébellion ou de félonie. Tel est l'arrêt sévère dont Philippe inaugura cette abbaye de Poissy; oblation royale envers la papauté que Nogaret tâchait aussi de fléchir en mettant sa tombe chez les Jacobins de Paris [1].

Barravi et du Verger retournent à Toulouse. Les trois Ordres sont convoqués pour délibérer sur les volontés du roi. Trois commissaires royaux représenteront le monarque à cette assemblée qui va décider de la résistance ou de la soumission du Languedoc. Amanieu d'Armagnac, archevêque d'Auch, et Bernard de Farges, primat de Narbonne, présidaient la chambre du clergé. Améric, vicomte de Narbonne, et Béraud de Mercœur présidaient la chambre des barons. Guilhem du Moulin et Améric de Castelnau présidaient la chambre des bourgeois. L'archevêque était un de ces Armagnacs qui avaient lutté contre Philippe le Hardi. Amanieu, tout récemment encore, avait recueilli Pons de Boussac et les consuls rebelles de Toulouse : le Président dominait la chambre ecclésiastique. Le vicomte de Narbonne avait dans le cœur toutes les lâchetés et versatilités de son trop célèbre bisaïeul; mais son vice-président Béraud, de la poétique et chevaleresque maison de Mercœur, était un baron patriote dont l'énergique indépendance entraînait la chambre nobiliaire. Enfin Castelnau et du Moulin étaient deux tribuns parfaitement secondés par les instincts séditieux de la chambre plébéienne. Rien d'étonnant, ajoute le chroniqueur, si, accablé par

1. Testament de G. de Nogaret (1310).

tant d'impôts, on n'espérait de soulagement qu'à secouer le joug du roi. Les choses étant ainsi, la demande de trois cent mille livres fut rejetée presque à l'unanimité. Bien plus, il fut décidé qu'on ne permettrait pas de prélever des subsides de blé, de vin, ou d'autres victuailles dans Toulouse, et que dans le cas où le sénéchal voudrait les arracher aux citoyens, les trois Ordres s'opposeraient à l'homme du roi ; et ils en firent le serment solennel[1].

Toulouse fut pendant deux ou trois ans en pleine révolution. L'archevêque Amanieu d'Armagnac, et les chevaliers Béraud de Mercœur et Arnauld de Mandagout formèrent un triumvirat qui, de concert avec les consuls, gouverna la cité. On sent, à la vigueur de leurs résolutions, un reste des vieilles indépendances républicaines et féodales, et l'on reconnaît à leurs mâles figures les descendants des Patris, des Alfaro, des Cap-de-Porc et des Pierre de Toulouse. Cependant l'évêque d'Albi parcourait son diocèse, prêchant l'obéissance et la fidélité au roi. Il fit tant que l'assemblée des trois Ordres d'Albi se sépara de l'assemblée provinciale de Toulouse. Les triumvirs décrétèrent l'arrestation du servile évêque et chargèrent de sa capture le frère de l'un d'eux, Antoni de Mandagout. Le hardi cévenol ramena l'évêque captif, et l'enferma prisonnier dans le cloître des Dominicains, sous la garde de trois cents citoyens armés. Les Dominicains favorisèrent l'évasion de l'évêque, et deux moines, Jean d'Asperges et Antoine de Batud, con-

1. Bardini chronica.

vaincus de complicité, eurent la tête tranchée. La mort de Philippe le Bel sauva les courageux triumvirs et calma dans Toulouse cette révolution, dernier soupir convulsif de l'antique liberté du Midi.

Pendant que Philippe le Bel achevait les restes vivaces de la nationalité romane, il poursuivait son terrible procès contre les Templiers vivants et Boniface mort[1]. Il s'acharnait après la mémoire de Boniface comme le tigre qui, après avoir abattu sa proie, veut encore en dévorer l'ombre. Il n'y a ni dignité ni équité à s'acharner après la mort. Là est la justice et la clémence de Dieu. Philippe tombait dans les excès de l'inquisition qui rongeait les ossements et les cendres des sépulcres. Mais peut-être ce roi n'exécutait instinctivement que de mystérieuses et divines représailles. Dieu menaça la théocratie romaine de ce supplice du tombeau qu'elle avait effroyablement appliqué à la nationalité romane. Mais il arrêta le monarque, exécuteur de cette justice éternelle, pour en montrer l'horreur et l'impiété. Clément V ne se déroba que par la mort à la honte expiatoire de condamner la papauté dans la mémoire de Boniface VIII[2]. Philippe dépassa également toutes les bornes dans le supplice des Templiers. Il fallait abolir l'Ordre, désarmer et relâcher les moines chevaliers. Ainsi agirent les autres princes de la catholicité, plus sages et plus humains que le roi de France. L'ordre du Temple, création hybride et monstrueuse, n'avait

1. Michelet, procès des Templiers.
2. Bern. Guidonis. — Cont. de Nangis.

pas sa raison d'être. Il devait être abattu avec la théocratie. Son existence était dangereuse pour les rois et les nations. Un roi d'Aragon lui léguera son royaume, mais le peuple cassera le legs de ce monarque insensé. L'Europe, sur cette pente, tombait en mainmorte, le monde devenait le bourg pourri de Rome.

Philippe le Bel délivra le monde de ce danger. Un despotisme divin est sans espoir : il en reste toujours avec un despotisme humain. Philippe, homme avide et cruel, mais prince souverainement intelligent, entreprenant et laborieux, fut un grand et terrible roi, mais un monarque providentiel. Il a plus que tout autre ébauché, échafaudé la monarchie, construit, cimenté, solidifié l'unité de la nation, taillé, dans le vieux granit des Gaules, cet immense bloc territorial, ce magnifique hexagone de la France, d'un poids si décisif dans les balances du monde [1]. Il a conservé, au sud, cet immense bouclier des Pyrénées et des Alpes, et s'efforça d'acquérir au Nord la frontière poudreuse des Flandres, la limite fangeuse du Rhin, qui lui glissa dans les mains, et que la France n'a pu ressaisir depuis. Mais roi moins conquérant que légiste, il fut justicier, et jusque dans ses rigueurs, humain. Il réhabilita les Albigeois, choisit ses ministres parmi les hérétiques, leur fit juger la Papauté, et transféra cette grande coupable, comme par une expiation, captive sur la terre romane et cathare. Son chef-d'œu-

1. Confiant dans l'avenir, nous laissons cette phrase cruellement démentie par les récents désastres de la France.

vre de politique et d'audace, c'est l'abaissement de la théocratie romaine. Arrachée de Rome, captive dans Avignon, désarmée de l'inquisition, son tribunal, et de l'ordre du Temple, sa milice, la papauté d'Innocent III et de Boniface VIII n'avait plus que ses foudres qui s'éteignaient dans sa main fumante au vent du siècle. Elle avait subsisté environ deux cent cinquante ans, et couvert l'Europe de plus de ruines qu'une invasion de Tartares. Mais ce n'était plus qu'un gigantesque fantôme. Le vaillant monarque l'attaqua résolûment, le transperça de son épée, la vieille épée de sapience et de justice de la France. Philippe fut le vengeur des rois ; il vengea Henri IV et les deux Frédéric d'Allemagne, Pierre II d'Aragon et Manfred de Sicile, et ce jeune et touchant Conradin. Ah ! si les infortunés comtes de Toulouse et de Carcassonne, si les deux millions d'Albigeois égorgés avaient vu cet irréparable abaissement ! quelle joie ! quel transport ! quelle consolation ! Mais ils n'auraient pu baiser la main de leur vengeur, car il continuait d'être le bourreau de leurs peuples. Un tressaillement de bonheur dut néanmoins courir dans tous les sépulcres cathares. Philippe fut le plus hardi, le plus entreprenant, le plus audacieux, le plus pugnace, le plus intelligent, le plus novateur, le plus révolutionnaire même des rois capétiens. Et bien qu'il n'ait pas atteint la véritable grandeur, la grandeur magnanime et sainte, nous accorderons volontiers à ce monarque le surnom que lui donnait le moyen âge, et nous l'appellerons avec toute l'Europe : *Philippe le Grand*.

XIV

BERNARD DÉLICIOS

LIVRE QUATORZIÈME

BERNARD DÉLICIOS[1]

I

BERNARD DÉLICIOS. — SON ORIGINE, SES ÉTUDES, SES VOYAGES; DISCIPLE DE JOAN D'OLIVE, PROFESSEUR DANS LES CLOITRES FRANCISCANS, ORATEUR DES VILLES ALBIGEOISES. — SA LUTTE CONTRE L'INQUISITION ET SON AMBASSADE AU PARLEMENT DE SENLIS.

Cet étonnant spectacle d'un roi de France muselant l'inquisition, dominant les évêques, combattant les papes, prenant ses ministres parmi les Albigeois, et protégeant les vaincus et les faidits, raviva, surexcita les espérances du Midi. Les Aquitains caressèrent cette pensée d'un monarque libérateur : le Capétien était seul capable de vaincre la papauté; plus tard on verra s'il convient de lui substituer un prince indigène. Cet espoir, ce rêve eut bientôt un organe, ce tribun fut un moine, un Franciscain, Bernard Délicios.

Remontons jusqu'au commencement du siècle, et aux origines des Spirituels de Narbonne dont Ber-

1. Délicious. Déliciosus.

nard fut l'orateur le plus éclatant et le plus populaire. Vers la fin du XII[e] siècle, Joachim de Flore, moine de Calabre, après avoir parcouru l'Orient, s'établit en Sicile, dans un couvent de l'Etna. Il enseigna l'*Évangile éternel*. Le christianisme, disait-il, a trois âges, correspondant à Jéhova, à Jésus et au Paraclet. Le Père a régné 4000 ans; le Fils a régné jusqu'en 1200; en 1260 a commencé le règne du Saint-Esprit. Le Père a imposé la Loi, le Fils a dicté l'Évangile, le Saint-Esprit a inspiré l'Évangile éternel. Jérusalem fut le dépositaire de l'Ancien Testament, Rome fut l'interprète du Nouveau Testament, le monde spirituel est l'organe de l'Évangile éternel. Joachim de Flore, comme les cathares, aboutissait au règne du Paraclet, seul pontife de l'âge nouveau. La doctrine de Joachim, disait Jean de Parme, surpasse en excellence celle du Christ[1]. Ce vieux moine de l'Etna, fils lui-même du catharisme oriental, est réellement le père de François d'Assise. François est l'expression éclatante et populaire de Joachim resté mystérieux et voilé d'un nuage. L'aigle de saint Jean les a couvés l'un et l'autre dans la cendre des volcans éoliens. Mais Rome, qui avait éteint l'enthousiasme de Dominique, figea le pieux délire de François. Rome enchaîna son Ordre au Saint-Siége. Ses disciples devinrent des légistes, ils acquirent des richesses, de vastes domaines. *Frères Mineurs*, ils aspiraient aux évêchés, aux cardinalats, aux grandeurs théocratiques. Ils disputaient l'inquisition aux

1. Renan, *de l'Évangile éternel.*

Dominicains ; ils trempaient aussi leurs mains dans le sang. Le sang retomba sur leur tête ; un Franciscain se trouvait dans le massacre d'Avignonet.

Dans le sein de ce franciscanisme, mondanisé et asservi à Rome, une réforme s'accomplit qui remontait à l'Ordre indépendant et mystique, à Joachim, son premier patriarche. Le réformateur, en Italie, fut Jean de Parme. Ses disciples furent en Provence, Ugo d'Hières, ce moine qui ne voulut pas se charger de la conscience de saint Louis ; en Languedoc, Joan d'Oliva, chef des Spirituels de Narbonne. Les Oliva étaient une tribu cathare du Languedoc[1]. Elle a fourni Pons d'Oliva, diacre albigeois, et Bernard d'Oliva, évêque cathare de Toulouse, réfugié à Sirmione, et Pierre d'Oliva, connu sous le nom de Nolasco, fondateur de l'ordre catalan de la Merci. Joan d'Oliva, catholique, comme Nolasque, né à Sérignan, entra dans le couvent des Frères Mineurs de Béziers. Il était distingué par l'intelligence, l'austérité, et de certaines ardeurs mystiques. L'Apocalyse, l'Évangile et les Épîtres de saint Jean étaient les objets de ses perpétuelles méditations. Sa foi était johannite comme sa race était cathare. Sa théologie fut censurée ; mais broyée au pressoir comme l'olive, elle se répandit, semblable à une huile enflammée, dans le diocèse de Narbonne. Oliva mourut en 1298, l'année même ou éclata Délicios. Oliva fut le théologien de la secte dont Bernard devait être l'orateur. Bernard lui-même confirmera sa descendance et de Joan d'Oliva et de Joachim de Flore.

1. Doat. Inquisition de Toulouse.

Bernard Délicios portait le nom de Montpellier. Ce nom probablement indique non-seulement son berceau, mais encore sa race. Il descendait vraisemblablement du dernier comte Guilhem IX, comme Saïsset était issu de Ramon VII. Il se trouverait ainsi cousin des vicomtes de Carcassonne et des rois d'Aragon. Cette conjecture explique son nom, son rôle politique et ses relations avec l'infant de Mayorque. Il entra dans l'ordre des Franciscains (1284), et fréquenta les couvents de Béziers, de Narbonne, de Carcassonne. A Narbonne il dut connaître le fameux Joan d'Olive et recevoir de sa bouche la doctrine de Joachim de Flore. Bernard apparaît à la mort de Joan avec la robe et l'esprit de ce mystique Élie dont il sera l'Élisée Johannite. Il lui succède dans sa chaire : il est lecteur, c'est-à-dire, professeur dans les cloîtres franciscains; docte, il est en relation avec les savants de son siècle. Il est l'ami de Ramon Lulle, le philosophe baléare, et le correspondant d'Arnaud de Villeneuve, le grand médecin et alchimiste valencien : deux noms d'origine albigeoise. Car il va de ville en ville, de royaume en royaume. Il a visité la France, l'Italie, l'Espagne. S'il est docte, il est encore plus éloquent; il est né orateur, tribun religieux ; il a des séductions, des enchantements de sirène. De là son surnom populaire de *Délicieux*[1]. Quoi qu'il en soit, franciscain, il est l'adversaire des dominicains ; Albigeois, il est l'ennemi de Rome.

Sa mission historique commence avec le siècle,

1. C'est l'opinion de Fleury.

bien qu'il fût probablement mêlé aux troubles antérieurs de Carcassonne. Son cloître était le forum des conjurés ; à leur mort, c'est là qu'ils choisissent leur sépulture. L'inquisiteur, Nicolas d'Abbeville, vint un jour (juin 1300) réclamer les os d'un riche bourgeois nommé Castel-Faure, hérétique prétendu, et probablement l'un des chefs de la dernière insurrection. Bernard refuse ses cendres, se porte le défenseur de ce mort, et s'autorise de son provincial, Arnauld de Roquefeuille, un autre nom cathare et héroïque. Nicolas se retire, fait le procès à ces pauvres ossements, et refuse d'entendre l'avocat de l'innocence et du tombeau. Bernard proteste hautement, lit son appel devant la foule, cloue le noble parchemin sur les portes de l'Inquisition, et redescend de la cité au milieu des acclamations populaires qui saluent le nouveau tribun de la patrie et le champion de l'humanité[1].

Nicolas d'Abbeville n'est pourtant pas le plus cruel des inquisiteurs. Il est largement éclipsé par son délégué Foulques de Saint-Georges, prieur d'Albi. Non content des amendes, des confiscations, des emprisonnements, des tortures, ce dominicain débauché infligeait aux femmes et aux sœurs de ses victimes le supplice de ses amours. De supplice en supplice, de scandale en scandale, son zèle le fit rapidement monter au siége inquisitorial de Toulouse. Il fut remplacé dans Albi par l'évêque Bernard de Castanet qui cumula du même coup l'épiscopat et l'inquisition. Castanet prit le titre de

1. Biblioth. Colbert, manuscrits.

vice-gérant de l'Inquisition. La première année de son double office, sa rapacité et sa férocité soulevèrent contre lui la ville, l'Église, sa famille consulaire. Le consul Pierre de Castanet, à la tête des citoyens, vint l'assiéger dans son palais vainement muni de tours. Bernard, Foulques, Nicolas, terrorisent Albi, Carcassonne, Toulouse.

De Toulouse, de Carcassonne, d'Albi, un cri immense, universel, le cri des barons, des consuls, des peuples, monte douloureux et rugissant, vers le roi. L'unanime clameur incrimine surtout le frère Foulques. « Il commet des violences atroces ! Il fait souffrir d'horribles géhennes. Il torture les innocents jusqu'à ce qu'ils s'avouent coupables. Il suborne les faux témoins, salarie les délateurs contre les plus nobles citoyens ! Sire, ayez pitié de vos peuples albigeois ! » Ainsi gémit, ainsi rugit la terre romane[1].

Philippe le Bel fit repartir en toute hâte vers le Midi les commissaires royaux, Jehan de Pecquigny, Vidame d'Amiens et Richard Neveu, archidiacre de Lisieux. Dès qu'ils arrivent à Toulouse, toutes les villes albigeoises, Carcassonne, Limous, Castres, Cordoue, Albi, envoient des députations aux réformateurs. Ce sont les consuls à la tête des notables citoyens ; des femmes qui réclament leurs maris immurés ; des orphelins qui pleurent leurs pères ensevelis vivants dans ces tombeaux. Délicios conduit cette multitude d'éplorés. Il est leur conseil et leur orateur. Il a dressé la liste des griefs popu-

1. Lauzière. Ord. de Philippe le Bel.

laires. Il la présentera aux justes et sages réformateurs. Non moins sage qu'ardent lui-même, Bernard veut qu'on procède hiérarchiquement : les commissaires informeront le roi, et le monarque agira auprès du pape.

Philippe, effectivement, devait, en octobre prochain, tenir un parlement à Senlis pour y juger Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers, accusé de rébellion contre la France. Le vidame et l'archidiacre doivent s'y rendre pour déposer contre l'évêque inculpé. Les villes résolurent d'envoyer une ambassade conduite par Délicios. Albi députe Guilhem Fransa, son consul, et Pierre de Castanet, de maison chevaleresque, parent et ennemi de l'évêque. Au consul et au chevalier sont adjoints deux savants jurisconsultes, Arnauld Garcia d'Albi, et Pierre Probi de Castres. Probi a dans les prisons un de ses cousins, Joan Baudaria (l'Audace). Les Garcia sont châtelains de Castel-Vieil. Mais l'évêque, qui convoite ce donjon comtal, promet à Garcia un fond de tour. Les Garcia ont produit un fameux théologien cathare. Ces deux légistes sont donc acharnés contre les inquisiteurs. Carcassonne, à la tête de ses mandataires, met Elio Patris, le consul, ou plutôt le Père comme son nom l'indique, et comme l'affirme un inquisiteur, le petit *roi* de Carcassonne [1]. A leur suite vint une matrone d'Albi, Na Vénias, séduite par Foulques de Saint-Georges, mère d'un enfant de l'inquisiteur, et qui venait accuser son terrible amant devant le monarque capétien. Elle voyageait

1. Regulus.

aux frais et sur un cheval du consulat d'Albi. De cette ambassade romane, Délicios est l'orateur, Patris le chef républicain, Na Venias la pudeur du Midi perpétuellement outragée depuis un siècle[1].

A travers les forêts du Limousin, pour accuser les patriotes, accourent aussi les inquisiteurs, comme de pâles et noirs fantômes. Albigeois et dominicains, après une courte halte à Paris, se rendent à Senlis où Philippe le Bel tient son parlement pour juger Bernard de Saïsset, évêque de Pamiers[2]. Ainsi le monarque capétien va connaître cette grande iniquité de la croisade. Il va entendre les victimes et les bourreaux cités à son tribunal. Débat solennel! cause superbe et pathétique! Au château de Senlis l'ambassade albigeoise est introduite par le vidame devant le roi. Délicios expose l'infortune du Midi. Il fait l'historique des douleurs romanes. Il en charge l'Inquisition. Ce n'est point tel ou tel inquisiteur qu'il accuse. Ils sont tous plus ou moins impudiques, rapaces, féroces. Ils ne peuvent être humains, car l'Inquisition est inhumaine. Son régime, c'est la terreur ; son système, c'est l'extermination. On prétend qu'elle est nécessaire, qu'il faut extirper les restes des cathares ; qu'ils conspirent contre le roi de France et l'Église romaine. L'orateur en doute, mais s'il en est ainsi, qu'on défende l'Église et le royaume. Qu'on extirpe l'hérésie. Mais puisque la violence est inefficace, et que

1. Ce nom albigeois se retrouve parmi les martyrs de l'inquisition espagnole, au xvie siècle. Voy. Gonzalve de Montès.

2. Baluze, I, 25. — Arch. de l'égl. de Pamiers.

les frères prêcheurs sont impuissants, qu'on supprime la terreur et les dominicains, qu'on emploie des moyens plus doux et un ordre plus clément. Rome en comprendra la nécessité. Si le pape résistait, le roi peut, de son chef et par raison d'État, suspendre provisoirement le pouvoir exécutif du tribunal dominicain. En attendant, l'Inquisition s'adoucira, le peuple s'apaisera, le Midi respirera [1].

Telle est en substance la harangue non moins habile que courageuse de l'orateur albigeois qui, toutefois, dans son patriotisme n'oubliait pas son couvent, dissimulait trop l'élément cathare et national, mais pour faire de son ordre séraphique l'ange libérateur et pacificateur du Midi. C'était une harangue douce, insinuante, à la Joan d'Olive. Philippe écoutait ravi le persuasif orateur. Toutefois il restait rêveur et sombrement silencieux. Tout à coup entre dans la salle le frère Nicolas, son confesseur dominicain, conduisant les inquisiteurs de Toulouse, de Carcassone et d'Albi, avec des jacobins de Paris, pour réfuter Délicios. Leur aspect tira le roi de sa rêverie ; d'un geste irrité il leur ordonne de s'éloigner ; il laisse éclater son mécontentement : « Ils me content, ajouta-t-il, mensonges sur mensonges pour dissimuler leurs félonies. Je vois bien que toute la vérité m'a été révélée par cet honnête lecteur de Carcassonne. » Philippe évidemment était conquis, et l'état du Midi lui apparut dans sa lugubre réalité. Il refuse d'entendre les inquisiteurs qui se retirent furieux, et ré-

1. Manusc. de Paris : Affaires albigeoises.

clament avec la hauteur et l'opiniâtreté de moines habitués à triompher même des rois. Quelques jours après ils sont pourtant admis devant le conseil présidé par le monarque. Le sage vidame d'Amiens sera le champion de l'Albigeois. Les tenants de l'Inquisition seront le frère Nicolas, confesseur du roi, et l'audacieux Foulques de Saint-Georges. Ils incriminent le noble vidame; ils calomnient les consuls, les juristes, et surtout l'orateur du Midi. Jehan de Pecquigny les accabla sous l'amas des preuves accumulées par Délicios. Il est probable que de son côté Na Vénias fit entendre aussi devant la reine les gémissements des vierges et des mères inconsolables de l'Aquitaine [1].

Après deux jours des plus orageux débats, le roi, calme, ferme, décisif, conclut et condamna l'Inquisition. Mais Philippe est aux prises avec Boniface VIII; il ne veut pas irriter encore plus l'irascible pontife. Immodéré il se modère. Il condamne à 2.000 livres d'amende le rapace évêque d'Albi, et demande aux jacobins de Paris la révocation du scandaleux et féroce Foulques de Saint-Georges. L'évêque de Toulouse était à Paris : il s'adresse à ce prélat; il écrit aussi à son sénéchal, à Toulouse (8 déc. 1301). « Il veut que les *Immurats* soient toujours la prison de l'Inquisition. Mais que le geôlier soit choisi par l'évêque et le sénéchal. Que l'inquisiteur ne fasse incarcérer personne par le sénéchal sans le consentement de l'évêque; que le sénéchal n'obéisse à l'évêque et à l'inquisiteur

1. Dom Vaissette : VI. Ord. de Philippe le Bel.

qu'autant qu'ils sont unanimes. Qu'en cas de désaccord, on leur adjoindra le prieur et le lecteur des dominicains, le prieur et le lecteur des franciscains. » Par là, Philippe liait, bridait, muselait l'Inquisition. Il entravait les fougueux Prêcheurs par l'adjonction des Mineurs miséricordieux, leurs constants rivaux, et, le cas échéant, de leur implacable adversaire, le tribun de l'Albigeois, Bernard Délicios [1].

Les Jacobins de Paris refusèrent la destitution de Foulques de Saint-Georges. Ils chargèrent l'évêque de transmettre au roi leur hautain refus. Le fier Capétien ressentit vivement l'injure, et répondit à l'évêque qui lui conseillait de s'en tenir là, qu'il ne lui avait pas demandé son avis. Il écrivit à son chapelain, Guillaume de Peyre, dominicain, qu'il était incroyable que son prieur eût osé soutenir contre le roi, contre un peuple entier, un homme aussi détestable que Foulques de Saint-Georges. Dans son indignation, il ordonna aux sénéchaux de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, de mettre tous les prisonniers sous la main du roi, et de supprimer les gages de l'inquisiteur. Le prieur et le roi s'entendirent bientôt, et Foulques fut révoqué, bien qu'il conservât encore son titre pour l'honneur de l'ordre dominicain. Six mois après on lui donna pour successeur Guillaume de Morières, prieur d'Albi (29 juin 1302). Et Philippe écrivit au sénéchal de Toulouse de reconnaître frère Guillaume, de lui rendre les clefs des prisons et son salaire de

1. Mahul, *Cart. de Carcassonne.*

juge et de geôlier royal. Toulouse, pendant cette querelle de ses tyrans, eut six mois de repos.

Telle fut la victoire de Délicios et des patriotes albigeois, victoire incomplète aux yeux du tribun et des consuls attristés, mais immense aux yeux des peuples plus confiants. Les villes reçurent en triomphe leurs orateurs revenant de Paris. Aux ovations pour leurs héros se mêlèrent les charivaris contre les inquisiteurs. Ils furent hués jusque dans les chaires de Saint-Salvi et de Saint-Martiane et de Notre-Dame du Castel-Vieil. Bien plus, les consuls firent arracher d'une des portes de la cité, de la porte du Tarn, voisine de leur couvent, les statues de saint Dominique et de saint Pierre de Vérone. Ils les remplacèrent par les figures de Probi et de Garcia, leurs libérateurs, auxquelles ils eurent la sagesse d'associer les images du noble vidame d'Amiens et du tolérant diacre de Lisieux, symboles de la France[1].

II

RÉACTION DES INQUISITEURS. — DÉLICIOS PRÊCHE A CARCASSONNE. — SOULÈVEMENT DU PEUPLE ALBIGEOIS. — PECQUIGNY OUVRE LES PRISONS. — EXCOMMUNICATION DU VIDAME. — PHILIPPE LE BEL SE REND DANS LE MIDI.

Cette victoire albigeoise, incomplète de sa nature, fut rendue plus éphémère encore par la joie

1. Le peuple criait: A mort les traîtres! On enfonça les cachots de l'inquisition. C. Compayré, *Études historiques*, p. 60.

bruyante du Midi. Ces ovations populaires alarmèrent le roi et exaspérèrent les inquisiteurs. Foulques de Saint Georges et Nicolas d'Abbeville étaient rappelés, mais en quittant leurs siéges, ils léguèrent leur esprit à leurs successeurs Guillaume de Morières et Geoffroi d'Abluses. Les hommes sont changés, mais non les principes. Ils font expier aux peuples leurs joies; leurs fêtes vont se terminer dans les cachots ; des foules sont entassées dans les tours de Carcassonne. Les inquisiteurs et les évêques secrètement d'accord forcent la main aux sénéchaux. Ils restent dans les termes des dernières ordonnances du roi. Le vidame, Bernard, les consuls des villes délibèrent à Carcassonne. Ils demandent qu'on relâche les immurés. Geoffroi reste inflexible comme les portes de ses tours. Pecquigny, Délicios, parcourent Castres, Albi, Cordes, pour apaiser les populations. De Cordes le vidame se rend à Paris pour avertir le roi du grondement de l'orage. Il trouve Philippe défiant et sévère. Le serpent a parlé à l'oreille du monarque; il a retourné le cœur du Capétien. Les Albigeois proscrivent l'image de Dominique. Mais Dominique, c'est le symbole de l'inquisition : l'inquisition, c'est la continuation de la croisade, et c'est la croisade qui a réuni l'Aquitaine à la France [1].

Les peuples, que Délicios berce d'un vague espoir, attendent le retour du vidame. Il arrive enfin de la cour. Eh bien ! que dit le roi? Le chevalier tristement garde le silence. Bernard comprend

1. Limborch, *Hist. inq. Tolosanæ.*

cette douleur, il connaît aussi son nouveau devoir. Il fait publier à son de trompe dans les rues de Carcassonne (3 août 1303) : « Au nom de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, frère B. Délicios à tous les habitants de Carcassonne : que demain, jour de dimanche, une ou deux personnes de chaque maison se rendent au cloître des Frères Mineurs, pour l'honneur de Dieu, l'utilité de la ville de Carcassonne, et de tout le pays de la Langue d'Oc, l'exaltation de la foi et de la sainte Église de Dieu. » Bernard prend pour texte ce verset de l'Évangile : « Lorsque Jésus approchait de Jérusalem, contemplant cette ville, il pleura sur elle[1]. » L'orateur, d'un air triste, regarde le peuple en silence, puis éclatant en sanglots : « Ainsi je pleure sur vous, gens de Carcassonne, envoyé vers vous par Jésus depuis déjà bien des années pour défendre votre honneur et justifier votre foi contre les calomnies de quelques traîtres revêtus de l'habit des Frères Prêcheurs. » Après avoir remémoré la croisade, l'inquisition, le martyrologe national : « Et maintenant, continue-t-il, qu'avons-nous à faire ? Ce que firent les béliers au temps où les bêtes parlaient. Il y avait un grand troupeau de béliers dans une verte et riche prairie qu'arrosaient divers ruisseaux aux ondes limpides. Et chaque jour venaient de la ville voisine deux bourreaux qui enlevaient dans la prairie un ou deux béliers. Voyant donc chaque jour diminuer leur nombre, les béliers se dirent entre eux : Ces bourreaux nous écorchent pour

1. Luc, XIX, 41.

vendre notre peau et manger notre chair, et nous n'avons ni maître ni protecteur qui nous défende. Mais notre front n'est-il pas armé de cornes ? Dressons-nous donc tous à la fois contre nos bourreaux, frappons-les de nos cornes, et nous les chasserons de cette prairie, et nous aurons sauvé notre vie, ainsi que la vie des nôtres. C'est ce qu'ils firent. Or, qui sont, mes seigneurs, ces gras béliers, sinon les habitants de Carcassonne, ce pré, dont la foi catholique entretient l'opulente verdure et qu'arrosent tant de sources de prospérité spirituelle et temporelle ? Qui sont ces gras béliers, sinon les riches citoyens de la ville de Carcassonne, écorchés par des bourreaux qui les enlèvent tour à tour, tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, pour s'approprier leurs richesses? N'est-ce pas un gras bélier que cet homme si considérable, le père du seigneur Améric Castel, que les traîtres Prêcheurs accusent d'hérésie ? Et le seigneur Guilhem Garrigas, n'est-il pas aussi un hérétique parce qu'il est un gras bélier ? Et pareillement le seigneur Guilhem Brunet, et le seigneur Ramon de Cazilhac, et tant d'autres emmurés, que nous voyons cruellement dépouillés de leurs biens, parce que nous n'avons personne qui nous défende contre nos bourreaux[1] ? »

Ces forts Béliers, sont, effectivement, les derniers agneaux de la vieille Brebis de Toulouse, tondue, égorgée, écorchée vivante et dont les enfants sont dévorés depuis un siècle. Cet apologue est la harangue de l'Insurrection. Carcassonne se soulève :

1. Manuscrits de la biblioth. Colbert.

le peuple saccage et démolit les maisons d'anciens consuls complices des inquisiteurs ; il gronde comme un orage autour des donjons de l'Inquisition et de la Mure. Le Mont-Aventin de Carcassonne, c'est le couvent des Franciscains, et le Gracque Albigeois, c'est Délicios. L'Évêque et l'Inquisiteur arment pour leur défense les scribes, les transfuges, les complices des Croisés. Bernard vole dans l'Albigeois ; il prêche de ville en ville sa parabole ; il revient avec les *forts béliers* d'Albi, de Cordes, de Castres : les brebis suivent avec les agneaux. Il rentre dans Carcassonne avec les consuls, les veuves et les orphelins des immurés. Les femmes et les enfants vont pleurer autour des cachots, sur le seuil d'airain de l'Inquisition[1]. Mais les chefs, Patris, Probi, Garcia, Fransa, Castanet conspirent au couvent des Franciscains. Délicios est la voix sympathique, la parole entraînante de ces grands citoyens. Malgré l'audace de son allégorie, qui semble prêcher l'insurrection contre la France, il veut que la révolution reste royale, et que le roi lui-même soit le Libérateur. Il pense que la royauté vaincra mieux la papauté. Aussi bien sont-elles déjà aux prises ; le tribun amène le peuple au secours du roi ; en attendant il se donne le plaisir de voir s'entre-manger les deux monstres qui ont dévoré le Languedoc. Il soulève donc Carcassonne et appelle le vidame et l'archidiacre pour qu'ils viennent maîtriser ou diriger le soulèvement. Les Réformateurs accourent de Toulouse : le peu-

1. Arch. d'Albi.

ple se porte à leur rencontre. « Messeigneurs, par la merci de Dieu, faites-nous justice des traîtres ! » s'écrie-t-il, en arrêtant leurs chevaux. Ils continuent cependant, dans la foule amie et menaçante, mais à la porte de l'ouest, elle éclate tout à coup plus furieuse. Elle a reconnu dans le cortége des commissaires royaux, Giraud Galhard, assesseur de l'Inquisition. Elle va l'arracher de son cheval, mais le vidame intercède, et le sauve de la mort. Le peuple conduit les Réformateurs au couvent des Mineurs, ce Capitole des citoyens. Là, tiennent conseil tous les chefs des conjurés albigeois. Il faut marcher aux cachots, en arracher les condamnés, les déposer dans les tours du roi, et leur épargner l'enmurement de l'Inquisition, ce sépulcre de vivants. Les commissaires résistent, mais quelques jours après, ils sont assaillis par toutes les femmes de l'Albigeois ; elles réclament leurs maris, veulent revoir ces chers captifs, entendre de leur bouche les tortures qu'ils ont subies dans les cavernes de l'Inquisition. Elles supplient, elles menacent, et vont s'élancer sur le sage vidame, comme des lionnes. Bernard explique, apaise, excuse leur désespoir : « La justice a trop tardé, » s'écrie l'orateur. Ce mot du tribun, se joignant aux pleurs des femmes, entraîne irrésistiblement les hommes. Ils accourent avec des haches, des leviers, des massues de fer. Ils attendent le vidame dans l'église des Franciscains. Si Pecquigny ne vient pas exécuter la délivrance au nom du roi, elle sera faite par le peuple au nom de Dieu [1].

1. Ibid. — Mahul, *Cart. de Carcassonne.*

Le chevalier arrive, et la procession libératrice se met en marche, passe le pont de l'Aude, entre au faubourg de la Barbacane, et se présente aux portes du Tribunal. Du dedans, par une étroite fenêtre, à travers les noirs barreaux de fer, apparaît une tête chauve de Dominicain. Gailhard de Blumac proteste, menace, somme Pecquigny au nom du pontife romain. Les huées du peuple couvrent les anathèmes du moine, et sur un geste du calme vidame, les portes s'ouvrent, les herses se haussent, et la foule se précipite dans les sombres cachots de la Mure. Pecquigny, Bernard, Patris, Probi, Garcia, délivrent les captifs, et les rendent à leurs veuves et à leurs orphelins. Les mères, les femmes, les enfants, embrassent ces confesseurs, touchent leurs membres endoloris, parfument de baisers et de larmes leurs blessures. Mais le commissaire royal, bien qu'ému lui-même, doit mettre fin à ces scènes attendrissantes. Il met ces détenus sous la main du roi, et les dépose dans les tours protectrices de la Cité. De là, du moins, ils pourront encore voir le soleil, le cours gracieux de l'Aude, les cimes de la Montagne-Noire, et les neiges des Pyrénées [1]. Mais l'Inquisiteur, Geoffroi d'Abluses, sanctionne les menaces d'anathème de son collègue Galhard de Blumac. Lieutenant du pape, il fulmine l'excommunication contre le lieutenant du roi. Le vidame a refusé le concours du bras séculier à l'Église, laquelle, *agant horreur du sang*, le fait verser par le prince. De plus, il s'est mis à la tête des révoltes populaires, a forcé les

1. Inq. de Carcassonne.

portes de l'Inquisition, et lui a enlevé ses prisonniers. En conséquence Jehan de Pecquigny, vidame d'Amiens, est solennellement retranché de la communion des fidèles ! Ainsi la grande lutte de la théocratie et de l'humanité dans le monde, de Boniface VIII et de Philippe le Bel en France, avait sa réduction microscopique dans Geoffroi d'Abluses et Jehan de Pecquigny à Carcassonne. Délicios s'arme de l'excommunication du magnanime vidame pour agiter l'Albigeois. Il la secoue comme un brandon, de cité en cité. Nous n'abandonnerons pas, dit-il, le noble, le juste, le généreux Jehan de Pecquigny. Deux procès seront à la fois pendants en cour de Rome : l'accusation du vidame par les Inquisiteurs; l'accusation des Inquisiteurs par les citoyens. Mais, vous le savez, il faut beaucoup d'argent pour plaider en cour de Rome. Carcassonne, Albi, les villes albigeoises ne laisseront pas à la charge de leur Libérateur les frais de l'appel. — Nulle cité ne lui doit autant qu'Albi, répondent Guilhem de Présens, viguier, et Galhard Estève, juge royal, deux hommes de race cathare employés par le roi. Non, non, s'écrient partout les consuls et les syndics, la cause de Pecquigny est la cause du Languedoc ! Toutes les villes successivement haranguées par Bernard s'engagent à fournir le subside patriotique[1]. Leurs magistrats se rendent à Carcassonne, au couvent des Franciscains, dans la cellule de Délicios. Ils fixent la somme à 3,000 livres tournois : Carcas-

1. Manuscrits de Paris. — Arch. d'Albi.

sonne paiera 1,500 livres, Albi 1,000, Cordoue 500.

Non content de dénoncer les Réformateurs au pape, l'Inquisition les dénonce encore au roi et à la reine. Le roi a pour confesseur un dominicain qui le rend défiant et ombrageux. Mais la reine, dirigée par un franciscain, frère Durand, est favorable aux Albigeois. Elle a sans doute accueilli Délicios, compati aux larmes de Na Vénias. Sur la menace que les commissaires vont être rappelés, Albi adresse une supplique à la bonne reine en faveur du chevalier et de l'archidiacre *aimés de tout le pays*. « Nous vous invoquons tous ensemble et les hommes et les femmes, et les jeunes gens et les jeunes filles, et les vieillards et les enfants; nous vous invoquons, vous l'âme et le plus valide rempart de notre espérance; et nous vous supplions d'intercéder auprès du roi, pour que sa bonté nous conserve nos respectables protecteurs ! » Ainsi parle Délicios au nom du peuple albigeois [1].

Cependant Pecquigny, accusé par l'Inquisition et sommé de venir se justifier, se rend à Paris. Bernard l'accompagne avec Patris, Fransa, Probi, Castanet, Garcia, des citoyens, même des matrones d'Albi, de Cordes, de Castres, de Carcassonne; toute l'élite de la nationalité romane fit cortége au généreux libérateur français. Dans ce cortége figurent deux frères Mineurs, Joan Astorg et Bertran de Villarzel, représentants du patriotisme franciscain du Midi. Astorg est un nom cathare et Villarzel un nom de Montségur. La nationalité ca-

1. Ibid. — Doat.

thare, mitigée par Joan d'Olive, a pour forteresses aujourd'hui les monastères joachimistes, et Narbonne est son Thabor. Ils arrivent à Paris, voient la reine, toujours sympathique, et le roi, toujours défiant et soupçonneux. Tiraillé en deux sens contraires, il ne sait qui croire des citoyens ou des inquisiteurs. Il n'aime guère les dominicains, mais il redoute les patriotes albigeois. Il répond enfin à Pecquigny, à Délicios, aux députés méridionaux qu'il irait voir et s'enquérir lui-même en Languedoc, et qu'il serait rendu à Toulouse pour les fêtes de Noël [1].

Ce voyage royal paraissait comme une victoire. Que ne devait-on pas attendre du vainqueur de Boniface VIII ? Triomphant de cet espoir, les mandataires albigeois retournent dans le Midi. Délicios en tête et à cheval, ils traversent Cordes, Albi, Castres, les bourgs de la Montagne-Noire. A leur passage, à leur descente, le peuple acclame les libérateurs. Bernard prêche de ville en ville. « Frères et amis, voici la grande nouvelle ! Le roi vient en Albigeois ! Il sera à Toulouse aux fêtes de Noël ! Le Christ va renaître et la patrie sortir du tombeau. Mais il faut deux choses : de l'accord et de l'argent ! De l'argent pour les ministres de Paris et de Rome, de l'accord entre les citoyens, de l'entente entre les villes pour la résurrection de la terre romane ! Effectuons la souscription nationale et traînons tous nos griefs et toutes nos misères aux pieds du roi et de la reine de France. »

1. Ibid. — Baluze.

III

PHILIPPE LE BEL ARRIVE A TOULOUSE. — IL ENTEND LES CHEFS ALBIGEOIS. ÉCOUTE LES INQUISITEURS, PUBLIE UNE ORDONNANCE POUR MODÉRER L'INQUISITION ET FAIT SON PARLEMENT DE JUSTICE. — IL VISITE CARCASSONNE, MONTPELLIER, NIMES ET REVIENT DANS LE NORD.

Aux fêtes de Noël, conduits par le tribun, par les consuls, par les chefs de la conjuration patriotique, les peuples pyrénéens accoururent à Toulouse[1]. Ils venaient voir le roi de France, celui que l'Europe appelait le *Grand*, plus juste aux Albigeois que saint Louis, le plus politique et le plus audacieux des Capétiens. Un roi qui muselait l'Inquisition, refrénait l'épiscopat, terrassait la papauté, et qui bientôt allait la mener captive dans Avignon. Un roi qui avait deux ministres albigeois, qui réhabilitait et employait les faidits, qui peut-être allait détruire dans Toulouse même l'œuvre de la croisade et reconstituer la nationalité romane en donnant un de ses fils pour prince à l'Aquitaine, vassale indépendante de la France, à l'exemple de Charlemagne. Tels devaient être, tels étaient certainement les désirs, les espoirs des méridionaux qu'une infortune séculaire prédisposait aux longs rêves.

Le jour même de Noël, (heureux augure!) le roi Philippe le Bel arrive dans Toulouse. Il est accompagné de la bonne reine Jehanne de Navarre, de

1. Manuscrits de Paris.

ses trois fils, Louis, Charles, Philippe, de Guilhem de Nogaret et de Guilhem de Plasia, les deux grands ministres albigeois, et du noble et triste vidame d'Amiens, commissaire royal, que la justice a fait citoyen du Midi. Les princes pyrénéens sont venus, pour lui faire honneur, à la rencontre de leur puissant suzerain. Le primat de Septimanie et ses suffragants forment au monarque un cortége sacerdotal où brillent l'évêque de Toulouse, de la maison comtale de Commenges, et le docte et tolérant évêque de Béziers, Bérenger de Frédol, favorable aux opprimés[1]. Philippe, entré par la porte du Nord, eut à traverser toute la ville pour se rendre au Castel-Narbonnais, l'ancienne résidence des Ramons. Tous les peuples du Midi, convoqués par Délicios, font retentir de rue en rue, sur le passage du roi, le cri long, continu, immense, implacable de : *Justice! justice!* rugissement douloureux de la conscience romane. Au palais féodal des comtes, le monarque se trouva entouré des évêques, des princes, des consuls, des magistrats, des commissaires, formant une cour de justice dont il est le président couronné. Le parlement de Senlis va se rouvrir, plus solennel, dans Toulouse. La croisade et l'inquisition, accusées par tout un peuple, vont être jugées sur le champ même des massacres et des tortures dans la grande cité-martyre. Jamais drame plus tragique, où le dialogue pathétique et orageux des orateurs aura pour accompagnement le murmure immense, le hurlement lugubre, dé-

1. Bardini chronica.

sespéré de Toulouse, de l'Aquitaine, de la nationalité romane; lamentation séculaire qui s'élève des forêts, des cavernes, des sépulcres, des oubliettes de l'inquisition, et des abîmes mêmes des *Immurats* qui font entendre leur plainte étouffée, montant des entrailles de la terre aux portes du Castel-Narbonnais, aux pieds mêmes du roi capétien.

Philippe donne audience aux orateurs des cités : ce sont Délicios, Patris, Garcia, Probi, Fransa, Castanet, Estèbe, juge royal d'Albi [1]. Le vidame d'Amiens les introduit, et commence l'exorde de cette accusation et de cette plainte nationale. Mais Guillaume de Peyre, ancien chapelain du roi, et maintenant provincial de l'inquisition de Toulouse, récuse Pecquigny comme excommunié. Probi s'avance alors; il plaide pour Albi, il accuse Bernard de Castanet en lutte avec les consuls, en lutte avec les citoyens. En trois mois, cet évêque rapace a fait incarcérer trente notables comme hérétiques, bien que parfaitement orthodoxes. Leur hérésie était uniquement le refus de redevances illégales à ce tyran sacerdotal. — Au renfort de l'âpre orateur s'élance Garcia, syndic d'Albi. De l'évêque il passe aux inquisiteurs. Il décrit les tortures des captifs. Aux tortures ils ajoutent les calomnies. Ils calomnient les victimes, innocentent les traîtres, trompent le monarque. Délicios était derrière le courageux syndic, et tout à coup l'interrompant : Maître Arnaud, s'écria-t-il, nommez le calomniateur. Dites au roi : C'est frère Nicolas, votre confes-

1. Baluze, Hist. Pap. Aven., t. II, p. 340.

seur ! Et ajoutez : Sire, ne croyez pas ce traître qui révèle aux Flamands les résolutions secrètes de votre conseil ! Garcia répéta hautement les paroles de Bernard, qui soulevèrent dans l'assemblée un grand murmure et un sourd frémissement. Cette horrible félonie, pourriez-vous la prouver? demanda Plasian. Maître Jehan Le Moine, répondit Délicios, m'a raconté le fait à Sainte-Geneviève de Paris. Jehan Le Moine, un cardinal, un ambassadeur de Boniface VIII ! Frère Nicolas, confesseur de Philippe, s'était fait l'accusateur des méridionaux et le champion des inquisiteurs. Le hardi Bernard du coup lui cassa les reins. Le roi chassa son confesseur dominicain. Sire, ajouta Garcia, arrêtez l'inquisition, félonne au roi, horrible à Dieu [1].

Alors Guillaume de Peyre, prieur de Toulouse, prend la défense de ses collègues, et notamment du plus incriminé, Foulques de Saint-Georges. Mais Estèbe, le juge royal d'Albi, s'élance à son tour, reprend en sous-œuvre l'accusation, trace le portrait des inquisiteurs, et en traits de feu, ce mélange de débauche, d'injustice et de férocité qui se condensait dans Foulques, le bouc émissaire, la bête noire de l'Albigeois. Philippe en avait assez : il mit fin, pour cette fois, à ce débat orageux. Il vit bien que c'était un duel à mort entre les Albigeois et les inquisiteurs. Le sagace roi devina le patriotisme sous ce tumulte, et dans cette agitation la nationalité romane. Le provincial des Prêcheurs,

1. Manus. de Paris.

Guillaume de Peyre, lui montra sans doute sous cette querelle de moines une révolte des peuples et pour se venger de Délicios, le représenta comme le tribun de cette révolution anticatholique et antiroyale du midi. Bernard, le grand accusateur, accusé à son tour, fut sommé de se justifier devant le roi; et sa harangue fut comme la péroraison de cette plaidoirie patriotique[1].

« Oui, répondit hardiment Délicios, je suis l'adversaire de l'inquisition. C'est à bon droit que l'on prétend que je ne cesse de crier contre les inquisiteurs. J'ai tant crié depuis si longtemps que j'en suis tout enroué. Oui, c'est moi qui ai convoqué ces peuples dans Toulouse, et c'est par mon conseil qu'ils viennent accuser l'inquisition. Le roi lui-même m'a chargé d'annoncer son arrivée dans le Midi. A cette grande nouvelle le peuple s'est apaisé. Et maintenant il veut demander pacifiquement justice au monarque. Car ce peuple est fidèle et catholique. Le prieur l'avoue presque lui-même; il a dit au roi qu'il n'existe plus d'hérétiques que dans l'Albigeois et le Carcassez; et encore quarante ou cinquante au plus. Pourquoi donc, depuis tant d'années, tant d'iniquités, de violences, d'incarcérations, de tortures ? Et moi, je dis : Frère Guillaume exagère encore. La vérité, c'est qu'il n'y a plus un seul hérétique dans le Midi. — Contre cette assertion hardie, réclament l'archevêque de Narbonne, et le docte évêque de Béziers. Il y a eu, disent-ils, des cas avoués et prouvés. —

1. Mahul.

Défions-nous de ces preuves et de ces prétendus aveux, reprend l'intrépide orateur. Les apôtres Pierre et Paul, traduits devant l'inquisition, auraient bien de la peine à se justifier. Il n'est plus question de justice quand l'interrogatoire est devenu l'art subtil de tendre des piéges où trébuchent à la fois innocents et criminels.—Quels inquisiteurs incriminez-vous? — Jean Galand, Jean de Saint-Seine, Nicolas d'Abbeville, Foulques de Saint-Georges. Entendez les clameurs, entendez les gémissements, et voyez si le conseil du roi a trouvé le remède aux plaies du Midi ! [1] »

On dirait, à entendre Délicios, que les gémissements des citoyens roulant autour du Castel-Narbonnais, et les hurlements des condamnés montant des cachots contigus des Immurats, accompagnent effectivement la tragique harangue du tribun. Mais le sagace roi, sous ce gémissement populaire, entendit le rugissement patriotique. *Justice* tonnait à son oreille comme *indépendance, liberté!* L'inquisition était une institution royale. Les cris contre le tribunal montaient en clameurs contre le trône. Les intérêts de la royauté et de l'inquisition étaient connexes comme le sépulcre des Immurats était contigu à la forteresse du Castel-Narbonnais. Et Bernard dut paraître à l'esprit net et pratique du Capétien un rêveur mêlé de factieux qui, sous des motifs trop réels de justice et d'humanité, ne tendait à rien moins qu'à démembrer la France.

Philippe le Bel passa tout le mois de janvier dans

1. Compayré.

Toulouse à réorganiser la conquête du Midi. Il ne donna point comme Charlemagne un de ses fils pour prince à l'Aquitaine. Il ne supprima point l'inquisition, mais il la modéra, la pondéra par le contre-poids de l'évêque, des franciscains, des sénéchaux. Il la maintint, mais en lui donnant son ancien confesseur, Guillaume de Peyre, pour prieur et pour provincial. Il ne condamna pas non plus Délicios. A frère Guillaume, inquisiteur royal, il opposait frère Bernard, agitateur monarchique. Il s'appuyait sur le joachimite et le dominicain, et attelait à son char le patriotisme et la croisade muselés. Le Capétien cherchait à se rendre populaire par la justice en compensation de la liberté. Un vieux chroniqueur assure que c'est alors que le roi dota Toulouse de son Parlement.

Il le créa sous les formes les plus démocratiques et paternelles. Il le composa d'hommes du Midi et du Nord, de conquis et de conquérants. Il voulut que le choix royal reçût la consécration populaire. Les hérauts crièrent dans la cité : « De la part du roi, notre seigneur, que tous les hommes et femmes, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, sachent, que s'ils connaissent l'un des membres susdits indignes de leur magistrature, par leurs délits, scandales ou incontinence, qu'ils le déclarent avant huit jours au chancelier de France, pour qu'après examen leurs noms soient effacés ou maintenus sur le tableau. » Ces formes libérales revenaient comme une ombre des anciennes libertés [1].

1. Bardini chronica.

Philippe le Bel quitta Toulouse dans les premiers jours de février pour se rendre à Carcassonne. Il traversa le Lauragais, si patriote et si cathare. Les grandes familles chevaleresques, que l'inquisition n'avait pas achevé de dévorer, venaient sans doute, à la tête de leurs populations, saluer le roi. Le soupçonneux prince, à leurs cris, à leurs attitudes, devina la révolution patriotique. Il sentit que le siége de la résistance nationale était à Carcassonne, et que le vrai tribun n'était pas Bernard Délicios, mais Elio Patris. Carcassonne, pourtant, s'était pavoisée pour recevoir le monarque. Le fier consul, Elio Patris et ses collègues Guilhem de Sant-Marti, Ramon del Pech, Ramon Andréo, tous trois d'origine cathare, Arnauld Terrien et Ramon Belet, à cheval, reçurent le roi à la porte de l'ouest. Le prince traversa la ville basse, décorée de banderoles, et se dirigea de l'autre côté de l'Aude, vers la Cité, aux acclamations du peuple, réclamant justice et souhaitant la bienvenue à son hôte royal. Il arrive à la Barbacane, porte crénelée du gigantesque escalier recouvert et zigzagué qui, sur le talus du monticule, conduit au palais des vicomtes. Mais, tournant à droite, et pour entrer royalement dans la Cité, il fait gravir à son palefroi les rampes de la porte Tolosane[1]. Élio Patris accompagnait le monarque. Comme il allait franchir l'arcade ogivale : Roi de France, s'écria le magnanime consul, retournez-vous, et regardez cette malheureuse ville, qui est de votre royaume et que l'on traite si durement! De

1. Viollet-Leduc, Cros-Mairevielle.

cette hauteur, Philippe, en effet, voyait le bourg sous ses pieds, au delà du fleuve. Le fier langage du roi de Carcassonne irrita le roi de Paris. Le Capétien ordonna qu'on éloignât le magistrat populaire. Il sentit palpiter dans ses mâles accents le génie national et républicain du Midi. Patris, éperonnant son cheval, revint, attristé et indigné, dans le bourg. « Détachez les drapeaux flottants, enlevez à la ville sa robe de fête, criait-il aux citoyens, car ce jour est un jour de deuil ; » donnant à entendre qu'il ne fallait rien espérer du monarque capétien.

Patris avait compris Philippe, mais le prince avait éventé le dessein du consul. Le patriotisme de Carcassonne effarouchait le monarque. Il se hâta de quitter la cité républicaine sans délivrer les captifs qui gémissaient dans ses cinquante tours. Carcassonne voulait offrir au roi et à la reine deux coupes d'argent. Les consuls, trompés par le départ presque furtif de la cour, portèrent leur offrande civique à Béziers. La reine accepta gracieusement, mais le roi, durement, refusa le vase, et plus brutalement encore leur fit rendre à Montpellier celui de la reine : cette injure fut l'adieu royal [1]. Décidément, le roi et le peuple ne buvaient pas dans la même coupe : le peuple buvait dans la coupe des larmes, le prince dans la coupe de sang de l'inquisition. L'inquisition avait reconquis le tyran capétien. Bernard, Patris, Fransa, Probi, Garcia, les députés albigeois, indignés et attristés, suivent la cour. Ils sollicitent, ils implorent des explications sur l'af-

1. Baluze.

front royal. Le roi ne répond que par un silence menaçant, la reine que par de muets soupirs, Nogaret que par des promesses évasives, des raisons dilatoires. On attendait mieux de ce ministre albigeois et de ce roi vainqueur et insulteur de la théocratie romaine. Ils l'escortèrent pourtant encore jusqu'à Nîmes; d'où cette cour nomade, par Florac, Mende, Saint-Flour, Clermont, regagna la France, tandis que Pecquigny se rendait en Italie pour demander son absolution au successeur de Boniface VIII[1].

IV

LES CONJURÉS ALBIGEOIS APPELLENT DON FERNAND INFANT DE MAYORQUE. SUPPLICE DES CONSULS DE CARCASSONNE ET DE LIMOUS. — MORT DU VIDAME D'AMIENS.

Ainsi, cette visite du roi, dont les conjurés attendaient la délivrance du Midi, n'aboutit qu'à des mécontentements, des nuages menaçants, des grondements sourds. Dès lors, Bernard est dépassé par Patris. Bernard voulait la liberté par le roi, Patris la cherchera par la nation. De l'Ordre franciscain et du parti de Joan d'Olive, la conjuration redescendra dans l'élément populaire et le vieux patriotisme cathare. Elle ne s'appuiera plus sur la molle Narbonne, mais sur le mâle Limous, sur l'âpre Cer-

1. Nangis.

dagne où l'albigisme vit encore demi-sauvage dans les forêts des Pyrénées. Son premier éclair jaillit sous la colère du roi, du cœur irrité de Patris dans Carcassonne, et son premier murmure fut la triste et noble invitation du consul à la cité de reprendre ses habits de veuve. Élio s'en ouvrit à Ramon de Sant-Marti et à ses autres collègues, mais il ne confia rien à Bernard. Ce n'est qu'à Béziers, après l'affront du refus de la coupe, que Patris, indigné, en parle à Délicios. Bernard est orateur et non conspirateur; il veut le forum et non la caverne; il s'efface donc, sans rompre avec ses amis, mais en gémissant. Sa prudence n'arrête pas les énergiques conjurés. Ils se cherchent un chef, un prince national. Le comte de Foix était mort; son fils était un nourrisson, un vassal du Capétien. Arrivés à Montpellier, ils y trouvent don Jaicme I, roi des Baléares. Il est le petit-fils de l'héroïque martyr de Muret, l'époux de la quatrième Esclarmonde de Foix. Il est venu de Perpignan saluer à son passage le roi Philippe, son puissant cousin. Les conjurés se défient du vieux et servile roi de Mayorque. Mais leurs yeux s'arrêtent sur don Fernand, son second fils, jeune prince chevalereux et tout bouillant de l'héroïsme de Foix et d'Aragon. Il accueille le projet des consuls, et cependant ils vont à Nîmes. Là, dans le château des Arènes, à la cour même du roi de France, le prince aborde Délicios, et lui dit d'un ton mystérieux, à propos de l'inquisition : *Ce que Philippe n'a pas voulu faire sera fait par Fernand*[1].

1. Manuscrits de Paris.

Bernard lui donne rendez-vous au couvent des Franciscains de Nîmes. L'infant s'y rencontre le lendemain avec les consuls de Carcassonne. C'est là sans doute que Fernand prêta serment au tribun et aux consuls, et que les conjurés, selon l'usage de ces temps religieux, s'unirent solennellement par le rite eucharistique et burent le vin de la délivrance nationale dans le calice d'argent rejeté par le roi de France. Puis ils se séparent ; la cour quitte Nîmes; le roi repart pour Paris, Pecquigny se rend à Rome, Fernand revient à Perpignan, et les consuls s'acheminent vers leurs cités albigeoises.

Entre Nîmes et Montpellier, Patris et Sant-Marti abordent Probi et Garcia, et chemin faisant leur confient leur accord secret avec l'infant de Mayorque. Les syndics d'Albi répondent qu'ils ne peuvent s'engager sans consulter Délicios. Mais où donc est Bernard, leur oracle? Il s'est dérobé de Nîmes ; il est parti seul à une autre heure, par une autre porte, par un autre chemin que les syndics, et s'est rendu, par le versant septentrional de la Montagne-Noire, dans l'Albigeois. Le Vendredi Saint (15 mars) il prêche aux Cordeliers d'Albi. Quelques jours après, il prêche aux Mineurs de Carcassonne. Il ne dit rien du roi; il ne parle que du sage vidame; il espère encore dans la cour romaine. Mais si l'Albigeois n'obtient rien, alors on agira, et s'il faut des martyrs il y en aura : parole tristement prophétique. Les consuls arrivent à Carcassonne. Probi et Garcia consultent Bernard. Il répond qu'il ne peut blâmer les libérateurs de la Patrie. Quant à lui, il

reste à demi dans l'ombre. Les syndics se rendent à la Commune ; les consuls délibèrent avec les notables de Carcassonne. Patris leur communique leur ligue avec don Fernand. Consuls, syndics, notables, sont unanimes pour la liberté. Bernard, consulté, répond : Pourtant il faut l'assentiment du consul d'Albi. Garcia va chercher cette adhésion. En attendant son retour, Bernard prépare les esprits. Philippe, dit-il, en n'arrêtant pas l'inquisition a forfait à ses devoirs de roi. Ainsi le tribun rompt ouvertement avec le Capétien. Mais Garcia ne revient pas d'Albi. Trois des consuls, Guilhem Estèbe, Philippe Oalric, et Guilhem Salvi, et le viguier Guilhem de Presencs, ont seuls approuvé la conjuration. Albi délaisse donc Carcassonne. Il faut se hâter, s'écrie l'énergique Patris, et Bernard est député vers l'infant de Mayorque.

Mais pourquoi Délicios est-il chargé de ce message? Évidemment, c'est qu'il est l'ami de don Fernand, Il est du sang des princes baléares. Il a rencontré dans les couvents du Midi, et sous le capuchon franciscain, deux autres infants, ses parents : don Jaïcmé, troisième fils du roi de Mayorque, et Pierre Trencabel, descendant des vicomtes de Carcassonne [1]. C'est dans leur cloître que s'est formée la conjuration et la candidature de don Fernand, acceptée par les consuls. Tous les princes de l'albigisme du dernier siècle se retrouvent, on le voit, dans l'olivisme de Narbonne. Saisset complète le groupe des ennemis du roi de France. Délicios part avec son

1. Spicileg., t. IX, p. 276. — Limborch.

acolyte Ramon Estèbe, franciscain de l'énergique race des consuls d'Albi. Il traverse les Corbières, le Roussillon et arrive à Perpignan. Mais la cour baléare est à Sant-Joan-Pla-del-Cos, château royal sur une cime voisine du Canigou[1]. Bernard s'y rend, mais, avant d'arriver, il déchire la lettre des consuls et en enfouit les morceaux dans la grève d'un torrent. Ainsi, en cas d'arrestation, nulle trace visible ne restera du complot, car évidemment il se défie du vieux roi. Délicios aborde en secret don Fernand. « Seigneur, souvenez-vous de votre serment de Nîmes. Je viens de la part des consuls et des citoyens de Carcassonne. Ils rejettent la domination du roi de France. Philippe laisse l'inquisition dévorer le Midi. Jurez de nouveau d'anéantir l'horrible tribunal, et vous serez reconnu vicomte de Carcassonne, la noble cité vassale de vos ancêtres! » Fernand accepte sans hésiter, fait seller son palefroi et va se mettre furtivement en route avec le moine pour occuper ce poétique trône des amours d'Alphonse le Chaste, des chansons de Pierre II, le martyr, et de la captivité enfantine de Jaicme I, le conquistador! Mais le vieux roi des Baléares a su l'arrivée de Délicios. Il l'interroge sur sa venue à Pla-del-Cos. Bernard tergiverse, balbutie, garde le silence. Le roi va trouver le prince. Une violente altercation s'élève entre le roi et l'infant qui sortit tout échevelé. Mais Bernard ne revit ni don Jaicme ni don Fernand. « Quittez vite le pays, » lui dit le chancelier.

1. Pla-del-Cos, plaine de la montagne.

Les deux moines descendirent en hâte la montagne. Comme c'était le soir, ils couchèrent au Boulou et, à l'aube, ils reprirent la route de Carcassonne (avril 1204).

Ainsi Carcassonne est délaissé de Perpignan comme d'Albi. Patris néanmoins ne se décourage pas. Il continue sa conjuration populaire, et Bernard reprend ses harangues contre l'inquisition. Le 3 mai il prêche à Saint-Sernin de Toulouse. Mais, à peine en chaire, il apprend que des alguazils doivent l'arrêter dans la basilique. Protégé par le peuple, il sort de Toulouse et se retire à Albi, sa forteresse. Il prêche le jour de la Pentecôte. « Quelques fils d'iniquité ont prétendu que je m'étais sauvé avec votre argent et vos chevaux en Catalogne; d'autres, que j'avais été pendu avec ma corde dans quelque ville d'Espagne. Ils en ont menti, car me voici de retour, et certes je ne fuirai pas. Je suis encore prêt à soutenir contre votre évêque et vos inquisiteurs qu'ils ont injustement condamné les immurés d'Albi. Je n'hésiterai pas à défendre, au péril de ma vie, votre cause devant le pape. On me menace d'une assignation, mais je ne l'ai pas encore reçue de Rome. En attendant, quittez vos maisons, vos travaux, et criez en tous lieux comme moi, de toute la puissance de vos poitrines, contre les misérables acharnés à la ruine de notre patrie[2]. » Cette assignation ne tarda pas, car, le 15 avril précédent, le Pontife avait ordonné au provincial

1. Bernard Guidonis, apud Martène.
2. Manuscrits de Paris.

d'Aquitaine d'arrêter Délicios et de l'envoyer à Rome. Bernard revenait de Limous quand il apprit l'ordre pontifical. Il ne fuit pas; il monte en chaire, fait ses adieux au peuple de Carcassonne et se recommande aux prières des fidèles, devant être conduit à Rome. Les alguazils, craignant le peuple irrité et attendri de ses adieux, n'osèrent l'arrêter; mais, quelques jours plus tard, Rigaud, vicaire du provincial, vint pour le saisir dans sa cellule. Bernard repoussa l'attaque du dominicain, qui le somma de venir en cour de Rome, et, sur son refus, l'excommunia. La mort du pape délivra Délicios (6 juillet 1304). Bernard remonte en chaire et livre aux bouffonneries vengeresses de l'Albigeois le nom de ce pontife mort d'un *excès de gueule*. Boniface VIII, disait le peuple, est mort comme un chien : Benoît XI a fini comme un pourceau. Espérons mieux de son successeur ! s'écriait le tribun franciscain.

Bernard et Patris résolurent de tenter un hardi coup de main contre le roi. Le roi Louis VIII avait fondé un *obit* perpétuel en l'honneur de Simon de Montfort. Le 25 juin, anniversaire de sa mort, les prêtres, les moines, les descendants des croisés venaient processionnellement assister, dans la basilique de Saint-Nazaire, à une messe chantée pour le *repos de l'âme* du chef et du martyr de la conquête. Pendant ce sacrifice et ce chant funèbre, les patriotes murmuraient sourdement la strophe vengeresse de la mort du Loup. *Viva Tolosa*[1] *!* Patris et Bernard

1. Du Mège : la mort du Loup, Montfort.

résolurent de s'emparer de la Cité et du sénéchal à la faveur de cette procession sacrilége. Le consul disposa ses plus hardis compagnons, les patriotes les plus belliqueux. Ils devaient figurer à la cérémonie avec des épées enduites de cire. Le couvent des franciscains avait fait confectionner ces terribles cierges. Bernard lui-même devait conduire la funèbre confrérie armée de ces torches, au bout desquelles brûlait la vengeance. La procession s'ébranle, serpente dans la ville basse, passe le pont de l'Aude et monte en psalmodiant les degrés de la rampe occidentale de la Cité. Elle arrive au sommet, mais la porte tolosane reste close. Pourquoi ne s'ouvre-t-elle pas devant les pèlerins? Toutes les portes de Carcassonne gardèrent leur clôture et leur silence menaçant. On sut bientôt pourquoi. Renaud de Pecquigny, le fils du vidame, et le frère Durand, confesseur de la reine, écrivirent que le roi de Mayorque avait tout révélé au roi de France[1]. Le sénéchal Jean d'Aunai se tenait sur ses gardes; il interdit à Bernard l'entrée de Carcassonne. Délicios, payant d'audace, veut se justifier devant le roi. Des citoyens l'accompagnent à Paris : Probi Fransa et Pierre Estèbe pour Albi, Joan Marcend et Joan Servinier pour Carcassonne, Bernard Pannat pour Cordoue. Philippe le Bel refuse de les recevoir. Bernard est retenu captif au couvent des Cordeliers de Paris. Patris, les autres consuls et les principaux conjurés sont incarcérés à Carcassonne (24 août), la veille de la Saint-Louis. Ce saint dut

1. Bougès, Hist. civile et ecclés. de Carcas.

passer pour le sauveur des catholiques et des Français, conquérants de l'Albigeois. Le sénéchal Jean d'Aunai forma son tribunal de treize barons terriers du Carcassez, assistés des juges royaux du Minerbois et du pays de Sault ou de Cerdagne. Un seul de ces barons était roman, Amalric, vicomte de Narbonne, dont la versatile race avait abandonné de nouveau la cause méridionale[1]. Les douze autres étaient issus des croisés et des Français. C'étaient Gilles, Guillaume et deux Pierre de Voisins, Lambert, Guillaume, Baustius, et Amalric de Thurey ou Marly-Saissac; Ramon et Guillaume d'Aban, Guillaume de Pairi et Hugo d'Adhémar, seigneur de Lombers, et probablement issu de Montfort. Ces étrangers jugèrent les patriotes albigeois dans le château de Carcassonne. Leur procès se prolongea tout le mois de septembre. Amalric, vicomte de Narbonne, dirigea l'interrogatoire, et les fils des croisés formaient le tribunal. Ces barons revenaient de la campagne de Flandre. Peu s'en fallut qu'à leur retour ils ne trouvassent leurs familles expulsées de leurs châteaux et leurs domaines rendus aux seigneurs de Castres, de Saissac et de Bélissen, dépossédés depuis près d'un siècle. Ils opinèrent sous le frisson de ce danger. Les huit consuls de Carcassonne, chefs de la conjuration, et une multitude de notables citoyens furent déclarés coupables du crime de lèse-majesté. Attachés à la queue d'un cheval, ces magistrats populaires furent traînés vifs dans les rues de la ville

1. Archives de Narbonne.

basse jusqu'aux potences dressées hors des murs, et là pendus dans leurs robes consulaires, comme pour attacher le consulat lui-même au gibet. Ainsi périrent le grand Elio de Patris, premier consul, et ses collègues Améric Castel, Barthélemi Clavaire, Pierre-Arnaud de Guilhermi, Bernard de Marselha, Guilhem Delpech, Guilhem de Sant-Marti et Pons de Montolio, et six autres notables de Carcassonne (lundi 28 septembre). Marselha et Sant-Marti descendaient des héros de Montségur. Presque tous ont des noms chevaleresques : ils sont pourtant qualifiés de marchands ; c'est qu'ils ont été dénobilisés pour catharisme, comme les Bélissen, ces grands barons pyrénéens, devenus humbles tondeurs de draps de Carcassonne[1].

Les jours suivants, les supplices devaient continuer : l'arrivée du nouveau pape Clément V les arrêta ; le Pontife demanda grâce pour la cité mutilée et mourante. Mais deux mois après les exécutions recommencèrent. Les quatre consuls de Limous et trente-six notables du Rasez furent jugés à Carcassonne. Limous, confisqué sur les vicomtes, et donné à un chef de la croisade et au monastère de Prouille, était constamment en lutte, moins il est vrai contre son seigneur féodal que contre la corporation monastique. Ses archives ne sont remplies que des contestations avec les prieurs dominicains dont la rapacité de harpie s'étendait jusqu'aux dépouilles des morts, jusqu'aux suaires du sépulcre. Prouille continuait ses origines de proie.

1. Thalamos de Montpellier.

Aussi l'insurrection, prévenue à Carcassonne, avait eu le temps d'éclater à Limous, et le premier mouvement du peuple avait été de chasser les inquisiteurs et de se soustraire au vampire de Prouille. Les chefs de ce soulèvement populaire étaient Bernard Ramon Sartre et Bernard Courtali (notaire), probablement encore consuls, et qui, trois ans auparavant, avaient défendu les droits de leur cité devant les commissaires du roi, Ramon d'Aniort de la maison d'Impéria dépossédée de ses manoirs de Cerdagne, Bernard Probi, ancien consul de Limous, de la famille du tribun de Castres Pierre Probi, Guilhem et Adalbert de Flassan, descendant de ce touchant martyr qui périt dans les tortures plutôt que d'accuser la mémoire de son bienfaiteur, Roger-Bernard, comte de Foix, le héros du Midi, et dont les os gisaient depuis soixante ans dans les oubliettes de l'inquisition de Carcassonne [1]. Ces quarante citoyens de Limous furent mis à mort vers la fin de novembre (1305), et c'est dans l'intervalle de ces deux grandes exécutions que les conjurés des autres villes furent probablement suppliciés pendant ce sanglant automne. Les portes de Carcassonne, naguère ornées de fleurs et de drapeaux pour la réception de Philippe, furent décorées par ce roi d'une double avenue de gibets où les oiseaux de proie dévorèrent les restes des derniers citoyens qui fêtaient naguère le monarque et des nobles consuls étranglés dans leur pourpre et leur vertu patriotique. Les biens des conjurés furent confisqués,

1. Coutumes de Limous, p. 72.

les villes écrasées d'amendes, et le consulat populaire enfin supprimé[1]. Ainsi périrent ces magnanimes citoyens, nobles victimes de la patrie romane expirante. Les derniers consuls de Carcassonne expièrent saintement la lâcheté de ces indignes consuls qui, en 1226, livrèrent la ville à Louis VIII, après en avoir expulsé le comte de Foix et l'orphelin de Trencabel. Ajoutons toutefois que, quelque magnanime que fût leur entreprise, elle était irréalisable et chimérique. Mais cette chimère même fait la grandeur de leur trépas. Il est des temps où le plus grand triomphe c'est le martyre. Ces holocaustes patriotiques sont féconds pour l'avenir; ils servent à la liberté du monde. Le grand Elio de Patris et ses nobles compagnons sont morts pour la liberté, pour l'humanité. Par là, martyrs d'une cité, ils deviennent les martyrs de l'univers. Leurs noms doivent être chers à la France nouvelle, plus chers encore à la vieille patrie romane. Ces martyrs sont nos ancêtres. Ils sont morts pour nous. Pourquoi Toulouse ne les a-t-il pas inscrits dans son Capitole? Et pourquoi Carcassonne n'a-t-elle pas changé leur échafaud en trophée?

Plus tard, les prières de la reine, de Clément V, le nouveau pape aquitain, de Nogaret, le puissant ministre albigeois, parvinrent à fléchir le courroux du roi. Philippe s'efforça de guérir les plaies saignantes de ces nobles et tragiques cités. Il commua la peine de mort des autres conjurés en

1. Martène.

une détention perpétuelle dans les tours du Sénéchal. Il leva l'amende de 60,000 livres dont il avait écrasé Carcassonne, et celle de 30,000 livres dont il avait accablé Limous, sauf ce qu'avait déjà dévoré le fisc royal[1]. Albi, qui n'avait point trempé dans la conjuration, se racheta en payant mille livres que Guilhem Amat et Pierre de Castanet portèrent à Jehan d'Aulnai, sénéchal de Carcassonne. Il rendit quelques débris de leurs biens aux fils des martyrs. Il permit le retour des fugitifs que l'épouvante avait chassés en Espagne. Il rendit aux villes le consulat, mais entièrement transformé, et leurs anciennes libertés, mais octroyées par le trône; il leur en remit les titres revêtus de son sceau royal. Mais déjà le consulat aboli n'était plus le consulat primitif et populaire. La conquête avait d'abord réduit, puis supprimé les consuls élus par les citoyens, et leur en avait substitué d'autres, directement nommés par les seigneurs. Ces consuls féodaux, leur mandat expiré, désignaient eux-mêmes leurs successeurs qu'ils présentaient à l'approbation du seigneur, du viguier et du sénéchal. Philippe le Bel, en restituant ces débris des antiques libertés, faisait néanmoins une chose très-agréable aux cités romanes, parce qu'il conservait leurs traditions populaires, et qu'en définitive, ces consuls, quoique issus de la croisade et du despotisme royal, restaient quelquefois citoyens et patriotes. Et quelle preuve plus éloquente que ces nobles squelettes rongés par les

1. Mahul, cart. de Carcas.

vautours aux potences royales de Carcassonne[1] ?

Pendant que Patris était attaché au gibet, son ami, le vidame d'Amiens, expirait en Calabre. Pecquigny, nous l'avons vu, était allé en Italie dans le dessein d'en appeler au pape. Les inquisiteurs de Toulouse l'y suivirent pour l'accuser devant Benoît XI. Ce Pontife, banni de Rome, résidait à Pérouse. Le vidame arriva dans cette ville avec ses calomniateurs. Le jour de la Pentecôte, il voulut assister, dans la cathédrale, à la messe pontificale. Benoît XI était sur son trône sacerdotal. Piétro de Braïda, son maréchal, assistait le Pontife. Dès que Pecquigny entra dans la basilique, le vieux pape l'aperçut et, furieux, s'adressant à Braïda : « Chassez, s'écria-t-il, ce patarin ! » Le vidame est expulsé de l'église ; il sortit de Pérouse, et traîna de ville en ville l'anathème pontifical. Il se réfugia dans le royaume de Naples où régnait une dynastie consanguine et vassale de la France. Dans son exil il apprit la mort de Benoît XI, son juge, et celle de son accusateur, Guillaume de Peyre. Mais la vacance du saint-siége retardant sa réhabilitation, accéléra sa mort. Il n'eut pas le temps d'attendre l'élection d'un pape aquitain. Il mourut de désespoir en Calabre, martyr de la justice et de l'humanité. La nouvelle de sa mort arriva en Languedoc le lendemain du supplice des consuls (29 septembre). Il fut comme le quinzième martyr de Carcassonne. Le

1. Libertés et coutumes de la ville de Limous. Deux ordonnances de Philippe le Bel, datées de Poissy, 15 août 1307.

peuple le pleura; les franciscains d'Albi célébrèrent une messe pour l'infortuné baron, et Bernard fit son oraison funèbre aux cordeliers de Paris. Jehan de Pecquigny, dit un contemporain, était un chevalier ***sage***, ***loyal*** et ***très-gentil***, expert ***dans la foi catholique***. Mais son catholicisme, ennemi de Dominique, était de la nuance de Johan d'Olive et de Délicios. Les dominicains s'acharnèrent sur sa mémoire. Ils dirent que le noble excommunié était mort sans prêtre, sans sacrement, et comme un maudit. Quoi qu'il en soit, son hérésie fut l'humanité, sa sympathie pour la grande infortune romane. Voilà pourquoi nous inscrivons son nom dans le martyrologe du Paraclet. Que notre hommage attendri soit doux à ses généreuses cendres, exilées aux confins de l'Italie, dont le sépulcre est ignoré, mais qui furent probablement recueillies dans quelque monastère de Joachim de Flore[1].

V

DÉLICIOS, SES DERNIÈRES LUTTES, SA CONDAMNATION, SA MORT.

Toutes les colères de Philippe et de Clément V se réunirent alors sur la tête de Délicios, le dernier survivant de la conjuration romane. Au mois de novembre, pendant le supplice des consuls de Limous, le grand captif fut conduit à Lyon pour que

1. Nangis, Chron. de Saint-Denis.

son martyre décorât le couronnement du Pape. Mais Clément n'avait pas pris en vain son nom symbolique. Il était roman, débonnaire, épicurien. Le Pontife ne se pressa pas de juger le tribun. Il le retint à Lyon jusqu'en février, pendant les fêtes et les installations de sa papauté. Puis il l'amena dans son cortége à Mâcon, Nevers, Bourges, Limoges, Périgueux et Bordeaux. De Bordeaux, Clément se rendit à Poitiers pour sa fameuse entrevue avec Philippe. Il se fit suivre de Bernard, le déposa au couvent des Mineurs de Saint-Julien de Limoges, et l'appela bientôt à Poitiers pour confronter l'orateur et le roi. Bernard ne parut pas en suppliant. Il dédaigna de s'excuser, de se justifier : il se plaignit même avec fierté ; il accusa les juges royaux, il défendit les condamnés de Carcassonne ; il réhabilita la mémoire des magnanimes consuls, comme il avait fait l'oraison funèbre du noble vidame d'Amiens. Délicios cette fois s'élève au niveau de ces martyrs. Philippe l'écouta, dédaigna ses discours, négligea sa tête, et sur sa demande lui rendit la liberté. Le tribun communiquait sa générosité au tyran [1].

Délicios retourne à Carcassonne. Il retrouve la cité meurtrie, ensanglantée, mais guérissant de ses blessures. Il revoit l'Albigeois, terrorisé par tant de grandes morts, mais secouant son effroi et son horreur. Le Midi, reprenant cœur, recommençait ses plaintes et ses murmures. Ce ne sont plus des citoyens qui maintenant accusent les inquisiteurs.

1. Manuscrits de Paris.

C'est l'abbé de Gaillac, les chanoines de Saint-Salvi, des moines et des prêtres d'Albi qui les dénoncent au pape comme les auteurs de toutes les infortunes de l'Albigeois. Clément V, ému, nomme les cardinaux Pierre de la Chapelle et Bérenger de Frédol pour recueillir les plaintes, réformer les abus, inspecter les prisons (12 mars). Les cardinaux se rendent d'abord à Carcassonne (15 août), ils visitent les tours, destituent les geôliers, donnent de nouveaux gardiens, adoucissent les tourments, musellent les inquisiteurs. Parmi les quarante et un détenus de Carcassonne, on remarque Lambert de Foisset (un petit rameau de Foix), Joan Bauderia, Guilhem Fenassa, parents des conjurés, et trois femmes, Méralda, Galharda et Marchésia. Plusieurs étaient infirmes, perclus de vieillesse. Ils dirent qu'ils étaient affaiblis par l'exiguité des cachots, le défaut de lits, la privation d'aliments et la rigueur des tortures, jusqu'à *rendre l'esprit* [1]. Ils font descendre un rayon d'espoir dans les cachots d'Albi, et suspendent l'Évêque, l'irascible Bernard de Castanet. Enfin, ils prononcent l'absolution du généreux et infortuné vidame d'Amiens. Cette justice tardive est le triomphe de Délicios, accompli par Bérenger de Frédol, ordonnée par Clément V.

Clément V inaugura son pontificat par ce grand acte réparateur. Cependant les conjurés albigeois vivaient cachés dans les déserts. Dès qu'ils apprirent l'élection d'un pape aquitain ils eurent un peu d'espoir ; quand ils connurent

1. Archives d'Albi; Compayré, *Mél. hist.*, note 65.

l'amnistie, ils sortirent des bois et des rochers. Probi, réfugié en Gascogne près du sénéchal Reynauld de Pecquigny, fils de l'illustre vidame, accourut à Avignon pour obtenir son pardon du Pape. Il y trouva réunis pour le même objet ses anciens compagnons, Garcia, Castanet, Fransa, Joan de Caraman et d'autres chefs d'Albi, de Limous et de Carcassonne. Mais pour arriver jusqu'au Pontife, ils durent s'adresser aux cardinaux, et compter d'avance à Ramon de Goth, neveu de Clément V, 2,000 livres, à Pierre Colonna 500 florins, autant aux autres dignitaires de la cour pontificale. Ils n'obtinrent rien de tous ces prélats gascons et italiens, et ils revinrent dans l'Abigeois s'abandonner à toutes les exigences des inquisiteurs. Pendant la négociation Clément a changé : il désavoue Bérenger de Frédol, rétablit l'évêque d'Albi, et lâche la chaîne aux dominicains. Les menaces des inquisiteurs, la joie des peuples aquitains, avaient sans doute effrayé le faible Pontife. Le catharisme s'agitait des deux côtés des Alpes. Le frémissement des Albigeois répondait au soulèvement des Lombards. Les Italiens, insurgés par Dolcino, livrèrent bataille dans les plaines de Novarre. L'inquisition ultramontaine fit main basse sur les vaincus, et les flammes dévorèrent leur chef infortuné. De là sans doute les alarmes de Philippe le Bel et de Clément V[1].

Les conjurés retombèrent donc des griffes des cardinaux aux serres des inquisiteurs. Rançonnés

1. Baluze.

à Avignon, ils furent détroussés à Carcassonne, jetés dans les cachots, ou forcés de regagner leurs forêts. Albi lutta, quinze ans encore, tant que vécut Délicios. Trois mois seulement avant la condamnation du grand tribun, la noble cité sentit défaillir son cœur et demanda grâce pour sa magnanime résistance à l'inquisition et à l'évêque Bernard de Castanet. Le 11 mars 1319, dans l'église de Sainte-Cécile, en présence de Béraud, évêque d'Albi, de Déodat, évêque de Castres, et de Jehan de Belna, inquisiteur, les consuls, au nom des citoyens réunis dans la basilique, *supplièrent humblement*, pour les vivants et pour les morts, d'être relevés de toutes les sentences d'excommunication [1]. L'évêque et l'inquisiteur répondirent: Nous vous absolvons, et ordonnons que les consuls d'Albi fondent une chapelle dans l'église ou le cimetière de Sainte-Cécile; qu'ils contruisent un portail à l'église des Frères-Prêcheurs, qu'ils payent 50 livres pour l'érection de l'église des Carmes; et qu'ils élèvent deux tombes de pierre: l'une au frère Geoffroy des Abluses, au couvent de Lyon; l'autre au frère Foulques de Saint-Georges, au couvent de Carcassonne, inquisiteurs morts dans une grande pauvreté à cause de ces persécutions. Quant aux consuls et conseillers des années 1302, 1303 et 1304, nous leur enjoignons, outre les autres pèlerinages, de visiter les églises de Sainte-Marie de Rocamadour, de Saint-Gilles en Provence, de Sainte-Marthe de Tarascon, de Sainte-Madeleine à Saint-

1. Limborch, 286.

Maximin, de Saint-Vincent de Castres, etc., avec des certificats de chacun de ces lieux saints. Néanmoins, nous nous réservons d'appeler demain nominativement certaines personnes jugées plus coupables et de leur imposer des pénitences dignes de leurs crimes. Les dépenses restent à la charge de la cité d'Albi. Fait en présence du très-révérend père et seigneur Déodat, évêque de Castres, du seigneur Déodat, abbé de Candeil, et du chevalier Philippe de Paulin (Lautrec). Ainsi finit cette magnanime protestation d'Albi, dernier acte convulsif d'une révolution patriotique qui durait depuis plus d'un siècle[1].

Cordoue résista deux ans de plus, haute de site et de cœur. Elle ne fléchit qu'en 1321. Vers la fin de juin, Béraud, évêque d'Albi, représenté par son vicaire général, et les inquisiteurs de Toulouse et de Carcassonne dressèrent leur tribune sur le *Mercadal*. Le prieur des dominicains fit un sermon en langue romane où il exposa le crime des Cordouans. Les consuls prosternés demandèrent *grâce*. Le peuple éploré cria *miséricorde*. Ils implorèrent leur pardon pour leur héroïque lutte contre l'évêque Castanet et les inquisiteurs que leurs pères avaient, cent ans auparavant, noyés dans les piscines de la cité où ils venaient allumer leurs premiers bûchers. Les commissaires prononcèrent enfin l'absolution. Ils leur imposèrent, entre autres pénitences, de construire une chapelle en l'honneur de saint Dominique, de saint Pierre de

1. Archives d'Albi. Compayré, p 509.

Vérone, de saint Louis et de sainte Cécile. Saint Dominique et saint Pierre représentaient le despotisme inquisitorial; saint Louis figurait la conquête, la croisade; sainte Cécile était le symbole du génie national, de la musique et de la poésie, crucifiée entre ces hommes du fer et du feu, ensevelie, avec les cendres de sa lyre et les ossements de son peuple, sous les homicides autels du Moloc dominicain. De cette grâce furent exceptés six ou huit proscrits et leur magnanime chef Pannat, réservés au gibet des consuls de Limous et de Carcassonne[1].

L'inquisition, on le pense bien, ne laissa pas en repos Délicios. Le grand tribun, par sa présence et sans doute aussi par sa parole, agitait l'Albigeois. Les dominicains voulurent mettre en exécution l'anathème pontifical. Bernard se défendit avec son ordinaire intrépidité. Il en appelle au roi, il en appelle au Pape. Il se rend à Paris, puis à Avignon, et revint avec sa liberté (1310). Peut-être lui conseilla-t-on le silence ou l'exil. Quoi qu'il en soit, il revient braver une dernière fois les dominicains. Il dit adieu à Albi, Limous, Carcassonne, les théâtres de sa gloire, et disparaît du monde. Se cacha-t-il dans quelque couvent franciscain? Vécut-il ignoré dans les forêts de l'Albigeois? Aima-t-il mieux se retirer en Espagne ou en Italie? Reçut-il une hospitalité inquiète de Ramon Lulle et de l'infant de Mayor-

1. Musée de Toulouse, tombeaux des évêques, statues foulant les chiens albigeois qui rampent et lèchent leurs pieds.

que? Il est plus probable qu'il chercha un orageux abri auprès de ses compagnons Joan de Bonamour et Amanieu d'Armagnac, dans la révolution de Toulouse. Quoi qu'il en soit, il disparaît comme emporté par un tourbillon. C'est pendant cette hégire que Clément V fit condamner, au concile de Vienne, les doctrines de Joachim de Flore, de Joan d'Olive et de l'*évangile éternel*.

Deux ans après le concile, on le retrouve au couvent des Mineurs de Béziers. Clément V n'est plus. Philippe le Bel l'a suivi dans le tombeau. La vacance du saint-siége dura deux ans. C'est pendant cet interrègne pontifical que Bernard crut pouvoir reparaître impunément au soleil. Vieux et brisé, il est venu attendre la mort dans le silence et l'obscurité d'une cellule, sous le triple patronage de la mémoire amie de Richard-Neveu, le collègue du vidame d'Amiens, mort récemment évêque de Béziers (1300), du docte et généreux cardinal, Bérenger de Frédol, son prédécesseur comme évêque et son successeur comme commissaire royal, et de l'énergique et fière population dont le massacre par les croisés forme le prologue de notre martyre séculaire. L'heure approchait où le grand tribun allait ajouter sa page funèbre au martyrologe de la patrie romane.

Les cardinaux, après deux ans de débats entre les Français et les Italiens, finirent, dans la ville de Lyon, par nommer Jean XXII. Jacques, fils d'Arnauld Euze (Deuze, Duèze, Dossa), cordonnier de Cahors, vint s'asseoir au trône pontifical d'Avi-

gnon[1]. Jacques Euze formait un contraste absolu avec Bertran de Goth, pape voluptueux mais magnifique et patriote. C'était un petit vieillard laid, maigre, irascible, superstitieux, rapace, dominateur, mais dominé lui-même par l'inquisition et la royauté. Sa tiare pontificale est brodée d'un filet de fleurs de lis, et le lion de ses armoiries porte à sa griffe la fleur de France. Après le grand Philippe, et le débonnaire Clément, on était tombé à un petit roi et à un mauvais pape. Jean XXII était l'ennemi des franciscains, et conséquemment de Bernard, le héros de leurs cloîtres patriotes.

Le vieux tribun se tenait coi, muet dans sa cellule, et se croyant peut-être oublié du monde. Mais les dominicains ne voulurent pas laisser mourir en repos l'adversaire qui leur avait suscité tant de jours agités et orageux. Délicios est cité devant le pape. Le 19 mai (1217), il quitte Béziers ; le 22, il arrive à Avignon ; le 24, il est mis sur la sellette. Son procès est instruit par Guillaume Méchin, évêque de Troyes, et Pierre le Texier, abbé de Saint-Saturnin de Toulouse. Bernard est interrogé sur soixante articles. Les soixante crimes se réduisent enfin à trois : il a pendant vingt ans soulevé contre l'inquisition les peuples albigeois. Il a conspiré avec les consuls de Carcassonne, et l'infant de Mayorque contre le roi de France. Enfin, il a fait empoisonner le pape Benoît XI[2]. Les deux premiers chefs sont

1. Baluze. Lavaissière. Villani. Géraldy.
2. Manuscrits de Paris.

aussi évidents que le soleil ; mais ils sont couverts par l'amnistie du roi Philippe et du pape Clément V. Il ne reste donc debout que l'empoisonnement pontifical. Bernard est accusé d'avoir envoyé à maître Arnauld de Villeneuve, son illustre ami et médecin du pape, un messager porteur d'un coffret contenant une lettre de sa main, avec des poudres et des philtres par lesquels il a produit la mort du pontife, mort dont il a prédit l'instant aux gens d'Albi, et qu'il connaissait par un livre rempli de cercles et de signes cabalistiques. Benoît, on le sait, était mort d'indigestion, et le seul crime de Bernard était d'avoir ri et fait rire de ce trépas gastronomique, et de s'être réjoui de l'avénement prévu du tolérant et patriote Clément V. Délicios, d'abord, refusa de répondre, mais comme l'accusation se prévalait de son silence, il s'expliqua avec une fière et dédaigneuse brièveté. Il se plaignit aussi qu'au lieu de commissaires obscurs on ne lui eût pas donné pour juges les cardinaux présents à la cour d'Avignon. Les inquisiteurs, pour le confondre, appelèrent des témoins, ses anciens amis, maintenant ses accusateurs involontaires, Bès, Fransa, Castanet, les syndics d'Albi. Ils déposent qu'un jour Délicios, en présence de Fransa, envoie Bès chercher de la toile et de la cire, charge Bès et Fransa d'envelopper un certain coffret de cuir avec la toile cirée, et un certain Estèbe, son acolyte, de porter le mystérieux coffret en cour romaine, à Me Arnauld de Villeneuve. C'est sur cette historiette en l'air que les inquisiteurs échafaudèrent l'accusation de l'empoisonnement de Benoît XI. Cette conjecture

devient certitude dans la bouche d'un pape superstitieux et qui croyait à la magie, et Jean XXII, de sa science infaillible, affirma que Bernard a fait mourir le *seigneur Benoît, veneni poculo*[1]. Dans tous les cas, Délicios n'aurait été que le complice; c'est Arnauld qui serait l'exécuteur : et quelle vraisemblance que Clément V eût choisi pour son médecin l'assassin de son prédécesseur? Villeneuve, en effet, se rendait, en cette qualité, près du nouveau pontife, lorsqu'il mourut en mer sur le vaisseau qui l'apportait à Avignon.

Le 16 juillet 1319, Jean XXII renvoie l'accusé devant l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Pamiers et l'évêque de Saint-Papoul. Sous la garde du sénéchal de Toulouse, Bernard est conduit dans cette grande cité. Il traverse Montpellier, son berceau, Béziers, son dernier refuge, Narbonne, Carcassonne, les théâtres de sa gloire. Il sait qu'il marche à la mort. Mais il est calme, l'esprit serein, et déjà comme dans le ciel. Il cause avec le sénéchal des quatre religieux de son Ordre brûlés naguère à Marseille (7 mai 1318). Il prend la défense de ces disciples infortunés de Joan d'Oliva. Il glorifie même le chef de la secte, Joachim de Flore. De Carcassonne, par Montréal, Fanjaus, Mazères, il gagne la vallée de l'Ariége, suivant la voie romaine, et de Portet il descend en bateau la Garonne jusqu'à Toulouse. De Toulouse, où sa présence excite peut-être quelque frémissement sympathique, il est renvoyé tout à coup à Castelnaudari. C'est là que s'ins-

1. *Ibid.* Doat, Inq. de Toulouse.

talle le tribunal. La cour entre en séance le 3 sept. (1319). Sur leurs siéges figurent Joan Ramon de Commenges, archevêque de Toulouse, Ramon de Montuéjols, évêque de Saint-Papoul, Jacques Fournier, évêque de Pamiers, et Jehan, comte de Forez, les nouveaux réformateurs du Midi, Jehan de Belna, inquisiteur, le sénéchal de Toulouse Guy de Guyon, et Americ de Cros, sénéchal de Carcassonne. Le sénéchal de Toulouse, au nom du pape, présente Délicios et les pièces du procès que Bernard reconnaît authentiques. Au nom du roi, les réformateurs invitent les juges à accélérer le jugement qui traîne depuis deux ans. Enfin, l'inquisiteur Jehan de Belna se charge de fournir un surcroît de preuves dans le cas où le dossier ne démontrerait pas suffisamment les attaques de Bernard contre l'inquisition. Le pape et le roi réclamaient leur proie [1].

Le lendemain, l'archevêque de Toulouse s'excuse de ne pouvoir présider ces assises, dont il laisse la direction à ses deux suffragants. Il retourne dans sa métropole, et de Castelnaudari la cour se transporte à Carcassonne. Ces démissions, ces translations, ces déplacements perpétuels indiquent de grandes inquiétudes, des troubles de conscience et des agitations populaires. Ramon de Commenges était d'une grande race chevaleresque. Bernard V, son ancêtre, fut un des héros de l'épopée romane. Il était allié à la maison de Montpellier. Il est possible que Ramon, conservant un sentiment national,

1. Baluze.

ne voulut pas prononcer la sentence de son parent, l'orateur populaire du Midi, condamné d'avance par le pape et le roi, et qu'il abandonna leur victime aux dominicains. Il est probable que les insurrections récentes de Toulouse firent transporter le tribunal à Castelnaudari, et que les frémissements orageux du Lauragais et de la Montagne-Noire le firent émigrer de nouveau jusqu'à Carcassonne, dans les fortes tours de l'évêque et la double enceinte crénelée du roi. De stations en stations funèbres, le martyr se rapprochait de son tombeau. Maintenant (12 sept.) la cour siége dans le palais de l'évêque, dans les hautes et formidables tours occidentales de la cité[1]. Le vieux évêque, Pierre de Rochefort, le même qui venait de faire construire le transept et le chevet gothique de Saint-Nazaire, remplaçait l'archevêque de Toulouse et présidait le tribunal. Le 2 octobre, Délicios est appelé sur la sellette. Il est d'abord accusé d'avoir voulu ruiner l'Inquisition dominicaine dans l'esprit du peuple, du pape et du roi. Bernard l'avoue; il complète l'accusation, il corrobore les témoignages, il se vante et fait gloire de son crime patriotique, de son forfait de christianisme et d'humanité. Son seul regret, c'est de n'avoir pas renversé l'odieuse tyrannie qui dévore le Midi depuis un siècle.

Sur la seconde question, sa conjuration avec l'infant de Mayorque, Bernard est moins complet et moins hardi. Ce n'est pas qu'il craigne de compromettre don Fernand. Ce jeune prince, le libérateur

1. Viollet-Leduc.

espéré de Carcassonne, est mort. Les juges le pressent, ils ne peuvent vaincre ses réticences, ils mandent l'official de Limous, Hugues de Badafeuille. et le chargent de mettre Bernard à la torture. L'official, toutefois, ne tortionnera pas le frêle vieillard jusqu'à lui rompre un membre ou lui arracher l'âme. Délicios est emmené; des greffiers le suivent; le tourmenteur instrumente; le vieillard disloqué reste muet. Mais le lendemain, ramené sur son banc, les os brisés, Bernard fait de lui-même, avec simplicité, avec sérénité, le récit de la conjuration: son entretien à Nîmes avec don Fernand, son accord à Carcassonne avec Patris, son message vers l'infant à Pla-del-Cos. Il n'en est pas le chef, mais le mandataire tardif. Au surplus, il s'en est expliqué devant Philippe le Bel et Clément V. Il a été absous et par le monarque et par le pontife. Que prétend donc maintenant l'Inquisition [1]?

Quant au troisième chef d'accusation, l'empoisonnement de Benoît XI, Bernard le repousse avec indignation, avec horreur. Mis de nouveau à la torture, il n'avoua rien, ni avant, ni pendant, ni après les tourments. Son plus âpre tourment ne fut ni la tortion, ni l'extortion. Les témoins sont appelés : ce sont ses anciens amis; les consuls, les syndics, les citoyens dont vingt ans il fut le chef et l'oracle. Nous les connaissons tous : Garcia, Probi, Fransa, Delpech, Fenassa, Bauderia, Amat, les deux Marsend; tous ses complices, sous la terreur, cherchent leur salut, en chargeant, hélas! le tribun et le mar-

1. Limborch, *Hist. inq.*

tyr. Les débats avaient duré six mois; enfin, le samedi, 8 décembre, le tribunal rendit son jugement. Des trois chefs d'accusation, le dernier, l'empoisonnement du pape Benoît, fut écarté comme invraisemblable et chimérique. Délicios fut condamné, malgré la double absolution, comme traître au roi de France, ennemi de l'Inquisition, et nécromancien. « Ayant été, disait la sentence, dépouillé de sa dignité sacerdotale, il sera déposé dans un cachot où des chaînes de fer le tiendront captif, et jusqu'à la fin de sa vie, il n'aura pour nourriture que du pain et de l'eau, » le pain de l'angoisse et l'eau de la tribulation [1].

Après la sentence, la cour se mit en marche, descendit par la porte Tolosane, passa le pont de l'Aude, et vint siéger sur un vaste échafaud dressé sur la place centrale du bourg. C'était là que se faisaient les sermons dominicains. On dégrada le prêtre, on dépouilla le moine de sa robe, on le revêtit de sa casaque de prison, linceul du tombeau, et on le remit à l'inquisiteur Jehan de Belna, geôlier de son enfer. A cette dégradation assistèrent les évêques de Carcassonne, Saint-Papoul, Castres, Aleth et Mirepois, les abbés de la Grasse et de Montaulio, les descendants des conquérants Guillaume de Voisins et François de Lévis, frère du maréchal de l'Inquisition. Jean de Belna, remontant vers la cité, ramena son captif dans son donjon dominicain et le jeta dans les basses-fosses de la Mura, tour construite sur le glacis occidental. Le vieillard, les fers aux pieds,

1. Doat, Baluze, Limborch.

la chaîne aux reins, le carcan au cou, ne vécut que quelques mois. Il mourut un peu avant Pâques, peut-être le jour de la crucifixion du Christ. Il mêla ses os aux cendres de Ramon de Pérelha, qui gisaient depuis quatre-vingts ans dans ce sépulcre, et peut-être à celles du dernier vicomte régnant de Carcassonne, mort depuis cent dix ans, et le premier martyr de la patrie romane. Le projet de Bernard de renverser l'inquisition par la royauté et d'arracher à la royauté l'indépendance du Midi, est un projet certainement magnanime, mais chimérique. Le tribun franciscain ne manqua ni d'habileté, ni de grandeur, ni d'héroïsme. Il est l'orateur éclatant de l'Ordre de Joan d'Olive, et le glorieux confesseur des mystiques de Narbonne. Délicios est le Savonarole de l'Albigeois [1].

VI

CONDAMNATION D'ARNAULD DE VILLENEUVE. — MORT DE RAMON LULLE. — OLIVISTES BRULÉS A MARSEILLE. — LES JOACHIMITES D'ITALIE SE RÉFUGIENT EN SICILE. — LEUR DISPERSION EN ORIENT. — CONDAMNATION DU COMMENTAIRE DE L'APOCALYPSE DE JOAN D'OLIVE. — ILS ONT UN GÉNÉRAL, UN EMPEREUR, UN PAPE. — L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Jean XXII, ce pape dominicain, lâcha l'inquisition contre les parents, les amis et les adhérents de Délicios. Après la mort du pontife, sa famille se

1. Bibliothèque nationale, manuscrits latins, n° 4270. *Processus insignis contra fratrem Bernardum Delitiosi :* source originale de toutes les biographies de Délicios.

releva, car on trouve vers la fin du siècle, *Guilhem de Montpellier, abat de San-Gilis* [1]. A la tête de ses amis étaient Arnauld de Villeneuve et Ramon Lulle, deux descendants d'Albigeois, l'un Valencien et l'autre Baléare.

Arnauld était le fils d'un Villeneuve de Lauragais qui avait suivi le Conquistador à la conquête de Valence. Il avait étudié la médecine à Montpellier et à Cordoue et était devenu le plus grand médecin du siècle. Il appartenait évidemment, mais avec une nuance, à l'école de Joan d'Olive. Comme les Albigeois, ses ancêtres, il était clerc et médecin. Au commencement du siècle, étant à Paris, il dogmatisa contre les dominicains et les clercs de Sorbonne. Menacé, il se réfugia auprès de Fédérigo, roi de Sicile de la maison d'Aragon. Il fut accusé d'avoir avec Délicios empoisonné le pape Benoît XI. Mais Clément V, son successeur, le nomma son médecin pontifical, et, comme il se rendait de Sicile en Provence, il périt dans un naufrage [2]. Le grand alchimiste devait être suspect à Jean XXII. Quinze erreurs furent relevées dans ses écrits par l'inquisition de Tarragone. « Satan, disait-il, a détourne la chrétienté tout entière de la vérité du Christ. Il l'a tellement sucée et vidée qu'il ne reste plus que l'écorce de l'orange, c'est-à-dire l'apparence du culte. La foi du peuple est diabolique et on le conduit en enfer. Les moines sont sans charité et falsifient la doctrine du Christ. Les docteurs ont

1. Thalamus annò 1379.
2. Villani, IX, 3.

tort d'altérer la théologie par un mélange de philosophie. Les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel. La fin du monde arrivera l'an 1335. » On sent dans ce médecin du pape, ennemi des formes catholiques, l'accent exalté des mystiques de Narbonne. Ses dogmes furent condamnés et ses écrits brûlés, à défaut de ses os roulés par la mer. Quatre étaient en latin et neuf en valencien, c'est-à-dire en langue albigeoise (1317)[1]. Le grand alchimiste fut encore accusé d'avoir cherché le mystère de la génération spontanée et d'avoir voulu créer un homme en infusant du sperme humain *in utero cucurbitæ*. C'est le rêve de tous les Faust et les Paracelse du moyen âge[2].

Ramon Lulle, l'autre ami de Délicios, eut un sort plus beau. Lapidé par les Maures de Bougie et recueilli par un vaisseau génois, son corps fut poussé par la tempête aux îles Baléares. Les Mayorquins l'accueillirent comme un martyr; les franciscains, au tiers-ordre desquels il appartenait, l'inhumèrent dans leur monastère, situé sur un promontoire élevé de la côte. Son martyre protégea d'abord sa mémoire, qui fut pourtant menacée par les dominicains de siècle en siècle. Malgré cette menace de l'inquisition, Lulle est un saint baléare et un héros de l'esprit humain (1315).

La doctrine de Joan d'Olive, broyée au pressoir du concile de Vienne, se répandit comme une huile

1. Émeric, 316.
2. Mariana.

ardente dans toute l'Europe. Ses livres, traduits en langue romane et dans toutes les langues vulgaires, multiplièrent immensément ses disciples dans tout l'Occident. On les trouve en Angleterre, en Allemagne, en Flandre, en Lombardie, en Sicile. L'albigisme renaissait en olivisme. Il revivait dans les vieux foyers cathares. Les olivistes s'appelaient en Angleterre Lollards ou chanteurs, en Flandre Beggards ou prieurs, en France Beguins, en Italie Fratricelles, en Provence Frères de l'Esprit. Et, en effet, leur ordre était une transformation mystique de l'Église du Paraclet. Narbonne restait leur ville sainte. C'est là qu'était la tombe d'Oliva. Ses cendres faisaient des miracles. Béziers était le berceau de l'ordre. C'est de là qu'Oliva était parti ; c'est là qu'était revenu Délicios. Béziers prêta au suave olivisme son énergie tragique. Les Spirituels s'emparèrent des couvents fransciscains. Nous avons vu que, cités par le pape, ils se rendirent à Avignon avec Bernard, leur orateur, en tête. Mais Délicios fut incarcéré, et quatre de leurs chefs mis en jugement. C'étaient Joan Barravi de Toulouse, Pons Roca de Narbonne, Déodat Michel et Guilhem Salto. Ces noms sont albigeois : les trois premiers étaient prêtres, le quatrième seulement diacre. Transférés à Marseille, ils furent livrés au franciscain Michel Le Moine, inquisiteur de Provence. Ils refusèrent d'obéir au pape, et à Michel de Cesenna, général de l'Ordre. Rejetant toute grâce, ils montèrent stoïquement au bûcher (7 mai 1318). Leurs frères les honorèrent comme martyrs, et Délicios, ap-

prenant leur mort, fit, nous l'avons vu, en marchant vers son propre trépas, leur éloge funèbre [1].

Les Fratricelles d'Italie descendirent vers la Calabre, autour du monastère de Flore, leur berceau, et de la tombe de Joachim, leur patriarche. Puis ils se réfugièrent en Sicile, dans les monastères de l'Etna, prêts à passer en Orient. L'Orient les attirait. Ils sortirent du continent et de l'ordre franciscain. Une fois en Sicile, ils se nommèrent un général, Arigo de Ceva; ils élurent des provinciaux, des custodes, toute une hiérarchie. Ils fondèrent de nouveaux monastères, et choisirent des robes et des capuces plus étroits et plus pauvres en opposition au faste et à l'élégance mondaine qui gagnait le franciscanisme romain. Les Fratricelles siciliens soutenaient qu'il existait deux Églises, l'une charnelle, fastueuse, voluptueuse, et noire de crimes, la Babylone romaine; l'autre spirituelle, pauvre, chaste, frugale, la Jérusalem de Joachim. Le pape, les évêques, les prêtres catholiques n'ont aucune autorité. C'est dans les Spirituels qu'est le sacerdoce. Le sacerdoce se perd par le péché. Jurer est un péché mortel. L'Évangile éteint, ou plutôt obscurci, n'est ravivé que par les Frères de l'Esprit. Ils ajoutaient que l'Antechrist étant venu, la fin du monde était proche [2].

Jean XXII, qui se reconnaissait dans cet Antechrist, lança contre les Fratricelles la bulle *Glo-*

1. Rainald, 318.
2. Émeric. — Bulle *Gloriosam*.

riosam ecclesiam (1318). Il écrivit à Fédérigo, roi de Sicile, de les expulser de son île. Ceux qui furent pris furent jetés dans les basses-fosses des franciscains orthodoxes; les fugitifs se dispersèrent en Afrique et en Asie. Cette mysticité joachimite, d'origine cathare, achevait de s'évaporer dans la rêverie germanique. Les inquisiteurs allemands découvrirent une colonie de Spirituels à Crems en Autriche. Comme les Bogomiles et les Albigeois, ils avaient douze apôtres, mais au lieu d'un seul patriarche, ils en avaient deux, qui prétendaient recevoir leur ordination de Dieu même. Ils prétendaient encore que Satan, injustement banni, serait rétabli, avec ses compagnons, dans le ciel. « Si Marie est restée vierge, elle n'a pas enfanté un homme, mais un ange. Pour les Parfaits, plus de Christ terrestre, plus de sacerdoce, plus de sacrements, plus de culte, plus de jeûne, plus de prières, mais l'amour pur, l'adoration mystique, éthérée. A quoi bon ces rites cérémoniels par lesquels l'âme débile, comme un oiseau mouillé, montait de branche en branche vers le ciel? Maintenant elle plane dans la lumière, elle possède l'impeccabilité, la pleine béatitude, la vision même de Dieu. Toute perfection comme toute félicité sont contenues dans la possession du Paraclet[1]. » C'était, on le voit, une transformation de l'albigisme, des réminiscences d'Origène et des pressentiments lointains de Fénelon. Un patriarche fut brûlé à Vienne, d'autres à Passau, à Crems. Ils étaient plus de huit mille en Autriche.

1. Trithem. chron., p. 139.

Traqués en Allemagne, ils se réfugient en Bohême, car le catharisme est slave. Mélangés aux Vaudois et comprimés pendant cent ans, ils éclateront dans le tonnerre de Ziska.

Jean XXII voulut, à l'exemple de Clément V, condamner les doctrines de Flore et de Narbonne. L'Apocalypse était l'épopée prophétique des Joachimites comme des anciens cathares. Joan d'Oliva avait écrit un commentaire sur la vision de Pathmos. Le Livre Joannite, selon lui, révélait sept évolutions du christianisme. La première commençait à la descente du Saint-Esprit : c'était l'Église judaïque. La seconde, à la persécution de Néron, c'était l'Église du martyre. La troisième, à la conversion de Constantin, c'était l'Église des conciles. La quatrième, à saint Antoine, c'était l'église des Saints des Déserts. La cinquième, à Charlemagne, c'était l'Église des prélats et des moines possédant. La sixième, à Joachim et saint François, c'était l'Église du renouvellement évangélique et de la condamnation de Babylone. La septième enfin, à la mort de l'Antechrist et au jugement dernier, c'était l'Église du triomphe et de la gloire céleste[1].

Selon Joan d'Oliva, on était à la sixième époque, c'est-à-dire au temps de la condamnation de Babylone de l'Église romaine et du monde. C'est le renouvellement de l'Église et même de l'Évangile. Joachim et François ont apporté l'Évangile éternel. C'est aussi le règne du Saint-Esprit. Après le Père, créateur et juge, après le Fils, verbe et docteur du

1. Baluze. Miscel., I, 213.

monde, venait l'Esprit, et son règne était une ivresse, une extase, et comme une fournaise de l'amour divin. Joan d'Olive prétendait tenir d'un ami du frère Léon, compagnon de François, qu'une grande persécution allait envelopper l'Église de Dieu, mais que c'était l'agonie de Babylone et de l'Antechrist, c'est-à-dire du pape et de l'Église romaine. Et qu'en même temps que l'Église de Dieu sortirait de cette tempête saint François, le nouveau Christ endormi dans la crypte de la Portiuncula, ressusciterait glorieux et régnerait sur les élus avec l'Évangile éternel.

Jean XXII fit examiner le commentaire de Joan d'Olive par huit docteurs, soumit leurs rapports au savant théologue et jurisconsulte Silvestri, évêque de Cosence, et enfin en consistoire public, entouré des cardinaux, prélats et docteurs, anathématisa l'hérésie de Joan d'Olive. Sortis des vieux foyers cathares et formés des mêmes éléments, les Fratricelles reproduisirent les modes d'expansion des Albigeois. Ils s'élurent un général, un empereur, et même un pape. Le général, nous l'avon vu, c'est Arrigo de Léon. L'empereur, c'est Louis de Bavière [1]. Ils se groupèrent autour de ce césar, comme dans le siècle précédent les cathares autour de Frédéric II de Souabe. Enfin, Louis de Bavière opposa à Jean XXII, son ennemi, un antipape fratricelle, qu'il fit sacrer à Rome, et qui régna au Vatican désert. C'est Pierre Rainallucci, natif de Corberio, dans l'Abruzze, franciscain, homme

1. Villani, X, I, 17, 20.

d'une grande réputation d'habileté, de science et de vertu, qui prit le nom de Nicolas V. Le joachimisme trôna un moment dans Rome (1328). Mais bientôt Louis de Bavière se réconcilie avec le saint-siége. L'antipape Nicolas vient tomber aux pieds de son rival, Jean XXII. Et les inquisiteurs traquent partout, comme des bêtes fauves, les infortunés disciples du céleste Amour.

Le pape Jean XXII fit faire main basse sur les olivistes. Un grand nombre furent brûlés en 1319, 1320, 1321 et 1322, à Narbonne, Capestang, Lodève, Lunel, Pézénas et Pamiers, et leurs bûchers se mêlèrent avec les bûchers de leurs frères les cathares. L'un des olivistes brûlés à Pamiers (août 1321) révéla que Pierre Trencabel, de Béziers, *Béguin du Tiers-Ordre*, était comme le chef des Spirituels, qu'il avait ramassé des trésors pour s'enfuir en Grèce et à Jérusalem, et dérober son Ordre aux orages qui devaient prochainement anéantir Rome et la France[1]. Quel était ce Trencabel? Évidemment le petit-fils du dernier vicomte de Carcassonne odieusement spolié par saint Louis. Il s'était retiré à Béziers, antique domaine de ses aïeux, et populaire par son nom dans la tragique cité, il était devenu, en s'affiliant à leur Tiers-Ordre, le chef laïque des olivistes septimaniens. C'est lui probablement qui recueillit son cousin le vieux Délicios, et chassa les franciscains asservis au pape, de leurs couvents de Béziers. Ainsi le dernier des héroïques vicomtes de Carcassonne combattait encore, à la tête des Joa-

1. Limborch, *Hist. inq.*, p 299.

chimistes, contre le roi de France et l'Église romaine, et, dans sa défaite, allait se perdre en Orient, berceau de la religion du Paraclet.

Le paraclétisme mitigé de Narbonne a laissé à sa mort un testament immortel : *l'Imitation de Jésus-Christ*. Son mystique auteur se dérobe comme un ange derrière un nuage. Le mystère de son livre, autant que sa grâce ineffable, a fait dire qu'il était l'œuvre même du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit a dicté l'Évangile dont il n'est qu'un pâle reflet, une douce et calme irradiation, comme un rayon de lune dans une nuit d'orage. Mais l'on eût été d'une entière exactitude en affirmant qu'il était l'œuvre de l'Église du Paraclet[1]. Le livre, en effet, est Johannite, et le pieux écrivain, tout en cachant son nom, n'a voulu dérober qu'à demi sa secte, qui rayonne, sous le texte et sous le titre, comme un reflet de la colombe de feu. Ce titre originel, c'est l'*Internelle Consolation*. Le livre appartient donc à l'Église du *Consolateur*, Mais cette Église est *internelle*, c'est-à-dire spirituelle et mystique. L'auteur n'est point de l'Église de Rome, ni même de l'Église de Montségur. Il échappe à tous les sacerdoces, à toutes les formes terrestres, à tous les symboles humains. Il s'élance hors de la région des ombres, pour planer dans l'océan de la pure lumière. Jeté, par un orage, dans un monastère, il ne vit pas dans sa cellule, mais dans l'infini, dans

1. J'ai souvent demandé à M. de Lamennais s'il croyait que Gerson, ou Gersen, ou Akempis fussent les auteurs de *l'Imitation*. Il me répondit : *Pas plus que de l'Iliade.*

le ciel. Mais quel prodige que l'auteur de ce divin livre soit inconnu, qu'il ne puisse être d'aucune des célébrités du moyen âge, et que l'humble reclus jette incessament de son cœur des soupirs de ramier blessé, des plaintes de cygne expirant. Ah! c'est qu'il est un proscrit, une colombe échappée au vautour nocturne d'Avignon, une âme dérobée à travers le feu, aux bûchers du Languedoc. Tout mystère disparaît, lorsqu'au lieu du pédantesque Gerson, du barbare Akempis, ou de tout autre scolastique impossible, on trouve un disciple de Joan d'Oliva, le cœur débordant de la douleur immense du Midi. Car ce moine est méridional; le livre vient des pays albigeois; et s'il a été écrit en latin, ce qui est douteux, il a été, ce qui est certain, pensé en roman [1]. Le plus ancien exemplaire provient de l'abbaye limousine de Grandmont, et c'est un prince de la maison d'Armagnac qui en ordonne la première traduction française. Si l'auteur se nomme, comme on l'a prétendu [2], Joan de Cabanac, il peut être du comté de Foix ou du vicomté de Carcassonne. Nous inclinerions pour la noble terre des derniers consuls martyrs. Mais tenant Cabanac pour un simple copiste, nous signalerions comme le véritable auteur le dernier des Trencabel, retenu, ainsi que ses trésors, au moment de s'exiler en Orient, et renfermé par l'avare et jaloux despotisme du roi de France, dans l'abbaye

1. Son latin renferme des gasconismes : *Nulla res mundi, res del moun.*

2. M. Renan.

même de Grandmont où fut trouvé le saint poëme. Ainsi s'expliquent les immenses tribulations de ce mystérieux solitaire, les longs soupirs, les amers sanglots, les inconsolables gémissements de ce royal orphelin qui, survivant à la ruine de sa patrie, de sa race et de son nom, rompt ce qui l'attache encore au monde et s'envole en murmurant mélancoliquement dans le ciel l'ineffable dialogue de l'âme inconsolée et du Christ consolateur. Mais il laisse dans ce chant angélique cette vengeance immortelle de montrer aux âmes le secret d'échapper par l'amour aux fers de la théocratie. De là, le mystère de l'écrivain, et le nuage qui dérobe le livre jusqu'au XV[e] siècle où l'Église romaine, le trouvant dans quelque cellule déserte, en change le titre primitif empreint d'une vague odeur d'olivisme, ajoute à la trilogie paraclétiste un couronnement catholique par le traité sacerdotal du sacrement de l'autel, et présente au monde cette œuvre hybride semblable à la cathédrale de Carcassonne, romane avec un chevet gothique. Et, depuis quatre cents ans, le monde, toujours altéré d'idéal, s'enivre délicieusement, dans cette coupe romane, de la liqueur vierge, et du suave parfum de la mysticité cathare. Terminons ce livre par le cantique du céleste amour. C'est le chant du cygne du catharisme de Narbonne comme de Montségur.

1.

C'est quelque chose de grand que l'amour; c'est un bien au-dessus de tous les biens. Seul, il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie. Il porte son fardeau sans en sentir

le poids, et rend doux ce qu'il y a de plus amer. L'amour de Jésus est généreux; il fait entreprendre de grandes choses, et il excite toujours à ce qu'il y a de plus parfait. L'amour aspire à s'élever et ne se laisse arrêter par rien de terrestre. L'amour veut être libre et dégagé de toute affection du monde, afin que ses regards pénètrent jusqu'à Dieu sans obstacle, afin qu'il ne soit ni retardé par les biens, ni abattu par les maux du temps. Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux. Il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures!

2.

Celui qui aime court, vole; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête. Il donne tout pour posséder tout; et il possède tout en toutes choses, parce qu'au-dessus de toutes choses il se repose dans le seul Être souverain de qui tout bien procède et découle. Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens, jusqu'à celui qui donne. L'amour souvent ne connaît pas de mesure; mais, comme l'eau qui bouillonne, il déborde de toutes parts. Rien ne lui pèse, rien ne lui coûte; il tente plus qu'il ne peut; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis. Et à cause de cela, il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point!

3.

L'amour veille sans cesse; dans le sommeil même il ne dort point. Aucune fatigue ne le lasse, aucuns liens ne l'appesantissent, aucunes frayeurs ne le troublent. Mais, tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel, et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix. L'ardeur

même d'une âme embrasée s'élève jusqu'à Dieu comme un grand cri : Mon Dieu ! Mon amour ! Vous êtes à moi et je suis tout à vous !

4.

Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer et de se fondre et de se perdre dans l'amour ! Que l'amour me ravisse et m'élève au-dessus de moi-même par la vivacité de ses transports ! Que je chante le cantique de l'amour ! Que je vous suive, ô mon bien-aimé, jusque dans les hauteurs de votre gloire ! Que toutes les forces de mon âme s'épuisent à vous louer, et qu'elle défaille de joie et d'amour[1] !

1. Imitation de Jésus-Christ, l. III, ch. v. Traduction de Lamennais.

XV

JOAN DE BONAMOUR

LIVRE QUINZIÈME

JOAN DE BONAMOUR

I

PERSÉCUTIONS CONTRE LES DERNIERS ALBIGEOIS. — ABBAYES TRANSFORMÉES EN ÉVÊCHÉS. — ÉVÊCHÉS DONNÉS AUX RACES CHEVALERESQUES. — CANONISATION DE SAINT LOUIS DE TOULOUSE. — SUPPLICES ALBIGEOIS A CARCASSONNE.

Après cet hymne ineffable de l'amour divin, revenons au drame horrible de la Haine, image de l'enfer. Jean XXII menait de front la destruction joachimite et l'extermination cathare. Le vieux albigisme, mêlé au spiritualisme de Narbonne, existait toujours. Le pape l'attaqua simultanément par la séduction et par la terreur, par l'épiscopat et par l'échafaud. Nous avons vu que l'un des griefs des princes du Midi contre les ordres monastiques, c'est leur usurpation des dignités ecclésiastiques et des terres féodales. Le monastère absorbait l'Église et le monde. De là, l'enthousiasme des barons pour l'albigisme, et leur ambition des sacerdoces cathares. Le grand cénobitisme occidental tomba avec la grande papauté romaine. Son règne finit

avec le XIII[e] siècle. Déjà Boniface VIII sécularisa les vieilles abbayes, et les transformant en évêchés, les donnait aux races chevaleresques pour les détacher de l'albigisme. C'est ainsi que la fameuse abbaye de Saint-Antonin de Pamiers, première cause de la croisade, érigée en évêché, fut donnée à Saisset, un descendant des comtes de Toulouse. Vers le même temps, Bertrand de l'Ile-Jourdain, fils de la grande Esclarmonde, la papesse albigeoise, était appelé au siége de Toulouse. La population était flattée de voir sur les trônes catholiques les princes et les héros cathares. Jean XXII suivit cette habile politique de Boniface VIII. Il érigea l'évêché de Toulouse en archevêché, et son premier archevêque fut Joan Ramon de Comminges, petit-fils d'un des plus vaillants champions de l'indépendance romane [1].

Le pape créa des évêchés dans toutes les métropoles cathares, Montauban, Saint-Papoul, Rieux, Lombès, Limous, Saint-Pons, Castres, Condom, Sarlat, Tulle, Lavaur, Mirepois. Le premier évêque de Montauban fut Bertrand Delpech, son ancien abbé. Le premier évêque de Saint-Papoul, son dernier abbé aussi, Bernard de la Tour, seigneur de Pech-Lunar et de Saint-Paulet en Lauragais. Le premier évêque de Rieux, Pelfort de Rabastens, petit-fils d'Esclarmonde de Foix, ancien évêque de Pamiers et depuis cardinal. Le premier évêque de Lombès fut Arnauld-Roger de Comminges, frère de l'archevêque de Toulouse. Le premier évêque

1. *Gallia christ.*, VI, 776.

de Lavaur fut Roger d'Armagnac, et le premier évêque de Mirepoix, Ramon Atton, des seigneurs de Castelverdun. Ainsi toute la chevalerie cathare montait sur les siéges épiscopaux et contenait les populations albigeoises que, cent ans auparavant, elle menait aux guerres romanes [1].

Jean XXII couronna toutes ces habiletés par une habileté suprême, la canonisation de saint Louis, évêque de Toulouse et cousin du roi de France. Il était petit-fils du cruel Charles d'Anjou, conquérant des deux Siciles et meurtrier du jeune Conradin de Souabe. Louis avait renoncé au trône de Charles le Boiteux, son père, et à son royaume également déhanché de la Sicile par l'Aragon, pour s'asseoir sur le siége non moins *claudicant* et ensanglanté de Toulouse. Il y montra les vertus dominicaines de son illustre grand-oncle et parrain céleste, *Monsieur Louis de France*. Infirme et débile, il mourut jeune, et Philippe le Bel déjà demanda sa canonisation pour avoir un saint capétien à Toulouse comme à Paris. Jusqu'ici, les Français n'avaient offert à l'adoration des Aquitains que des saints du Nord, complices de l'invasion de Clovis et de Charlemagne. Louis était à la fois provençal et capétien, la doublure de son royal homonyme de Paris, de sorte que les Aquitains vaincus eurent à invoquer deux de leurs oppresseurs glorifiés dans le ciel. Le pape Jean XXII, complice de la croisade et traître à la patrie romane, fit la solennité à Avignon, le jeudi de Pâques, la veille de la mort du Christ

1. *Ibid.*, VI, 449.

(1317), érigea, pour flatter la ville, Toulouse en archevêché, et fit part de ce double honneur à la reine Marie, mère du saint, au roi Robert, son frère, auquel il avait cédé sa couronne terrestre pour une céleste, au roi de France Philippe le Long, à Jaicmé II, roi d'Aragon, à Sanche, roi de Mayorque, et à toutes les dynasties consanguines, qu'il convoquait à l'intronisation de leur parent dans le ciel [1].

Jean XXII, pape irascible, supertitieux, mais non pas épicurien, comme son débonnaire prédécesseur, envoya Guilhem de Godin (Gouzi), natif de Bayonne, ancien inquisiteur de Toulouse, et maintenant cardinal-évêque de Sabine, en Castille, pour corriger les mœurs cléricales de l'Espagne. Les prêtres espagnols, à cette époque encore, se mariaient; avaient des enfants, célébraient les noces de leurs fils ou de leurs filles qu'ils dotaient avec des bénéfices ecclésiastiques, ou vivaient librement avec des concubines chrétiennes, juives ou sarrasines. Ces mœurs de l'Espagne étaient celles de l'Aquitaine, ce qui justifie la réforme cathare et oliviste. La croisade, où le catholicisme avait failli sombrer dans le sang et dans la boue, avait légèrement purifié les mœurs, d'ailleurs moins musulmanes, du clergé roman. Le pape, plus indulgent pour les Aquitains et les Français, garde le silence sur leur compte, bien que nous n'ignorions pas les voluptés élégantes de Clément V, et les débauches implacables de l'inquisiteur Foulques de Saint-Georges. Ces débauches romaines ra-

1. Rainhald. 1317. — Bullar. I.

vivaient le catharisme agonisant. C'est pour l'étouffer dans ses vieux foyers que Jean XXII venait de créer cette multitude d'évêchés. Ainsi Limous, tout sanglant encore du martyre de ses magnanimes consuls. Saint-Papoul dominait le Lauragais insoumis; Rieux, les vallées de l'Arise et de la Lèze, pleines de *crouzets* irrités. Mirepois tenait en échec les débris du Thabor, et Pamiers les proscrits des montagnes de Foix et des cimes de Cerdagne[1].

Donc, au milieu du catharisme mitigé de Narbonne, se maintenait toujours le catharisme primitif de Toulouse et de Montségur. Mais il ne comptait plus dans ses rangs les races chevaleresques. L'Église du Paraclet n'avait été dans leur esprit qu'un moyen de secouer le double joug théocratique et royal. Mais accablées par l'épée de la France et la crosse de Rome et à demi dévorées par l'inquisition, elles consentaient enfin, bien qu'à contre-cœur, à rester catholiques et françaises. Le peuple seul, plus croyant, plus indépendant par son indigence même et plus insaisissable dans ses rochers et ses bois, demeurait albigeois surtout dans les montagnes. Les chevaliers pyrénéens n'escortaient plus la nuit les parfaits errants, ou ne les recueillaient plus dans leurs manoirs. Les parfaits n'avaient d'autres abris que les cabanes des pâtres et les antres des bêtes fauves. Ces ministres ne sont plus nobles comme autrefois, mais bourgeois et plébéiens. Le peuple fournit au Paraclet ses derniers martyrs. Les sei-

1. *Gallia*. — Mabillon, *Annal.*, XV.

gneurs, qui naguère eussent brandi leur lance pour les délivrer, assistaient maintenant avec une indifférence au moins apparente à leur condamnation et à leur supplice. Les descendants des conquérants étaient toujours conviés avec les évêques au jugement de ces derniers patriotes du Midi. Ces barons représentaient le roi, ces prélats représentaient le pape, au supplice de ces victimes de Rome et de la France.

Au printemps de 1322, les inquisiteurs de Toulouse et de Carcassonne convoquèrent dans cette dernière cité Jehan de Lévis, seigneur de Mirepois, François de Lévis, son frère, seigneur de la Garde, Jehan de Bruyères de Chalabres, et Guiraud de Voisins de Limous. Ces conquérants servaient d'escorte à l'archevêque de Narbonne, et aux évêques de Carcassonne, d'Albi, de Castres, d'Agde et de Béziers. Un sermon public devait avoir lieu sur la place centrale de la ville basse de Carcassonne. Au centre, à l'endroit même où naguère avait été condamné Délicios, fut dressé un échafaud immense [1]. Le dimanche, 24 août, les inquisiteurs, les évêques, les barons, s'assirent sur la haute estrade, d'où les archers du roi repoussaient la multitude curieuse éplorée et murmurante tout à l'entour. Les familiers de l'inquisition amenèrent, des tours de la Cité, quatre condamnés : Ramon Magistri de Villamonstantion, Pierre Johannès de Narbonne, Bernard del Bosc, et Joan Conil de Béziers. Ils étaient, comme hérétiques, condamnés au bûcher. L'inqui-

1. Doat, XXXIV.

siteur prêcha, énuméra leurs crimes, prononça les sentences : après quoi évêques, barons, juges, peuple se mirent processionnellement en marche vers la grève de l'Aude où s'élevait le bûcher. Les condamnés y montèrent, la flamme étincela, et l'archevêque de Narbonne entonna le *Veni Spiritus*. Cet hymne funèbre avait retenti, cent treize ans auparavant, sur la même grève, lorsque les croisés s'élancèrent à l'assaut de la Cité. Que de morts, que de ruines, que de larmes, entre ces deux chants! Lorsque le bûcher fut consumé, on en balaya les débris fumants dans le fleuve qui plaintivement roula les cendres des derniers cathares vers son embouchure où ses flots les mêlèrent aux cendres fraternelles des olivistes brûlés à Narbonne. Cet holocauste humain coûta 8 livres 14 s. 7 d., savoir :

Grosses bûches. . . .	4 s. 6 d.
Sarments de vigne. . .	21 s. 3 d.
Fagots de paille. . . .	2 s. 6 d.
Quatre pals.	10 s. 9 d.
Cordes.	5 s. 7 d.
Bourreau.	22 s.
Total. . .	8 l. 14 s. 7 d.[1].

Magistri revenait d'Italie et de Sicile; il avait été arrêté à son retour de l'exil : c'est l'un des ancêtres du comte de Maistre, l'apologiste farouche du bourreau, et le sinistre thuriféraire de la théocratie romaine.

Le lendemain, lundi 25 avril, l'inquisition pro-

1. *Ibid.* Expensæ factæ pro comburendis...

céda à l'exhumation des os de Guilhem André et de Guilhem et Pierre Borrel, inhumés dans le cloître des frères Mineurs. C'étaient les compagnons de Patris et de Délicios. Cette opération coûta, savoir :

Quatre fossoyeurs, à chacun. . . .	15 s. 5 d.
Deux leviers pour ouvrir les tombes. .	3 s. 4 d.
Un sac et des cordes pour traîner les ossements.	4 s. 5 d.
Deux mulets de louage qui les traînaient dans les rues de la ville basse. . .	4 s. 5 d.
Aux sergents de la Cité de Carcassonne présents à l'exhumation.	31 s. 6 d.
Au bourreau et à ses valets, chacun. .	20 s. 9 d.

Le cadafalc, ou échafaudage construit pour le sermon, avait coûté de main-d'œuvre, 100 s. 3 d. [1]. Ces dépenses sont tirées du compte rendu par Arnauld Assalit, procureur du roi, à Hugues Gérauld, chevalier sénéchal de Carcassonne (1322-1323). Assalit était, comme son nom l'indique, un transfuge du Midi qui calculait pour le roi de France les dépenses du dernier martyre de la patrie romane. Peut-être même joua-t-il un rôle judiciaire dans cette tragédie cathare. Quoi qu'il en soit, nous devons à sa lâcheté de savoir que pour vingt livres quelques sous et quelques deniers, les inquisiteurs et les évêques méridionaux régalèrent Carcassonne d'un sermon où ils savourèrent l'*immense* joie de brûler quatre vivants, d'exhumer et de brûler trois morts, de terroriser son peuple agonisant, et de

1. *Ibid.* Expensæ factæ pro exhumendis ossibus...

s'élever dans l'histoire, avec ces débris de bûcher et de tombe, un échafaud ardent, où leurs sombres figures triompheront éternellement dans une vague et sinistre auréole de flamme et de cendre sépulcrale, comme dans une réverbération de l'enfer.

Assalit nous apprend encore que le roi de France ne confiait qu'à des hommes du Nord la garde des tours de Carcassonne, et que sur seize sergents, qui prêtèrent main-forte aux bourreaux, parmi lesquels se trouvaient deux barbiers, trois entre autres, les nommés Jean, Jacquet et Rainaud, étaient natifs du village de Gonesse près de Paris. C'est par ce sermon public probablement que termina sa mission funèbre, le fameux Bernard Guidonis ou de la Guionie, noble limousin, inquisiteur à Toulouse depuis 1307, et qui dans quinze ans d'office condamna six cent trente-sept personnes, albigeois, vaudois, beguins ou juifs. Jean XXII le promut évêque de Tui en Galice, d'où l'année suivante il le transféra au siége de Lodève, en Languedoc, le déchaînant tour à tour contre le catharisme espagnol et provençal. Il est l'auteur de la sèche chronique *Præclara Francorum facinora* [1].

1. Catel comt. — *Gallia christ.*, III, 553.

II

MEURTRE DES INQUISITEURS DE VALENCE. — BUCHERS A TOULOUSE ET A CARCASSONNE. — SERMON A PAMIERS. — LA GROTTE D'ORNOLAC ET LES OUBLIETTES DES TOURS DE FOIX.

Ces fureurs de la Guionie ne se passèrent pas sans représailles, non plus cette fois dans les Pyrénées, mais au pied des Alpes. Dans les environs de Valence, se trouvaient des *hérétiques* qui, dans la décomposition des sectes, devaient être un mélange de vaudois, d'albigeois et d'olivistes de Narbonne[1]. Jacques Bernard, franciscain de l'ordre rattaché à Rome, et député par le Saint-Siége, comme inquisiteur général, dans les quatre provinces d'Arles, d'Aix, de Vienne et d'Embrun, avait envoyé les deux frères Pierre Pascal et Catala Fabre en mission dans le diocèse de Valence. Fabre et Pascal arrivent au château de Cabiol (aujourd'hui Chabeuil), dressent leur tribunal, reçoivent l'abjuration des hérétiques, et ne leur infligent, en considération de leur repentir, que le supplice de ces longues croix de feutre jaune cousues sur la poitrine et sur le dos. Cette flétrissure irrita ces *crozats* qui résolurent de laver leur honte dans le sang des inquisiteurs franciscains. Fabre et son compagnon, secrètement avertis, se retirèrent, pour y passer la nuit, au château voisin et plus fortifié de Montfil où ils couchèrent

1. Vading., 321.

avec leurs alguazils, au monastère de Saint-Jacques. Le soir venu, les hommes de Cabiol les y suivant, au milieu d'une nuit sombre de novembre, envahissent le couvent, enfoncent les portes à coup de hache et massacrent les inquisiteurs. Le matin, leurs cadavres furent enlevés et transportés, pour y être ensevelis, au monastère des Mineurs de Valence. On les proclama martyrs, leurs tombes firent des miracles, mais on ne put obtenir leur canonisation de Jean XXII. Leur *gloire* s'est évaporée comme celle des dominicains massacrés, quatre-vingts ans auparavant, dans Avignonet. Ils ne doivent pourtant pas désespérer, car le pape Pie IX vient de canoniser don Pédro Arbues de Epila, inquisiteur d'Aragon, tué bien plus tard avec ses compagnons à Saragosse. Saragosse, Vérone, Avignonet et Cabiol sont les quatre cités vengeresses des forfaits de l'inquisition. Le pape mit tous les alguazils du saint-office et tous les seigneurs des environs de Valence à la chasse des proscrits qui, de forêt en forêt, durent gagner les sources de la Drôme, et les vallées vaudoises sur les cimes des Alpes (1321).

Ces massacres du Dauphiné précédèrent de quelques mois les deux crémations de morts et de vivants exécutées à Carcassonne (1322). L'année suivante, sur la même grève de l'Aude, fut brûlée Guilhelma, épouse de Bernard Tornier, de Tarascon près de Foix[1]. Immurée à perpétuité dans les tours où venait d'expirer Délicios, Tornéria avait pour-

1. Doat, XXVIII. Dép. de P. Cortez.

tant été relâchée (sans doute à cause de la plénitude des cachots), et marquée devant et derrière de la grande croix de feutre couleur de soufre. Mais revenue dans ses montagnes, la fière *crouzette*, indignée, arracha la flétrissure de ses croix, traita d'hérétiques les évêques et le pape, revint à la foi maternelle du Paraclet, fréquenta les réunions nocturnes de la grotte d'Ornolac, loua et pleura comme saints et martyrs Pierre Autier, Guilhem Autier et Guilhem Balibasta. Ces derniers prédicateurs du Sabartez, dont la mort avait échappé avec tant d'autres dans le torrent de cette histoire, avaient été brûlés à Toulouse en 1310 sous le doux et joyeux pontificat de Clément V. Tornéria, leur compatriote, ressaisie comme relapse, ramenée à Carcassonne et condamnée par l'inquisiteur Jehan de Prato (Du Prat), monta sur le bûcher (1223)..

Pierre Cortez, un cathare de Pen-Autier, avait déclaré dans son interrogatoire qu'Arnauld Morlana, prêtre, sénéchal du comte de Foix, s'était converti entre les mains du diacre albigeois Pagès (vers 1300). L'inquisiteur cita les parents de Morlana pour qu'ils vinssent justifier leur ancêtre. Ils gardèrent le silence; les os du recteur de Pen-Autier furent brûlés; et son frère l'archidiacre de Saint-Nazaire, qui n'était pas absolument net de catharisme, trembla dans sa tombe, à l'ombre de la cathédrale de Carcassonne (1324)[1]. Le peuple de Toulouse protestait en élevant aux honneurs du

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*, IV.

capitoulat les Morlanes, les Bonamour, les descendants des martyrs.

En 1328, Dominique, évêque de Pamiers, assisté de Henri de Chamay et de Pierre Lebrun, inquisiteurs, célébra, dans son église du Camp, un *sermon* colossal. Soixante-dix condamnés, renvoyés des prisons trop pleines de Carcassonne, comparurent devant le tribunal, pour y recevoir leur sentence. La plupart sont de Tarascon, Rabat, Lordat, Ax, Prades, Montalion : c'est l'église de la grotte d'Ornolac. Trente furent dépouillés de leur croix ; neuf commués en des peines arbitraires ; sept immurés à perpétuité ; trois, morts impénitents dans leur cachot, furent exhumés et brûlés. Parmi ces captifs, se trouvait une femme, nommée Philippa Peyrata de Tarascon. De sa tour elle avait vu Tornéria son amie monter sur le bûcher, au gravier de l'Aude. Philippa était une descendante de Braïda, dame du Peyrat dans l'Olmez[1], femme d'Isarn de Montservat, et brûlée quatre-vingt-quatre ans auparavant avec les deux cent cinq martyrs de Montségur.

Le clan pyrénéen du Peyrat, qui avait donné à l'albigisme les trois diaconesses et martyres Braida, Peyrona et Philippa, rentra dans le catholicisme, et produisit bientôt une célébrité monastique. Philippa fut probablement l'aïeule d'Améric de Peyrat, abbé de la grande abbaye bénédictine et carlovingienne de Moissac, lequel a laissé des mé-

1. Dans cette famille, la femme s'appelait Peyrata, et la fille aînée Peyratona, et par abréviation Peyrona.

moires cités par dom Vaissette. Améric (5 mars 1392) reçut le serment de fidélité de Dulphe, sénéchal du Quercy, représentant le roi, successeur des comtes de Toulouse. Voici donc encore un albigeois réhabilité, qui, devenu prince de la science et du cloître, reçoit l'hommage d'un roi de France [1]. Les Peyrat s'étaient dispersés : une branche suivit les comtes de Foix dans le Béarn et le Bordelais et posséda de riches vignobles dans le Médoc [2]. Une autre s'établit dans la Montagne-Noire et s'y perpétua jusqu'à la Révolution. Les Peyrat du Minervois partageaient avec les Nigri le domaine indivis de la Redorte. Les Nigri, dans leur écusson, portaient : *D'azur à trois redortes d'or*, en signe de captivité. Les Peyrat : *D'azur, au chevron d'or, à trois glands d'or, à trois roses de gueules*, en souvenir de leur exil dans les forêts. Ces fleurs de sang sont-elles les emblèmes de Braïda, de Peyrona et de Philippa? Les Peyrat de la Redorte continuèrent pieusement d'entretenir avec les Nogaret des relations et même des alliances contractées sur les bûchers de Toulouse [3].

C'est ici que doit, selon toute apparence, s'in-

1. Dom Vaissette, VII, 342.
2. Archives de Bordeaux.
3. 1743 mai. — N. de Peyrat, seigneur de la Redorte, épousa Louise Agnès de Louet, des marquis de Calvisson, issus du chancelier de Philippe le Bel. — Marguerite de Peyrat, leur petite-fille, veuve d'Hyacinthe-Louis de Montredon, chevalier de Saint-Louis, vendit le château de la Redorte, au général comte Maurice Mathieu dont les descendants portent aujourd'hui le nom de Mathieu de la Redorte. (Mahul, *Cart. de Carcas.*, t. IV, p. 310.)

tercaler dans nos récits la catastrophe d'Ornolac. Mais comment rendre au jour ce drame obscur, perdu depuis plus de cinq cents ans, à deux mille mètres dans les profondeurs de la terre, et dont il ne reste plus d'autre témoignage qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés? Ah, de ce monceau de débris humains, de l'âge de ces morts, de l'horreur de leur trépas et de la sainteté de cette caverne, il sort une révélation tardive à la clarté pâle de laquelle, comme d'une lampe sépulcrale, l'histoire émue voit remuer vaguement dans ces ombres un drame effrayant et pathétique. Depuis les jours où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cette grotte célèbre, séjour d'un évêque albigeois, et siége de prédications nocturnes, était devenue, sous l'orage toujours croissant, un refuge perpétuel de faidits des bois. Cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient autour du pasteur cathare, un mélange de colonie mystique et de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien[1].

L'inquisition, plus audacieuse par l'absence des comtes de Foix qui résidaient dans le Béarn, et par la conversion des seigneurs de Castelverdun, possesseurs du territoire d'Ornolac, résolut de dé-

1. M. le docteur Félix Garrigou.

truire ce repaire de faidits. Le sénéchal de Toulouse et le maréchal de Lévis remontèrent de Foix à Tarascon et de Tarascon à Ussat : ils firent comme une campagne des cavernes; ils prirent successivement les grottes de Lherm, de Bédaillac, et se présentèrent enfin devant la Spulga d'Ornolac, refoulant dans la roche les proscrits des bois. Le sénéchal pénètre sous le vaste porche, force l'étroit goulot intérieur, et croit les envelopper tous d'un coup de filet, comme un nid de bêtes fauves, dans un fond de tanière, sous la rotonde sans issue de Loup de Foix. Mais la grotte est double, ou plutôt le corridor oriental qu'il venait de parcourir, d'une étendue d'un quart de lieue, n'est que le vestibule d'une galerie supérieure trois fois plus profonde et qui forme la caverne-mère [1].

On gravit à celle-ci par un escarpement d'une hauteur perpendiculaire de quatre-vingts pieds, vertical mais divisé par cinq ou six ressauts, dont les entablements supportent des échelles de bois dressées contre le rocher. Les cathares, retirant après eux les échelles, furent en un instant inexpugnables dans l'obscurité de leur aire souterraine. L'ost catholique, qui croyait les acculer dans l'impasse de la Rotonde, y fut lui-même transpercé, écrasé, foudroyé, par un orage de flèches sifflantes, de rocs bondissants et de hurlements sauvages, roulant de cette gueule sombre qui, selon les géologues, vomit le torrent océanien. Comment, sous cette tempête, tenter l'escalade; et, parvenu sur la haute corniche,

1. *Ibid.* Description de la caverne de Lombrives.

comment poursuivre les faidits dans le dédale obscur de la caverne qui s'enfonce encore de trois quarts de lieue dans la montagne de Sabars ? Le sénéchal recula, ramassa ses morts, mura l'étroit goulot oriental, et scella les cathares vainqueurs dans leur fort devenu leur tombeau. Il campa quelques jours encore sur la bouche de la caverne, au-dessus de l'Ariége, puis, quand il n'entendit plus rien remuer dans les entrailles de la roche, pensant que tout était fini, il redescendit tranquillement et s'en revint à Toulouse. La grotte resta scellée et *scélérée*; maudite et défendue par l'effroi superstitieux, la vague horreur dont l'entourait un indéfinissable mélange de mystère, de crime inexpiable et d'anathème royal et sacerdotal[1].

Cependant, que se passait-il au dedans? Les faidits essayèrent-ils de renverser le mur ? L'exiguité du goulot rendait impossible l'évasion comme l'invasion du rocher. La résignation était une vertu cathare ; ils se soumirent doucement à leur sort, et sourirent tristement à leur tombeau. Frugivores, longs jeûneurs, s'imposant volontiers l'*endura* qu'ils gardaient pour les dernières douleurs, comme les Romains réservaient leur poignard fidèle pour les suprêmes nécessités, ils acceptèrent tranquillement ce supplice de la faim, leur suicide habituel et religieux. Dans aucun cas, on ne peut supposer qu'ils s'entre-dévorèrent dans les ténèbres. Ils ressentaient la plus invincible horreur pour les repas d'U-

1. M. Garrigou ignore que Lombrives fut un sanctuaire albigeois.

golin. Que firent-ils donc? Ils vécurent encore quelque temps : ils avaient des pots d'argile, des amas de légumes dans les creux de rocher, et non loin de là, un petit lac d'eau pure. Mais un jour tout leur manqua, vivres, bois, feu, et la lumière si douce, ce reflet visible de la vie. Alors ils se groupèrent, selon leurs familles, dans les divers compartiments, l'époux à côté de l'épouse, la vierge auprès de sa mère défaillante, et le petit enfant sur sa mamelle tarie. Pendant quelques instants au-dessus du pieux murmure des prières, s'entendit encore la voix du ministre cathare, confessant la *Parole qui était en Dieu et qui était Dieu*. Le fidèle diacre donna aux mourants le baiser de paix, et s'endormit à son tour. Tous reposaient dans le sommeil et les gouttes d'eau qui tombaient lentement des voûtes troublèrent seules le silence sépulcral pendant des siècles. Ainsi probablement finirent ces derniers enfants du Paraclet. Pendant que l'inquisition maudissait leur mémoire, que leurs proches mêmes n'osaient prononcer leur nom, ils étaient pleurés par les rochers. La montagne qui, comme une tendre mère, les avait recueillis dans son sein, leur fila religieusement avec ses larmes un blanc suaire, ensevelit leurs restes sacrés dans les plis lentement tissus de ce linceul calcaire, et sculpta sur leurs os que ne profana point le ver, un mausolée triomphal de stalagmites, merveilleusement orné d'urnes, de candélabres et de symboles de la vie[1].

1. Paléontologue distingué, M. Garrigou n'y voit qu'un ossuaire antédiluvien. Mais alors comment ces débris hu-

La caverne d'Ornolac, qui reçut un instant le trésor de Montségur, fut, cent ans après, comme le dernier Thabor du catharisme pyrénéen : Thabor rustique, plus farouche et plus sauvage. Les comtes de Foix résidaient en Béarn; ils ne virent donc pas l'extermination de leurs sujets du Sabartez. L'inquisition vint s'installer dans leur donjon abandonné. De là, elle lanca ses limiers après le reste des faidits errant dans les forêts des hautes cimes. Ces héroïques tours furent remplies de ces derniers martyrs de l'indépendance romane. On voit encore la salle des tortures et, scellés à ses parois, les anneaux de fer qui retenaient les patients sur les réchauds et sur les chevalets. Les murs étaient naguère encore noircis par la fumée de ces rôtisseries dominicaines. Cette noirceur horrible et vénérable était la vapeur du sang et des larmes de nos pères, la vapeur de leur martyre patriotique[1]. De la tour ronde du Sud, les martyrs passaient à la tour carrée du milieu où était l'arsenal du tortionnaire, et de là tout meurtris on les jetait dans les oubliettes de la tour septentrionale. On a rouvert de nos jours ces terribles *in-pace*. Le fond était jonché d'ossements humains. Des anneaux scellés dans le mur, et rivés aux pieds, aux bras et au cou, tenaient encore debout un grand squelette. On eût

mains roulés par les eaux se sont-ils arrêtés juste au bord de l'escarpement, au lieu de tomber avec la cascade ? On ne trouve aucun ossement dans l'oratoire de Loup de Foix.

1. Les murs ont été blanchis à la chaux par le préfet Hamelin.

dit le roi de ces morts. C'était probablement le chef des faidits libres du Sabartez, un Bouche de Loup de Cerdagne, surgi cent ans après celui de la Montagne-Noire ; le dernier héros des forêts des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, l'ossuaire du donjon de Foix est un appendice de l'ossuaire de la caverne de Lombrives [1].

III

AGONIE DE LA FOI CATHARE ET DE LA PATRIE ROMANE. — ADORATEURS DU DÉMON. — LE SORT DES APÔTRES. — LES POETES ITALIENS (1530).

L'inquisition fonctionnait depuis un siècle. Dans cent ans, elle avait à peu près étouffé la patrie romane et la religion du Paraclet. L'une et l'autre agonisaient insensiblement; mais leur agonie fut lente, et les convulsions, quoique de plus en plus rares, se prolongèrent, avec les bûchers, jusqu'en 1400. L'humanité baissait. Aux grands papes, à ces olympiens exterminateurs de Rome, succédaient les petits papes tracassiers et cruels d'Avignon, comme aux lions succèdent les chacals. Aux croisades, aux grandes migrations armées de l'Orient, à l'épopée des guerres cathares, les bandes de routiers et le brigandage des grands chemins. A la religion, la superstition, le sortilége, la démonolâtrie. Attristée

1. Nous tenons tous ces détails du dernier concierge des tours de Foix, Claustre.

et épouvantée, l'imagination des peuples ne reconnaît plus Dieu dans le monde. Le Diable lui paraît le Dieu de ce siècle. Elle adora le Diable.

Un siècle auparavant, les pieuses châtelaines du Midi croyaient que leur cœur était le tabernacle de l'Esprit du ciel. Maintenant, de malheureuses paysannes, de hideuses sorcières rêvent bestialement qu'elles s'accouplent avec l'Esprit de l'enfer. Pierre de Voisins, seigneur de Limous, sénéchal de Carcassonne, fit une tournée dans les campagnes, avec une escorte de juges et d'archers, et ce tribunal ambulant punit du dernier supplice une multitude de sacriléges et de sortiléges. De ce nombre fut une vieille femme, veuve du lieu de la Bartha, dans le Rasez. Angella, c'était son nom, s'était plusieurs fois accouplée avec le Diable. A cinquante-trois ans, elle avait enfanté : quoi donc? un monstre à corps humain, à mufle de loup, à queue de serpent. Ce monstre rôdait pendant la nuit, s'introduisait dans les maisons et dévorait les nouveau-nés dans leur berceau. Le sénéchal fit mettre cette misérable vieille au gibet [1] (1275).

Le pape Jean XXII, que la peur du sortilége assiégeait jusque dans son palais d'Avignon, et qui brûlait ceux qui l'*envoultaient* (de vultus), c'est-à-dire ceux qui, murmurant des paroles magiques et enfonçant des épingles enchantées dans ses images, espéraient tuer le vieux pontife, fulmina une bulle

1. Bardini chronica. M. Albert Réville, dans son *Histoire du Diable*, fait de cette pauvre paysanne une noble châtelaine qu'il appelle Angelle de Labarette. (*Revue des Deux-Mondes*.)

contre les hommes qui sacrifiaient au Démon (1320). Dominique, évêque de Pamiers, assisté de Pierre Lebrun, inquisiteur de Toulouse, et de Henri de Chamay, inquisiteur de Carcassonne, condamna, dans l'église du Camp, à une immuration perpétuelle, le carme Ricordi, adorateur du Diable. Ce moine fabriquait des figurines de cire à l'image des plus belles femmes de la Cité. Il les aspergeait de suc d'herbes vénéneuses, de sang et de venin de crapaud, du sang de ses narines et de l'écume de sa bouche, et, murmurant des invocations, des formules cabalistiques, il les consacrait au Démon. Le Diable venait sur les vents, et, à son commandement, entrait dans les statuettes frémissantes. Le carme se rendait de nuit devant les maisons où résidaient ses amours et déposait sur le seuil les magiques simulacres. L'enchantement opérait; les femmes, vouées à l'esprit du mal dans leur image, descendaient vers le moine comme l'oiseau fasciné vers la gueule du serpent. Puis il s'éloignait, remportait ses amulettes, et les jetait, avec le souvenir de ses voluptés assouvies, dans les eaux rapides de l'Ariége. Cet érotique adorateur du Démon offrait, dans sa reconnaissance au Prince de l'Air, l'élégante hécatombe d'un papillon. Ricordi fut jeté dans les cachots des carmes de Toulouse (1328) [1].

Et non-seulement le dogme, non-seulement la morale se déformait bizarrement, mais encore le culte dans son rite générateur. Les amis de Dieu n'avaient qu'un sacrement, le consolament, qui trans-

1. Doat, t. XXXIV.

mettait l'Esprit, le *pain de l'âme*. Mais au-dessous de ce sacrement unique, ils avaient un autre rite primitif, l'Agape apostolique qui distribuait *le pain du corps*. Eh bien, dans l'esprit du peuple le symbole eucharistique se putréfiait aussi. « Amiel-Bernard, le jeune écolier, dit (aux inquisiteurs) que comme il passait dans une rue, il entendit deux truands discutant dans l'hôpital de Laurac. L'un de ces truands disait qu'il était aussi bon de communier avec une feuille d'arbre ou du crottin d'âne qu'avec le *corpus Christi* (l'hostie catholique). Seulement il fallait qu'il fût de bonne foi. L'autre truand reprenait son compagnon. Et ensuite le même témoin (l'écolier Amiel) entendit de l'enfant Pierre Adalbert, dans l'église de Miraval, que son père Joan Adalbert communiait avec la feuille d'une certaine herbe, quand le soleil mourut (ou fut éclipsé). Le même témoin raconta ces choses telles qu'il les avait entendues de la bouche des deux truands; immédiatement après, au clerc Estève, et aux écoliers Bernard Donat et Morgat[1]. » La superstition croissant, le peuple persécuté dut pratiquer dans les bois ces bizarres eucharisties, au fond desquelles se cache probablement une vague pensée panthéistique. La feuille d'arbre ou d'herbe semble une réminiscence du gui sacré des Druides. Et Joan Adalbert de Miraval voyait certainement, dans cette *mort* apparente du soleil, quelque symbolisme de la mort et de la résurrection du Christ. Il accomplissait un acte religieux devant l'agonie de l'astre.

1. *Inq. de Toulouse*. Miraval de Lauragais. 1245.

Ainsi l'humanité déviait monstrueusement. La conscience se voilait de nuages ; l'imagination se peuplait de fantômes. Des larves erraient dans ces ténèbres, et l'homme vit Satan assis sur le trône de Dieu. Les peuples fuyaient une terre, autrefois de félicité, maintenant de désolation. L'Italie était, depuis cent ans, l'unique refuge des proscrits occitaniens. « Que nous sert, disaient-ils, de rester dans notre pays ? Les cathares n'y sont plus ! Quel malheur que l'on chasse ainsi ces fidèles serviteurs du Christ ! » — « Depuis que les frères prêcheurs et les frères mineurs, continuaient les autres, sont parmi nous, on ne voit que des orages, on n'entend que des tonnerres ! Du temps des parfaits, on ne voyait presque jamais de tempêtes ni de foudres ! » — Et d'autres encore ajoutaient : « Les parfaits avaient des livres en langue vulgaire (ou bulgare ?) dans lesquels ils voyaient le vent, la grêle, l'ouragan, avant qu'ils éclatassent dans le ciel[1] ! » Ainsi ces peuples exprimaient tristement leurs regrets, et les confondaient avec les troubles des éléments et les révolutions des cieux. Ils croyaient naïvement que le bouleversement du monde moral entraînait le bouleversement du monde physique. Cette perturbation des cieux commença en 1264, par l'apparition d'une comète. Cet astre échevelé qui vit l'agonie commençante du catharisme fut témoin, trois siècles après, de l'explosion du calvinisme. Après trois autres siècles révolus, l'astre voyageur va reparaître : que vient-il nous an-

1. Schmitt, 1340.

noncer? Est-ce un berceau? Est-ce un tombeau?

Sous cette terreur des cieux et de la terre, de la foudre et du bûcher, sans prêtre, sans bible, sans culte, les pauvres albigeois se réunissaient en tremblant la nuit dans une grotte ou dans un fond de tour. A la lueur d'une lampe fumeuse, ils consultaient les *sorts* qu'ils nommaient *des Apôtres*. C'était un parchemin bordé de lacs de soie, alternativement verts et jaunes, qui sur la tranche du rouleau formaient une longue touffe latérale et multicolore. Chaque lacs correspondait à des passages et peut-être à des figures symboliques. Voulait-on interroger l'oracle? On prenait un cordon dans ses doigts, le vieillard invoquait le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ouvrait le livre, lisait les versets contigus à chaque fil, et ce langage plus ou moins énigmatique était reçu comme la parole de Dieu. Voici quelques-unes de ces maximes : « Après le soleil se lèvent les étoiles; puis de nouveau revient le soleil. De même ton courage qui fléchit te viendra de Dieu avec la lumière. — Sur mer le vaisseau bien gouverné arrive au port. Tu atteindras aussi ton désir si tu invoques Dieu. — Les vents sont légers, prends garde aux tempêtes; ne te mets pas en mer. — Tu veux te jeter dans une forêt sans issue et pleine de serpents. — Garde-toi du grand Lion... Invoque Dieu... Tu ne craindras pas la mort. — Voilà les sorts des saints Apôtres qui ne trompent jamais! » C'est l'accent honnête des Barbes Vaudois, la morale sentencieuse de Job et de Sirach. Les sorts étaient proscrits comme la Bible. Le vieillard qui les expliquait aux tisserands de Cordoue, effrayé

de son rôle d'oracle, scella dans un mur le dangereux parchemin. La tour l'a dérobé fidèlement à l'inquisition, et s'écroulant de nos jours, nous a révélé cette pauvre religion sibylline de l'albigisme agonisant[1]. L'aigle de saint Jean et de Platon tombé du ciel se cache dans l'antre de la Pythonisse, ou plonge avec Dante jusque dans l'enfer pour voir les Hérodes et les Caïphes aux piloris de Satan.

Le platonisme mystique, étouffé dans le catharisme pur de Toulouse, comprimé dans le catharisme mitigé de Narbonne, continue la lutte politique en Italie dans le parti gibelin. Tous les cathares, albigeois ou fratricelles, furent toujours pour les empereurs contre les papes. Et ils avaient raison, car la liberté, possible encore avec l'empire, ou le despotisme humain, est radicalement impossible avec le despotisme divin ou la théocratie: Le catharisme, après avoir été une religion, une politique, devenait une conspiration, une ligue occulte. Il formait des associations secrètes sous le nom d'*amour*. Les conjurés étaient les *amoureux* selon une réminiscence grecque. Amour c'est le nom de l'Esprit du Paraclet. La dame adorée était une dame pyrénéenne. « Mon âme craintive, dit le poëte Guido Cavalcanti, n'ose pas prononcer le nom de cette beauté qui m'asservit. C'est une jeune dame de Toulouse, belle, honnête, toute droite, et contre laquelle se sont pourtant ligués les princes de la terre.

1. M. Jolibois, archiviste paléographe de la préfecture d'Albi. — Voir aux notes justificatives.

Pour elle, je suis mort de la main de l'amour. »
Ah! cette mort, c'est la vie! Quel éloge du catharisme! Il était, au moyen âge, l'idéal humain. Mais le poëte qui ne veut pas nous faire connaître cette beauté mystérieuse, va pourtant soulever le voile à demi. Son nom, c'est Joana et son surnom ***Mandetta***, ou plutôt ***Mundetta***, ***Mundinetta*** la pure, la cathare, la toulousaine, car ce signe de la foi johannite est resté, jusqu'à nos jours, l'un des noms de la grande cité albigeoise [1].

Mais le ***Poëte souverain*** de ce platonisme vengeur, c'est le Dante. Dante est un cathare politique; il est l'épanouissement magnifique de Figueiras, de Cardinal, des troubadours albigeois. Tous ces chantres gibelins des Pyrénées ont légué leur vengeance au sombre gibelin de Florence. Comme il flagelle leurs tyrans et leurs bourreaux! Il donne un boucher de Paris pour chef à la race sanguinaire des rois capétiens, ces voleurs de trônes, ces déprédateurs de Toulouse et de Naples! Quelle épopée mélancolique il chante sur la maison infortunée de Souabe et de Sicile! Et comme il appelle, pour venger leurs malheurs d'au delà des mers, la poétique et chevaleresque dynastie d'Aragon! Il ne loue pas le catharisme, mais il ne l'anathématise pas non plus, il passe ce dangereux allié sous silence, ou n'en parle que par symboles. Il est vrai qu'il loue saint Dominique et saint François. Mais François est un disciple de Joachim de Flore, ***doué de l'esprit prophétique;*** et s'il honore Dominique, le

1. Poëtes italiens du moyen âge : Cavalcanti.

restaurateur de la prédication et de l'enseignement, il jette les dominicains, les inquisiteurs dans l'enfer.

Quant aux papes, qui selon la théorie de Grégoire VII étaient tous des saints, il pave l'enfer de ces *vicaires du Christ*. Son Paradis échafaudé d'étoile en étoile est une conception manichéenne. Mais qui donc est Béatrice, sa céleste conductrice vers Dieu? C'est l'Église johannite, persécutée sur la terre, mais qui dans le ciel monte rayonnante de gloire en gloire en chantant le cantique de l'éternel Amour! La fille de saint Jean, l'Église du Paraclet, c'est Béatrice. Mais Mérétrice, par contre, c'est Rome théocratique. Le sombre pèlerin entend acclamer, dans le royaume du mal, le *pape Satan, Satan pape et roi*[1]! Il trempe ses âpres invectives dans le bitume de l'enfer. Il allume aux lueurs du gouffre les tonnerres de ses vengeances, et il les secoue en éclairs sur le Vatican et le monde. Et voilà pourquoi le vieux gibelin voulut d'abord chanter dans la langue de Toulouse, dans la langue cathare, son infernale et céleste épopée. La *Divine Comédie* est l'Apocalypse de l'Église johannite dont l'*Internelle Consolation* est l'Évangile ascétique au moyen âge.

Dante fut accusé devant l'inquisition, et dénoncé dix ou douze fois comme hérétique[2]. Comme Lulle, Délicios, Trencabel, ses contemporains, Dante est oliviste. Il est affilié au tiers-ordre de Saint-François. Un hymne de Joachim est l'une des racines de sa grande trilogie. Aussi préconise-t-il le pro-

1. Inferno, VII. Pape Satan! Pape Satan aleppe!
2. E. Aroux. Dante hérétique. *Langage secret*, p. 84, etc.

phète de Flore. Dante est le géant des poëtes franciscains, de cette pléiade mystique composée de Joachim, François, Bonaventure, Pacifico, Jacomino et l'ardent Jacopone de Todi[1]. Il condense en sa personnalité colossale les théologiens scolastiques, les troubadours albigeois et les chantres olivistes. Son œuvre est composite comme son génie. Sur les profondes substructions du Schéol juif et de l'Adès grec, le Titan a puissamment échafaudé le purgatoire néoplatonicien et couronné sa pyramide du paradis du Paraclet, comme d'un globe de cristal. Mais pourquoi Béatrix donne-t-elle à son ami Virgile pour *Duca ?* C'est que le Mantouan est un *Pur*, un mystique païen. Virgile a un triple titre patriarcal ; il est trois fois le *Maître* et le *Père* d'Alighiéri. Il est de race ibère, philosophe platonicien, et l'Homère du monde latin[2].

IV

GASTON PHÉBUS. — EXTINCTION DU CATHARISME ET DE LA NATIONALITÉ ROMANE.

Le catharisme, de bûcher en bûcher, se traîna jusqu'à la fin du XIVe siècle. Il y eut encore des *sermons publics*, à Carcassonne en 1320 et 1330 ; à Carcassonne en mai 1357 ; à Toulouse, dans la cathédrale, en juillet 1374, et à Carcassonne enfin dans

1. Ozanam. Balbo.
2. Le nom de Virgile est ibère ainsi que celui de Dante Alighiéri.

l'église de Saint-Michel, en 1383. On voit encore des supplices en 1400 et jusque vers le milieu du XVe siècle. Seulement ces Albigeois dégénérés sont exécutés comme bandits, sorciers ou blasphémateurs.

Joan Triol del Bruel, bayle de Sentenac, fut condamné par les juges d'Albi (30 avril 1446). Le bourreau de Salvagnac attacha Triol au Pilier du roi, lui perça la langue d'un fer rouge, et lui passant un crochet à la langue, le promena tout nu dans Albi, jusqu'à la porte du Biga. De là, l'exécuteur le conduisit à Saliers, où, l'attachant au poteau, il lui coupa l'oreille, pour punir l'entendement ainsi que la parole. Triol subit ce double châtiment comme contempteur de Dieu et du roi, c'est-à-dire probablement de l'Église romaine et de la domination française. Il est certainement un des derniers martyrs patriotiques du Midi [1].

Le catharisme s'éteignit avec la nationalité romane dont il fut l'expression religieuse et la maison de Foix qui de l'un et de l'autre fut la personnification la plus vivace et la plus superbe.

Vers le milieu du XIVe siècle, la maison de Foix eut son magnifique épanouissement dans le comte Gaston III, surnommé Phébus, à cause de sa beauté, de sa longue chevelure et de son talent poétique. Le fils d'Éléonore de Comminges aima toute sorte de déduits, mais *espéciallement les déduits de guerre, de chasse et d'amour*. Il fut l'un des plus grands capitaines de son temps : sa vie fut une longue guerre ; il alla chercher les combats jusqu'en Prusse, jus-

1. Archives d'Albi.

qu'en Pologne. Il chassa l'ours de Pologne, le renne de Laponie, l'isard des Pyrénées, et rédigea le *mirouer* de ses chasses, mais, ce que n'eussent point fait ses pères, il l'écrivit en langue française. Cependant il chantait sur sa harpe en langue romane, comme les anciens troubadours, et l'on répète encore la pastorale où il célébrait une dame espagnole. Salomon féodal, il fut enfin très-grand politique, très-habile, très-riche et très-heureux, sauf dans sa famille, car, dans un accès de violence, il eut l'affreux malheur de tuer son fils unique, héritier de sa gloire, de sa puissance et de ses principautés pyrénéennes [1].

Le roi Charles VI le nomma gouverneur du Languedoc. Le Midi l'aimait comme la brillante personnification de son génie. Le comte, comme tous ses ancêtres, représente avec éclat sa nationalité abattue. Aussi quand le roi voulut lui enlever le commandement pour le donner au duc de Berry, son oncle, prince dissipateur, pillard et cruel, le comte refusa de le céder comme un héritage traditionnel de sa race. Le Languedoc le seconda dans sa lutte contre un prince de la maison de France. Le comte le défie, le bat dans les plaines de Revel, et après un an de guerre, par *pitié pour le pays ravagé*, lui cède enfin le commandement. Ce fut le dernier acte de résistance de la nationalité romane expirante (1381).

Le roi Charles VI, quelque temps après, visita le Languedoc. Le comte Phébus se rendit à Toulouse

1. Voy. le touchant récit de Froissart.

pour faire honneur au jeune monarque. Les Toulousains firent à Gaston une réception triomphale. Suivi de plus de six cents chevaliers pyrénéens, il entra dans la cité tête nue, les cheveux épars, car il ne portait jamais de chaperon, et descendit au Castel Narbonnais où résidait le roi de France. Son escorte était composée entre autres de Roger d'Espagne, son cousin, vicomte de Couserans, d'Espanh ou Espagnolet du Lion ou d'Alion, descendant de la seconde Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Quérigut, et de Jordan de Pérelha [1], qui avait été Bayle du comte de Foix, pendant que Phébus voyageait en Courlande et en Laponie. C'est l'arrière-petit-fils du martyr de Montségur, et c'est la dernière fois que sa race apparaît dans l'histoire. Elle s'éteint avec la dynastie comtale à laquelle elle était attachée par quelque office héréditaire de domesticité chevaleresque. Le comte dîna avec le roi, et le monarque le lendemain se rendit à l'hôtel du comte qui traita le duc de Touraine, le duc de Bourbon et toute la chevalerie de France. Après le festin, vinrent les *esbattements* : les Français et les Aquitains s'exercèrent jusqu'à la nuit au saut, à la lutte, au tir de l'arc. Le comte donna aux chevaliers et écuyers des princes plus de soixante coursiers, palefrois et mulets harnachés de ses haras pyrénéens. Il gratifia largement leurs hérauts et, prince troubadour, donna deux cents couronnes d'or aux ménétriers de France.

1. Le fils de Ramon de Pérelha s'appelait Jordan et avait transmis à ses descendants ce nom qu'il tenait de son aïeul maternel Jordan de Lantar.

Le roi voulut visiter ce magnifique comte dans son château de Mazères. Lorsque, en sortant de Saverdun, il entra dans la forêt de Bolbone qui s'étendait encore entre l'Ers et l'Ariége jusqu'à Pamiers, il trouva des bergers paissant leurs troupeaux sous les bois : des moutons ornés de rubans, des taureaux aux cornes dorées, des coursiers aux sonnettes d'argent. Comme aux jours de l'âge d'or, ils jouaient de la cornemuse ; assis au pied des hêtres, ils chantaient des ballades et, avec des louanges poétiques, offrirent au monarque leurs superbes animaux parés de guirlandes. Fêtes, poésie, félicité menteuse, évoquées, comme un reflet du passé, par un prince ingénieux sur les ruines irréparables du Midi[1]. Le comte reçut le roi dans son château qui domine la ville de Mazères au sud, et l'Ers au nord, lequel, d'une digue factice, écume et gronde en cascade. Au delà s'étendaient les collines alors boisées du Lauragais. Le jeune monarque et sa cour y passèrent plusieurs jours en festins, en luttes, en jeux guerriers. Charles VI prit part au tir du javelot; il fut déclaré vainqueur, et reçut la couronne d'or. Phébus le conduisit sans doute à Bolbone, nécropole de ses ancêtres, qui y reçurent les rois Philippe le Hardi et Louis VIII de France, et don Pedro II et don Jaicme d'Aragon ; et le roi put voir les mâles figures de ces comtes héroïques, Ramon-Roger, le Roland des guerres cathares, le

1. Le pays, naturellement si fécond, est indigent, et les Gascons, autrefois si riches, sont représentés par Froissart comme un peuple *besogneux et convoiteux.*

grand et pieux Roger-Bernard, et le valeureux Loup de Foix, sculptés dans leurs armures sur leurs tombeaux gothiques. Puis Charles VI prit congé de son hôte magnifique, revint à Toulouse, et repartit pour la France [1].

Le comte Gaston Phébus avait alors cinquante-neuf ans. « Il était, dit un contemporain, beau, belle forme, belle taille, air riant, le regard vert et amoureux. Sage chevalier était et de haute entreprise et de bon conseil. Il fut puissant en l'art de régner. Il était connaissable et accointable à toutes gens, et doucement et amoureusement parlait à eux. Il était bref en ses conseils et ses réponses, et il avait quatre secrétaires pour écrire. Oncques n'aima fol outrage ni folle largesse... Il avait grand foison de florins, et n'était an qu'il n'en donnât soixante mille aux étrangers, écuyers, hérauts et ménétriers... Tous les jours disait son psautier; il aimait les chiens et la chasse, dînait au soleil couchant, et soupait à minuit : venait pour souper dans la salle; devant lui il avait douze torches allumées, et icelles douze torches étaient tenues devant la table. La salle était remplie de chevaliers et écuyers, et toujours étaient dressées tables à foison et soupait qui voulait. Nul ne parlait à lui à sa table s'il ne l'appelait. Il prenait grand ébattement au son des ménétriers et s'y connaissait. Il faisait chanter rondeaux à ses clercs, et seyait deux heures à table... Brièvement, tout considéré, avant que je vinsse en cette cour j'avais été en moult de cours de

1. Froissart, *Chron.*

rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plut, et ne vis aucunes qui fussent sur le fait d'armes réjouies plus que celle où le comte de Foix était. On voyait en la salle, en la chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyait-on parler d'armes et d'amour. Tout honneur était là dedans trouvé; toute nouvelle, de quelque pays et de quelque royaume que ce fût, là dedans on y apprenait; car de tout pays pour la vaillance du Seigneur elles y venaient [1]. » Le comte Phébus mourut à la chasse de l'ours sur les Pyrénées. Il ne manque à ce prince qu'une chose, la gloire de son aïeul Ramon-Roger, la gloire souveraine de vivre et de mourir pour une cause immortelle, une idée éternelle du genre humain. La seconde race de Foix, passée par les femmes dans les maisons de Buch et d'Albret, ces princes des Landes, n'égala jamais la splendeur de la première, bien que brillante encore, et même devenue royale, avant de s'engloutir, comme Toulouse, dans cette dévorante dynastie capétienne.

Vers ce temps-là, maître Jehan Froissart, le chevalier errant de la chronique française, descendant du Nord par la vallée du Rhône, et se rendant à la cour du comte Gaston-Phébus, traversa Carcassonne, fumante du dernier bûcher albigeois. De Carcassonne à Pamiers, il parcourut le pays cathare, Montréal, Fanjaus, Laurac, Belpech, Mazères. De Pamiers, il gravit les rudes collines d'Es-

1. Froissart, *Chron.*

cosse et de Larmissa, se dirigeant par Artigat, le Carla, Daumazan, Montesquieu, vers le Commenges et le Bigorre. Mais ni les tours de Carcassonne, ni l'abbaye de Bolbone, ni le Castellar de Pamiers, ni les châteaux de Montagut, de Palhers, de Durfort, de Massabrac, qu'il laissait à sa droite et à sa gauche, sur leurs monticules, ne lui rappelaient les grands souvenirs de la chevalerie cathare. Le chevalier du Lion qu'il prit à Pamiers, à l'hôtel de la Lune, et qui chevauchait à ses côtés, n'eut à raconter au chroniqueur flamand que des histoires de bandits et de sorciers qui n'étaient probablement que les derniers Albigeois étrangement déchus et entourés d'un renom sinistre et fabuleux. Espanh du Lion lui-même, favori de Gaston-Phébus, ignore ou se garde bien de dire qu'il descend de Bernard de Sô, et de la seconde Esclarmonde de Foix, protectrice, après son illustre tante, de Montségur. Un siècle auparavant, l'ingénieux chevalier eût de colline en colline cadencé, au pas de leurs chevaux, les strophes de l'épopée cathare de Guilhem, l'Homère de la maison de Foix. Deux siècles auparavant, Froissart eût rencontré des troubadours montant, la harpe sur le dos, vers des châteaux hospitaliers où la poésie et la chronique eussent jouté devant la noble dame pyrénéenne. Maintenant plus de troubadours, plus de châteaux poétiques, plus de poésie romane. Foix était désert; le Castellar de Pamiers, abandonné; le comte tenait sa cour dans le Béarn. A la cour du comte Phébus, poëte comme ses ancêtres, Froissart trouva des ménétriers, mais plus de troubadours. Il trouva la musique, la chronique

chevaleresque venant d'Espagne et du pays des Maures, mais plus de poésie. L'inspiration est éteinte, et Froissart est l'Hérodote de son siècle. La poésie, voix chantante d'un peuple, était morte avec le génie national. Phébus chantait de vieilles ballades dont il ne comprend plus le sens symbolique. « Ces montagnes qui sont si hautes m'empêchent de voir où sont mes amours. Mais leurs cimes s'abaisseront sous mes pas, et mes amours se rapprocheront! Paissez, paissez, ô brebis[1]! » C'est vers une dame catalane ou aragonaise que Phébus, prince pastoral, envoie ce chant bucolique du haut des tours d'Orthez ou de Foix. Il ne célèbre pas, comme Cavalcanti, la *Dame de Toulouse*, qui ne pouvait être réfugiée en Espagne, et qui s'éteignait même en Italie. *Amour* n'a plus, dans sa bouche, le sens mystique, le sens religieux, patriotique et vengeur, qu'il avait sur les lèvres de Dante. Ce n'est qu'un amour vulgaire, une profane et mondaine volupté, mais sur un mode délicat et légèrement mélancolique, que Phébus chante sur sa mandoline cantabre.

Le monde d'amour, avec sa religion, sa chevalerie, sa poésie, ses tribunaux, ses cours; ce monde, platonique et romanesque, s'est évanoui comme un rêve. Déjà vers l'an 1300, Amanieu des Escas chante l'art d'aimer féodal. Il est l'Ovide des châteaux[2]. Mentor chevaleresque, d'un ton paternel il enseigne aux jeunes *damoiselles* les règles de la po-

1. Chants populaires du Midi.
2. Millot, *Troubadours*.

litesse. Il professe la scolastique de la courtoisie : « Tressez vos cheveux, taillez vos ongles, brossez vos dents ! » La poésie, qui deux siècles auparavant légiférait magnifiquement en amour, est descendue jusqu'à donner des leçons de propreté. De l'harmonieux Bernard de Ventadour, du tendre Arnauld de Marveil elle est tombée à l'honnête mais puéril Amanieu. La langue classique des troubadours, la langue poétique parlée des Alpes à l'Océan, et de la Loire jusqu'à l'Ebre et le Tage, s'éteint avec le souffle même de la poésie : le rhythme se perd, le chant meurt. L'épopée de Guilhem, le troubadour de Foix, est traduite des vers en prose, et de la langue poétique dans le dialecte vulgaire, et bientôt chronique et poëme, tout tombe en oubli.

En 1323, sept citoyens de Toulouse, dans l'espoir de ranimer la poésie mourante, adressèrent un appel aux chanteurs de la langue romane. « La très-sage compagnie des sept poëtes de Toulouse, aux honorables seigneurs, amis et compagnons, qui possèdent la science d'où naît la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse, salut et vie joyeuse ! Si personne ne cultivait la poésie, ce bel art mourrait et le plaisir avec lui. C'est pourquoi nous sept qui avons succédé aux poëtes des temps passés, nous avons à notre disposition un jardin merveilleux et beau où nous allons tous les dimanches lire des œuvres nouvelles. Nous vous faisons savoir que, s'il plaît à Dieu, nous serons dans ce verger charmant le premièr du mois de mai. L'auteur du meilleur poëme nouveau recevra, pour marque d'honneur, une violette d'or fin. Venez-y

bien pourvus de vers harmonieux, et d'un si beau sens que le siècle en devienne plus gai. Que le Dieu d'amour vous assiste! Donné au faubourg des Augustins, après la fête de la Toussaint, dans le verger fleuri, au pied d'un laurier[1]. »

Ces sept citoyens donnent à la poésie le nom de *gaie science*. Désignation symbolique, car gai signifie noble, dans leur langage patriotique et chevaleresque. La joie n'est que dans la noblesse, c'est-à-dire la dignité, l'indépendance et la foi. Aussi leur siècle était-il profondément triste, et leur harpe ne put égayer sa morne douleur. Dans l'origine la *societat des sept trobadors de Tolosa*, fondée pour maintenir la nationalité romane par la culture du langage et l'inspiration de l'esprit, fut une espèce de conjuration littéraire contre Rome et contre la France. Mais l'inquisition la fit d'abord dévier et ne toléra la langue et la *poésie hérétique* qu'à la condition de célébrer la Vierge et les saints, c'est-à-dire le triomphe théocratique, et la servitude méridionale. Les sept ne succédèrent donc pas aux poëtes des siècles passés. La poésie vivante, populaire, chevaleresque était morte, morte sur les deux versants des Pyrénées.

Vers la fin du siècle, Joan II, roi d'Aragon, envoya des ambassadeurs au roi Charles VI pour lui demander des *poëtes de la province de Narbonne*[2].

1. Toulouse vient de consacrer une rue aux sept troubadours. Quand en consacrera-t-elle au tendre Marjévols, à l'ardent Figuéras, au magnanime Cardinal, à l'héroïque Guilhem de Tudelle, les grandes harpes du martyre ?

2. Zurita indic. de Aragon.

Ce roi d'un royaume fondé par des troubadours s'ennuyait de n'avoir plus de poëtes à sa cour, malgré ses merveilleux romancéros. Mais Toulouse ne put pas faire à Saragosse le don de poésie. Ces monarques avaient mis le serpent au cœur de leur peuple avec l'inquisition. Le monstre, en le rongeant, avait éteint toute flamme, tout élan, tout ce qui palpite et chante, tout ce qui est ailé, vibrant et mélodieux. La poésie n'est plus qu'un art ingénieux, un jeu élégant de l'esprit, une solennité florale. Cette pâle et stérile arrière-saison se personnifie dans le mythe gracieux de *Clémence Isaure*[1]. *Dama Clemenca*, et voilà pourquoi elle est encore si populaire, est un dernier reflet de la *Dame de Toulouse* qui s'appelait *Consolation*, au XIIe siècle. La sainte Cécile d'une renaissance académique.

Après la mort de Charles VI, le royaume de France, l'œuvre si laborieusement construite par Blanche de Castille, se brise en deux énormes fragments. La Loire, cette limite de l'empire Goth, sépare les deux Frances. Henri V est le roi de Paris; Charles VII, le roi de Bourges. Comme sous Charlemagne, Toulouse espéra peut-être de redevenir la capitale d'une France romane. Successeurs, pour le génie politique, des comtes de Foix, les comtes d'Armagnac deviennent les chefs tragiques du parti capétien. Les maréchaux de Foix et d'Albret commandent ses camps. Pothon et La Hire en sont les héros. Ils écrasent les Bourguignons, ils refoulent les Anglais; ils ramènent Charles VII dans Paris.

1. Clementia de ipsâ Aurâ.

L'Aquitaine sauve la France. Donc, ce que l'Aquitaine combattait depuis un siècle et demi, ce n'est pas la France, sa noble sœur, ni même la dynastie des Capets ; c'est l'inquisition, c'est Rome. Salaire lamentable de l'Aquitaine ! Louis XI, par l'épée, par la hache, extermine les princes d'Armagnac, et par un breuvage, détruit les germes de leur race, dans le sein de l'héroïne de Lectoure. Pendant de l'*émasculation* de Ramon VII, l'avortement de Joana d'Armagnac est l'image de l'avortement de la nation, et de la civilisation romane dont cette princesse infortunée est comme un dernier symbole.

Le catharisme en s'éteignant vers l'an 1400 eut la consolation de voir la théocratie romaine tomber du Vatican dans Avignon, et de l'exil dans le schisme. Le dragon qui le dévorait avait de sa blessure poussé trois têtes qui se menaçaient de leurs sifflements et de leurs aiguillons. Le XVe siècle est le siècle des cerbères. La papauté romaine avait trois têtes, la royauté capétienne en avait deux ; le peuple en avait cent dans les chefs de bandes. Le Thabor pyrénéen est dans la nuit, mais le Thabor des Alpes sort lentement de la nuée, et le Thabor de Bohême jaillit dans un coup de tonnerre. Éclipsé pendant deux siècles par l'éclat et le tumulte de la lutte cathare, le valdisme moins brillant, mais plus vivace, sort d'un orage avec la grande figure de Jean Ziska. Huss en Bohême, Wickleff en Angleterre, Savonarole en Italie, annoncent Luther.

V

POÉSIE VULGAIRE. — LE CHANT DU BERGER, LE CHANT DU BOUVIER, LA MORT DE JOANA. — SIGNES DE DÉCHÉANCE TIRÉS DE LA LANGUE ROMANE. — LA CATHÉDRALE D'ALBI.

Ainsi, la poésie romane, réfugiée au delà des Alpes, avait constitué pour son héritier et son vengeur le terrible chantre de l'Enfer. Pétrarque aussi est l'amoureux élève des troubadours. Mais quand l'amant de Laure vint à Avignon, cette héroïque cité, devenue la *sentine* et la *Babylone* des papes, il ne trouva plus aux bords du Rhône, ni à Narbonne, ni à Toulouse, un seul poëte roman. L'inquisition avait détruit la chevalerie et la poésie, ces deux sœurs. De ce monde poétique et chevaleresque, il ne restait qu'un nom, symbole de l'idéal : *romanesque*[1] !

Mais si la poésie savante, cette ingénieuse et délicate fleur de la civilisation romane, avait disparu avec les cours de Toulouse, de Carcassonne et de Narbonne, il restait dans les villages une poésie vulgaire, rustique, et d'un doux parfum sauvage. Si le châtelain asservi était muet dans son manoir, le faidit indépendant chantait dans les bois, le bouvier solitaire soupirait timidement dans les champs. Le peuple avait gardé sa foi, n'avait point vendu

1. Roman-Eske, ibéro-latin.

son âme; et de la fidélité et du malheur naissait une poésie d'un charme agreste, d'un caractère énigmatique, et dont le mystère indéterminé n'en exprime que mieux le vague et immense désespoir du Midi. Il ne nous reste guère que trois fragments, trois petites mélopées : le *Chant du Berger*, le *Chant du Bouvier* et la *Mort de Joana*. Le Chant du Berger, presque tout entier perdu, ne consiste plus que dans ce refrain pastoral si populaire des Alpes à l'Océan : « L'agnel que tu m'as donné, s'en est allé paître dans la prairie. Il est parti pour trouver sa mère, *pauvre pécheur*[1]. » Ce terme de *Peccairé* indique à la fois l'origine montalbanaise et cathare de cette complainte. Ce n'est plus que dans le Quercy que ce terme est usité, et le catharisme seul ressentait pour le pécheur une pitié si tendre qu'il a fait de son nom une exclamation miséricordieuse et populaire. Ce terme n'est ni catholique, ni calviniste; il est donc cathare. Et alors on comprend la douce bucolique. L'agneau c'est le jeune Albigeois; il est allé trouver sa mère, la brebis de Toulouse; il paît avec elle l'herbe des Alpes, les pâturages d'Italie, où sont les bercails des Amis de Dieu. Les femmes du Tarn et de l'Aveyron, attendant le retour de leurs fils, berçaient leur ennui maternel en soupirant l'air si mélancolique de cette parabole de l'exil modulée sur les cornemuses du Bon Pasteur.

Le chant du Bouvier est un fragment plus étendu,

1. Lagnel que m'as donnat, — Sé n'es anat. — Païsse dins la prado. — Es anàt per trobar sa maïre...

d'un sentiment plus grave et plus profond. Le bouvier est à son labour; il est seul avec ses bœufs attelés et haletants; il est armé de l'aiguillon, mais il ne les stimule que de la voix. Il aime à moduler leurs noms pittoresques : *Laouret*, le doré; *Mauret*, le brunâtre; *Mascaret*, au mufle de velours noir; *Pardoul*, tigré comme un léopard. Puis il chante pour encourager ses animaux; il chante surtout pour soulager son pauvre cœur désolé. Il chante la patrie détruite, son peuple exilé, sa *Dame* errante sur les montagnes. Il faut qu'il chante, car il étoufferait; mais il faut aussi qu'il ne soit pas compris, car les bois écoutent, muets, et l'écho loquace est traître : alors il jette aux vents une plainte vague, étrange, énigmatique, souvent interrompue, et dont ses mornes campagnons comprennent seuls les sanglots mystérieux. Chaque strophe est faite d'une seule phrase coupée en deux, et dont chaque tronçon est répété deux fois, mais avec cette différence que le dernier est entrecoupé, comme d'un sanglot, de ce refrain perpétuel : *Ah!* Cette exclamation est pour les bœufs un commandement, et pour le bouvier un gémissement. Il les appelle ses *amis*, car l'homme est esclave comme les bêtes, et tous laoourent pour leurs tyrans.

1.

Dans le pays de Lérida,
Dans le pays de Lérida,
L'un y perd et l'autre y gagne,
Ah! mon ami,
L'un y perd et l'autre y gagne!

2.

Mais nous y avons moult perdu (*bis*),
Nous avons perdu notre Dame,
Ah ! mon ami,
Nous avons perdu notre Dame !

3.

Mais où l'irons-nous chercher ? (*bis*)
Sur toutes les montagnes,
Ah ! mon ami,
Sur toutes les montagnes !

4.

J'ai couru et nuit et jour (*bis*)
Sans trouver château ni grange,
Ah ! mon ami,
Sans trouver château ni grange !

5.

Hors un tronçon de châtelet (*bis*) :
Sa toiture touche terre,
Ah ! mon ami,
Sa toiture touche terre[1].

Lérida est évidemment Carcassonne. Un Ramon de Lérida fut dépossédé par Simon de Montfort, et sa femme probablement obligée de se cacher dans les montagnes. Voilà peut-être le thème réel qui, dans la bouche du rustique chanteur, prend bientôt un sens religieux et symbolique. La Dame qu'il a perdue devient l'Église cathare, fugitive aussi sur les cimes des Pyrénées. Le Bouvier a couru après

1. Chants populaires du Midi.

la sainte exilée : il l'a visitée à Montségur, ou à Castelbon, ou à Ornolac. Il n'a trouvé, dans ce pays désolé, ni château, ni cabane; il n'a trouvé qu'une ruine de petit manoir dont le toit touche le sol, lui qui, naguère, s'élançait dans les nues. Quel tableau du ravage et du bouleversement de la Croisade!

Le chant est tronqué lui-même, comme un débris ajouté à tant d'autres débris. Le bouvier s'arrête... A-t-il entendu le galop des chevaux des Croisés, ou le grincement sinistre du chariot des inquisiteurs? Cette brusque interruption ajoute encore au mystère de phrases sans suite, de strophes sans rime, de ce *Ah!* lamentable, entrecoupant des paroles d'insensé, pareil au dernier soupir du pauvre chanteur frappé de mort, et ce désordre répand une sorte de frayeur vague et comme un frisson d'horreur fantastique.

Ce chant est navrant par son expression de démence douce, résignée, lugubre. La *Mort de Joana* le continue sur un autre rhythme. Le drame commence au retour du bouvier, le soir. Il est, à notre sens, plus poignant encore, par le désaccord profond des paroles et de la mélodie, et par le ricanement sardonique qui siffle sur le gémissement tragique et solennel.

LA MORT DE JOANA!

I

Quand le bouvier vient du labour,
Il plante son aiguillon,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Il plante son aiguillon!

Il trouve Jeanne au pied du feu,
Toute désatiffée,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Toute désatiffée!

Es-tu malade, dis-le-moi.
Nous te ferons un potage,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Nous te ferons un potage!

Avec une rave et un chou,
Une alouette maigre,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Une alouette maigre!

II

Quand je serai morte, enterre-moi
Au plus profond de la cave,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Au plus profond de la cave!

Mets-moi les pieds vers la paroi,
La tête sous la cannelle,
Ah! eh! hi! oh! hu!
La tête sous la cannelle!

Tous les Romieux qui passeront
Prendront de l'eau bénite,
Ah! eh! hi! oh! hu!
Prendront de l'eau bénite!

Et diront : Qui est mort ici?
C'est la pauvre Joane,
Ah! eh! hi! oh! hu!
C'est la pauvre Joane[1]!

Telle est la complainte : c'est évidemment un *chant clus*, un poëme symbolique. Au premier as-

1. Chants populaires du Midi.

pect, on dirait une *nénie* d'ivrognesse, à la fois grotesque et funèbre. Le poëte est un fou sceptique, un imbécile goguenard. Il se moque de tout, et des croisés qui, pour le dernier bouillon de sa femme, ne lui ont laissé qu'une alouette, et des Romieux[1] qui prendront du vin pour de l'eau bénite sur sa tombe. Il rit et de sa femme, et de l'Église, et de la mort. Le rire y court sur le désespoir. Mais ce sens bachique n'est qu'apparent : la femme romane ne boît point de vin, et l'homme du Midi, sobre lui-même, et de plus avare, ne laisse pas entrer dans sa cave les pèlerins *Bevedors*. D'ailleurs, cette cave n'est pas un *chaï;* c'est une grotte (cava, cauna, cueva), et la *cannelle* n'est plus qu'une source rustique. Il faut donc creuser au-dessous, chercher sous ce rire superficiel un sens grave dont la douleur réponde à la cantilène lamentable. Joana, c'est la *femme de Toulouse*, la patrie romane, l'Église cathare, comme nous l'a dit Cavalcanti. Elle est gisante, moribonde, foulée aux pieds. Elle est ivre, ce n'est pas de vin, car les croisés l'ont bu, mais de l'Esprit; et l'unique aliment qui lui reste, c'est le maigre oiseau qui s'appelle *louange*, et qui monte, comme l'âme, vers le ciel. Mais elle se meurt; qu'on l'inhume au plus profond de la grotte, près de la fontaine, symbole de pureté; et les pèlerins de l'amour divin, les faidits, qui boiront à la source sainte, diront en soupirant : Ici repose la pauvre Joana, l'Église de la *Grâce de Dieu*.

1. On dit encore d'un hypocrite fripon : c'est *un fin Romieu*.

Le sens mystique rétablit l'accord entre le poëme et la musique qui est d'une incomparable mélancolie. La strophe, on l'a vu, n'est qu'une phrase coupée en deux tronçons sans rime. Le premier s'enfle en crescendo et se bisse; le second se répète aussi, et comme dans le chant du Bouvier, retombe avec un gémissement, mais plus lamentable, et dans le refrain s'intercalent cinq exclamations, formant comme une grappe de sanglots, et comme une fanfare plaintive de douleurs.

L'harmonie de ce chant est saisissante, dans le silence de la campagne, aux heures du soir. Le bouvier la cadence au rhythme de son attelage hale tant. Il la tremble aux oscillations de l'araire, il la traîne au pas lent et lourd de ses animaux; il lance la voix, la soutient à perte d'haleine, et la strophe, convulsivement et comme par une cascade de sanglots, retombe en notes sourdes qu'assombrit parfois encore le mugissement ému des bœufs que remuent vaguement le trouble du pâtre et la chute mystérieuse du jour.

Le Chant du Berger, le Chant du Bouvier, et la Mort de Joana, forment une trilogie rustique, la nénie funèbre du catharisme parmi les pâtres, les laboureurs, les faidits des bois. Et comme l'albigisme se maintint plus longtemps dans les campagnes, et surtout dans les montagnes, on peut dire que ces complaintes rustiques sont sa dernière poésie, son dernier soupir mélodieux [1].

1. Nous devons ces poëmes rustiques à la femme distinguée d'un illustre historien, Mme Athénaïs Michelet.

Au mois de septembre 1869, nous partions pour le

Joana est le doux nom mystique et populaire du Midi au moyen âge. On trouve rarement le nom de Marie : parmi cette multitude de noms gracieux, nous ne trouvons qu'une fois celui de la Vierge : c'est dans la reine d'Aragon, mère du Conquistador. Ce peuple adorait la grâce céleste : non la mère terrestre de Jésus, mais la mère divine du Christ. Pour les cathares, l'Esprit était une femme, une angelle, une *Eone*. L'inquisition imposa le nom de Marie qui de nos jours seulement s'est élevée au rang de déesse : c'est la patronne du monachisme, des croisades, de la théocratie romaine.

Deux mots de notre langue expriment encore cette dégradation, cette ruine complète de la civilisation romane. Vers l'an 1200, *cathare*, dans l'ordre religieux, et *galaubian*, dans l'ordre chevaleresque, expriment l'idéal de toute élégance et de toute perfection mystique, guerrière et poétique. Vers l'an 1400, patari et galaupian sont synonymes de vagabond, de maraudeur et de bohème. En deux cents ans les héros des cours d'amour et de l'épopée romane sont tombés au rang infâme de bandits rustiques et de truands à demi sauvages. Le faiditisme

Mili. Les impériales des voitures étaient occupées par les orphéonistes de l'Aveyron. Au moment où le train s'ébranla, ces jeunes musiciens entonnèrent le chant de la pauvre Joana. Jamais chœur plus magnifique ni plus attendrissant! C'était religieux et solennel ! Ces *Albigeois* quittant Paris et les merveilles de l'Exposition universelle saluaient, de loin, la patrie romane, plus chère à leur cœur, plus belle encore par son ciel, par ses monts, par ses ruines, par son histoire, par son incomparable martyre.

albigeois, dégénéré et dénaturé, dut se fondre dans le brigandage immense des *grandes compagnies* qui, par de justes représailles, rançonnèrent les papes d'Avignon, et passant les Pyrénées, allèrent, à la suite de Dugueslin, s'abattre, comme une nuée de sauterelles, sur les plaines de la Castille, d'où était venue l'inquisition, rendant la barbarie à la barbarie. Un poëte fait à *Dama Clémença* le dénombrement des guerriers *Mundis* qui suivirent le héros Breton. On y retrouve les Roaïx, les Lautrec, les Barravi, les Morlanos, tous les noms des paladins du Paraclet[1].

Notre langue conserve encore des traces de l'asservissement aquitain et du despotisme français. De nos jours encore, *oc* et *no* s'emploient familièrement, entre amis et compagnons : ils expriment la liberté, l'égalité, la fraternité des républiques méridionales. La croisade apporta le *oui* et le *nani* des Normands : ces termes impliquent le respect, la sujétion ; ils ne se donnent que de l'inférieur au supérieur, du serviteur au maître ; ils sont le signe de la conquête et de la domination étrangère. De plus, le *oc* et le *no* entraînent le *tu* républicain, tandis que le *oui* et le *nani* exigent le *vous* féodal et monarchique. Ces monosyllabes donnent l'attitude humiliée du roman conquis devant le conquérant français[2]. La langue, proscrite elle-même comme hérétique, s'est

1. Dama Clémença se vos platz....

2. J'ai ouï dire que dans les hautes cimes (à Rabat), le *oui* et le *nani* français sont encore inusités. On n'emploie que le *oc* et le *no* roman.

décorée de cette flétrissure, et, dans sa dégradation, a consenti à n'être plus qu'un *patoués*, c'est-à-dire le jargon des *pataris* et des *galaupians*, des serfs de la glèbe et des bandits de la forêt. Enfin un dernier mot survivant exprime cette longue agonie de l'Aquitaine : *Endura*. Il exprime le martyre volontaire de l'Albigeois, le *pain de la tribulation*, l'*eau de l'Angoisse*, la *mort vivante*, mais la fidélité à Dieu et l'espoir dans le ciel. C'est le mot douloureux que l'Albigisme lègue à tous les opprimés de l'avenir.

Le xve siècle fut employé par le catholicisme vainqueur à élever le monument de sa victoire. C'est dans la métropole même du vaincu qu'il dressa son superbe trophée. Cet arc de triomphe, c'est Sainte-Cécile d'Albi. Le catharisme avait nié le monde, supprimé le temple de pierre, inauguré le sanctuaire de l'Esprit succédant aux sanctuaires de Garizim et de Jérusalem. Le catholicisme romain attesta sa victoire sur l'Esprit par un magnifique temple matériel. Il mit cent cinquante ans à le construire ; il en chargea l'art italien et le génie des croisades. Sa tour carrée, massive, aux énormes contreforts, semblable à une citadelle, domine à l'ouest, la berge en précipice du Tarn. La basilique s'allonge comme une forteresse vers l'Orient, elle est en brique rouge, pétrie de la cendre et du sang d'un peuple, et cuite au feu des bûchers. Toutes les Églises de la croisade sont faites avec cette fang sanglante, comme si les Pyrénées, qui refusaient de pierres pour leurs cachots, n'en voulaient point fournir non plus pour leurs homicides temples. Son épaisse carapace, on le voit, est une armure de

guerre. Hors un superbe portique, elle n'a que d'étroites poternes; ses fenêtres basses, sombres lucarnes, simulent des meurtrières : ses hautes fenêtres seules s'ouvrent largement, et scintillent triomphalement au soleil. D'obscurs souterrains, de sinueux corridors la rattachent à l'évêché dont les tours, les créneaux, les archères, les larges fossés, indiquaient le puissant donjon féodal, qui veille sur la basilique, comme Simon de Montfort sur l'Église romaine. On reconnaît la demeure guerrière des Durand, des Combret, des Castanet, ces évêques batailleurs. Il constate leur lutte séculaire contre la noble cité. Le monument de leur victoire et de sa mort, c'est cette cathédrale. La porte, unique, avons-nous dit, s'ouvre du côté du sud sous son léger portique sonore, ogival, aérien, dentelé du plus gracieux feston, de la plus capricieuse efflorescence de marbre. Ce spécimen révèle au dehors la merveilleuse forêt du dedans, et invite le passant ravi. Sous le sombre porche, il s'arrête comme ébloui : il a sous les yeux comme une vision de l'Alhambra, du palais d'Haroun Al Raschid, de toutes les féeries de l'Orient. De l'ouest à l'est se déroulent les trois cercles du Dante, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis : la loi Adamique, la loi Noachique, la loi Mosaïque, en mille symboles. Les animaux de l'Éden, de l'arche, de la crèche, le taureau, le lion, l'aigle, la colombe, les sphinx ailés errent dans la forêt céleste. Dans les ténèbres du couchant, les démons, les damnés ; le combat de Michel et de Satan. Les anges fidèles, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les docteurs, les martyrs, les vierges, par

mille chemins semés de lis mystiques et d'étoiles d'or, s'avancent vers la région de l'aurore. Ils tiennent des palmes, des couronnes, des sceptres, des lyres, des encensoirs, d'où s'exhalent des parfums : ils convergent tous vers le tabernacle du Christ, et vers la reine des cieux, assise dans la splendeur du soleil éternel. Son trône flotte perpendiculairement sur l'autel, et la cour céleste sur le chœur terrestre : le tabernacle matériel imite le tabernacle aérien, et le marbre filé, tissé, tordu, par sa ductilité, sa textilité, sa fluidité vaporeuse, en réseaux, en dentelles, en arabesques, simule la nuée ; on dirait l'œuvre merveilleuse des esprits remontés dans l'azur. Les évêques, dont plusieurs furent italiens, ont fait peindre la voûte par des artistes italiens. C'est un mélange de basilique, de théâtre, et d'Olympe [1]. Partout le génie païen de la Renaissance, l'art sensuellement mystique du Tasse et de Raphaël. L'architecte a voulu, dit-on, y emprisonner le soleil [2]. Le catholicisme a tenté plutôt d'y incarcérer l'Esprit. L'inquisition y a enterré le Christ dans un sépulcre de fleurs. Pour le patriote méridional, ces briques sont du sang, ces pierres sont de la chair et des os, Sainte-Cécile est la cristallisation merveilleuse de deux millions de cadavres, l'immense ossuaire transfiguré des massacres de la croisade et de l'inquisition.

1. Dans une travée du sud, les ouvriers ont sculpté le nom d'une cantatrice italienne du XVIe siècle.

2. Expression de M. Galli, architecte, conservateur de la basilique.

VI.

DESCENDANTS ET SOUVENIRS DES FAIDITS ALBIGEOIS.

Au xve siècle, les grandes races méridionales n'existent plus. Les dynasties antiques de Toulouse, de Carcassonne, de Foix, de Commenges, de Narbonne, et les maisons secondaires, mais illustres, de Perelha, de Rabat, d'Aniort, de Saissac, de Cab-Aret, de Maurand, de Castres, sont détruites. Plusieurs se survivent, abdiquent leur passé. Les Bélissen renoncent au nom de Mirepois. Oublieux de leur origine ibéro-gothique, et peut-être honteux de leur renommée cathare, ils se cherchent en Allemagne une origine incertaine et fabuleuse[1]. Les *fils de la lune* sacrifient leur glorieux écusson : le croissant et le poisson emblème du Christ. Ils prennent pour armes le bourdon et les coquilles des pèlerins : symboles de leur martyre. Par cet abaissement ils se relèvent ; ils rachètent leurs anciennes seigneuries, et, capitaines du roi, commandent dans leurs châteaux confisqués de Roquefère, Cabrespine, Cab-Aret, devenus des forteresses royales. Alors seulement, après plus de trois cents ans de possession, les Lévis prennent le titre de marquis de Mirepois ; leurs cadets s'intitulent vicomtes de Lavelanet et seigneurs de Montségur. Ils ne

1. La Chênaie des Bois. Dictionnaire de la noblesse.

s'appellent plus maréchaux de l'Albigeois, mais de la foi romaine. Leurs rameaux couvrent le Midi.

Cependant il restait des multitudes de descendants des faidits. Leurs familles avaient été déclarées incapables de toute fonction ou dignité civile. Ils étaient mis à part dans les églises. Peu à peu, l'inquisition se relâcha; ils osèrent dépouiller leur croix jaune; mais le nom leur en resta comme une flétrissure ineffaçable. De ces faidits réconciliés descendent tous ceux qui, de nos jours, s'appellent Crosat, Crouset, La Crux, Crozes, Catari, Albigès. Le mot de Patari existe encore comme synonyme de vagabond, et celui de *Bonzom* (Bonshomme) exprime une certaine fierté républicaine ou féodale. C'est que ce dernier remonte aux jours glorieux des guerres romanes, et que l'autre ne rappelle que leurs débris errants et misérables dans les bois. Ces proscrits insoumis s'éteignirent-ils tous au fond des forêts? Il reste encore dans quelques vallées des Pyrénées un peuple impur et mystérieux. Les Cagots, Cahoux ou Cahets ne seraient, assure-t-on, que des faidits cathares. Nous pensons que les Cagots, originairement, sont les descendants des Goths *ariens*. Mais il est certain aussi que ce nom fut donné aux Albigeois, soit à cause de l'analogie de leurs croyances trinitaires, soit parce que ces débris de Goths rustiques ont embrassé le catharisme à l'exemple des grandes races ibéro-gothiques. Quoi qu'il en soit, ces restes de Goths-Albigeois eurent des quartiers séparés, comme les Bohèmes. Castres a un faubourg encore appelé *Ville-Godo*, et le Maz-d'Azil, la rue des *Gozis*. Mais d'autres restèrent

errants dans les forêts. C'est de ceux-ci que descendraient les Cagots modernes. Au xve siècle, ces infortunés demandèrent au Pape leur réhabilitation; ils conservaient un vague souvenir de leur déchéance lamentable; ils prétendaient dans leur requête que la malédiction de leur race provenait de la colère du pontife romain Innocent III[1]. Le mot *Bulgare*, honteusement contracté, forme un substantif infâme qui exprime la dégénérescence, le rabougrissement physique et moral. Le Bulgare, aussi bien que le Goth, étaient d'un beau sang; et le catharisme, par son hygiène et son aspiration ascétique, donna ce type de beauté grêle, svelte, aérien, reproduit dans les sculptures du XIII[e] siècle. C'est l'homme aspirant à l'ange. Eh bien, ce type idéal est devenu, par l'œuvre de l'inquisition, un type idiot et bestial. En un siècle et demi, elle a ineffaçablement transformé le bulgare superbe en boulgre infâme, le Cathare pur en abject Cahoux; en un mot, le chrétien en crétin. La nation finit comme son prince. Ramon VII est mort fou : l'Aquitaine expire idiote; le Midi devient un Charenton théocratique.

La Réformation du XVI[e] siècle éclata. Les vieilles races albigeoises, à demi dévorées par l'inquisition, l'acclamèrent avec enthousiasme. Les dynasties de Foix et de Béarn, représentées par la virile reine Jehanne d'Albret, au-dessous d'elles les races chevaleresques de Toulouse, de Lautrec, de Lantar, de Castelverdun, de Bélissen, de Durfort, de Ville-

1. Francisque Michel.

mur, d'Alion, et plus bas encore les maisons plébéiennes des faidits, les Crousets et les Albigès, se lèvent en agitant leur lance contre Rome, exterminatrice de leurs aïeux. Les Lévis eux-mêmes, ces maréchaux de la Croisade, ces gardiens armés de l'inquisition, sont ébranlés à demi. Les barons d'Audou et de Léran, possesseurs des terres et des sentiments de Ramon de Perelha, se déclarent les chevaliers de la Bible; et Montségur, de sa cime, crut revoir les guerres cathares. Mais la nationalité romane était morte : la Réforme nouvelle parlait français ; et par contre le vieux catholicisme parlait roman, rugissait son orthodoxie dans la *langue hérétique*. Mais cette langue harmonieuse des troubadours, si riche, si éclatante, si pittoresque, splendide image de la civilisation méridionale, appauvrie maintenant, ruinée, comme sa terre, comme son peuple, n'était plus qu'un idiome inculte et rustique, un écho discordant de la barbarie. Tandis que le français, cet aigre dialecte normand des croisés, fécondé par le génie et retrempé aux sources grecques et latines, devenait un délicat et magnifique instrument de l'esprit humain, la langue civilisée de l'avenir. Ainsi tout était renversé : la lumière maintenant venait du Nord; les ténèbres couvraient le Midi. Toulouse, la cité *mundine*, se retrouvait dominicaine. Elle prêche la croisade, et Montluc est son Montfort. Montluc enrôle des hordes de moines féroces, de pénitents lugubres. Ces tourbes fanatiques s'intitulent les *Francs du Languedoc*. Ces beaux Francs combattent les Français et appellent le roi d'Espagne. C'est Philippe II, le

démon dû Midi, leur digne monarque. Toulouse rallume les bûchers, les protestants sont brûlés dans un lieu désert et maudit, à l'occident de la cité; c'est l'ancien Prat-Comtal, fameux par les holocaustes albigeois, et maintenant même appelé l'Enfer. C'est le mot qui résume le mieux l'état moral de la vieille cité dominicaine, bâtie de boue cuite au feu, rouge et noircie par le temps, comme trempée dans une mer de sang, et séchée à la fumée ardente de ses bûchers séculaires.

Catherine de Médicis et le jeune roi Charles IX, traversant le Midi, s'arrêtèrent à Carcassonne et logèrent au palais des Trencabel (janvier 1569). Retenus par les neiges, ils s'amusèrent à simuler la croisade et le siége de l'héroïque cité. La reine, pour se distraire encore, se fit lire les archives de l'Inquisition. Elle insulta les barons et les martyrs albigeois, au nombre desquels étaient ses aïeux maternels, les La Tour du Lauragais. Puis elle conduisit l'Eliacin de la Saint-Barthélemy honorer à Prouille le prédicateur des grands massacres, saint Dominique. A Toulouse, non loin du palais des comtes, leur résidence, ils purent outrager de leur dédain le squelette de Ramon le Vieux, dépouillé de son manoir et de son tombeau. Depuis trois siècles, en effet, le comte Ramon VI n'avait pas encore obtenu de sépulcre. L'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, où ce prince était mort, gardait dans un coin de son cloître ces pauvres os rongés des rats. En 1700, il ne restait plus que le crâne. Il était jaune comme l'ivoire et portait, disait-on, l'empreinte naturelle d'une fleur de lis.

Signe évident, aux yeux des conquérants, que sa race et son peuple et son domaine étaient dévolus à la maison de France.

Les comtes cathares de Foix reposaient depuis trois cents ans dans leur nécropole de Bolbone, quand se leva la tempête du calvinisme. Mazères, vassale de l'abbaye, impatiente de rompre son joug féodal et monastique, embrassa l'évangile de liberté. Jacques de Castelverdun, vicomte de Calmont sur l'Ers, d'une ancienne race albigeoise, devint le commandant de la ville émancipée et logeait au château des Tourelles, ce brillant séjour de Phébus, et berceau récent d'un autre Gaston, l'héroïque adolescent de Ravenne. Le fougueux chef, exaspéré sans doute par les massacres de Toulouse, et cédant à son horreur des moines spoliateurs de sa maison, déchaîna contre Bolbone l'aveugle et brutale fureur du peuple. L'abbaye, vénérable encore bien que dégénérée, fut détruite jusque dans ses fondements; ses tombes furent ouvertes, leurs figures brisées, leurs ossements, hélas! dispersés. Roger-Bernard III, abandonnant le catharisme, avait dit cruellement dans une chanson : Les cendres des Albigeois *seront jetées au vent;* prophétie horrible qui retombait sur les poussières magnanimes de ses aïeux et sur les siennes mêmes, quoique infidèles. Bolbone, dont le cloître hébergea les rois de France et d'Aragon, et dont la basilique gardait les dépouilles de comtes plus grands que des rois, méconnaissable aujourd'hui, n'est plus qu'une ferme rustique où les poussins, en grattant le sol, déterrent et dispersent les ossements de ces princes pyrénéens. Après les

guerres calvinistes, ces moines allèrent reconstruire leur monastère, deux lieues plus bas, à Tramesaïgues (inter ambas aquas), au confluent de l'Ariége et de l'Ers, site ravissant d'où les chassa la Révolution française.

Jacques de Castelverdun était seigneur d'Ornolac et de sa grotte sinistre scellée depuis deux siècles et demi. Le temps, à cette époque, rouvrit ce grand ossuaire albigeois [1]. Les protestants, qui peut-être se cherchaient des ancêtres dans les antres des montagnes, conduits par de vagues et tragiques souvenirs, pénétrèrent dans ses cryptes funéraires. Ils entrent, ils arrivent à l'oratoire de Loup de Foix, montent, par les échelles encore dressées, à la grotte supérieure, et découvrent, ô prodige effrayant, tout un peuple endormi et couché, presque pétrifié lui-même, comme dans des cercueils de pierre [2]. La montagne, qui pleurait ses enfants depuis trois siècles, leur avait construit, de ses larmes congelées, des tombes de stalagmites. Bien plus, elle leur avait élevé comme un monument triomphal, et transformé l'affreuse caverne en une basilique merveilleusement décorée de moulures, de sculptures symboliques. On y voyait une chaire, des candélabres, des urnes; puis des ornements sacerdotaux, un pallium, des tiares; puis encore des fruits répandus autour de ces morts, des melons, des champignons, emblèmes de vie; et enfin,

1. Les dates inscrites à la craie rouge sur les parois ne remontent qu'au règne d'Henri IV.

2. M. Félix Garrigou a donné le dessin d'un crâne fossile de Lombrive du plus beau type dolichocéphale.

une cloche de bronze, dont l'énorme capsule, comme tombée de sa voûte, gisait à terre, symbole d'éternel silence et signe en même temps de la victoire remportée par ces martyrs sur le *Prince de l'air* dont le clairon muet décorait leur caveau sépulcral.

Le temps rouvre, chaque jour, pour l'instruction des vivants, toutes ces cryptes albigeoises. Près de Carcassonne, à l'entrée des Montagnes-Noires, on a découvert naguère une grotte pleine de squelettes, couchés circulairement, les têtes au centre, les pieds à la circonférence, comme les rayons de la roue d'un char renversé. C'est évidemment une nécropole de faidits des bois. Dans la grotte du Mas-d'Azil, on a trouvé de vastes amas d'ossements humains; ossements relativement modernes confondus avec des squelettes de monstres antédiluviens. Dans les Pyrénées, le Lauragais, le Rasez, l'Albigeois, on trouve encore des cimetières abandonnés; ce sont des tombes échappées à l'inquisition, dans les déserts. Ces ossements, voilà ce qui reste des cathares, et leur sang colore les mauves pâles qui parfument ces tertres funéraires.

Le laboureur du Midi, si l'étranger s'enquiert pourquoi ses terres sont rouges, répond gravement : *Elles sont teintes de sang albigeois*. Quand sur le Thabor, ou le pic de Nora, apparaissent des nuages blancs tigrés de noir : c'est un signe de grêle et de tempête. Le pâtre se hâte de ramener son troupeau sous sa cabane ou dans sa caverne. Il s'écrie, effrayé: *los Menjos ! les Dominicains*[1] ! La ter-

1. Menjous, de Domenjou, Dominique.

reur et l'horreur étaient montées jusqu'aux nues.

Voici le terme de mon récit ; il ne me reste plus qu'à rendre grâces à Dieu de m'avoir permis d'achever ce martyrologe des ancêtres. Ce n'est point un livre, c'est le testament d'un peuple recueilli dans les ruines de son sépulcre. Il me semblait parfois en le rédigeant que je n'étais moi-même que l'un de leurs fidèles troubadours que Dieu retirait de son tombeau détruit pour raconter ces batailles oubliées et ces martyres inconnus. Je me suis mêlé à leurs combats, et mon âme s'est unie à leur âme dans leur magnanime holocauste. Ce livre est un acte, un devoir filial, les funérailles tardives d'une race inconsolée dont les cendres n'avaient point de sépulture et dont la mémoire n'avait point de mausolée. J'aurais dû l'écrire en langue romane, colorée comme le marbre sanglant des Pyrénées. Mais ce noble dialecte de la poésie n'a point de vocabulaire historique. Cet idiome, hérétique comme son peuple, est lui-même au nombre des martyrs. Il est des ruines irréparables. J'ai donc écrit ce martyrologe en français : c'est la langue de l'histoire. Le latin reste la langue de l'anathème. Le français prononcera la réhabilitation ; l'une et l'autre France assisteront ainsi à ces grandes et saintes funérailles. Plus de mot amer ! Plus d'accent irrité ! Des soupirs ! Des gémissements ! Le héros de cette épopée funèbre c'est l'éternel Amour ! Et les compagnes divines de ce paladin sont la Justice et la Liberté !

Pour moi, c'est avec une indicible émotion que je me sépare de ces martyrs du XIIIe siècle. Je m'étais

établi sur cette sombre plage des temps, comme l'ermite qui veille nuit et jour blotti dans sa cellule creusée par les flots sur une falaise de l'Océan. Après chaque tempête, je descendais sur le rivage pour recueillir les naufragés. J'errais le long des écueils; je les cherchais dans les ténèbres; je les appelais dans l'orage; je leur disais, en gémissant : Êtes-vous là? Je leur creusais une tombe dans le sable. J'y inscrivais leur nom avec un regret pieux. Et recueillant les débris de leur pensée, les dépouilles de leur génie, j'en formais un trophée mélancolique qu'un souffle orageux agite encore en sifflant aux rameaux du saule éploré. C'est comme une Carnac albigeoise, la Josaphat de l'Aquitaine. Mais que de noms perdus dans la nuit des temps! que de mémoires qui ne sont pas remontées du fond de l'Océan d'oubli! Le mausolée de ces inconnus, dit un poëte, c'est le dôme azuré du ciel. Peut-être me sera-t-il donné de compléter cette nécropole. Mais le temps m'abandonne et, maintenant, après avoir enseveli tant de morts et chanté tant de fois l'hymne funèbre, je ne dois plus songer qu'à creuser en silence mon propre tombeau.

L'histoire cependant doit faire entendre, en finissant, l'enseignement suprême et solennel. J'ai écrit ce martyrologe albigeois à Saint-Germain en Laye, d'où partit la croisade, au pied même du donjon des rois capétiens qui déchaînèrent sur le Midi la guerre et l'inquisition. Les rois n'étaient plus dans leurs palais; ils n'étaient plus même dans leurs tombeaux. Leur trône, leur sceptre, leur cendre avait disparu

dans une tempête. Et moi, solitaire obscur, descendant des proscrits aquitains [1], recueilli dans l'ombre de ma forêt, je continuais en silence mon œuvre filiale et funèbre. De temps en temps seulement j'arrêtais la course de ma plume haletante pour écouter le bruit lointain des révolutions qui frémissaient dans tout l'univers. Je voyais les derniers débris de la dynastie capétienne expulsés de Naples et de Madrid; de cette race royale la plus antique et la plus auguste, qui a construit la France, remanié l'Europe, remué le monde, mais qui de ses vingt trônes n'en conserve plus un seul. Quel est le crime de ces rois? Ils ont combattu l'Esprit. Je rêvais en sanglotant sur le châtiment des princes et des nations; les malheurs de nos jours me faisaient mieux comprendre les infortunes des siècles passés; puis je relevais mon front éperdu pour voir s'exécuter le reste des jugements de Dieu. Je voyais tomber de son trône olympien le fantôme de la théocratie du moyen âge à qui sept cents vieillards prosternés dans le Vatican disaient : *Vous êtes Dieu!* et qui, de l'empire du monde qu'il revendique incessamment, ne possède plus, pour reposer sa tête, qu'une pierre, une tombe, Rome. Quel est le crime de ces pontifes? Ils ont combattu l'Esprit, torturé l'éternel Amour! *Et nunc, Reges, intelligite! Erudimini, Judices terræ, Pastoresque populorum!*

Saint-Germain en Laye, juillet 1870.

1. Voir, pour les restes de l'albigisme passés au protestantisme, *l'Arise et le siège du Mas-d'Azil*, par Napoléon Peyrat.

ÉPILOGUE

LES RUINES DE MONTSÉGUR

(Fragment d'un journal d'explorations historiques.)

ÉPILOGUE

LES

RUINES DE MONTSÉGUR

Montségur est le sanctuaire, la forteresse et le sépulcre des Albigeois. Son nom domine tout l'horizon de cette histoire, comme ses ruines commandent encore l'immense champ de bataille de l'épopée romane. Parler de ces pierres pétries de foi, de sang et d'héroïsme, c'est continuer et compléter ce martyrologe[1].

Montségur était oublié depuis six cents ans. Il s'était perdu dans la nuit du moyen âge. On l'a retrouvé sur sa cime comme on a découvert Palmyre au désert. Je ne connaissais pas encore cette Roche fameuse. Des hauteurs de Larmissa, on m'en montra les murailles, qui, à une distance de quinze lieues, apparaissaient, comme une tache blanche, sur les flancs sombres du Thabor, vivement éclairé du soleil couchant. Je résolus aussitôt de visiter ce berceau de notre tribu et ce tombeau de notre patrie. Jamais un cathare ne voyage seul, me dit, en sou-

1. J'ai visité plusieurs fois Montségur.

riant, un ami, jeune poëte, antiquaire distingué, enthousiaste des sites, des souvenirs et des gloires de notre vieille terre romane. — Tu seras, lui répondis-je, l'acolyte exigé par le Christ et par la discipline du Paraclet. — Une femme oserait-elle vous accompagner? nous demanda discrètement une sœur inaperçue qui nous écoutait en silence. — Une femme, répondîmes-nous, est de droit dans un pèlerinage au sanctuaire de la *Pureté* et de la *Consolation*, et son devoir est de nous suivre au sépulcre de la patrie romane qui fit de ses châtelaines des reines des cours d'amour et des prêtresses du Paraclet. C'est ainsi qu'avant d'écrire le martyrologe des Albigeois, nous allâmes chercher l'inspiration historique sur leur montagne sainte, dans les nuées. Nous accomplîmes à notre insu ce pèlerinage au temps de la *Manisola*, la fête du Consolateur, qui tombait vers l'équinoxe d'automne, solennité mélancolique où les populations méridionales se rendaient en foule sur le Thabor pyrénéen.

Nos apprêts furent faits dans la nuit, et, dès l'aube du jour, nous prîmes le chemin d'Escosse. Nous refaisions en sens inverse la route parcourue 400 ans auparavant par l'historien Froissard et le chevalier Espanh du Lion. Ils venaient de Pamiers, et nous allions vers cette ville, dont nous aperçûmes bientôt les clochers et les tours. Descendus des hauteurs abruptes du Cabalblanc, nous traversâmes l'Ariége dont les eaux singulièrement claires, rapides, murmurantes, mêlent la rumeur de leurs flots, qui embrassent son enceinte, au tumulte assourdissant des moulins et des fourneaux métal-

lurgiques. Une ruelle tortueuse et montante nous conduisit au Castellar. Nous y entrâmes par une porte féodale, dernier vestige des fortifications abattues par Richelieu. Richelieu, ce dernier et terrible exécuteur des hautes œuvres de la monarchie, qui décapitait les villes comme les hommes, n'a pas laissé vestige du Castellar [1]. On y monte par une magnifique allée en spirale de gigantesques marronniers d'Inde. Ils conduisent à une plate-forme ombragée de massifs de roses, de cytises et d'acacias. Ces bosquets occupent l'emplacement du château. Un cône de verdure les domine, c'était le donjon. De ce point culminant, on découvre à ses pieds, déployée en éventail, du nord au midi, la ville aux toits confus, irréguliers, sombres, entremêlés de ruines de couvents, de clochers massifs, de lugubres cyprès : on dirait une ville espagnole. Sa vétusté gothique contraste étrangement avec la poétique beauté des ombrages du castellar.

Ce lieu est charmant, dit notre compagne. Il est encore plus illustre, ajouta notre antiquaire. Il est parfumé d'héroïsme et de martyre. Une mémoire gracieuse et funèbre habite ces bocages. C'est ici que se retira, dans son veuvage, la grande Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez ; c'est ici qu'elle adopta la vie parfaite des cathares, qu'elle enseigna la théologie johannite, qu'elle défia les docteurs et les légats romains, et que sa victoire provoqua la croisade, dernier et tragique

1. C'est Jacques de Lordat, seigneur de Castagnac, qui démolit le Castellar, par ordre du prince de Condé (1629).

argument de Rome. C'est ici qu'elle résolut la construction de Montségur pour y recueillir le sacerdoce albigeois. C'est d'ici qu'elle partit devant la tempête, c'est ici qu'elle revint après la victoire, et qu'elle assista à la mort triomphante de son grand frère, le comte Ramon-Roger. C'est d'ici enfin qu'elle s'éloigna une dernière fois et pour toujours et qu'elle remonta pour s'évanouir sur les cimes du Thabor et dans les nuées. Le castellar et Montségur sont les deux trônes d'Esclarmonde.

Le castellar était le palais féodal des comtes : l'hôtel d'Esclarmonde, avec ses ouvroirs, ses écoles, ses hospices, occupait tout le plateau culminant, et ses jardins descendaient sur l'escarpement méridional. La France s'empara de la montagne cathare. Le castellar reçut les deux parlements de Montfort et de Louis VIII. Les rois réunirent sur ce sommet tous les instruments de la conquête, la forteresse, l'évêché, l'inquisition, l'ordre dominicain, et la cathédrale, dont la tour, en signe de son origine capétienne, semble surmontée d'une couronne royale et légèrement fleurdelisée. Une forte muraille, percée de trois portes à l'ouest, au nord et au levant, protégeait, de son hémicycle crénelé, ce Capitole de la croisade, contre les frémissements de la cité patriote, démocrate et albigeoise. L'inquisition mit plus de trois cents ans à dompter et à dévorer son indépendance vivace dont le calvinisme fut la dernière convulsion chevaleresque et populaire. Le castellar albigeois renaquit protestant sous l'énergique baron d'Audou, châtelain de Montségur, et ne redevint catholique

que sous la main sanglante de Richelieu, encore resta-t-il janséniste sous l'évêque Caulet et les Dusson. Aujourd'hui il est plus que romain et Pamiers rappelle involontairement l'Espagne[1]. D'origine cénobitique, on dirait un monastère agrandi et sécularisé. De là, dans la plus riche plaine du monde, cet aspect claustral et triste à la noble cité déchue, et à sa population d'un si beau type, d'un regard si intelligent, d'un langage si mélodieux, cet invincible instinct de séquestration et d'obscurité cellulaire. Les cloches mêmes y sont au cachot dans les airs. Partout ailleurs elles s'égaient dans des clochers découpés à jour et inondés de soleil. Ici elles sont incarcérées dans leurs massives et sombres tours. Elles gémissent comme des captives ou se démènent comme des possédées dans leurs ténébreux donjons, symboles des âmes aveugles jusque dans la lumière, esclaves jusque dans le ciel.

Dix heures sonnaient à l'horloge du Mercadal. Nous nous levâmes de nos siéges de pierre; nous admirâmes encore le splendide horizon, les cimes neigeuses d'Andorre d'où descend l'Ariége, les croupes brunes du Thabor où se dirigeaient nos pas, et derrière les collines du Lauragais, l'ombre de la Montagne-Noire vers l'orient. Puis après quelques instants d'un muet ravissement, nous redescendions pour gagner la porte de l'Olmet. L'étroit chemin tournant du château qui circule,

1. N'est-ce pas à l'évêque de Pamiers que Pie IX a naguère adressé le *Syllabus*, glorification de la théocratie et conséquemment de la croisade qui dévora le Midi?

sur la pente du sud, à travers les jardins d'Esclarmonde alors tout parfumés de pampres et de grenades, nous fut barré par le dieu des mouches et des ordures, Béelzébut. Son trône est sur la cime du donjon, car les bohèmes de la croisade n'ont trouvé rien de mieux que de transformer la montagne de pureté, d'héroïsme et de martyre, le diamant historique et poétique de Pamiers, en un stercoraire public.

Un véhicule nous attendait. Nous laissâmes à droite le Mas-Saint-Antonin, qui a remplacé l'abbaye première cause de la guerre, et le bourg des Allemands, garnison germanique, chargée de défendre les moines contre le patriotisme méridional. La route file au sud-est, droite, poudreuse, interminable, entre deux grands souvenirs historiques : à droite, le château de Foix, berceau des comtes, séjour de tout héroïsme chevaleresque, dérobé par les montagnes; à gauche, le monastère de Bolbone, sépulture de ces princes, et de la chevalerie pyrénéenne. La nécropole patriotique s'élevait *in nemore bolbonensi* : elle offrait le refuge de ses tombes à toutes les cendres poursuivies par l'inquisition; ces proscrits de la mort reposaient à l'ombre et sous le murmure de la forêt funèbre. Mazères était le village du couvent, et Montaut [1], son château féodal qui, de son monticule, gardait le bocage monastique. Les poules *pulvérisent* dans les tombes de Bolbone disparu, et les oiseaux de nuit habitent les trois tours phocéennes du donjon de

1. Mons-Saltus.

Foix, cet autel de la lumière (φως). Nous marchions vers le Thabor, montagne à trois cimes ondulées, et dont chaque croupe reproduit un diminutif de mamelons pareils, en tout neuf siéges ou neuf autels. Montagne mystérieuse qui fut le reposoir de l'Esprit et où le christianisme du moyen âge fut sur le point de se transfigurer en religion du Paraclet. Nous remontions à distance la rive gauche de l'Ers qui descend de Mirepois, et nous aperçûmes bientôt un clocher effilé qui nous indiquait la ville voilée d'un boulevard circulaire de verdure.

Mirepois fut notre seconde halte sur le midi. Pendant que notre cocher et son cheval se reposaient, nous quittâmes la ville des Lévis, maréchaux de la croisade, pour aller à la recherche de la ville des Bélissen, chevaliers de la patrie romane. L'ancien Mirepois s'allongeait sur la rive droite de l'Ers, entre la colline du château et le torrent qui descend de Montségur. Sur sa tête, il voyait le donjon et à ses pieds le gave de la montagne. De son mur méridional, *il regardait*, comme son nom l'indique, *le poisson* jouer dans les eaux limpides[1]. Le vieux Mirepois n'est plus. Nous ne trouvâmes sur son sol que des cultures de maïs; au milieu de ces cultures, une maison rustique : c'est l'ancien couvent des Franciscains ou des Dominicains. Ces moines impopulaires s'abritaient sous les balistes du château. A travers les débris de brique, de tuile et de pierre roulant sur la pente herbeuse du coteau, nous grimpâmes jusqu'au puissant donjon,

1. Mira. — Piscem.

demeure primitive des *Fils de la lune*, usurpée par les neveux de l'autre *reine des cieux*. Il n'est plus qu'une ruine énorme, dont les sinistres décombres n'ont conservé qu'un nom d'épouvante : *Terridos!* La porte s'ouvre au nord du côté de la France. Son pont-levis est remplacé par une arche de pierre : cette courtine septentrionale est du temps de Louis XIV. Les hautes et fortes murailles de l'ouest sont de l'époque de François Ier. Le donjon central, entouré de son fossé intérieur, nous offrit des constructions ogivales et des peintures gothiques, qui peuvent bien être du XIIIe siècle. Avec quelle émotion nous découvrîmes sur une pierre abattue les armes de Toulouse : la brebis et la croix ! Cette pierre certainement a vu le synode et la croisade. Les Albigeois, expulsés de Toulouse par le pape Innocent III, se réfugièrent sur les terres du comte de Foix. Le patriarche Gauceli, recueilli au château de Mirepois, y convoqua un concile d'évêques et de barons (1204). Il est probable que le grand comte Ramon-Roger y assista, ainsi que sa sœur la vicomtesse Esclarmonde qui venait de se convertir à Fanjaus, mais ils demeurent sous le nuage. Le concile, avec le consentement tacite du comte, souverain territorial, et de la vicomtesse, douairière de Montségur, décida la reconstruction de ce fort romain du Thabor. Et pour signifier la volonté des princes et le désir des évêques à leur mandataire, le châtelain de Montségur, le synode députa vers Ramon de Pérelha, le patriarche Gauceli, avec deux évêques, Ramon de Mirepois, de la maison de Bélissen, et Ramon de

Blasco dont le nom se retrouve de nos jours mêlé à ceux de Bécaria et de Manzoni. C'est donc dans ce château que fut officiellement résolue la reconstruction de la forteresse patriotique. Assis dans les larges embrasures des fenêtres et sur les banquettes latérales de pierre, nous contemplions ce magnifique domaine des Bélissen que l'Ers arrose comme un jardin, et qui s'étendait sur ses deux rives depuis le monastère de Bolbone jusques aux montagnes dont les neiges se confondent avec les nuages. Nous nous reposâmes dans cette pieuse évocation des souvenirs, et deux heures après notre voiture roulait rapidement sur les traces des palefrois tranquilles des évêques vers le pays d'Olmès.

Mirepois est une ville agréable : les rues en damier annoncent l'équerre de la monarchie, et son clocher effilé révèle l'art gothique venu du nord avec la croisade. C'était le fief militaire et religieux des Lévis. Un de ses enfants a essayé de retracer ces guerres sous la forme des romans chevaleresques de Walter Scott[1]. L'histoire réelle est bien plus dramatique et plus épique. Nous remontions la rive gauche de l'Ers qui s'écarte un peu vers l'orient. Il y avait sur ce gave un pont de *las Clédas* (des claies) très-fréquenté dans les courses nocturnes des Albigeois. Cette rive était surveillée par les trois châteaux de Mirepois, de la Garde et de Léran, et par les deux bastides de Boussignac et du Peyrat. Les collines rocailleuses de droite

1. Frédéric Soulié.

renfermaient les grottes de Cabanac, cellules cathares, le château de Dun, séjour de la pieuse comtesse Philippa, et du diacre Peyrota de Clermont, et enfin Peyréla qui donnait son nom au châtelain célèbre de Montségur. Le diacre Peyrota était probablement de la maison de Peyréla ; Peyréla semble une branche illustre du clan du Peyrat, et le Peyrat formait l'extrémité orientale de l'Acarnaguès, le *pays des rochers*. Ce nom peint admirablement ce petit territoire agricole et pastoral, pittoresquement jeté au pied des grandes montagnes et des forêts. C'est de là que nos pères furent expulsés par la croisade. On les retrouve au XIV[e] siècle à Tarascon, au XV[e] à Mazères, au XVI[e] au Carla-le-Comte, au XVII[e] dans la vallée de l'Arise. Voilà les haltes de leur migration. Ces exilés s'éloignèrent sans doute en pleurant, car ils donnèrent le nom du sol natal au coteau du Carla qui regarde Montségur. Ce champ de faidits a son histoire. Il passa par une femme dans la maison de Bruguière, d'une famille capitulaire, branche des Joanis de Toulouse. Jeanne de Bruguière le porta en dot au ministre Bayle. Il devint ainsi l'héritage d'un autre grand proscrit, Pierre Bayle, l'illustre philosophe, l'Érasme du Refuge. Joseph, son plus jeune frère, reçut le surnom de ce champ maternel et de notre antique et commun berceau de l'Olmès[1]. Nous disions avec le psalmiste : *Advena ego sum apud*

1. Joseph Bayle (du Peyrat) mourut à Paris (1684) précepteur des jeunes Dusson, fils du marquis de Bonnac, descendant d'Esclarmonde d'Alion, ami de Racine et protecteur de Jean-

te, et peregrinus sicut omnes patres mei. Devant nous, au-dessus d'une première chaîne de montagnes, nous découvrions une cime chauve qui se dressait comme une tête d'éléphant. Une dépression du rocher formait le cou d'où se renflait l'énorme mufle; et le jeu des ombres imitait à l'œil les larges oreilles de l'animal indien. Sur son vaste crâne se dessinait une masse carrée semblable à ces ornements de bronze dont les Asiatiques décorent leurs éléphants de combat. Cette ruine était Montségur, et le donjon féodal se montrait à nos yeux à peu près dans le même état que le castellum romain apparaissait aux regards des évêques, il y a plus de six siècles (1204). Le soir, le temps étant à l'orage, nous vînmes coucher à Lavelanet, situé, comme disent les chroniques, *juxta castrum Montis-Securi*. Montségur est situé à deux lieues de là dans la montagne et le donjon célèbre apparaît encore, dominant, de sa haute cime, les collines boisées et rocailleuses de Serrelongue, et les nuages qui flottent sur les forêts.

Lavelanet tire son nom du dieu Avéran ou Avélan. C'est le Bélénus gaulois, et l'Abellio ibéro-romain. Abellio n'est lui-même que l'Apollon grec et le Baal phénicien. Ab-Ellio c'est le *Père Soleil*. Ainsi

Jacques Rousseau. Les Bayle étaient très-monarchiques. Il faut entendre le pasteur Jacques parler de Louis XIV, et le philosophe Pierre répondre à Christine de Suède. Jeanne leur mère, qui taisait son origine romane, se vantait de descendre de la maison de Chalabre. Or, ces Bruyères de la croisade écrivent autrement leur nom que les Bruguière du Midi, et n'ont jamais, que je sache, été protestants.

Lavelanet, comme l'indique le diminutif de sa terminaison, était le petit temple d'Avelan. Montségur, qui conserve encore une renommée prophétique, était le grand sanctuaire. Et les gouffres du Thabor, où flottent de vagues superstitions fatidiques, formaient les mystérieuses piscines héliaques.

Lavelanet est construit sur le Lectorier, un torrent de montagne qui sort tout écumant des gorges de Montferrier. Le bourg ancien s'allonge sur sa rive droite resserré entre deux monticules rocailleux et boisés de chênes. L'un, celui de l'est, supporte le château; et l'autre, celui de l'ouest, était probablement couronné de l'autel sidéral, aujourd'hui transformé en une chapelle catholique dédiée à sainte Ruffina, qui pourrait bien n'être que la *blonde* Phœbé, canonisée dans le panthéon romain. Au XIIIe siècle, le bourg et son territoire étaient le domaine indivis de Bérenger de Lavelanet et de Ramon de Pérella. Les deux cousins étaient du même âge; ils avaient la même foi; ils partagèrent la même destinée jusqu'au trépas. Seulement, dans ce tragique drame, Bérenger, moins riche, moins viril, moins héroïque, n'est que la doublure amoindrie de Ramon, et comme son Pylade chevaleresque. Après la chute de la forteresse albigeoise, tout le pays d'Olmès confisqué fut inféodé au maréchal de la croisade dont les descendants s'intitulèrent marquis de Mirepois, vicomtes de Lavelanet et seigneurs de Montségur, titres qu'ils ont conservés jusqu'à la Révolution française.

A peine descendus de voiture, nous allâmes à la

recherche de ce qui peut rester de monuments ou plutôt de souvenirs du catharisme dans Lavelanet. Nous nous dirigeâmes d'abord vers le château, assis, avons-nous dit, sur le monticule oriental dont les rochers sont revêtus d'un taillis de chêne. Ses murs, reconstruits au XVIe siècle, sont encore habités, bien que croulants et disloqués dans leurs assises, que semblent seuls retenir les crampons et les nodosités de ses vieux lierres. C'est le manoir patriarcal et fraternel de Bérenger et de Ramon de Pérelha. Nous prononçâmes les noms de ces deux héros, avec ceux de leurs compagnes Corba, Ramona, Olivéria, et les pierres, moins oublieuses que les hommes, en murmurèrent du moins quelques syllabes.

Au pied du château se trouvent l'église et le moulin. L'église est moderne, mais son enceinte indubitablement a servi au culte albigeois. Le catholicisme, à son retour, y sculpta un monument de sa victoire : c'est la chaire. La chaire actuelle, quoique ancienne, ne remonte pas jusqu'au XIIIe siècle. Mais elle a vraisemblablement été sculptée sur un modèle contemporain du catharisme vaincu. La forme en est pentagonale : les panneaux supérieurs représentent la Vierge et les quatre évangélistes avec leurs animaux symboliques. Deux anges, les pieds sur des roses, soutiennent et défendent la chaire de la croisade. Elle écrase de son poids une cariatide, courbée dans une attitude pénible, les mains sur ses genoux; sa tête est foulée par les pieds des apôtres et de la Vierge ; elle mord sa lèvre avec un mouvement convulsif de rage et de douleur. Le

front est noble, le nez aquilin, la face ascétique, le type oriental. Elle est coiffée d'une espèce de tiare asiatique. C'est évidemment l'image de l'Albigisme écrasé, et cette chaire un monument de la victoire de la théocratie romaine. Après la chute de Montségur, l'inquisition dressa son tribunal à Lavelanet, d'où elle lança ses piqueurs et ses limiers sur le Thabor.

Le moulin féodal est en face de l'église sur la branche factice du torrent qui bouillonne souterrainement et mugit à de noires écluses qu'il blanchit de son écume. Ax le meunier était *parfait*, et transporta ses meules à Montségur. Lavelanet aujourd'hui n'est qu'un bourg manufacturier jeté sur un torrent qui, à peine sorti de ses gorges natales et tout sauvage encore, se modère sous la main de l'homme, pour activer les rouages retentissants de ses filatures à travers lesquelles il tombe échevelé de cylindre en cylindre. Lavelanet, au moyen âge, était un atelier de catharisme; il tissait, avec le lin pur de saint Jean, des tuniques qu'il brodait avec la pourpre éclatante de Platon. Alors, il vêtissait les âmes; aujourd'hui, il ne recouvre que le corps. Il a pourtant construit une chapelle sur son monticule occidental, au lieu même où l'autel de la lune s'élevait dans son bocage aérien. Cet oratoire ne manque pas d'un certain charme pittoresque et d'un vague attrait religieux, surtout lorsque sa cloche agreste fait entendre, du milieu des rameaux, les tintements mélancoliques de l'Angélus du soir. Mais combien cet édicule est mesquin en face de ce gigantesque autel dressé, par le christianisme philosophique

des johannites, sur un piédestal de montagnes et de nuages, au Verbe incréé. Nos regards ne pouvaient se détacher du sanctuaire vénérable dont la masse grise et carrée comme un tombeau se détachait vivement sur le fond noir de la chaîne centrale où se réverbéraient les rayons du soleil couchant. Des nuages sombres flottaient à sa base et suspendaient dans le ciel la grande ruine catharéenne qui reposait immobile sur ces tempêtes, et vaporeuse et rayonnante se transfigurait dans la lumière comme dans la gloire de ses martyrs. La nuit tomba insensiblement ; elle nous déroba enfin l'aspect des ruines ; et nous nous endormîmes au bruit des eaux qui murmurent continuellement dans les rues de Lavelanet.

Au mois de juillet 1209, le sacerdoce albigeois, fugitif devant la croisade, arrivait éperdu dans Lavelanet ; Ramon de Pérelha recueillit dans ses murs le Patriarche, les évêques, les diacres, les diaconesses, les écoles, les hospices, les orphelins de tout le Midi escortés par les barons ; et formant de toutes ces multitudes éplorées une longue colonne dont il prit la tête, le jeune chef de l'émigration se mit en marche vers Montségur.

Près de six cent cinquante ans après, nous suivions le même chemin, mon camarade et moi, à pied, le bâton à la main, et notre compagne assise sur une ânesse blanche, comme une fille de Sion. Nous remontions la rive droite du Lectorier : la plaine que nous traversions était couverte de cultures de maïs dont les feuilles à demi desséchées laissaient entrevoir les longs épis dorés et che-

velus; froment magnifique du pauvre arrivé d'Orient parmi-nous avec le catharisme au retour de la première croisade. Cette plaine, large de deux ou trois kilomètres, se termine au Piboléo. De cette bergerie, une avenue de maigres cyprès, alternée de cerisiers rougis par les premiers froids, nous conduisit, sur leurs feuilles qui déjà jonchaient le sol, jusqu'au pied de la montagne. Sur ces arbres flétris, des nuées d'hirondelles chantaient le lever de ce dernier beau jour d'automne; leur gaieté vive contrastait mélancoliquement avec leur plumage noir, semblable à une longue robe traînante, et avec leurs petites gorges tachées de sang, comme des victimes échappées au couteau. Les mères groupaient autour d'elles leurs petits frissonnants, joyeux à la fois et funèbres; on eût dit des veuves cathares, avec leurs enfants orphelins, qui, le cœur sanglant et traînant leurs longues infortunes, saluaient avec transport l'aurore du jour divin, le lever de l'éternel soleil.

Accessible jusque-là aux chariots, le chemin n'est plus qu'un sentier scabreux, raviné, indécis, tracé au hasard par le pâtre à travers des buissons de hêtres rabougris, et perpétuellement broutés par les ânes et les chèvres. Ces broussailles étaient autrefois des forêts : les arbres ont dégénéré comme les hommes[1]. La montagne ondule de l'est à l'ouest, revêtue jusqu'à sa cime qui, par intervalles, se hérisse en énormes crêtes de roc grisâtre semblables, au-dessus des bois, à des vagues solidifiées avec

1. La culture entame aujourd'hui ces landes.

leur écume. Une indicible émotion nous saisissait au cœur en gravissant ces sentiers sanctifiés par les douleurs et les combats des ancêtres. Nous croyions voir ces chevaliers escortant en silence les hommes de Dieu, le front penché sous le poids des tribulations de leur patrie, des larmes sillonnant leurs faces farouches, et roulant sur leurs barbes et sur les crinières de leurs chevaux.

Du sommet de cette première chaîne, nous aperçûmes de nouveau le vieux donjon momentanément dérobé par la montagne et les bois. Il apparaît vers le Sud au fond d'une haute gorge, qu'il barre de sa masse, campé tout en travers, rapproché, mais, à ce qu'il semble, inarbordable, sur son roc morne et désolé. On dirait un vaisseau foudroyé sur un écueil, ou l'Église cathare elle-même échouée sur ce sépulcre des siècles. Le chemin serpente dans cette gorge inégale, largement déchirée, et qui s'ouvre alternativement sur d'étroites combes. Il monte toujours, d'abord insensiblement et par de longs circuits, puis tout à coup à une berge abrupte par de raides et brusques zigzags : ces gigantesques degrés conduisent au pied de la montagne du château, sur la brèche du *Tremblement*. Nous en gravissions lentement les rampes lorsqu'un tourbillon se leva du couchant ; nous ne vîmes plus à gauche les ruines sur notre tête; elles étaient enveloppées d'un nuage; le vent bruyant et plaintif roulait impétueusement la nue autour des créneaux en l'effilant comme un panache. De ce col élevé, une gorge nouvelle s'ouvre vers le Sud, et descend rapidement dans un val profond qui s'élar-

git en un bassin triangulaire. Au fond de ce bassin on tombe tout à coup par un chemin presque vertical sur un village qu'on ne soupçonnait pas dans cet abîme. C'est le village de Montségur assis au pied de trois montagnes, aux crêtes grisâtres, aux flancs hérissés de noirs sapins, et d'un aspect triste et sauvage. Un torrent y met en mouvement un moulin et quelques scieries en fuyant vers la forêt de Bélestar dont les cimes presque inaccessibles étaient autrefois peuplées d'ours. C'est le grand Ers (le petit arrose le Lauragais), l'Ers des montagnes, et sa source formait avec celle de la Garonne, et la section centrale des Pyrénées, la limite méridionale du diocèse cathare de Toulouse.

Le village de Montségur est un ramas de maisons, étagé par rangs parallèles, entrecoupé de ruelles tortueuses, jeté sur la berge abrupte à l'aspect du Sud, et croupissant dans la boue et le fumier des troupeaux. Ces parcs à vaches, ces toits à porcs, voilà donc ce qui fut pendant plus d'un quart de siècle l'asile de deux princesses, de grandes châtelaines naguère reines de cours d'amour, de barons et de chevaliers, héros de romans, de ballades et d'épopées. Leur souvenir parfume encore cet impur cloaque. Nous y trouvâmes même leurs gracieux symboles. Des abeilles nous reçurent à l'entrée du hameau. Leurs ruches s'élèvent dans un jardin contigu au cimetière. Leur rencontre nous parut d'un heureux augure. « L'abeille, dit mon compagnon, est un insecte cathare : *nec concubitu indulget;* et, selon le poëte platonicien, *apibus*

partem divinæ mentis[1]. Vierges, elles distillent le miel et possèdent un rayon de l'Esprit de Dieu. »
Quoi qu'il en soit, les abeilles de Montségur qui composent leur nectar avec les fleurs des tombes, accueillirent fraternellement des voyageurs qui venaient moissonner aussi des souvenirs perdus, des gloires oubliées sur un antique sépulcre.

C'était le dimanche (23 septembre); la cloche rustique sonnait l'office du matin; et nous trouvâmes les habitants presque tous bergers, bûcherons et cultivateurs, devant l'Église qui n'est elle-même qu'une grande cabane, un vaste bercail surmonté d'une croix. Empressés et respectueux, ils entourèrent aussitôt les étrangers et parurent flattés que nous fussions venus d'un pays lointain visiter les ruines de Montségur. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que les événements dont elles furent le théâtre échappent à leur souvenir. Tout cet horrible drame n'a plus dans leur esprit que la vague et fantastique consistance d'un songe. L'homme n'a pas assez de mémoire pour toutes ses infortunes; à chaque époque ses douleurs, à chaque génération ses larmes. Le temps, la mort et l'inquisition ont tout effacé. L'affreuse inquisition, non contente d'exhumer du sol les ossements, s'efforçait encore d'extirper du cœur les souvenirs : il lui fallait des cœurs et des tombeaux déserts. L'histoire de leurs ancêtres a pour ces montagnards le merveilleux d'un conte arabe. Mais ils aiment ces héros ignorés; ils sont fiers de ces martyrs incon-

1. Virgile, *Georg.* IV.

nus; ils confondent ces *hérétiques* avec les calvinistes, les Sarrasins, les Ibères et des peuples fabuleux.

L'Église de Montségur n'est, comme la foi de son peuple, qu'une construction informe et rustique. Elle ne remonte pas jusqu'au moyen âge; et l'inscription latine qui en décore la façade ne nous révéla que le nom du maire qui venait d'en faire récrépir les murs délabrés : *Altiérius !* Je tressaillis à ce nom que j'avais lu si souvent dans les procédures des inquisiteurs, et ma joie redoubla quand les pâtres m'assurèrent que cet ancien maire connaissait parfaitement les antiquités de Montségur. C'était pour nous une fortune inespérée; nous allions nous entretenir avec le descendant d'une tribu de martyrs albigeois. M. Autier-Bellerose nous accueillit parfaitement; mais nous espérions qu'il posséderait, soit des armes, soit quelque martyrologe domestique, soit quelque lambeau d'évangile cathare. Notre espoir fut déçu; il n'avait point de manuscrit; il nous montra quelques restes du moyen âge, mais probablement étrangers aux Albigeois; et des débris de l'époque romaine qui jettent quelque jour sur les origines de Montségur. Nous exposerons tout à l'heure ces origines, quand nous gravirons les rampes de la forteresse. Nous avions hâte d'explorer cette Roche célèbre qui, nous l'avons vu, conserve encore pour ces bergers un reste de mystère et de vague prestige fatidique. « Allez, nous disaient-ils, vous pouvez monter; les Menjous ont disparu[1], la montagne est

1. Les Dominicains. Les nuages.

claire; vous n'aurez point d'orage ! » Nous prîmes un guide, et après quelques heures de repos, nous montâmes aux ruines. Quelques jeunes pâtres eussent voulu nous mener aux fameux ***Gourgs du Thabor*** (Gurgites), urnes sauvages de l'Ers. L'instituteur assura que lorsqu'on y jetait des pierres, il en sortait des orages et des tonnerres. Nous n'étions pas venus, cette fois, pour consulter les gouffres de la nature, mais pour interroger les gouffres de l'histoire, et leurs lacs de larmes et de sang.

La forteresse albigeoise se voit à peine du hameau; elle se présente latéralement sur son sommet : on dirait d'en bas une petite ruine cyclopéenne. Nous remontions le col d'où nous étions descendus le matin; nous repassâmes devant les ruches de nos murmurantes amies, les abeilles du cimetière et devant la tombe de Ferrocas. Qui était ce Ferrocas (Ferre-chiens)? Un vieillard sceptique, nous dit notre guide, un philosophe des bois. On ne le voyait jamais à la messe, jamais au confessionnal. Il prétendait que la religion du prêtre était autre que la religion du Christ, et que la religion de Dieu. Le curé l'admonesta plusieurs fois; il le dénonça publiquement du haut de la chaire; il le menaça de l'enfer. Rien ne put ébranler le vieillard. Il ne voulut pas voir de prêtre à son lit de mort. Le curé résolut de faire un grand exemple, et défendit qu'on portât son corps à l'Église ni au cimetière. Il le fit enterrer sur la voie publique comme un chien. On lui creusa sa fosse ici sous une grande aubépine. Ce fut son monument funèbre. —

Nous donnâmes en passant un soupir à ce pauvre Lazare de Montségur[1].

Après que notre guide nous eut raconté ce petit épisode inquisitorial, nous l'interrogeâmes sur les origines de la forteresse. « Voyez-vous, nous dit-il, cette montagne que le col sépare de la montagne du château? On l'appelle l'*Aire de l'Espagnol*. Eh bien, ajouta-t-il sans sourciller, les maçons se tendaient d'une cime à l'autre la truelle et le marteau. » La distance est au moins de deux kilomètres à vol d'oiseau. Telle est la stature que la légende suppose à ces prodigieux constructeurs qui font ressouvenir de Babel. Mais, qu'est-ce que ce géant espagnol qui pétrissait le ciment et taillait les blocs, et de son chantier les lançait aux ouvriers qui bâtissaient sur le plateau de Montségur? Ne serait-ce pas une personnification de la race ibère, quelque Géryon cantabre qui de cette cime avancée défendait contre les invasions de l'Hercule gaulois, les pommes merveilleuses des Hespérides, c'est-à-dire l'Espagne elle-même qui a la forme d'une grenade, à l'écorce de marbre et aux pepins d'or?

Laissons les géants de la Fable et passons aux géants de l'histoire. Les Romains ont donné son nom à Montségur. Et pour qu'il justifiât ce nom significatif, ils durent construire sur cette cime un *Castellum*, avant-poste militaire destiné à maintenir la

1. C'était sous les Bourbons. Ce curé fut tué par son cheval. Son successeur fit couper l'aubépine pour mettre à sa place une grande croix de fer, sur son piédestal de pierre, qui marque aujourd'hui la tombe de Ferrocas.

sécurité dans cette partie des Pyrénées[1]. Ce Castellum était le frein du *Saltus* ou pays de Sault, dernier repaire des montagnards indomptés et insaisissables autour des gouffres druidiques, dans les escarpements du *Bocage* immense, dont le dernier débris est la forêt de Bélestar. Cette induction historique est fortifiée par la fréquente exhumation d'outils et d'armes romaines. Il y a plus : M. Autier possède une pierre antique marquée du millésime CCCXLI. Cette pierre aujourd'hui encastrée dans les murs d'un moulin provient, assure-t-il, du Castellum, et donne peut-être la date de sa reconstruction vers le milieu du IVe siècle. Quoi qu'il en soit, il est certain que Montségur est un anneau de cette chaîne de forteresses dont les Romains fermèrent l'isthme pyrénéen depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan.

Une tradition populaire veut, en outre, que le château ait été repris sur les Sarrasins. Les Sarrasins ont donc occupé Montségur. Leur nom est partout aux alentours : au couchant, la ferme du Moro; au nord, celle des *Moréos*; au levant, celle de *Morenci*[2]; plus loin, *Ben-Aïs ou Massa-Barac.* Les Maures n'ont pas laissé leurs traces seulement sur le sol, mais encore dans le sang, et jusque dans le nom de ces montagnards. Notre guide s'appelle *Aldouis*, et le maire actuel *Aldabram* (Abdérame ou Aldébaran). Un pâtre basané en guenilles, coiffé d'un béret brun, gardant sur les pentes de la mon-

1. Florus, IV, 12.
2. Morenci n'est probablement qu'un abrégé de Montmorenci, nom d'un chef de la croisade.

tagne un troupeau de porcs noirs, nous offrit à l'instant même le plus magnifique type oriental. Jamais teint plus Almohade, ni face plus Almoravide. La figure de ce porcher était digne d'un calife. Mais, par qui furent expulsés les Sarrasins? Sous le château, près du village, est un monticule nommé le *Carolet*. Sur l'autre versant des Pyrénées, dans l'Andorre, est le val de *Carol*. Quel est ce Charles? Est-ce Charles Martel? Est-ce Charlemagne ? Est-ce un descendant du César franc? Est-ce dans les guerres des Francs et des Arabes que fut détruit le Castellum romain avec les ruines duquel fut construite la forteresse catharéenne?

Qu'importe au fond, et pourquoi nous arrêter à des conjectures historiquement insolubles ? Vers le milieu du col le pâtre s'arrêta : « Cette pelouse, nous dit-il, s'appelle le pré de l'église (lou prat de la gleyso) et celle-ci le vieux cimetière (lou bieil cementéri). Nous y venons faire des processions en automne, et l'on n'a qu'à creuser sous l'herbe pour trouver des ossements humains. » Le guide avait raison. C'est là qu'après la croisade fut rebâtie l'église, au centre de son cimetière, au pied de la rampe du château, pour que de son rocher le capitaine pût surveiller les vivants et les morts; cette église subsista jusqu'au XVI[e] siècle. Le protestantisme fit son apparition dans ce vallon avec le baron d'Audou, châtelain de Montségur et seigneur de Bélestar. Le terrible Claude de Lévis dut détruire cette église fondée par son aïeul. Mais après sa mort, elle fut reportée au centre du village où elle était avant la croisade et où nous venons de la voir.

Au temps du siége, cette pelouse devait donc être déserte comme aujourd'hui. L'ennemi dut s'établir sur les hauteurs de l'ouest. « Ici, me dit le guide, sur l'*Aire de l'Espagnol*. Cet emplacement s'appelle encore le *Camp*. » — « Alors, repris-je, cette gorge et les rampes latérales sont le champ de bataille. Descendant des deux cimes opposées, les deux ost se rencontraient comme deux torrents dans la vallée, et cette pelouse où se jouent ces jeunes taureaux est l'arène retentissante où se heurtèrent les guerriers et où se passèrent les scènes variées et sanglantes dont nous admirons les tableaux chevaleresques dans l'épopée du Tasse. C'est ici que fut construite la tour roulante de Montségur. Elle ne pouvait l'être que là, ou sur l'esplanade supérieure de l'Abès. Mais de ce dernier point elle eût eu à franchir le col du *Tremblement* sous le feu grégeois du donjon. C'est donc sur ce pré que la tour de bois fut mise sur son chariot, et que le vaillant Alzeu de Massabrac fut blessé en tâchant d'incendier la terrible *Gossa* (chienne) qui devait dévorer Montségur [1].

La montagne s'élève en ondulant de l'est à l'ouest; sa cime s'élargit en tête d'éléphant. C'est sur son plateau qu'est obliquement posée la forteresse. Ce plateau, escarpé de toutes parts, serait absolument inaccessible, si vers le sud-ouest, le rocher ne s'abais-

1. Les Massabrac d'aujourd'hui s'appellent Faure et habitent Pamiers. Leur généalogie, peu correcte, remonte jusqu'en 1400. Ils en ont retranché l'albigisme et le calvinisme, c'est-à-dire l'antiquité, le patriotisme et la gloire chevaleresque.

sait en talus rapide vers le col supérieur. Arrivés au pied de ce talus, à un demi-kilomètre des ruines, nous abordâmes de front la montagne du château. Nul sentier que celui des troupeaux qui viennent y brouter des tiges de fougère et des rejets de hêtre [1]. Le chemin primitif est presque effacé; des vestiges attestent pourtant encore qu'il était construit en maçonnerie ou taillé dans le roc. Nous allions gravir en un quart d'heure la rampe abrupte que mit six mois à escalader la tour mobile. Cette lente ascension prouve et la raideur de la roche et l'acharnement du combat. C'est au bas de ce talus que tomba Jordan du Mas-Sant-Andréo, dit le Vieux, chevalier presque centenaire. Le chemin fait d'abord un long repli vers le nord, puis revient au sud, puis monte directement, rétrécissant de plus en plus ses zigzags comme des lacets sur la poitrine d'une femme, dont le ressaut du rocher imite en cet endroit les formes surplombantes et les renflements latéraux pareils à des mamelles. Le sentier oblique qui les divise, fut évidemment tranché par le pic, et son abord était défendu par une barbacane avancée, ou tour demi circulaire. Cette tour, qu'un corridor crénelé et percé d'archères reliait au château, formait comme la trompe allongée de l'éléphant de pierre. C'est au pied de cette barbacane qu'il défendait contre l'horrible Gossa que fut tué Jordanet du Mas Sant-Andréo, le héros et le martyr adolescent. La forteresse mutilée a perdu cette défense, et le sol penchant n'offre plus

1. La bêche entame ce gazon naguère inviolé.

jusqu'aux murailles que l'aspect d'une carrière bouleversée et encombrée d'un énorme amas de rocs anguleux. Intacts du fer et purs du ciment, ces rocs bruts sont évidemment le reste des matériaux employés à sa construction, et en même temps les débris des projectiles lancés par les balistes. On dirait que l'architecte surpris par la guerre n'a pas eu le temps d'en déblayer les alentours. L'histoire confirme cette conjecture, et fixe avec précision par son ogive l'âge du monument. Il est des premières années du XIIIe siècle (1204). On y travaillait encore lorsqu'au commencement de la croisade, la patrie romane et la religion cathare vinrent réclamer cette Roche pour s'y préparer contre les hasards des batailles, un refuge et un sanctuaire aérien.

L'architecte est inconnu. Peut-être était-ce Escot de Linas, le grand ingénieur des guerres albigeoises, ou Ramon de Vals qui, plus tard, en arma de machines les murailles, ou Bertrand de la Bacalaria qui, pendant le dernier siége, en manœuvra lui-même les balistes. Mais quel qu'il fût, il était évidemment méridional et même johannite. Il n'admet dans sa construction que la ligne droite et la forme rectangulaire, expression du bien et du vrai. Il en exclut presque absolument la ligne courbe, oblique comme le mensonge, sinueuse comme l'erreur, brisée, tourmentée comme la violence, la colère, le meurtre. C'est d'autant plus significatif qu'elle est, à cette époque, la ligne génératrice de tous les édifices publics, cathédrales catholiques, forteresses féodales, hôtels de ville populaires, et

des palais fantastiques des démons également remplis de tumulte et de tempête. Le prophète de Pathmos donne une forme quadrangulaire à la cité de Dieu, et, d'après une antique tradition, les poëtes construisent sur un plan circulaire le dédale de la cité de Satan[1]. Ces chimères, ces gorgones, cette monstrueuse ornementation, reproduction hideuse du type du mal, si communes dans les maçonneries de ce temps, sont rigoureusement bannies de la forterésse du Paraclet. Nulle part, le serf infortuné du moyen âge ne s'y tord, comme dans la tour de Montagut, en cariatide grimaçante et grotesque. Nulle sculpture de violence, nul symbole de guerre, nulle idée de combat ni de mort. Point de tours ni de tourelles angulaires, ni même, à proprement parler, de meurtrières latérales, ni de fossés environnants que les précipices : seulement une dentelure de créneaux semblable à une couronne. C'est moins un château qu'une arche de refuge, moins un donjon qu'un autel des sacrifices. Montségur, sans autre défense que l'escarpement de son site, trouvait, comme le cœur de son peuple, sa sécurité dans son élévation et son calme dans sa proximité du ciel.

Après ce phénomène architectural, ce qui frappe le plus dans ce château c'est son exiguïté. On s'étonne d'un si petit théâtre pour tant de gloire et d'infortune et d'un si étroit espace pour la mort d'un peuple et d'un siècle. Le monument remplit exactement le sommet; il peut être long de cent

1. Milton, palais de Satan. Le Tasse, palais d'Armide.

mètres, large de vingt, haut de dix jusqu'à la base des créneaux, et l'épaisseur des murs, d'environ deux mètres, rétrécit encore ce champ d'un courage immense et d'un héroïsme immortel. Au milieu de la façade s'ouvre une porte d'environ quatre mètres de hauteur, et c'est de ce côté l'unique ouverture si l'on ne compte pas deux archères ou, pour mieux dire, deux lucarnes, percées sous les créneaux encore debout dans la partie du nord qui formait le donjon. L'édifice est construit avec un calcaire brun, arraché de la cime même, et qui donne à ses murs la teinte du plomb et la dureté de l'airain. Cette couleur ferrugineuse assombrit les montagnes environnantes dont la plus haute crête a reçu le nom de Montferrier. Le paysage est en deuil et sa tristesse s'accroît encore de la verdure funèbre des buis, des ifs éplorés, et de la grande attitude mélancolique des sapins. De sorte que le vieux manoir s'élève dans son site lugubre comme l'urne ou plutôt le mausolée dévasté d'un clan pyrénéen. Le temps, l'ouragan, la bataille qui envahit tumultueusement sa plate-forme en ont défoncé la voûte et lancé dans les ravins une partie de ses créneaux. Le pic du montagnard, comme le dard d'un insecte, s'efforce encore parfois d'en arracher quelques pierres. Mais voilà tout; le temps, en somme, respecte sa masse vénérable, et la décore même, non de lierres, de giroflées et de cette végétation saxatile dont il revêt les vieux manoirs gothiques, mais en conservant sa nudité vierge plus belle que les fleurs. A ses murs frissonnaient seulement quelques fibres d'alizier à la feuille si élé-

gamment découpée, et une églantine d'automne attardée dont le cœur de miel contrastait avec ses pétales d'un rouge sombre. Nous la cueillîmes, et notre compagne d'ascension reçut, en récompense de sa bravoure, cette rose d'une délicatesse charmante et funèbre.

« Salut, m'écriai-je en sanglotant, porte sainte, maison des Purs, demeure des Parfaits, sanctuaire de l'Évangile et de la Patrie romane ! » Et, tombant à genoux, je collai mes lèvres sur ce seuil foulé par les pieds de tant de héros et de martyrs. — « Je n'oublie pas leurs erreurs, dis-je à mes compagnons un peu surpris de la ferveur de mon hommage filial. Ils s'égarèrent, mais au-dessus de l'Évangile et de l'humanité. Ils se perdirent, mais dans la lumière et l'idéal. Ils firent naufrage, mais dans le ciel. Et nous sommes échoués dans un cloaque ! » — Cette porte de pierre, où tant d'hommes, tant d'années et de tribulations ont passé, semble encore toute neuve. L'arc en est légèrement ogival : nulle trace de verrous, de pitons, de gonds, ni de herse. Nous entrâmes, comme à la suite du cortége cathare, et nous nous trouvâmes dans une salle spacieuse. La voûte, dont l'ogive est encore visible sur les murs d'appui, forme aujourd'hui de ses décombres le sol d'où le pic du montagnard a naguère déterré un squelette humain, des monnaies féodales, et un vase de cuivre d'une forme élégante et gothique[1]. Nul vestige de compartiment, si ce n'est à l'angle in-

1. Ce vase sert au culte dans l'église de Montségur.

térieur du sud, un carré semblable à un puits rempli de gravois et qu'on appelle, en effet, *la citerne*. Nous étions évidemment dans la salle capitulaire. C'est ici que Ramon de Perelha réunissait ses vassaux et pendant la guerre ses chevaliers. C'est ici que Guilhabert de Castres prêchait habituellement, adossé au mur de l'ouest et la face tournée vers l'orient. C'est ici encore qu'il fit la grande réorganisation de la hiérarchie cathare destinée à lutter contre l'inquisition (1232).

Pendant que je donnais ces explications, notre guide prétendit qu'il existait une chapelle. Où donc est-elle? m'écriai-je étonné. Il me montra le mur de refend qui divise environ un tiers de l'édifice au nord, et dans ce mur, à un mètre et demi du sol, une meurtière dégradée. Cette archère intérieure me révélait le donjon. Mais comment pénétrait-on dans cette partie du château? Nulle porte visible n'y conduit. Nous avons remarqué tout à l'heure un creux nommé la *Cisterne*. C'était incontestablement l'escalier descendant dans les souterrains. La sonorité du sol annonce une voûte, et l'exiguité relative du manoir supérieur fait supposer l'existence de souterrains probablement immenses. C'était là le grenier, le magasin, l'arsenal et aussi les dortoirs des défenseurs de Montségur. Eh bien, cet escalier aboutissait en diagonale par les caves à l'angle occidental de la grande salle. Là, au point de jonction du mur d'enceinte et du mur transversal, s'ouvre dans la maçonnerie un second escalier montant du souterrain à la plate-forme. La vis en est détruite, et la chute des gradins supérieurs obstrue le fond

de la tour, où l'œil admire encore, sur la paroi circulaire, la grâce de sa spirale. C'est par là qu'on pénétrait dans le donjon, mais depuis que le souterrain est fermé on n'y monte plus que de la grande salle et par l'archère intérieure élargie et dégradée. Nous gravîmes par cette brèche dans le donjon que la forme ogivale de sa voûte récemment tombée a fait prendre pour une chapelle. Le sol, plus élevé que celui de la salle capitulaire, est couvert d'orties et de grandes herbes. Deux meurtrières, d'un mètre environ de hauteur, s'ouvrent sur le vallon de Montségur, deux autres à l'opposite sur le ravin de Serrelongue. Parallèles à la porte dont elles ne défendent pas l'abord, les premières méritent à peine le nom de meurtrières ; et les secondes, plongeant sur un horrible escarpement à pic, ne sont en réalité que des lucarnes d'observation qui surveillent les montagnes dans la direction de Lavelanet. Une porte intérieure conduit à un autre compartiment qui forme à l'extrémité du nord-ouest un étroit et obscur réduit réservé probablement au sommeil des gardes nocturnes qui se relevaient sur la plate-forme. Le donjon, nous l'avons déjà dit, est la seule partie du château qui soit encore armée de son énorme crénelure. Nous ne remarquâmes aucune trace d'animaux malfaisants, d'oiseaux de proie ni de nuit, qui infestent les édifices ruinés du moyen âge. Soit que le site soit trop élevé et l'air trop glacial ; soit que la demeure des saints conserve un parfum odieux aux êtres impurs et pervers ; soit que ces petits carnassiers frissonnent du meurtre immense qui s'exhale encore

de ces ruines, et s'enfuient de ce repaire de l'inquisition, comme des chasseurs de la caverne du tigre.

Les murs en sont crépis à l'intérieur d'un ciment qui n'est probablement que du plâtre rose que le temps a durci comme le granit. La teinte en est encore vive dans le donjon, mais délavée par les pluies dans la grande salle. De cette dernière pièce où nous sommes redescendus, une seconde porte extérieure, qui ne correspond pas à la porte principale et plus petite de moitié, s'ouvre à l'est sur les derrières du château. Le rocher y forme comme un balcon inégal, raboteux, hérissé de grandes herbes, et bordé de broussailles qui se balancent sur l'escarpement abrupt, immense, vertigineux. Le vertige, en effet, me saisit ; je me sentis chanceler comme un homme ivre, et me rejetant en arrière d'effroi, je m'assis tout tremblant et ébloui. Je fus quelques instants sans pouvoir ramener mes regards vers cet escarpement qui forme de ce côté le fossé du château : effroyable fossé, tranchée de géants, justement nommée l'Abés (Abyssus). Du fonds de ce val, un contre-fort de rocher monte jusqu'au sommet comme pour étayer le plateau incliné qui suspend la forteresse sur l'*Abyme*. Ce contre-fort, fléchissant, dirait-on, sous le poids, s'est brisé à mi-hauteur, et sa déchirure forme un éperon aigu où le pâtre s'est tracé un sentier pour descendre dans le ravin (Vallum, Bautium). Ce passage s'appelle le *Pas de Christolet*. Ce mot est évidemment d'origine grecque, soit que le pieux johannite descendant du manoir ne manquât jamais, arrivé là, d'invoquer son Christ, en murmurant quelque an-

tique formule qui aurait laissé ce nom liturgique à ce roc d'épouvante (Christé, éléison, olola!), soit que ce pilier colossal ait seul gardé un nom donné primitivement à la montagne tout entière, lorsque les évêques, prenant possession de ce Sinaï, dirai-je, ou de ce Golgotha du catharisme, le consacrèrent solennellement au Christ vainqueur, destructeur du péché, exterminateur des ténèbres, de Satan (Christos oloéis).

Le sacerdoce albigeois sortit par la porte de l'est et se répandit sur la montagne vers les cabanes isolées sous les grands hêtres et les vieux chênes de la forêt. Le château se referma derrière les proscrits, et ils se trouvèrent recueillis, comme dans un île de roc escarpée, inaccessible, aérienne. Assis au-dessus des nuées, adossé à un immense abîme, flanqué d'abrupts escarpements, entouré de ravins dont la profondeur varie de cinq cents à mille mètres, uniquement accessible par le talus presque vertical du sud-ouest barré par sa masse crénelée et battu par ses balistes, Montségur pouvait se croire inexpugnable à tout ennemi qui n'accourrait pas sur les vents, comme la faim et la mort. Cependant, à la défense naturelle des précipices, on avait cru ajouter quelques travaux d'art; on avait évidemment clos le balcon oriental d'une porte, et accru, en déchirant le rocher, l'escarpement du mur méridional. Puis, deux kilomètres plus bas, on avait, à l'extrémité de la montagne, placé, comme une vedette, une tour, dont on voit encore les restes, chargée de garder la gorge de l'Ers. Enfin, on avait posé en avant de la façade

du château, une barbacane, dont la demi-lune se reliait à la porte principale, alors masquée, par un corridor crénelé et percé d'archères, et dont le prolongement figurait la trompe de l'éléphant. La forteresse, par cette disposition, se trouvait sans porte extérieure à l'ouest et sans autre accès que la poterne de la barbacane dont l'abord était défendu par les archères du corridor et du donjon.

C'est par cette poterne dérobée qu'était entré le sacerdoce albigeois. Mais habituellement par où donc pénétrait-on dans le château? Ici la tradition vient en aide à l'histoire. Selon les pâtres, il existait un vaste système de souterrains ; il avait deux ramifications immenses : l'une reliait le château à la tour de l'Ers ; l'autre venait aboutir, par une spirale de trois mille degrés, au village de Montségur. C'est par cette bouche, aujourd'hui perdue, que la forteresse, et la colonie cathare retirée sur la montagne sainte, s'alimentait, s'approvisionnait, correspondait avec le monde qu'elle contemplait du sein des nuées. La montagne poreuse de sa nature est donc creusée d'escaliers, de cellules et de corridors, et si l'on pénétrait dans ses entrailles on trouverait peut-être encore les tombeaux des chevaliers, des barons et des évêques morts à Montségur. Les alvéoles de cette ruche d'abeilles platoniciennes étaient des sépulcres. Il y avait donc deux colonies : dans le val, le clan servile et rustique ; c'est le hameau de Montségur. Sur la Roche, la tribu chevaleresque, sacerdotale et johannite. Ses cabanes de feuillages, ses cellules, ses grottes,

éparses sous les chênes et les sapins de la forêt, s'étendaient entre le château et la tour de l'Ers. Mais il n'en reste plus rien ; les maisons ont été détruites par les vainqueurs, leurs vestiges par les ouragans, et leurs souvenirs mêmes par les siècles.

Tel était Montségur : mais quel que fût son escarpement, il fut pourtant escaladé. De quel côté ? Du nord et du chemin de Lavelanet. L'ennemi rampa, comme un serpent, pendant la nuit, à une effroyable hauteur, sur les aspérités du roc vertical, et, tournant la base du donjon, aborda le trottoir oriental. Il frappa par derrière et en traître l'invincible château. L'exploration du site et des ruines terminée, nous nous assîmes, las mais émus, curieux encore et tout palpitants, à l'angle sud-est du manoir, sur des roches revêtues de mousse. Et là, immobiles et silencieux, nous fûmes quelque temps à contempler, dans un mélancolique ravissement, le magnifique horizon pyrénéen qui entoure Montségur. A droite, dans le val, se cachait le village, aux maisons recouvertes de tuile rouge, disposées comme des ruches d'abeilles. A gauche, on découvrait l'Abès, où les vaches blanches de Serrelongue paraissaient comme des agneaux. Au delà, les villages moresques, et dans le lointain Lavelanet. En face, vers le sud, un pic triangulaire, Bidorto; près de sa cime une vaste grotte : on dirait une bouche de géant contractée d'effroi. L'Ers coule au sud de cette montagne ; on le voit descendre de gorges sauvages, plonger et replonger sous la terre comme une couleuvre effarée, puis serpenter au levant dans des lointains grisâtres, ondulés de mon-

tagnes semblables à des vagues, et tigrés par les noirs sapins de la forêt de Bélestar. Le torrent albigeois, après avoir baigné Léran, Mirepois, Mazères, se perd dans l'Ariége, au-dessous de Bolbone, nécropole des comtes de Foix. Symbole du catharisme, il sort d'un gouffre et finit près d'un sépulcre. Le plus brillant soleil éclairait cette scène alpestre; il enflammait les neiges vierges des Pyrénées et les vapeurs des collines fumantes comme des trépieds autour de Montségur, semblable lui-même à un immense catafalque. Ces nuées éclatantes entouraient comme d'une gloire ce sépulcre de la patrie romane. Et nous, enfants des héros et des martyrs, nous étions venus sur cette cime pour évoquer la mémoire funèbre d'un peuple encore inconsolé.

Montségur, me dirent mes compagnons, est le site sacré où devrait être racontée l'épopée cathaRéenne. — Oui, répondis-je, mais le temps manque à nos récits. Voici trois heures que nous explorons ces ruines. Quand nous sommes arrivés, le soleil reposait verticalement sur le pic de Bidorte, et l'ombre des sapins de la montagne tombait perpendiculairement vers l'Ers. Et maintenant leur silhouette démesurément allongée oblique vers Bélestar, et le soleil insensiblement décline vers les gouffres fatidiques du Thabor. Nous n'avons le temps que d'indiquer rapidement les événements relatifs à Montségur.

De cette cime pyrénéenne, le sacerdoce albigeois entendit coup sur coup retentir à l'horizon la chute des villes romanes : le massacre de Béziers,

la soumission hâtive de Narbonne, la prise de Carcassonne et la mort de son héroïque vicomte. Quelques jours auparavant, arrivait au galop, dans la vallée de Lavelanet, une femme, suivie de quelques serviteurs à cheval, qui vint reprendre haleine à Montségur. C'était Agnès de Montpellier[1], la jeune vicomtesse de Carcassonne, qui, dans la prévision des malheurs de sa maison, emportait son fils unique, suspendu à sa mamelle, dans les tours inexpugnables et sous l'invincible épée du comte de Foix. Montségur vit arriver tour à tour les peuples éperdus de Carcassonne, de Montréal, de Fanjaus, de Mirepois, fugitifs devant Simon de Montfort. Le chef de la croisade, conduit par l'abbé de Saint-Antonin, se porta sur Pamiers, et ce n'est que deux ans après qu'Enguerrand de Boves, un de ses lieutenants, auquel il avait inféodé Saverdun, vint avec des évêques assiéger Montségur. Mais ils furent repoussés par Ramon de Perelha et les seigneurs dépossédés de Saverdun, de Mirepois et de Lavelanet. Montségur ne put bientôt plus contenir tous les fugitifs et les expoliés de la croisade. Guilhabert de Castres se mit à la tête d'une nouvelle colonie de proscrits. Par les gouffres du Thabor, elle gagna la vallée de l'Ariége, et par le port de Salao, elle arriva dans la conque de Pallhars. Ermessinde, vicomtesse de Foix, la recueillit sur ses terres et dans son manoir de Castelbon. Un nouveau Montségur, laïque et chevaleresque,

1. Sœur de l'aïeul de Délicios, branche bâtarde des Guilhem, comtes de Montpellier.

se fonda sur les bords de la Noguéra, derrière les Pyrénées. Après la bataille de Muret, qui mit à ses pieds tout le Midi, Montfort vint en personne assiéger Montségur qui le bravait insolemment dans les nuées. Le terrible chef de la croisade fut vaincu comme son lieutenant, et le comte de Foix put affirmer, au concile de Latran, que Mòntségur, inexpugnable dans le ciel, défiait le Vatican. Quelques mois après, de Montségur et de Castelbon, les deux champs d'asile pyrénéens, les princes proscrits descendirent impétueusement, reprirent Toulouse, tuèrent Montfort, chassèrent les croisés et ramenèrent les exilés dans leurs châteaux. Le sacerdoce albigeois quitta Montségur et, se mêlant pacifiquement aux batailles, contribua beaucoup à la délivrance et au triomphe du Midi. Mais le roi de France, héritier des Montfort, mit sa griffe de lion sur les terres romanes épuisées par vingt ans de guerre, et la conquête fut irrémédiablement fixée par le traité de Paris. L'inquisition dévora les restes échappés à la croisade. Le sacerdoce cathare, à la tête des fugitifs, expulsés de nouveau de leurs manoirs, regagna une seconde fois l'asile de Montségur. Les chevaliers proscrits guerroyèrent encore près de quinze ans contre le roi de France et le pape de Rome; ils massacrèrent les inquisiteurs à Avignonet et secondèrent l'attaque de Carcassonne par le jeune vicomte revenu d'Espagne. Le comte de Toulouse, par ordre de son vainqueur, vint faire le blocus de Montségur. Puis, le sénéchal de Carcassonne, le maréchal de Mirepois et l'archevêque de Narbonne montèrent contre la forteresse cathare

et la prirent dans la semaine des Rameaux (1244), trente-cinq ans après la première hégire du sacerdoce johannite sur les cimes du Thabor. Montségur fut démantelé, ses chevaliers mis aux fers, ses évêques brûlés dans un bûcher colossal, et ses morts exhumés et jetés aux chiens et aux vautours. L'inquisition n'est peut-être jamais montée à Montségur, mais il est certain que les chasseurs du comte (*Guilhelmus et Bernardus venatores*) sont venus de Lavélanet, avec leurs meutes, traquer la proie humaine, le gibier cathare, et capturer les pèlerins qui venaient pleurer sur les ruines du sanctuaire pyrénéen. » — Pendant que j'ébauchais à grands traits l'histoire de Montségur, une couple de vautours sortit de la forêt de Bélestar, traversa l'Ers au-dessus de la barbacane du sud, et remontant vers le château, plana sur nous et sur les ruines, décrivant de larges cercles menaçants, et poussant des glapissements sinistres. Leurs ailes noires, leur ventre blanc, leur col nu, leur crâne chauve, leur front aplati, leur bec recourbé, leur mine basse et féroce, nous rappelèrent des inquisiteurs dominicains. On eût dit les génies farouches de ces moines de proie et de sépulcre. Puis ils se perdirent, au couchant, vers le Montferrier, où probablement était leur nid, car le soir approchait et le soleil descendait lentement derrière les gouffres fatidiques du Thabor, ces vieilles piscines héliaques.

Nous nous levâmes, et, revenus sur le balcon oriental, nous cherchâmes longtemps du regard si le mur ne conservait pas encore quelque trace d'escalade, quelque stigmate de l'attaque nocturne

qui fit succomber la forteresse romane. Nous n'en découvrîmes pas, mais nous reconnûmes que la moitié supérieure des murailles était d'une pierre dont la teinte jaune contrastait avec la couleur plombée des fondements. Nous en conclûmes que le château démoli jusqu'à mi-corps dans la fougue et le tumulte de l'attaque fut reconstruit par les vainqueurs tranquillement campés sur ce sommet pyrénéen d'où ils dominaient le pays d'Olmès. Nous remarquâmes les coulisses des barres qui fermaient la nuit la petite porte orientale. C'est à ces barres transversales que, la veille de la reddition, furent nouées des cordes dont on lança le rouleau dans l'Abès, et le long desquelles s'aventurèrent intrépidement dans les ténèbres quatre cathares chargés par les évêques de sauver le trésor caché dans la forêt de Serrelongue et de le porter dans la grotte d'Ornolac, puis au château de So, voisin de Quérigut, avec l'adieu des défenseurs infortunés de Montségur. C'est dans cette grande salle sombre que les martyrs, de toute part enveloppés par l'ennemi, se préparèrent à la consommation de leur sacrifice. Les chevaliers blessés, et s'appuyant sur leurs arcs rompus, tombèrent à genoux aux pieds des évêques implorant le suprême *consolament*. Ils se firent mutuellement quelques dons funèbres, échangèrent de mélancoliques souvenirs, se rendirent le baiser du trépas, reçurent une dernière fois la bénédiction des martyrs, et consolés se relevèrent prêts pour la mort et le ciel. Enfin, c'est par la grande porte du sud-ouest que Ramon de Pérelle, campé depuis trente-cinq

ans sur cette Roche, en sortit pour la dernière fois. Il descendit tel qu'un roi sacerdotal, escorté du patriarche En-Marti, d'Agulher et d'autres évêques, d'environ deux cents diacres et diaconesses, et d'une centaine de chevaliers, servants d'armes ou serviteurs de sa maison. Nous suivions religieusement de cœur le lugubre cortége ondulant jusqu'au pied de la montagne du château. Là, on enchaîna le vieux chevalier et ses compagnons, et tous les laïques réservés aux oubliettes de Carcassonne. C'est là qu'il embrassa sa femme Corba, sa fille Esclarmonde, les évêques, les ministres, les parfaits destinés à la mort. C'est là qu'eurent lieu les derniers adieux, les suprêmes larmes, et le véritable martyre de l'âme. La gorge du *Tremblement* fut leur Gethsémané. Mais où donc fut allumé le feu? Le sol n'est ni assez nivelé, ni assez spacieux pour ce bûcher gigantesque. Évidemment on contourna la base de la montagne et l'on descendit sur le versant septentrional. Là, la chaîne de Serrelongue se courbe en amphithéâtre autour d'une esplanade qui domine le ravin de l'Abès sous la façade orientale du château. C'est là que Marti et Agulher, et leurs deux cents compagnons, furent parqués : ils attendirent qu'on eût coupé des ifs, des buis, des sapins sur les rochers : ils virent ces arbres résineux s'amonceler en pyramide. Dès qu'elle fut terminée, la flamme étincela, et on les somma d'obéir au roi de France et au pape de Rome. Pour toute réponse, ils s'élancèrent dans ce brasier immense, martyrs volontaires de l'Église cathare et de la patrie romane.

Montségur, pris par les croisés, disparaît pendant six cents ans. L'inquisition l'enveloppe de mystère et d'oubli. Nul ne sait plus son histoire. Froissard passe dans la plaine, et le chroniqueur flamand, si curieux, ne questionne pas ce chevalier. Montluc, Brantôme, d'Aubigné, du Bartas, Olhagaray, le voient à l'horizon et n'interrogent pas ce grand témoin. Bayle le regarde tous les jours, du Carla-le-Comte, et ce jeune et sagace investigateur ne consulte pas le vieux patriarche. Bayle est pourtant un enfant de Montségur. Aucun d'eux ne se doute que ces ruines renferment dans leurs flancs un monde de chevaliers, de troubadours et de martyrs. Dom Vaissette prononce le premier son nom, et Montségur se retrouve enfin, ses pierres sur cette cime, sa mémoire dans les cavernes de l'inquisition. Nous l'avons recueillie dans le cadavre desséché du monstre, et dans la poussière des siècles.

La nuit tombait : nous ne pouvions nous arracher du cirque du grand holocauste. Nous murmurions les noms vénérés des deux cents martyrs ; nous respirions leurs cendres, nous respirions leurs âmes. Nous partîmes enfin avec leur bûcher dans le cœur. Sur la cime de Serrelongue, nous perdîmes de vue Montségur caché par le rideau des bois. La lune se leva sur la Montagne-Noire à l'Orient pour éclairer notre retour. Son crépuscule baigna de sa lueur douce, onctueuse et fantastique ces gracieux vallons de l'Olmès d'où montait la vapeur du soir. Sa lampe sépulcrale convenait à notre exhumation d'un monde d'ombres et de rêves. Notre

pèlerinage nous semblait lui-même un songe. Nous descendions ces landes désertes entrecoupant de longs soupirs et de longs silences nos derniers entretiens sur Montségur. Un son lointain de cornemuse venait des villages mauresques comme une plainte expirante du passé, et comme la voix éplorée des aïeux qui nous disaient : *souvenez-vous !* — Oui, nous nous souviendrons, ô héros, ô martyrs, ô ruines de Montségur.

Montségur est notre capitole sauvage ! Montségur est notre tabernacle aérien ! l'arche qui recueillit les débris de l'Aquitaine sur la mer de sang. Il est grand et saint, plein de mystère et de merveille ! par son Christ, le Verbe-Dieu; par son apostole, le Bien-aimé; par ses origines, les sept églises d'Asie ; par ses adversaires, le Louvre et le Vatican ; par son siége, lutte de géants; par son bûcher, holocauste colossal; par son église, l'église des Purs ; par son symbole, Dieu est amour. La haine soufflait de Rome, l'amour respirait et rayonnait de Montségur. Voilà pourquoi cette Roche foudroyée est auguste et vénérable et glorieuse dans les siècles.

Montségur est le tombeau de l'albigisme et de l'Aquitaine. Mais rien ne meurt et tout se transforme. Comme tous les vaincus, ils ont perdu leurs noms; mais ils vivent et même règnent sous le nom de leurs vainqueurs. Ils sont absorbés, mais non pas anéantis et continuent d'exister dans les deux puissants organismes qui les ont engloutis : l'Aquitaine dans le royaume de France, l'albigisme dans l'Église romaine. Or, qu'est-ce que Montségur a transmis à la France, à l'Église, au monde?

Et d'abord, la guerre des Albigeois a donné à la France sa magnifique frontière méridionale, cette frontière éternelle des Alpes et des Pyrénées, de la Méditerranée et de l'Océan. Avec le territoire aquitain, elle lui a transmis la vaillante race ibéro-romane. Vingt-cinq ans après sa soumission, sa chevalerie accompagnait Louis IX à la croisade d'Orient. Cent ans après, elle arrachait la France aux mains des Anglais par l'épée des La Hire et des Saintrailles. Trois cents ans après, elle fournissait à la Réforme cette phalange incomparable de héros d'Israël, de paladins de la Bible qui se groupant autour de Henri de Béarn, successeur des comtes de Foix, et de Jeanne d'Albret, émule des Esclarmondes de Montségur, sauvèrent le trône des usurpations des Guises, chevaliers de l'inquisition, et des invasions des rois d'Espagne, Hérodes et Pharaons du passé. Enfin, six cents ans après, la race romane vaincue dans l'albigisme, abattue avec le calvinisme, fit éclater comme un volcan la révolution française. Elle lui donna ses théoriciens, Fénelon, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau; ses orateurs, Mirabeau, Barnave, Rabaut-Saint-Étienne, Vergniaud, l'héroïque Gironde; ses guerriers, La Fayette, Dumouriez, Jourdan, et le géant de nos victoires, de race ibérienne aussi, Napoléon. La révolution est le relèvement du Midi vaincu. Elle a fondu dans son moule les deux Frances. Leur âme s'est mêlée à la tribune et leur sang sur les champs de bataille. Il n'existe plus aujourd'hui qu'une France compacte, indivisible, et dans cette lente, laborieuse et séculaire assimi-

lation, le Nord monarchique a donné l'unité, le Midi démocratique a fourni la liberté. Depuis la Révolution, l'Aquitaine, plus politique, gouverne presque toujours la France, et c'est encore un Aquitain qui se trouve à la tête de la République[1]. En somme, l'albigisme politique, le principe gibelin des troubadours, est partout vainqueur. Il est maître à Milan, Naples, Madrid, Vienne ; il entre dans Rome et monte au Capitole. Il a reconstruit l'Italie. Il ravivera l'Espagne. Il fera plus encore, et j'en vois déjà l'augure. Dernièrement les Provençaux et les Catalans ont fraternisé dans les fêtes poétiques d'Avignon. Et non-seulement Saragosse et Barcelone sont sœurs de Toulouse et de Marseille, mais Valence, Alicante, les Baléares sont filles de l'Aquitaine. La Lombardie était le refuge des Albigeois; la Calabre, le berceau du Joachimisme. La France, l'Italie et l'Espagne sont trois rameaux du même tronc ibéro-roman. Elles ont le même sang, la même langue, elles doivent avoir le même cœur. Napoléon, dans une grande pensée politique, avait tenté de les réunir en faisceau. La liberté fera ce que n'a pu le conquérant. Et pour cette confédération des tribus néolatines, quelle cime plus sacrée que Montségur, cet autel et ce sépulcre des ancêtres?

Qu'est-ce que l'albigisme a laissé à l'Église romaine? Les ordres enseignants : les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les

1. Napoléon, La Fayette, Mirabeau, de Serres, Villèle, Martignac, Casimir Périer, Guizot, Thiers, Favre, Gambetta.

quatre légions de Rome jusqu'au XVIe siècle. Il a donné au catholicisme, qui se racornissait dans le cloître, l'institution pédagogique, la prédication populaire et la mysticité séraphique.

Dominique représente la prédication et l'enseignement. Il a le monopole et la manipulation de la doctrine catholique. Mais à sa fonction dogmatique et oratoire, il a joint l'inquisition et l'horrible office du bourreau. Il est l'*Ange à la faux tranchante* du moyen âge, et sa lampe se change en torche. Le premier, il a proféré ce mot atroce : *Rome ou la mort*. Dominique est le Robespierre, et l'ordre dominicain est le comité de salut public de la réaction du XIIIe siècle. L'ordre dominicain farouchement déformé par le génie procédurier de Rome, et le tempérament sanguinaire de l'Espagne n'est plus bientôt qu'une effroyable dérision de l'apostolat cathare, puisque dans son affreux vocabulaire *sermon* devient synonyme de bûcher et *doctrine*, de mutisme et de silence. Il ne produit que des docteurs, mais point de poëtes, s'étant retranché le cœur. Quelle harpe pourrait avoir le dominicain? Un archet de fer grinçant sur quelques nerfs arrachés par la torture et tendus sur une tête de mort. Pourtant il s'attendrit vers la fin, et penche doucement au franciscanisme dans Tauler et Savonarole, dans le peintre italien Fra Angélico et le poëte espagnol, don Luis de Léon.

Mais l'albigisme catholique eut son expression plus fidèle et plus humaine dans l'ordre franciscain. François d'Assise est dans sa légende comme un Christ cathare avec ses plaies réelles sur un corps

demi-fantastique, et vivant jusque dans la mort. Après le catharisme la mort ne fut plus compréhensible des mystiques du moyen âge. François d'Assise est vivant dans son sépulcre, et mieux encore, Bonaventure, pâle et vert, écrit ses mémoires dans son tombeau. Le catharisme mitigé s'est reproduit dans son expression la plus haute, dans le franciscain, orateur, poëte, médecin, thaumaturge. Il a produit le rameau le plus éclatant dans la dynastie mystique des François : François d'Assise, François de Paule, François de Sales[1], et François de Fénelon ; ces deux derniers grands écrivains, l'un avec son exubérante naïveté gauloise, l'autre avec l'élégance de son génie grec et alexandrin.

N'oublions pas enfin le Joachimisme, les enfants de l'*Évangile éternel*, Joan d'Oliva, Ugo d'Hières, Bernard Délicios, et toute cette école mystique de Narbonne, d'où sortit la *Consolation internelle*, la plus pure fleur du Johanisme aquitain, dont le parfum, légèrement évaporé, enivre encore les âmes comme un flot d'encens vierge brûlé sur l'autel céleste.

L'ordre franciscain a une grande lyre d'ivoire. Ses tendresses ineffables vivent dans l'*Imitation* et ses vengeances immortelles dans l'épopée du Dante. Mais le dominicain n'a d'autres poëmes que les pro-

1. Les de Sales, comme les de Maistre, réfugiés en Savoie, sont d'origine albigeoise et pyrénéenne. Les Salas, (dont le nom ibère est le radical de Salao, Salignac, Salencas, Salamanca) étaient seigneurs de Lordat, dans le Sabartès.

cédures des inquisiteurs, cette Iliade de la torture et de la mort,

La puissance du catharisme se mesure encore à l'épouvante du catholicisme et aux fureurs de Rome. Les barbaries de Rome païenne furent dépassées par Rome théocratique. L'historien frissonnant s'est souvent demandé de quel abîme pouvaient jaillir ces prodiges de férocité contre ce christianisme d'amour. L'antagonisme entre les deux Églises n'était pas radical; plusieurs dogmes étaient communs; leur morale ascétique était la même: des prêtres, des moines, des monastères, étaient cathares, et l'albigisme apparaissait comme un christianisme plus pur, un catholicisme idéal. D'où vient donc cette haine inextinguible, cette guerre inexpiable? Innocent III en laisse échapper le secret. Le catharisme disputait à Rome l'empire du monde moral, et culbutait de son trône sacerdotal le *Vicaire de Dieu*. Il émancipait l'Esprit humain. Il fermait l'âge théocratique.

La théocratie se maintint toute sanglante dans sa chaire. Mais elle comprit qu'on ne conserve pas la dictature de l'esprit humain par le fer et le feu, A la torche et à la hache, elle ajouta le glaive de l'Esprit et la lampe de la science. Elle déploya surtout une admirable puissance de reconstruction. C'est alors qu'apparaissent en foule les grands hommes et les grandes écoles qui furent comme les cariatides, les colonnes et les forteresses du Vatican ruineux. Alors se levèrent, pour continuer la croisade de l'enseignement, les Montfort de la science, Bonaventure, Duns-Scott, et surtout Thomas

d'Aquin. Sur le sol bouleversé de la foi, Thomas reconstruisit la *Somme* des doctrines, monument théologique de la plus majestueuse ordonnance, dans les vastes assises duquel le puissant architecte intercale à son insu quelque bloc alexandrin, quelque ciselure cathare [1]. Des tempêtes du catharisme sortit le siècle de saint Louis comme des orages du calvinisme sortira le siècle de Louis XIV. A ces chefs d'ordre et d'école, à ces docteurs *subtils*, *solennels*, *admirables*, *angéliques*, *séraphiques*, il faut ajouter le saint royal, l'Ange couronné, ce Lis capétien issu du flanc cruel de Blanche de Castille, héritier innocent de tant de crimes, patron candide de l'inquisition et de la croisade, et qui semble un Eliacin élevé par Oliva dans les cloîtres mystiques de Narbonne.

Les derniers bûchers albigeois mêlent leurs flammes aux bûchers de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Les Vaudois des Alpes, héritiers de l'albigisme, le relient à la Réforme du xvi[e] siècle, moins vaste que celle du xii[e], mais plus solide sur son double fondement : la Bible et le monde. En somme, l'albigisme religieux, l'Esprit de tolérance et d'amour, triomphe également partout. Le voilà qui entre avec la liberté dans Vienne, à Venise, à Lisbonne, à Madrid, à Naples, à Rome même. Rome l'a refoulé pendant six cents ans; il devient une loi de l'univers.

Qu'est-ce enfin que Montségur a légué au monde?

1. Par exemple : la création est un acte *credibile sed non demonstrabile*. Thomas s'inscrit en faux contre Moïse.

Le catharisme a disparu comme Église. Mais il existe encore comme doctrine hétérodoxe, comme philosophie religieuse, comme poésie sentimentale dans le monde laïque. Les questions colossales qu'il remuait, Dieu, l'univers, la création, la chute, le salut par le Christ, l'éternité des peines, la conversion de Satan, l'extinction de l'enfer, le purgatoire sidéral, la migration des âmes d'astre en astre, sont encore et seront éternellement pendantes. Les solutions orthodoxes, les plus sages sans doute, mais les plus vulgaires, sont bien loin d'avoir obtenu l'assentiment unanime de l'esprit humain. Cette hétérodoxie religieuse et transcendantale a même en sa faveur les plus nobles intelligences [1]. Ces débris jonchent le sol, comme les ruines de Balbeck au désert, et semblent attendre un autre Origène pour rétablir les *Principes* éternels, un autre Augustin, pour reconstruire plus vaste et plus splendide la *Cité de Dieu*. C'est un fouillis de perles et de saphirs d'Orient.

Mais c'est dans les chants des poëtes que reparaissent surtout les débris épars du christianisme johannite [2]. Le poëte ou la lyre cathare par excellence de notre époque, c'est Lamartine. Roman d'origine [3], comme son nom l'indique, et pla-

1. Lamennais : *Esquisse d'une philosophie*, *Paroles d'un croyant*, XXVI. — Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. — M. Flammarion, *Pluralité des mondes*.

2. M. Victor Hugo, *la Bouche d'Ombre*. — Vigny, *Eloa*. — Soumet, *la Divine Épopée*.

3. Prat de la Martine est un nom du Lauragais; c'est le même que celui du patriarche albigeois brûlé à Montségur.

tonicien de génie, comme son œuvre le révèle, ce poëte alexandrin ne vit que de végétaux, ne chante que l'âme, n'admet que la chute et la douleur, et ne semble reconnaître du mal que la captivité de l'esprit dans la matière son tombeau : système d'un ineffable charme et d'une intime et pénétrante mélancolie qu'il met dans la bouche légèrement ironique de Socrate qui ne connaissait pas cette théologie mystique de l'Orient. Son poëme est une sorte d'évangile platonicien scandé en strophes par le moderne Phocylide qui transforme le sage Athénien mourant en prophète précurseur du Christ. : Lamartine et Fénelon sont deux fruits tardifs et merveilleux de l'arbre antique d'Oliva.

L'Aquitaine abandonne sa langue, mais portant son génie dans la langue française il en résulte un idiome nouveau, plus vif, plus nerveux, plus éclatant, à la fois plus oratoire et plus poétique, et une famille d'écrivains immortels : Montluc, d'Aubigné, Montaigne, François de Sales, Pascal, Fénelon, Montesquieu, J.-J. Rousseau[1], de Maistre, Napoléon conquérant et législateur, aussi grand par la plume que par l'épée, et qui dans sa correspondance, monument incomparable, se montre parfois l'Homère en même temps que l'Achille et l'Alexandre de son épopée impériale.

Les exilés de Montségur ont marché pendant six cents ans. Ils arrivent maintenant au rendez-vous

1. Rousseau est né à Genève, mais son génie s'est formé en Savoie. Or, la Savoie, c'est l'Aquitaine. Aquitania est la traduction de Sabaudia. Rousseau d'ailleurs est l'élève de Montaigne et de Montesquieu.

de Dieu. Figuéras, Balaguer, Castélar, parlent dans les tribunes de l'Espagne. En Italie, Cavour [1] ferme l'époque théocratique par ce mot, l'un des plus grands de ce siècle : *L'Église libre dans l'État libre*. Et le vainqueur du Vulturne, l'héroïque solitaire de Capréra, voit de son île tomber devant l'esprit, plus fort que son épée, les portes d'airain de Rome. Les pierres de Montségur sont sur la montagne, mais ses idées se sont répandues, avec ses cendres et ses étincelles, dans tout l'univers.

Le catharisme, comme Église de l'Esprit, revivra-t-il ? Une critique audacieuse [2] a naguère prétendu que le catholicisme était miné dans sa base, la papauté, et que le protestantisme n'était pas moins sapé dans son fondement, la Bible. Verrions-nous se relever, rajeuni et rayonnant, le catharisme sur le principe immortel de l'Amour ? A la sombre théocratie, à une théologie anarchique, verrions-nous succéder une théosophie transcendante et céleste ? Pierre, du haut du Vatican, ne paît sur les ruines du moyen âge que les peuples défaillants du Midi. Paul voit s'accroître et se multiplier depuis trois cents ans les races saxonnes qui se parquent sur les hauteurs septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, et se répandent sur les plages et les archipels des océans. Jean viendra-t-il encore de Pathmos ? Se lèvera-t-il avec sa tiare

1. Cavour est ligurien : *Gava-Ouria*, la grotte de la fontaine. Garibaldi est un ligurien lombard. *Gari*, le Grand. *Baldi*, l'audacieux.

2. M. Schérer, *Revue des Deux Mondes*.

juive et son manteau platonicien des déserts de l'Orient? Dans sa vieillesse candide semblable à une éternelle adolescence, viendra-t-il dire aux peuples : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres?* L'Apôtre bien-aimé qui, se penchant sur le sein de Jésus, puisait dans ce cœur divin ses sentiments célestes, fera-t-il aux derniers temps fleurir le plus pur christianisme, comme il offrit lui-même le plus suave reflet du Christ? Au dernier chapitre de l'évangile johannite, Jésus, qui prédit à Pierre qu'il serait chargé de liens et mené captif, lui qui rêve toujours l'empire de l'univers, semble annoncer au *Fils du tonnerre*, qu'il survivrait à tous les apôtres, réunirait toutes les nations et remettrait le genre humain au Christ, assis sur les nuées du Ciel?

Quoi qu'il en soit de cet oracle, le catharisme revivra, mais non pas sous sa forme du moyen âge. L'albigisme s'est éteint avec ses congénères, la chevalerie romane, la poésie des troubadours, la civilisation héroïque et sentimentale du XIII[e] siècle. L'avenir du monde est évidemment à l'Amour, au Consolateur. Jean restera le dernier. Pierre a trop abusé du glaive et des clefs. Paul n'abuse-t-il pas aussi du glaive et des combats de l'esprit? Jean ne peut abuser de l'amour et de l'adoration. Jean réconciliera Céphas et Saül de Tarse. Mais l'Apôtre de la grâce est le compagnon naturel de l'Apôtre de l'Amour. Jean restera le dernier parce qu'il a reposé son front sur le cœur de Jésus et qu'il s'est tenu immobile et en pleurs au pied de sa croix. Pierre a dominé par la force au moyen âge. Paul

lui dispute le monde depuis le XVIe siècle. Le Christ réserve à Jean le règne pacifique de l'avenir. Le dernier mot est à l'amour sur la terre comme dans le ciel. Le johannisme, comme une huile onctueuse, peut donner une vigueur nouvelle aux Églises de la Réformation fatiguées par leurs discordes et leurs combats. L'Église gallicane, fille de la Grèce, et que Rome a trois fois entraînée dans le sang, reviendra pour se purifier à ses fondateurs Hellènes, Dionysios, l'Esprit de Dieu, et Eleuthérios, la Liberté. L'Église grecque sortira de son sommeil séculaire, rentrera dans la basilique de Sainte-Sophie, et ravivera l'Orient. Une réformation nouvelle se fera; son chef ne sera point un homme mortel, mais le Séraphin crucifié à Montségur. L'avenir n'est donc point au césarisme théocratique, ni au califat romain du Vatican, ni au lamaïsme guerrier de Moscou, ni au pharisaïsme militaire et rapace de Berlin, mais à une confédération immense des Églises du nord et du midi, d'orient et d'occident, de l'ancien et du nouveau monde, sous la souveraineté céleste du Christ. Il n'y aura qu'un seul berger et un seul troupeau, et son bercail, vaste comme le monde, et construit pour contenir l'humanité, ne portera point inscrit sur son fronton, le dissyllabe dévorant *Roma*, mais son doux anagramme, son antinome céleste, *Amor!* Son symbole sera l'aigle de Boanerges et la colombe du Paraclet.

Amen, soupira notre compagne. *Atal sia*, répondîmes-nous en chœur : *Amen!*

Ainsi nous parlions en redescendant les solitaires pentes du Thabor. Revenus à Lavelanet,

nous nous retournâmes pour jeter un regard encore sur Montségur. A travers la bleue et limpide transparence de la nuit, nous aperçûmes une dernière fois son fantôme. La lune brillait sur ses ruines, comme une lampe funéraire sur le sépulcre d'un monde évanoui, et comme un phare sur la route obscure des temps, jusqu'à la nouvelle aurore.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

LOCALITÉS VISITÉES PAR LES INQUISITEURS

DE 1245 A 12..[1].

A

B

1. Cette table a été dressée par M. Baudouin, archiviste paléographe de la préfecture de Toulouse.

G

H

I

J

L

N

O

P

R

S

1. Cette table n'embrasse guère qu'une période de cinq ans (1245 à 1250), immédiatement après la prise de Montségur. Elle ne comprend même pas tout l'évêché de Toulouse. On n'y trouve ni Pamiers, ni les autres villes du comté de Foix. On remarquera qu'une douzaine de bourgs ont été détruits

II

LETTRE DE M. JOLIBOIS

Archiviste paléographe de la préfecture d'Albi.

Albi, 31 mai 1869.

Monsieur,

Bien certainement j'ai gardé le souvenir de votre passage à Albi : vous n'en pouvez douter. Je me rappelle que vous avez quitté notre ville sous la pénible impression d'une lecture faite au Congrès archéologique, dans laquelle on croit comparer nos pauvres réformés Albigeois à des bêtes féroces sortant de leurs tanières pour se jeter sur ces bons catholiques qui ne voulaient que les arracher à l'erreur. Les sorties de ce genre sont de mode pour certaines gens qui se trouvent bien de l'abrutissement intellectuel auquel des persécutions incessantes ont réduit la malheureuse population de notre contrée et qui n'ont rien tant à cœur que de l'y maintenir.

Le manuscrit que je vous ai communiqué lors de votre passage, et dont je m'empresse de vous adresser la copie et la traduction, prouve au contraire, jusqu'à l'évidence, en écartant la pratique superstitieuse, la moralité, l'humilité de ces chrétiens réformés du XIIIe siècle, et sous ce rapport je serais heureux de lui voir prendre place dans quelque publication. C'est d'ailleurs une nouveauté historique : il n'est question des *Sorts des apôtres* nulle part ailleurs que

dans le recueil de François Pithou intitulé : *Codex canonum vetus Ecclesiæ romanæ*; mais ce savant n'en a donné qu'une traduction latine incomplète et il a cru pouvoir paraphraser certains passages du texte roman que sans doute il ne comprenait pas. Toutefois il est certain que le pape Gélase a condamné les sorts des apôtres dès 494, en dressant la liste des livres canoniques. Ces sorts, qui sont perdus, étaient sans doute les mêmes que ceux qui furent condamnés plus tard, par plusieurs conciles et par un capitulaire de Charlemagne, sous le nom de *Sorts des saints*, et notre manuscrit doit en être la substance sinon le texte même reproduit dans la langue du midi.

Ce manuscrit est écrit sur une feuille de parchemin mesurant 50 centimètres sur 20 environ. C'est l'écriture cursive du commencement du XIIIe siècle ou même du XIIe. Chaque sort y forme une ligne en regard de laquelle, sur la marge de droite, est attaché un fil de soie avec un pendant de quelques centimètres. Ces fils alternativement jaunes et verts sont au nombre de 57, et comme le parchemin se pliait par lui-même en largeur, sept à huit fois, ils formaient une touffe multicolore que l'on présentait à l'ami lorsqu'il venait consulter. Cet ami choisissait un fil qui, le parchemin étant déplié, indiquait la réponse à la consultation. En tête est une prière d'invocation que sans doute on lisait avant de tirer le sort : on y remarque l'intercession des saints, des prophètes, des anges, mais il n'y est pas fait mention de la Vierge; la croyance à un Dieu unique et à la Trinité y est manifeste. Les sorts sont des exhortations à la prière, à la confiance en Dieu, à la patience, exhortations destinées à fortifier les faibles, à encourager les fidèles, à diriger les néophytes. Cette pratique était superstitieuse, sans doute; mais elle n'offre pas d'erreurs de doctrine et sa moralité, tout évangélique, est irréprochable.

Le texte que je vous envoie est de la plus grande exactitude. Je crois également exacte la traduction que j'en ai faite; cependant, quelques alinéas sont de vrais oracles sibyllins, et j'ai pu, en voulant les rendre plus clairs, en dénaturer légèrement le sens : vous en jugerez...

Ainsi que vous le savez, Monsieur, le *Sort des apôtres* a été trouvé à Cordes (Tarn), il y a quelques années. Au commencement du XIII[e] siècle Cordes n'était qu'un château fort appartenant au comte de Toulouse. Ce château fut un des points de ralliement des faidits de l'Albigéisme et en l'année 1222, le comte Raymond accorda une charte de priviléges à ceux qui viendraient s'y fixer. — C'est alors seulement que la ville se forma et que furent construites, au pied du château comtal, les belles maisons qui font aujourd'hui l'admiration des archéologues... Or, notre curieux parchemin a été trouvé dans le mur d'une de ces maisons, tout près de l'emplacement du château, et sans aucun doute il avait été caché là pour le soustraire aux recherches des inquisiteurs qui surveillaient les Cordais avec une sévérité toute particulière. — Ce parchemin est resté pendant plusieurs années dans les archives de la préfecture, où vous l'avez vu ; mais il en a été retiré, à mon grand regret, il y a trois ans, par son propriétaire, aujourd'hui cafetier à Toulouse. La *Revue archéologique* de cette ville en a publié un *fac-simile* assez bien réussi.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations aussi respectueuses que fraternelles.

Ernest JOLIBOIS[1].

1. Le docte archiviste me rappelle que j'assistai au congrès archéologique d'Albi. La séance était présidée par un Barravi. Ces messieurs me parurent pleins de tendresse pour les pierres et les monuments ruinés, mais sans pitié pour les âmes et les peuples exterminés. Un magistrat même se permit une chevauchée à fond de train contre ses ancêtres. Si cet homme juge les vivants comme les morts, quel massacre !

III

LES SORTS DES APOTRES

Eu pregui lopaire el fil el sanh esprit; pregui los angil els arcangils; pregui las senhorias elas pozestatz; pregui los patriarcas els prophetas; pregui los apostols els martirs; pregui los cofesatz elas verges etots losanhs de Dieu, que eil preguo la sanhta Trinitat ela unitat lopaire el fil el sanh esprit perlo meus esguardamen que vueilo far que demostre ami drecha via per aquestas letras eper aquesta leiso eper aquestas sortz que nom puesca lo diables decebre enaquesta mia besonha perlapelament eper lo clam de nostre senhor Jhu Xρc. loquals viu evenha dreg pertotz los cegles dels cegles verrment. — Ad vebri, senher, las deptozas causzas queso els nostres corces per aquestas sortz, et endresa la mia sort enaisi coma endresiest la sort dels nautaniers que sofriu peril quant cazet lasortz sobre Jonas, et enaisi coma endresiet las sortz dels teus apostols cant cazet lsobre Mathia; ramet senher esprit verai loqual

Je prie le Père, le Fils et le Saint-Esprit; je prie les anges et les archanges; je prie les seigneuries et les puissances; je prie les patriarches et les prophètes; je prie les apôtres et les martyrs; je prie les confesseurs et les vierges, et tous les saints de Dieu, d'invoquer en ma faveur la Sainte Trinité et l'Unité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, pour qu'elle m'ouvre la droite voie dans cette lecture, dans cette explication et dans ces sorts, et afin que le diable ne puisse pas m'induire en erreur dans cette opération. Au nom et pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en vérité vit et règne à la droite, dans tous les siècles des siècles. — Dissipe, Seigneur, par ces sorts, les incertitudes qui sont dans nos cœurs, dirige mon sort comme tu dirigeas, dans le péril, celui des nautoniers, en le faisant tomber sur Jonas, ou comme tu dirigeas celui de tes apôtres, quand il tomba sur Mathias. Envoie-moi,

Seigneur, cet esprit de vérité que tu envoyas à ton prophète lorsqu'il vit le peuple d'Israël divisé comme les brebis dispersées sur la montagne; éloigne, Seigneur, l'esprit d'erreur dont tu frappas Achab, quand il périt avec toute son armée. Dirige, Seigneur, ces sorts que j'agite en ton nom, par tes mérites, par les oraisons et par les prières de tes saints anges qui gouvernent les sorts de tous les amis, afin que de cette manière nous soyons amenés à connaître la vérité.

tramesist elteu propheta loquals vezia tot lopoble dyrael sobarat sicon oeilhas maridas els pueg; decasa, senher, esprit deceben loqual tu tramezist Achap cant cazet amtota sacavalguada. Endresa, senher, aquestas sortz laqual metem el teu nom, pel teus meritz et per las orazos, eper las preguieras de totz losteus sanhs angil, liqual governo las sortz de totz los amix, que las sortz advebri a nos da questa causa perdeu lover.

Voici les sorts des apôtres :

Aiso so las sortz dels apostols :

— Après le soleil se lèvent les étoiles; puis de nouveau le soleil revient à la lumière : de même, bientôt, le courage, qui paraît te manquer en ce moment, te viendra de Dieu avec la lumière; Dieu te sera en aide et tes désirs s'accompliront.

— Seguentre lo soleil celevo las estelas solar eia so retornadas alutz, en aisi loteus coratgues don iest vistz deptos embrev termini amclardat venra autu de dieu, edius cera atu enajutori et auras aiso que cobezeias.

— Quant à l'objet pour lequel tu viens demander conseil, raffermis ton courage, afin que ton espérance puisse se réaliser.

— Daiso que querS coceil sia ferms tos coratges, que puescas venir adaiso que esperas.

— Dieu t'aidera pour ce que tu convoites; prie Dieu et tes désirs seront satisfaits.

— Dieus aiudara atu daiso que cobezeias, pregua dieu epervenra aton desirier.

— A ta grande satisfaction tu trouveras ce que tu cherches; sois sans inquiétude, prie Dieu et n'aie pas peur.

— Aiso que tu quers venra atu amgran gauh, estai segurs, pregua dieu enon aias paor.

Lève les mains vers Dieu ton père, prie, et tu auras la paix et la douce espérance.

— La tua destra esten alpaire, loteu dieu pregua et aura concordia ebona esperansa.

Tu veux fuir la lumière pour les ténèbres; prends garde de te créer des inquiétudes.

Delutz tevols metre entenebras, eguardate que nosias cosiros.

La voie où tu veux entrer est bonne; n'aie aucune crainte; Dieu

Lavia que tu quers es drecha no vueilhas temer, dieus er atu enaiu-

tori, et auras aiso que cobezeias, epervenras adaquo que desiras.

t'aidera, tu auras ce que tu souhaites et tes désirs s'accompliront.

Grans causza es aiso quetes veraire etaras pasara, ocelacex, penedrasten quar aiso que demandas nones entom poder.

C'est une grande chose, à ce qu'il te semble; et cependant elle passera. Hélas! il te restera le repentir, car ce que tu demandes n'est pas en ton pouvoir.

Non veilhas doptar daiso que demandas ; pregua dieu bones niens es aiso que temps.

Ne doute pas du résultat de ta demande; prie Dieu; il est bon; tes craintes sont vaines.

De cervi coren cobezeias tener los corns, et el tornacen eson iacis; enaisi venra atu soquers.

Du cerf courant tu veux prendre les cornes, et il s'en retourne à son gîte : c'est ainsi que viendra à toi ce que tu cherches.

Daiso que quers ni preguas esten cosiros amgran suzor et amgran trebail pervenras ad aquo que desiras.

Pour ce que tu demandes, et avec prières, donne-toi de la peine; avec beaucoup de sueur et de travail, tu atteindras le but.

Ap suaus paraulas tequero amenar per aiso deperte daquest coceil que pueg noten penedas.

On veut t'égarer par de douces paroles : c'est pourquoi il faut changer de conseiller pour n'avoir pas à te repentir.

Aiso co la naus emar quant es guovernada sail eloc que desira, enaisi lo teus cosiziers venra atu embreu termini cepreguas dieu.

Sur mer le vaisseau bien gouverné arrive à destination; de même, ton désir se réalisera, et en peu de temps si tu pries Dieu.

Loteus vezis questa ben amtu tequer amenar amsuaus paraulas, per aiso deeus fara saviament everas la tua simpleza que alcuna causza non endevengua atu.

Ton voisin, qui est bien avec toi, veut te tromper par de douces paroles; c'est pourquoi tu dois agir avec prudence et veiller sur ta simplesse, pour qu'il ne t'advienne rien.

En aquest cosizier nosia ferms tos coratgues quar vas es.

Que ton cœur ne se complaise pas dans ce désir, car il est vain.

Dela cauza que premierrament cosiras equers coceil daqui auras gran gloria.

La chose qui a d'abord occupé ta pensée et pour laquelle tu viens consulter, te procurera une grande gloire.

Loteus requeremens es agradables daiso que quers si ferms tos coratges ce pregas dieu venra atu embreu termini.

Ta requête est agréable, aie bon courage, et si tu pries Dieu, bientôt tu trouveras ce que tu cherches.

Ce que tu demandes est certain : cherche autre chose, car autre chose t'arrivera que tu ne cherches pas.

Aiso que quers es ferm, autra causza cosira, autra causza venra atu que non cosiras.

Ta voie est préparée, sois patient, prie Dieu, et ton désir se réalisera.

Latua via es apareilhada sias sufrens epregua dieu epervenras aton desirier.

Tu dis que tu crains : tes ennemis tomberont et tu seras meilleur.

Dizes que temps, liteu enemie cazira, et encoras ceras mieilhers.

Tu dis que tu crains : bon! ce que tu cherches est en tes mains.

Dizes que temps bones aiso que quers es entas mas.

Ce que tu recherches est bon : promptement tu arriveras à l'accomplissement de ton désir.

Aisso que quers bones amorossament pervenras aton dezirier.

Celui qui croit te nuire, tu le vaincras : prie Dieu et ton attente se réalisera.

Liqual te cuia nozer vinceras epregua dieu et acocegyras latua esperansa.

On met la semence en bonne terre et en son temps elle porte fruit : de même tu parviendras à l'accomplissement de ta volonté.

Enaisi la semensa es se amenada elabona terra et esontemps aporta frug, enaisi tupervenras a la tua voluntat.

Tu veux te jeter dans la forêt où tu ne trouveras pas de sentiers, mais beaucoup de serpents et beaucoup de piéges : or, arrête-toi et change de résolution.

Enla celva tevols metre en nom trobaras negu cemdier emotz serpens emot amgicien peraiso sias mudatz edepertitz daquest coceil.

Le moment venu, la chienne mettra bas six petits : de même, pour ce que tu recherches, le courage te viendra naturellement et tu en auras joie grande.

Locas casan efantara lo cadels sex et enaisi aquo quequers lo teus coratge venra atu degra amgran gauh.

N'aie aucun doute sur le résultat; prie Dieu, il est bon et tu n'as rien à craindre.

No vueilhas doptar daiso que demandas pregua dieu bones nient es aiso que temps.

C'est une masse de plomb mêlée d'or : ainsi la chose désirée n'est pas en ton pouvoir, ce n'est pas ce que tu espères qui t'arrivera.

Masa deplum mascla dur; enaisi la cauza quesit noner entompoder autra causa venra atu que non esperas.

Tu penses une chose et il t'en arrivera une autre que tu n'auras pas pensée; sois donc prudent et, dans ta simplesse, veille à ce qu'il ne t'advienne pas autre chose.

Eversamen causiras autra causa venra atu que non cosiras eper aiso estai saviamen everas latua simpleza que autra causza non endevenga atu.

Autra causa cosira enosia ferms tos coratgues en aquest cosizier que vas es.

Demande autre chose et que ton cœur ne s'arrête pas à ce désir qui est vain.

Li vent so suau garda las tempestatz no vueilhas metre enlamar estai umpauc crecebras aquo que quers.

Les vents sont légers; mais prends garde aux tempêtes; ne te mets pas en mer : attends un peu et tu auras ce que tu désires.

Daiso que quers nidemandas estai aperceubutz erecebra bonaventura et bona vida que dadaes atu.

Pour ce que tu désires et ce que tu demandes, sois rassuré; il y aura bonne issue et pour toi vie heureuse.

Gardate del gran leo que not puesca nozer peraiso clama dieu edelivrate ca que deseguentres non establiscas tamor.

Garde-toi du grand lion, qu'il ne puisse te nuire; pour cela invoque Dieu et il te délivrera, si bien qu'après tu ne craindras plus la mort.

Aiso que non dona ans tot sopdosamen us dias no vueilhas esser cosiros que venra atu loteus desiriers.

Ce que ne donne pas une année, un jour le donne soudainement : ne sois pas inquiet sur l'accomplissement de ton désir.

Amgran suzor et amgran trebail venra en tas mas aiso que quers pregua dieu efai gen grans.

Par beaucoup de sueur et beaucoup de travail tu obtiendras ce que tu demandes; prie Dieu et fais efforts grands.

Tres causas soper un home iij angils cosiro perte la primieira causa deque cosiras auras amgauh.

Il y a trois choses pour un homme, trois anges choisiront pour toi, et de la première chose choisie tu auras grande joie.

Enaquesta hora contorna lasortz non respon atu dautre dia torna edira atu vertat.

En ce moment, le sort t'échappe, il ne te répond pas; viens un autre jour le consulter et il te dira la vérité.

Boso liteudo quetu quesist mos nols recebras que noso donats atu.

Bon est ce que tu cherches; mais tu ne le trouveras pas, car il ne t'est pas accordé.

Quant es temps ta propria allos nient as que cemenes.

Prépare-toi à temps, autrement tu sèmeras en vain.

Niens es que temias losenher taiudara que puescas esser segurs et auras clardat e no vueilhas laissar dieu.

Tu n'as rien à craindre; le Seigneur fera que tu sois en sûreté et tu auras clarté; garde-toi d'abandonner Dieu.

Grans gauh venra atu daiso que quers nidemandas tos enemix ven-

Grande joie tu auras de ce que tu cherches et demandes; tu vain-

cras tes ennemis; Dieu te sera en aide et tu auras ce que tu désires.

Pourquoi regimber contre l'aiguillon? ne te moque pas, car c'est mal, et ne va pas à l'encontre des sorts.

Ce que tu demandes est déjà préparé pour toi; tu n'as rien à craindre, sois calme et Dieu te viendra en aide.

Puisque tu es venu chercher conseil parmi nous, je prie Dieu qu'il te pardonne, car il est fortement irrité contre toi.

Ton désir s'accomplira, prie Dieu et rends-lui grâces.

La fortune te promet ce que ton cœur désire; ce ne sont que paroles dans lesquelles tu te complais.

Pour te préparer le salut après ta mort, sois humble, prie Dieu.

Ce sont les sorts qui ouvertement te répondent : ne songe plus désormais qu'à la gloire de Dieu si tu veux réussir.

C'est du fiel et du vinaigre que tu désires : tu connaîtras ce qui est préférable, car ce que tu cherches ne te sera pas donné.

Ton indécision n'a rien de sérieux; prie Dieu et il te fortifiera.

Pourquoi hésites-tu? Tu n'as rien à craindre : souffre un peu et tu trouveras le bon temps.

Tu auras grande joie de ce que tu demandes; ne sois pas inquiet, mais aie confiance.

L'entrée t'est préparée : pourquoi douter de la réalisation de tes espé-

ceras edieus er enaiutori atu et auras aiso que cobezeias.

Perque causiguas contra lagulho no vueilhas gabar que males etuno vueilhas anar contrals sortz.

Aiso que tuquers iaes apareilhatz atu eniens es que temias sias cosiros edieus aiudarate.

Quarte venguist acoceilhar amnos ieu pregui dieu que perdo atu que forment ietz iratz.

Lodesirie que tu cobezeras auras pregua dieu et alui fui gracias.

Fortuna promet atu aquo queas entoncor so paraulas quempache atu.

Tu cuias isausar latua via seguentre la mort sias sufrens pregua dieu.

Aiso so sortz que adubertament respondo atu not vueilhas trigar mas plus quem la gloria dieu que bon requeramen pervenguo atu.

Fel evinagre desiras veras quatte plus leu quar aiso que tuquers non es dat atu.

Aiso enquo iest doptos niens esque temias pregua dieu eceras plus fortz.

Perque iest doptos niens que temias suefrire umpauc etrobaras bontems.

Grans gauh er atu aisoque quers non aias cosizier mor estai cegurs.

Intramens es apareilhatz atu perque iest doptos latua esperansa

acoceguda pregua dieu que sia atu en aiutori et auras soque deziras.

rances? — Demande l'aide de Dieu et tu auras ce que tu désires.

Aiso que quers non es entom poder ambreu termini estai at atrobaros melho acabament.

Ce que tu demandes n'est pas en ton pouvoir; attends un peu et tu auras meilleure réussite.

Aver quers loloc'es perilhos cei ton coceil estai saviamen.

Tu recherches la richesse : c'est dangereux, mûris ta résolution et attends sagement. .

Sias fizels rate entotas cauzsas edieu dara atu en totas cauzas.

Sois fidèle toujours et en toutes choses, et Dieu sera en toutes choses avec toi.

Aiso so las sortz dels sanhs apostols quia no faliran per aiso pregua dieu e auras se que coberzeias.

Ce sont les sorts des saints apôtres qui jamais ne trompent; c'est pourquoi prie Dieu et tu auras ce que tu désires[1].

1. Ce manuscrit est très-précieux. Il a été probablement transcrit par un élèv de Sicard Figuéras, directeur du séminaire d'Elvas. Ce séminaire était donc établi dans les belles maisons gothiques de Ramon VII, et conséquemment l'albigisme cordouan placé sous le patronage immédiat du comte de Toulouse.

IV

CHANTS POPULAIRES DU MIDI

I

LE CHANT DU BOUVIER.

1.

En la terra de Larida,
En la terra de Larida,
Un y perd, autr'y gazanha,
    Ah, moun amic,
Un y perd, autre y gazanha!

2.

Mas nos y habem molt perdut (*bis*)
Y habem perdut la nostra Donna,
    Ah, moun amic,
Y habem perdut la nostra Donna!

3.

Mas oun l'anirem cercar? (*bis*)
Sobre todas las montanhas,
    Ah, moun amic,
Sobre todas las montanhas!

4.

Ay corrégut et nech et jorn (*bis*),
Sen trobar castel ne granja,
Ah, moun amic,
Sen trobar castel ne granja !...

5.

Fors un tros de castelet (*bis*),
La teoulada toca terra,
Ah, moun amic,
La teoulada toca terra...

II

LA MORT DE JOANA !

1.

Quan lo boyer ben de laourar (*bis*),
Planta son agulhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Planta son agulhada !

Troba Joana alpè del foc (*bis*)
Tota despandrolhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Tota despandrolhada !

Se n'és malauta, digas-oc (*bis*),
Te farem un potage,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Te farem un potage !

Ab una rava e un caulet (*bis*),
Una lauzetta magra.
Ah, eh, hi, oh, hu,
Una lauzetta magra!

2.

— Quan serai morta, rebond-mé (*bis*),
Al pus priou de la cava,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Al pus priou de la cava!

Met-me los pes a la pared (*bis*),
Lo cap jos la canela,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Lo cap jos la canela!

Tots los Romieux que passaran (*bis*)
Prendran aiga senhada,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Prendran aiga senhada!

Et diran : qual est mort ayssi? (*bis*)
Aco's la paura Joana,
Ah, eh, hi, oh, hu,
Aco's la paura Joana!

TABLE

LIVRE DIXIÈME

LOUP DE FOIX

LIVRE ONZIÈME

PIERRE CARDINAL

LIVRE DOUZIÈME

AMALRIC II, VICOMTE DE NARBONNE

LIVRE TREIZIÈME

ÉLIO PATRIS

LIVRE QUATORZIÈME

BERNARD DÉLICIOS

LIVRE QUINZIÈME

JOAN DE BONAMOUR

ÉPILOGUE

SAINT-GERMAIN. — IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie

